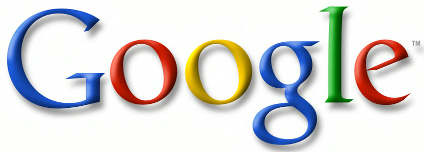
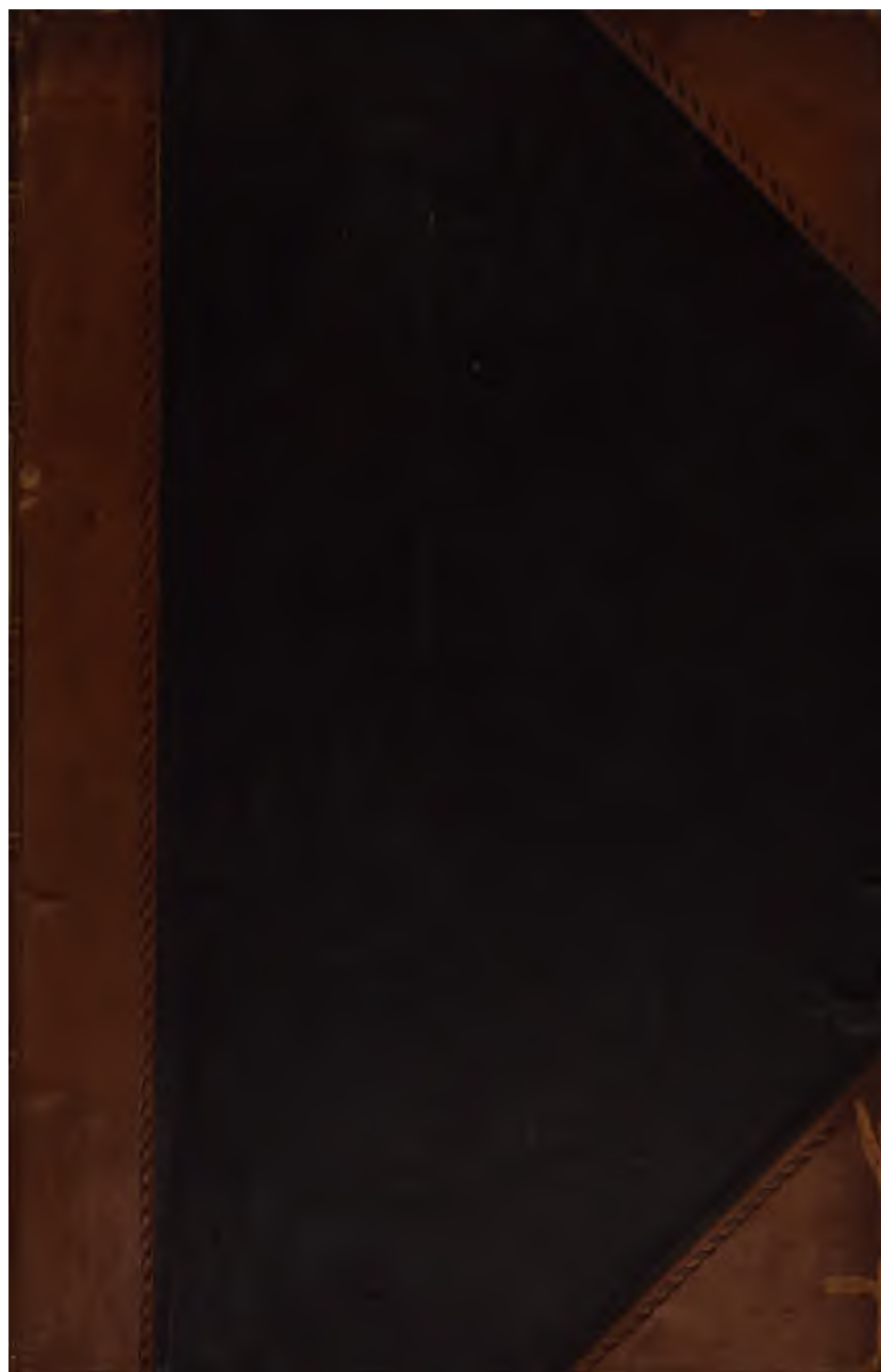
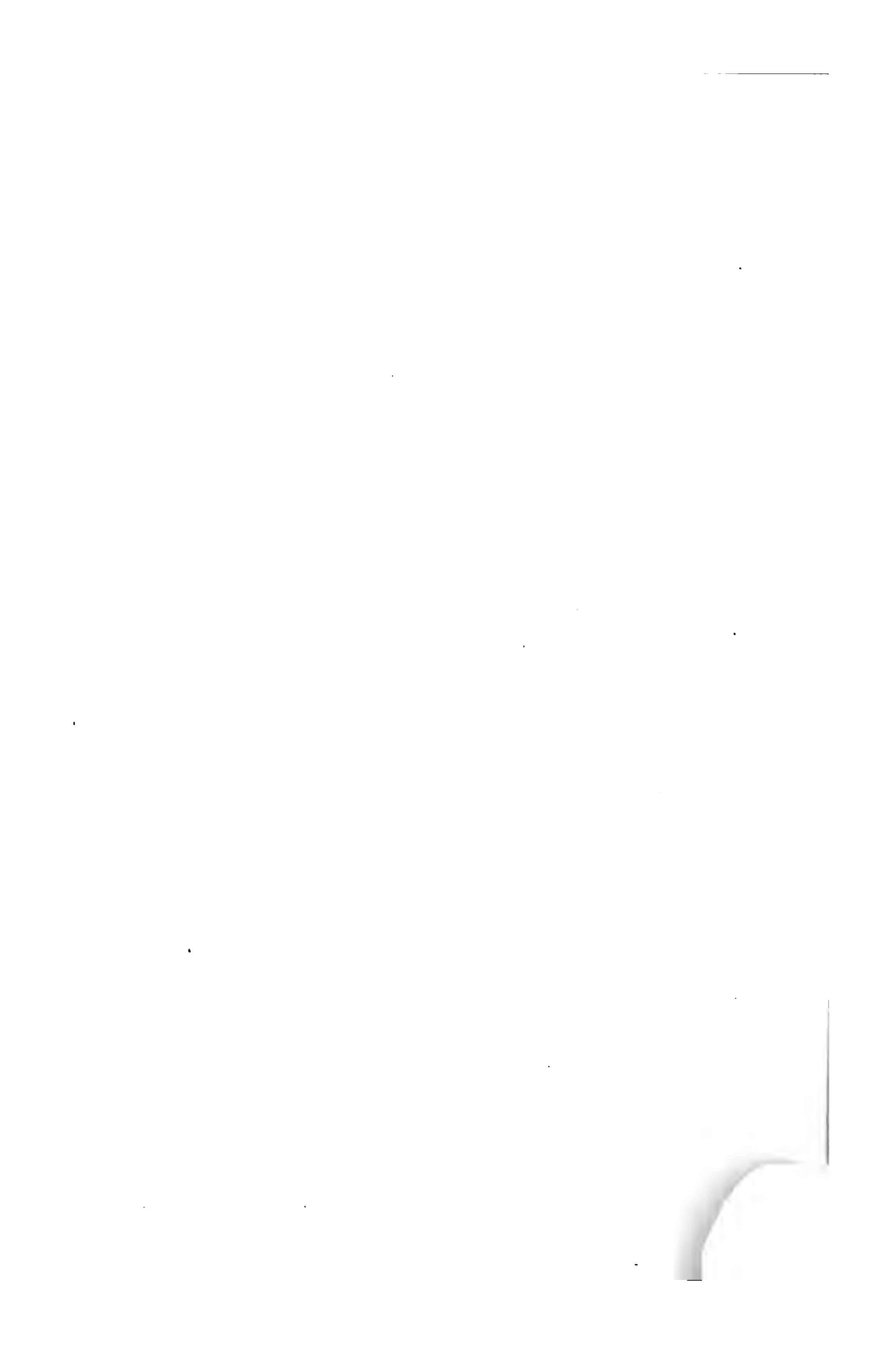








HISTOIRE

DE

SAINT BERNARD.

TOME II.

PARIS,

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, 56.

HISTOIRE

DE

SAINT BERNARD,

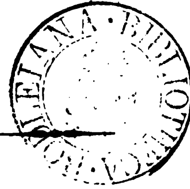
PAR

L'ABBÉ MARIE-THÉODORE RATISBONNE.

Deuxième Édition,

REVUE ET AUGMENTÉE.

TOME DEUXIÈME.



LIBRAIRIE CLASSIQUE DE PERISSE FRÈRES,

PARIS, 8, rue du Pot-de-Fer St-Sulpice. | LYON, 33, Grande Rue Mercière.

1843.

HISTOIRE

DE SAINT BERNARD.

QUATRIÈME ÉPOQUE.

HISTOIRE

DE

SAINT BERNARD.

QUATRIÈME ÉPOQUE.

VIE SCIENTIFIQUE DE SAINT BERNARD.

DEPUIS LES DÉBATS CONTRE LES HÉRÉTIQUES JUSQU'À LA PRÉDICATION DE LA DEUXIÈME CROISADE.

(1140—1145.)

CHAPITRE XXVIII.

Considérations préliminaires. — Mouvement intellectuel du moyen âge.

Les débats philosophiques, quand ils agitent profondément les esprits, ne sont jamais des querelles isolées; ils attestent la vie intellectuelle d'une époque, et caractérisent sa tendance. C'est ainsi que le seul énoncé des questions soulevées au siècle de saint Bernard dément l'opinion longtemps dominante qui a fait du moyen âge une époque d'ignorance et de barbarie. Les nombreux et riches monuments que cette époque a laissésà

la nôtre témoignent au contraire de sa vigueur intellectuelle; et le douzième siècle principalement se distingue par sa pensée subtile autant que par la sublimité de son idée.

L'idée philosophique et foncièrement chrétienne qui domine la science du moyen âge, c'était le principe de la foi considéré comme foyer de lumière. La foi, tel était le centre commun de toutes les branches des connaissances humaines; et de ce centre vivant et harmoniquement déployé, devaient jaillir comme d'une source intarissable les flots de la lumière et de la vérité.

Or, le développement de cette idée coïncidait avec la période la plus critique du développement des facultés de l'esprit humain. Les peuples de la chrétienté avaient atteint l'âge où l'imagination, épuisée par de prodigieux écarts, commence à s'effacer devant la raison positive; âge de nubilité intellectuelle qui, aussi bien que dans la sphère physique, a ses écueils et ses dangers. L'homme qui entre dans un plein exercice de sa raison acquiert, avec le sentiment de sa dignité, la conscience de sa liberté; il juge, compare et prévoit; il se pose en lui-même, se glorifie de sa force, et s'impatiente du joug de l'autorité. De là les égarements, non plus d'une imagination fougueuse, mais de la raison elle-même qui soulève la volonté, et s'insurge contre la loi.

Au douzième siècle, cette double tendance,

celle de l'idée chrétienne qui éclairait la science par la foi, et celle de la pensée rationnelle qui établissait la foi par des arguments humains, se prononça nettement et se sépara en deux écoles distinctes : l'une est personnifiée dans saint Bernard ; l'autre représentée par le trop célèbre Abeilard.

Ces deux écoles, du reste, ont de tout temps et sous diverses formes, divisé le monde scientifique. Toujours, à côté des doctrines sacrées qui enseignaient les traditions du ciel et de la terre, se produisaient des doctrines subversives, des systèmes rationnels par lesquels l'esprit humain prétendait refaire la science à son gré, et la dépouiller de ses mystères. De là, l'antagonisme de la science, fondée sur les principes éternels de la révélation ; et de la science, basée sur les prémisses muables de la pensée humaine. En effet, selon que l'homme s'ouvre à l'action divine pour recevoir d'en haut la lumière, ou qu'il s'enferme en lui-même pour la faire jaillir de son activité propre, la science sera différente et dans sa tendance et dans ses résultats ; et de ces deux modes de procéder découleront deux doctrines opposées auxquelles se rattachent, en définitive, tous les systèmes philosophiques.

Il ne sera point inutile au sujet qui nous occupe, de présenter sur ces deux écoles quelques aperçus qui, d'ailleurs, ressortent des débats auxquels saint Bernard dut prendre une part si vive,

et qui en même temps jetteront quelque clarté sur l'état intellectuel du siècle où il vécut.

Les sciences humaines étaient tombées dans une profonde décadence à l'époque où le christianisme entra dans le monde. Ce qu'on appelait alors philosophie n'était plus qu'un mélange de systèmes, d'opinions et de doctrines hétérogènes, dont la fusion ou la confusion composait une sorte d'*éclectisme*, mot étrange qui, s'il n'exprime pas le dédain formel de la vérité, suppose au moins l'indifférence ou l'impuissance de la trouver. En effet, quand l'esprit humain ne peut plus produire aucune pensée nouvelle, quand toutes ses données et ses combinaisons sont épuisées, alors il fait un amalgame des anciens systèmes, les décompose pour les recomposer, et ainsi renverse et démolit les vieux édifices pour choisir au milieu des ruines les matériaux d'un édifice nouveau. En d'autres termes, le génie de l'homme, reconnaissant du vrai et du faux dans toutes les écoles, cherche à démêler la vérité dans un chaos de doctrines diverses, et prétend la reconstituer en la dégageant des principes contradictoires et des éléments qui se repoussent; de là de nouveaux systèmes, plus incohérents que les premiers, monuments fragiles de la faiblesse de l'esprit humain.

Telle était la fameuse école d'Alexandrie, lors de la prédication de l'Évangile. Écoutons ce qu'en dit un illustre philosophe chrétien. « Il semble qu'à

cette époque toutes les doctrines se soient donné rendez-vous dans cette école, non point pour s'accorder et s'unir, mais pour former le plus monstrueux assemblage qu'on ait jamais vu sous le soleil. Les traditions antiques des Juifs et de la Perse vinrent s'agréger aux idées du platonisme, aux abstractions d'Aristote et des stoïciens, et il en résulta une espèce de *farrago,* où les subtilités dialectiques de l'esprit grec s'adaptèrent aux imaginations, aux exagérations et aux superstitions de l'Orient; à la cabalistique, à la théurgie, à la magie. On eût dit que la Providence, au moment où une nouvelle ère commençait pour l'humanité, voulait faire ériger par la main de l'homme un monument qui attesterait à tous les siècles futurs la folie de la sagesse humaine qui cherche la science sans Dieu et hors de Dieu [1]. »

C'est dans cet état que les prédicateurs de l'Évangile trouvèrent la science et la société civilisée.

La doctrine des apôtres, doctrine positive et immuable, contrastait avec les variations et les contradictions infinies de la philosophie humaine. Ils enseignaient *comme ayant autorité;* et la science, dont ils étaient les maîtres, s'appuyait sur la parole divine, sur la foi des patriarches, de Moïse et des prophètes. Forts de toutes les traditions anciennes, et riches des vérités chrétiennes,

[1] Bautain; Phil. du christianisme, vol. II, p. 3.

plus sublimes que tout ce qui avait été connu dans les siècles antérieurs, les interprètes de l'Évangile vinrent expliquer au monde la triste expérience que les hommes avaient faite de la vanité de leurs pensées et de leurs disputes, et les convaincre de l'impuissance où est l'esprit humain de s'élever par lui-même à l'évidence de la vérité. L'apôtre saint Paul, le savant docteur des nations, insiste vivement sur cette impuissance, dans ses épîtres aux fidèles de Corinthe. « Il est écrit : Je détruirai la sagesse des sages, et je « rejetterai la science des savants. Que sont devenus « les sages? que sont devenus les docteurs? que « sont devenus ces esprits curieux des sciences « du siècle? Dieu n'a-t-il pas convaincu de folie la « sagesse de ce monde [1].... Pour moi, continue « l'apôtre, quand je suis venu à vous pour vous « annoncer l'évangile de Jésus-Christ, je ne suis « pas venu avec les discours subtils d'une élo- « quence et d'une sagesse humaine.... Je n'ai point « employé, en vous parlant et en vous prêchant, « les discours persuasifs de la raison humaine, « mais les effets sensibles de l'esprit et de la vertu « de Dieu; afin que votre foi ne soit pas établie sur « la sagesse des hommes, mais sur la puissance « de Dieu [2]. »

On voit ici, à la base même des enseignements

[1] I Cor. I, 19.
[2] Id. II, 1 et seq.

apostoliques, la différence essentielle des doctrines, selon qu'elles émanent de la vérité éternelle ou des efforts de la pensée humaine.

La doctrine de la sagesse de Dieu, la vraie philosophie, qui est à la fois science et sagesse, se trouve déposée en germe dans les livres sacrés; elle révèle les mystères de Dieu, de l'homme et du monde, ainsi que les rapports de l'homme avec le monde et avec Dieu; elle dit la chute primitive, la dispersion des races, le développement du mal à côté du bien, la liberté humaine obligée de choisir entre l'un et l'autre, et le plan divin pour la réhabilitation de l'homme et pour la réharmonisation de la terre et du ciel. Ce sont là les vérités-principes de toute science; elles se sont propagées de race en race, pures et intactes dans l'une des lignées de Sem; altérées et plus ou moins dégradées chez les autres descendants de Noé. Moïse, initié aux secrets de Dieu et consacré à une vocation supérieure, fixa par l'écriture ces divines révélations; un peuple, miraculeusement élu entre tous les peuples du monde, en reçut le dépôt; il le transmit à l'Église, et l'Église le promulgue à toutes les nations de l'univers.

Ainsi s'est conservée et se conserve à travers les siècles, la doctrine des choses divines et humaines, la science des mystères, la vraie philosophie.

« C'est cette science, dit le philosophe que nous

avons déjà cité, c'est cette science de Dieu et de son Verbe par lequel toutes choses ont été faites, cette science du rapport nécessaire de Dieu avec l'homme et du rapport libre de l'homme avec Dieu, que professaient les premiers philosophes chrétiens, dont les uns, nés dans le paganisme, étaient platoniciens; dont les autres, nés dans le sein de l'Église, mais instruits dans les lettres et les arts de la Grèce, ramenaient toutes leurs connaissances au centre de l'unité, et puisaient dans la parole divine les principes et la sanction de leur enseignement. C'est ainsi que saint Justin, Clément d'Alexandrie, Origène, saint Athanase, et tant d'autres cherchèrent à conduire les esprits à la source de la vraie science, de cette science qui a pour objet les vérités et les lois éternelles, et pour résultat, non-seulement les délices de l'admiration et de la contemplation, mais encore le goût et la pratique du bien [1]. »

L'enseignement de ces docteurs, comme nous l'avons vu, n'était point argumentatif; il exposait la vérité d'une manière simple, positive et dogmatique, la fondant, non pas sur les données de l'homme, mais sur la parole de Dieu. « Dieu ne nous a point envoyés, disait saint Jean Chrysostôme, pour disputer et faire des raisonnements humains, mais pour faire obéir à la foi; il ne nous

[1] Phil. du christ., vol. II, lettre 26.

a pas envoyés pour répandre nos propres pensées, mais pour transmettre aux hommes le dépôt des vérités que Dieu nous a confiées. Les apôtres n'ont pas soumis aux arguments syllogistiques la parole de Dieu qu'ils annonçaient; ils l'ont prêchée simplement, sans y rien ajouter de leur esprit propre, et nous devons faire comme eux [1]. » D'après cette méthode tout apostolique, les philosophes chrétiens enseignaient le dogme avec simplicité, quand ils s'adressaient à l'âme pour y déposer les semences de la parole divine et y engendrer les fruits de la foi; mais ils ne dédaignaient pas les formes scientifiques, quand ils éclairaient les intelligences et dissipaient les erreurs. Alors, ils justifiaient les dogmes par une science profonde, parlaient le langage de la sagesse aux amateurs de la sagesse, exposant la doctrine chrétienne dans son accord avec les besoins de l'homme, avec les lois de la nature, avec ses puissances et ses facultés; et ils en montraient la réalisation dans l'histoire du monde comme dans l'histoire de l'Église. L'enseignement homélitique citait les textes des Écritures, rapportait les divers passages, expliquait le sens conformément aux traditions, et en tirait des conséquences pratiques; et quand le dogme était compromis par les fausses interprétations des novateurs, les évêques, dépo-

[1] In Epist. ad Rom., II, 5.

sitaires de la science sacrée, se réunissaient sous l'autorité du chef suprême de l'Église, pour définir les questions de doctrine, pour en déterminer le sens précis et orthodoxe, et entourer les vérités anciennes d'une nouvelle auréole de lumière. Ainsi naquit la Philosophie catholique, émanation lumineuse de la Théologie : appuyée sur le roc de l'Église, elle appliquait les données dogmatiques à la science, et n'admettait les déductions rationnelles qu'autant qu'elles partaient des prémisses de la foi.

Or, la rigueur de ces principes pèse à la raison orgueilleuse; et le besoin d'activité propre, la présomption de son savoir-faire, a enfanté, à côté de la science selon Dieu, une science selon l'homme. La première procède de l'amour de la Sagesse divine, d'où lui est venu le beau nom de philosophie; la seconde est un fruit de la sagesse humaine qui convoite la vérité et usurpe son nom. Pour elle, la philosophie n'est pas l'amour de la vérité, mais la recherche de la vérité, par le seul génie de l'homme; c'est-à-dire, comme s'exprime saint Bernard, elle est l'art de toujours la chercher, sans jamais la trouver. Cette science toute païenne s'érigea en rivale de la science véritable, et prétendit, au moyen du syllogisme, explorer les plus sublimes voies de la vérité.

Tant que la dialectique s'exerça dans la voie légitime et demeura soumise aux vérités de la foi, elle

ne porta point d'ombrage à l'enseignement de l'Église; elle lui prêta, au contraire, un secours puissant. Mais, devenue l'auxiliaire de la raison insurgée contre la foi, elle dégénéra en rationalisme, en argumentations sophistiques et puériles qui compromirent la sainteté de la Doctrine chrétienne, même en voulant la soutenir. Ainsi le rationalisme entra ouvertement en lutte avec la théologie positive, au douzième siècle; mais longtemps d'avance il avait préludé à son affranchissement. Les écoles fondées par Charlemagne étaient déjà l'expression de cette tendance. Ce que Charlemagne entreprit en Occident, le célèbre calife Aróun-Al-Raschid l'avait fait en Orient. De tous côtés surgirent des institutions destinées à seconder le travail de l'esprit humain. Aristote avait fixé l'attention des Arabes. Cette nation, douée de facultés fortes et actives, s'était engouée des ouvrages mal traduits de cet auteur; et, par l'intermédiaire des juifs d'Espagne, l'Occident participa aux fruits de leurs travaux [1]. Dès cette époque, la philosophie chrétienne, qui toujours avait été subordonnée à la théologie, commence à dévier, et tend à s'exercer dans une sphère distincte [2].

[1] La question de savoir si les ouvrages d'Aristote, transmis d'Orient en Occident, vinrent par Constantinople ou par l'Espagne, a été traitée à fond et parfaitement résolue en faveur de cette dernière voie, par M. Jourdain. (Rech. crit. sur l'origine des traductions latines d'Aristote, et les commentaires grecs et arabes. Paris. 1819.)

[2] Les Juifs jouèrent un grand rôle dans la transmission de la science des

La direction que Charlemagne avait donnée aux études, l'excitation qu'il avait présentée à la raison en lui livrant une infinité de questions curieuses, produisirent des disputes plus propres à obscurcir et à entraver les voies de la science qu'à seconder leurs progrès. La dialectique, quoique soumise encore à l'autorité de l'Église, visait à l'omnipotence par les déductions hardies qu'elle tirait des textes de l'Écriture et des Pères. Ainsi une femme prétendit avoir trouvé dans l'Apocalypse la date précise de la fin du monde; elle en fournit des preuves, et eut des partisans. Un moine de Corbie, appuyé sur quelque livre de saint Augustin, enseigna que tous les hommes n'étaient animés que d'une seule et même âme. Deux théologiens, Ratramma et Paschase, soulevèrent de longues discussions sur le mode de la présence réelle. D'autres écrivains se disputent sur la manière dont la sainte Vierge enfanta le divin Messie. Toutes espèces de questions, graves ou puériles, devinrent insensiblement les objets de l'investigation ration-

Arabes aux Occidentaux. Ils avaient, au XII[e] siècle, en Espagne ainsi qu'en France, de célèbres écoles où brillèrent Aben Esra, Jonas Ben, Maimonides, disciple de l'arabe Averroès; David Kiraki, Salomon Jarcki, et d'autres. C'est par ces écrivains rationalistes, interprètes hardis d'Aristote, que le judaïsme reçut sa forme moderne; et les mêmes disputations qui avaient constitué l'œuvre semi-religieuse et semi-rationaliste du Thalmud, menacèrent d'envahir les interprétations théologiques. Plus d'un écolâtre, animé de l'esprit de Maimonides, composa des recueils de questions et de solutions dignes de faire suite au Thalmud judaïque.

nelle [1]. Déjà, au milieu du onzième siècle, l'autorité d'Aristote avait pris une telle prépondérance, que l'on commençait à le citer à l'égal des Pères de l'Église; et ni les Papes ni les conciles ne purent lutter victorieusement contre son envahissement dans les écoles.

Toutefois on ne saurait disconvenir que la méthode scolastique, largement entendue, adaptée par le génie chrétien à l'enseignement de la théologie, n'ait donné un puissant ressort au développement rigoureux et analytique des vérités éternelles; et si cette méthode a été presque unanimement reçue au moyen âge, si les plus illustres docteurs l'ont appliquée avec bonheur à l'exposition des diverses branches de la science chrétienne pour en faire un seul corps de doctrine, *une somme de théologie*, on doit croire qu'elle répondait à l'esprit du temps, et dès lors il faut se garder de déprécier cette méthode à cause des abus qui s'y rattachent. D'ailleurs, comme l'enseigne un savant docteur: « La théologie est une et invariable; c'est la pa- « role de Dieu écrite, ou la parole de Dieu non

[1] Comme les Arabes et les Juifs, leurs maîtres, les philosophes scolastiques discutèrent gravement sur des minuties. Ainsi, ils voulurent savoir ce qui serait advenu si Adam ne s'était pas laissé séduire par Ève; si les étoiles sont des animaux; pourquoi les plantes ne pouvaient croître dans le feu; pourquoi l'homme n'avait point de cornes au front; pourquoi le nez est placé au-dessus de la bouche, etc., etc. La platitude de ces questions ne le cède en rien à celles dont fourmille le Thalmud. (Voy. Athelhardi, Quæst. perdifficiles.)

« écrite, conservée par la tradition dans les ou-
« vrages des Pères, dans les conciles de l'Église,
« dans les constitutions des Papes. Au moyen âge,
« elle a adopté une méthode plus rigoureuse et en
« quelque sorte plus géométrique; elle a insisté
« peut-être plus qu'autrefois sur les preuves prises
« dans la raison, dans l'autorité d'Aristote et des
« anciennes écoles païennes; mais au fond son
« objet est toujours le même, sa matière n'a pas
« changé; seulement la manière de la traiter est dif-
« férente.... L'enseignement des derniers siècles ne
« diffère de celui des premiers âges de l'Église que
« par la forme analytique et dialectique d'Aristote
» appliquée à la théologie [1].... »

« Or, continue l'auteur cité, l'esprit curieux et
« raisonneur sur nos mystères est trop voisin de
« l'erreur pour ne pas chanceler et tomber quel-
« quefois dans un terrain si glissant; et ces scho-
« lastiques hardis, pour avoir osé pénétrer trop
« avant dans les profondeurs de Dieu, furent
« éblouis par les rayons sortis de la nue où se
« cache la divine Majesté, et terrassés par l'éclat
« de sa gloire. Tant de censures des Papes, des

[1] *Défense de la Méthode d'enseignement*, etc., par M. Boyer, ancien directeur au séminaire Saint-Sulpice. — L'auteur de cet opuscule insiste sur la nécessité de distinguer nettement la scolastique et la théologie, et montre les dangers de confondre ces deux choses. — « Identifier la scolastique « avec la théologie, c'est confondre l'habit avec le soldat, l'armure avec le « guerrier, la science des lois avec les formes du barreau, etc. » (Pag. 3.)

« conciles, de la faculté de théologie, d'un si grand « nombre de propositions enfantées par l'inquiète « curiosité des esprits de ce temps, attestent à la « fois et la vigilance de l'Église sur le dépôt sacré « de la saine doctrine, et le danger de cette intem- « pérance du raisonnement qui dépasse les bor- « nes posées par la foi [1] ! »

Vers la fin du onzième siècle, les écoles, dominées de plus en plus par la passion de raisonner sur toutes choses, dégénérèrent en arènes publiques, où la vérité n'était qu'un jeu auquel s'exerçait la raison armée du syllogisme.

Un des anciens théologiens, que l'on regardait comme un sophiste, parce qu'il contestait les prétentions du rationalisme (Jean le Sophiste), posa en principe que les abstractions de la raison ne pouvaient remplacer les réalités des idées, et que la science ne devait point se fonder sur des mots qui n'exprimaient que les notions de l'esprit. A cette thèse se rattache une vive et célèbre querelle qui consomma le schisme des docteurs en deux camps opposés; les uns désignés sous le nom de docteurs surannés, parce qu'ils tenaient à l'ancienne méthode; les autres appelés novateurs (*doctores novi*), parce qu'ils avaient embrassé la méthode d'Aristote. Jean Roscelin, chanoine de Compiègne, soutint que les idées n'étaient que des mots (*flatus vocis*) au moyen desquels nous désignons les

[1] *Idem*, p. 15, nouvelle édition.

notions de la raison; il reçut, ainsi que son école, le nom de *nominaliste*, par opposition à l'école *réaliste* qui regardait les idées comme des choses réelles. L'une et l'autre école, bien qu'elles partissent d'un point de vue contraire, se défendaient par la syllogistique; désormais le rationalisme dominait l'esprit du siècle.

Ce fut Abeilard qui, personnifiant cet esprit en lui-même, se mit à la tête du mouvement, et rendit populaires, en quelque sorte, tant de questions subtiles. Passionné pour la gloire, et plein de confiance en son incontestable talent, il entreprit, avec une liberté inouïe jusqu'à son époque, d'établir la vérité des dogmes sur les seules données de la raison, et d'appliquer la dialectique aux plus sublimes mystères de la théologie. Il le tenta; et sans reculer devant les conséquences d'une méthode si hardie, il dogmatisa sur toutes les matières de la foi et de la morale. Abeilard demeura soumis à l'Église; mais ses disciples, moins pieux et plus audacieux que lui, poussèrent la nouvelle méthode en dehors de ses dernières limites, et achevèrent la séparation totale de la théologie et de la philosophie chrétienne.

La syllogistique, dont la vogue dut bientôt envahir le plus grand nombre des écoles, ne pouvait s'exercer longtemps sans enfanter des erreurs et de funestes hérésies. L'exaltation de la raison individuelle ne connut plus de frein; la science

ouvrit son sanctuaire à toutes espèces de théories, et l'on vit bientôt reparaître les anciennes erreurs mêlées aux subtilités nouvelles.

Parmi les fausses doctrines dont les germes avaient plus d'une fois produit des fruits empoisonnés, dès l'enfance de l'Église, celles des Manichéens surtout se réveillèrent au douzième siècle. Il ne serait pas facile de présenter l'analyse de cette formidable hérésie qui, sous une dénomination commune, réunissait une foule de sectes des anciens gnostiques. Admettant deux principes coéternels [1], l'auteur du bien et l'auteur du mal, les réformateurs du manichéisme modifièrent graduellement leur système et cherchèrent à le mettre plus ou moins en harmonie avec la doctrine chrétienne. Il en résulta un mélange bizarre de sensualité et d'austérité, de mécréance et de superstition, d'éclectisme et de panthéisme, qui aboutirent à des enseignements absurdes et à des pratiques infâmes [2].

Déjà au quatrième et au cinquième siècle, les empereurs romains avaient eu recours à des mesures sévères pour exterminer ces sectes dont les assemblées occultes et les odieux principes inquiétaient le pouvoir et soulevaient tous les cœurs honnêtes. Ils ne parvinrent qu'à les contenir dans

[1] Primum illorum axioma est, duo rerum esse principia; Deum malum et Deum bonum. (Petr. Sic., p. 756.)

[2] S. Aug. De moribus manich.

le silence; et le monde en semblait délivré, lorsque, vers l'an 660, une femme, zélée manichéenne, entreprit de raviver les erreurs dont elle était éprise. Son fils, nommé Paul, se produisit comme l'apôtre d'un christianisme purifié; et, commençant par rompre avec la hiérarchie catholique, il dogmatisa sans mission, et chercha dans les livres sacrés, à l'exclusion de la tradition, un nouveau symbole de la foi. Ses disciples, les Pauliciens, dignes ancêtres des hérésiarques que nous allons voir apparaître, pères des Vaudois et des Albigeois, et précurseurs des hérétiques du seizième siècle; les Pauliciens ne voulaient de religion que selon le texte écrit de l'Évangile, et soumettaient ce texte à la libre interprétation de leur esprit propre, qui, à leurs yeux, était toujours éclairé des lumières de l'Esprit-Saint. Conséquents avec ces principes, ils nièrent successivement, comme nous le verrons plus tard, les dogmes et les mystères que leur raison ne pouvait comprendre; et quand le sens littéral des Écritures contredisait d'une manière positive leurs interprétations arbitraires, ils se sauvaient dans les vastes labyrinthes de la figure et de l'allégorie.

Au neuvième siècle, ces sectaires, aigris par les rigueurs dont ils avaient été l'objet, et enhardis par leur nombre, mêlèrent la politique à leurs croyances religieuses, et manifestèrent une opposition assez vive contre les pouvoirs sociaux. Leur

conduite était logiquement d'accord avec leurs doctrines : affranchis de toute autorité dans l'ordre spirituel, ils ne tardèrent point à secouer aussi le joug de l'autorité temporelle ; telle sera toujours la marche de l'esprit humain [1]. L'Asie fut accablée pendant plus de trente ans des suites de ces soulèvements ; et les nombreuses sectes du manichéisme, malgré d'horribles supplices, se perpétuèrent à travers les obstacles, et se répandirent insensiblement en Occident, où, sur différents points, ils formèrent des associations dont le but avoué était la réforme de l'Église et de l'État. La dégénération d'une grande portion du clergé et l'ignorance des peuples, la dépravation des mœurs publiques, furent les principales causes qui favorisèrent le succès de ces sectaires. Tant d'éléments de passions et de faux principes que le temps avait mûris, que les intérêts avaient multipliés, que les circonstances politiques avaient laissés trop longtemps fermenter, durent enfin éclater ; et ce fut au siècle de saint Bernard que ce nuage chargé de foudre vint obscurcir l'horizon de l'Église. Une infinité de sectes, diverses par leurs noms et leurs enseignements, s'étaient unies dans une haine

[1] M. Guizot, dans l'un de ses cours, a dit cette parole remarquable : « La réforme est, pour appeler les choses par leur nom, une insurrection « de l'esprit humain contre le pouvoir absolu dans l'ordre spirituel. » (Douzième leçon, publiée en juillet 1828.) Il était en effet difficile d'appeler ces choses par un nom plus exact.

commune contre le Catholicisme; et les bornes étant franchies, il n'y eut point d'excès auxquels on ne poussât les mœurs, les prétentions et les doctrines. Le rationalisme seul était déjà une calamité pour l'Église; mais le concours de tant d'autres causes de désordres et d'erreurs semblait accabler la chrétienté et exiger une force plus qu'humaine pour en triompher.

Cependant, le Verbe divin, qui soutient l'Église et qui lui a promis une éternelle assistance, ne la laissa pas manquer du secours qu'elle réclamait. Le saint abbé de Clairvaux, comme un phare lumineux, éclairait cette mer orageuse, et signalait avec énergie les écueils et les périls qui menaçaient la piété chrétienne. Qu'on ne s'étonne donc point, après ce sinistre tableau des dangers de l'Église, qu'on ne s'étonne pas du zèle de Bernard, de l'acharnement même avec lequel nous le verrons combattre! Il avait en face de lui des géants d'orgueil. Abeilard et Gilbert de la Porrée attaquaient, sous la bannière de la raison, l'antique méthode de l'enseignement théologique. Pierre de Bruys et le moine Henri soulevaient les peuples contre le Saint-Siége; Herbert et Tanchelme niaient l'efficacité des sacrements et interdisaient le mariage; les cathares ou puritains rejetaient l'ancien Testament et les écrits des saints Pères; Arnold de Brescia, plus véhément que tous les autres, réclamait l'abolition de la hiérarchie ecclésiastique; Éon de l'Étoile se faisait passer

lui-même pour Jésus-Christ; une infinité d'autres sectes, plus extravagantes les unes que les autres, prêchaient partout et hautement la décadence du Catholicisme : il ne fallut pas moins, pour arrêter ce vaste débordement, que la puissance de saint Bernard.

CHAPITRE XXIX.

Pierre Abeilard. — Coup d'œil sur ses doctrines. — Sa vie et ses infortunes.

Pierre Abeilard, cet homme aussi extraordinaire par l'éclat de son enseignement que par sa vie romanesque, le père de la sophistique du moyen âge et le patriarche du rationalisme moderne, semble avoir été judicieusement caractérisé par un écrivain de nos jours : « Abeilard est en « théologie ce qu'il est en philosophie; ni tout à « fait orthodoxe, ni tout à fait hérétique; mais « beaucoup plus près de l'hérésie que de l'ortho- « doxie [1]. » L'histoire de ses calamités, écrite par

[1] (Cousin, ouvrages inédits d'Abeilard, introd., p. 184.) Nous devons déclarer ici, qu'après avoir longtemps étudié tout ce que nous avons pu nous procurer des ouvrages d'Abeilard, nous n'avons rien trouvé de plus lucide et de plus érudit que cette récente publication de M. Cousin. Le savant professeur est le premier qui ait mis au jour le complément des doctrines philosophiques et théologiques du chef des rationalistes; et, grâce à ses recherches laborieuses et aux appréciations qui les accompagnent, on peut aujourd'hui saisir parfaitement l'esprit de la célèbre école du XII[e] siècle.

lui-même, et l'histoire de ses doctrines, combattues par saint Bernard, forme le grand épisode du douzième siècle, épisode devenu vulgaire à force d'avoir retenti dans les écoles et dans le monde, et qui, pendant six cents ans, a remué la science et occupé les romans.

Il n'est sans doute rien de plus commun, dans les fastes des misères humaines, que de voir notre raison et nos passions s'égarer ensemble; et sous ce rapport, les aventures d'Abeilard et d'Héloïse n'eussent assurément point mérité les honneurs de l'histoire. Mais quand l'homme que la passion précipite a été proclamé, à juste titre, comme la plus forte raison de son temps; quand cet homme se déclare lui-même l'apôtre de la raison humaine et prétend asseoir sur elle les fondements de la foi, il peut être utile de considérer la solidité d'une telle base et de l'apprécier par les épreuves de la vie pratique. Les forces spéculatives de l'esprit humain, rapprochées de ses trop réelles faiblesses, présentent une de ces leçons significatives qui ne devraient point échapper à la sagesse du monde!

Abeilard naquit en 1079, au bourg de Palais, près de Nantes, en Bretagne. On assure que, par un pressentiment de sa future éloquence, ses parents empruntèrent son nom à celui de l'abeille. Il semblait justifier cet augure. Sa facile élocution, jointe à une merveilleuse subtilité d'esprit et à

une érudition qui lui rendait familiers les auteurs sacrés et profanes, lui assigna de bonne heure le premier rang parmi les maîtres les plus renommés de son époque. Les avantages extérieurs de sa personne ajoutaient encore à la puissance de son talent; sa taille était haute, son regard plein d'esprit, sa démarche noble et fière, ses traits d'un caractère mâle et gracieux.

Il avait successivement étudié sous deux fameux maîtres, Roscelin, le nominaliste, et Guillaume de Champeaux, le réaliste. L'exposition des deux systèmes avec leurs multiples nuances n'entrerait pas aisément dans notre cadre, et n'offrirait d'ailleurs qu'un tableau assez monotone. Il nous suffira, pour résumer une controverse qui a rempli tout le moyen âge, de remarquer la différence tranchée des deux écoles. Le réalisme répondait à la doctrine platonicienne qui admet la *réalité* des idées, c'est-à-dire l'existence objective et permanente des idéaux qui leur correspondent. Le nominalisme, au contraire, marchant dans les voies d'Aristote, et confondant les idées avec les notions abstraites, niait les idéaux et déclarait qu'ils n'étaient que des mots [1]. La question, réduite à sa plus simple expression, était donc de savoir si les choses invisibles, contemplées par l'œil de l'in-

[1] La maxime des réalistes était : « *Rem de re prædicari non posse, sed* « *ideam de ideis.* » Les nominalistes disaient : « *Entia non sunt multi-* « *plicanda præter necessitatem.* »

telligence, existaient réellement sous une forme idéale; ou bien si elles n'étaient que des abstractions, des notions de notre esprit, des expressions de notre langage. On le voit, cette question n'est point futile; elle soulève le plus imposant problème de la philosophie; elle intéresse la religion tout entière, et de sa solution ressortira, en dernière analyse, le spiritualisme ou le matérialisme. Sans doute les conséquences de ce problème ne sont pas toujours poussées à l'extrême; ses termes varient avec les temps et selon les diverses tendances de l'esprit; mais toujours et partout il pose le pivot autour duquel gravitent les investigations de la science humaine. Aussi, n'est-ce, à proprement dire, ni à Roscelin, ni à Guillaume de Champeaux que cette controverse commence. Son origine se montre au berceau même de l'histoire; sa racine est au cœur de l'homme déchu; et elle apparaît dès le premier âge de l'enfance, dans cette première question que l'enfant vous adresse : Est-ce que cela est vrai? L'enfant s'informe de la véracité de votre discours; il veut savoir si votre récit est véridique, si votre parole correspond à un objet réellement existant ou à une fiction de votre esprit; il recherche la vérité : il est donc philosophe; et sa question, éminemment philosophique, est la même, si vous l'élevez à un niveau supérieur, que celle qui s'agite sous diverses formes entre Platon et Aristote, entre

Salomon et l'Académie, entre saint Paul et l'Aréopage, entre les réalistes et les nominalistes, entre la science qui procède de l'homme et la science révélée de Dieu; entre la philosophie rationnelle qui part d'en bas pour remonter en haut, et la philosophie divine qui descend d'en haut pour éclairer les choses d'en bas. Les philosophes de tous les temps ont pris parti dans ce débat, et tous continuent la discussion, malgré la solution du problème, donnée il y a dix-huit siècles, par le plus sublime des docteurs : « Nous ne considérons « pas seulement les choses visibles, a dit saint « Paul, mais les invisibles; celles-ci sont éter- « nelles, tandis que les visibles sont tempo- « relles [1]. »

Cette doctrine fait la base de la philosophie chrétienne; et tout ce qui tend à l'ébranler est conséquemment hétérodoxe. Mais elle exige la soumission de l'homme à la parole divine; et c'est ce qui, dans tous les temps, a révolté l'orgueil de la science. Quoi qu'il en soit, la divergence fondamentale qui sépare les deux écoles philosophiques est facile à saisir; et, si c'était ici le lieu, nous signalerions cette même divergence dans toutes les branches des sciences et des arts, dans la morale, dans la politique, dans la législation, dans tous les ordres

[1] Non contemplantibus nobis quæ videntur, sed quæ non videntur. Quæ enim videntur, temporalia sunt : quæ autem non videntur, æterna sunt. (II Cor., IV, 18.) Voyez aussi *Epist. ad Rom.*, I, 20.

de choses : tous les produits de l'homme pouvant être considérés, comme l'homme lui-même, sous le point de vue de leur reflet céleste ou de leurs phénomènes terrestres. Mais le sujet qui nous occupe ne nous permet pas cette digression : nous nous bornons à montrer ici la part décisive qu'Abeilard a prise dans ce mémorable débat, et les conséquences qu'il en a tirées.

Abeilard, nourri à la fois des doctrines platoniciennes de Guillaume de Champeaux, et des doctrines péripatéticiennes de Roscelin, entreprit, après avoir combattu ses deux maîtres, de concilier leurs doctrines opposées, et de les accorder en quelque sorte dans une théorie intermédiaire. Cette tentative paraissait opportune et désirable; car la confusion régnait dans les deux camps. Les réalistes et les nominalistes ne s'entendaient plus eux-mêmes. Les premiers avaient, dans la chaleur de la discussion, perdu de vue l'*idée*, qui en effet s'échappe quand on l'abandonne à la vanité des disputes; les seconds, jouant sur les mots, confondaient les abstractions artificielles de l'esprit avec les notions véritables et naturelles. Les uns et les autres avaient à la fois raison et tort dans les différentes perspectives où ils s'étaient placés. Si Abeilard, avec des vues lucides, avait nettement distingué les *notions* et les *idées;* si, dans la doctrine des notions, il avait reconnu la différence qui existe entre celles qui ont leur racine dans l'i-

dée, et celles qui ne sont que des généralisations, des élaborations plus ou moins arbitraires de notre raison, il aurait pu mettre d'accord, sinon les doctrines, au moins les docteurs ; et sans porter atteinte aux vérités d'un ordre supérieur, il pouvait conclure au *réalisme* des notions naturelles et au *nominalisme* des notions artificielles[1]. Mais c'est ce qu'Abeilard n'a point fait; et son système intermédiaire, nommé le *conceptualisme*, n'a été qu'une nouvelle opinion, sans base, livrée à la polémique des savants. Abeilard, comme la plupart des philosophes de son temps, n'admettait qu'une seule espèce de notions, et enseignait avec une apparence d'ironie qu'elles n'étaient ni des choses ni des mots. Que sont-elles donc? demandaient à la fois les nominalistes et les réalistes. Abeilard répondit par des mots et non par des choses; il dit que les notions étaient des *conceptions* n'existant que dans les formes de notre raison : solution

[1] Nous appelons ici *notions naturelles,* celles qui correspondent à l'ordre naturel des choses et qui se forment spontanément dans notre esprit, comme les notions de cheval, d'arbre, etc., termes généraux renfermant tous les caractères d'un genre ou d'une généralité d'individus. Les *notions artificielles*, au contraire, sont celles qui n'ont aucun type ni dans les choses d'en haut, ni dans les choses d'en bas; telles sont les classifications factices de certaines sciences modernes qui ne subsistent que dans les nomenclatures et ne contiennent qu'un nominalisme plus ou moins arbitraire; ainsi, en botanique, par exemple, il y a telle classe de monocotylédones qui comprend à la fois le lis, le palmier, l'asperge, etc.; la famille *des chats,* en zoologie, comprend le lion, la panthère, le tigre, le léopard, etc. Ce sont là, si jamais il en fût, des *notions artificielles.*

évidemment analogue à la doctrine des nominalistes. La plupart des ouvrages d'Abeilard attestent d'ailleurs cette tendance[1]. Abeilard est nominaliste, et ce fut lui qui, par son talent et la forme nouvelle qu'il donna aux systèmes d'Aristote, fit prévaloir la science des mots sur la science des choses. Aussi, ne reculant devant aucune des conséquences naturelles du nominalisme, il posa l'art de raisonner comme le grand pivot de la philosophie, réduisit la recherche de la vérité à une habile dialectique, espèce de mécanique rationnelle appliquée à la science, à l'aide de laquelle il prétendait construire le système général des connaissances humaines. Il fit plus : non content de soutenir les principes de Roscelin et de les mettre en vigueur sous un nouveau nom, il les introduisit dans le domaine de la théologie, et entreprit d'expliquer les dogmes de la religion par les seules forces de la logique. Dans le système d'Abeilard, la foi n'était qu'une *estimation* (*æstimatio*, c'est le mot dont il se sert), c'est-à-dire une opinion provisoire; à la raison était dévolue la tâche de justifier cette opinion et de prouver sa vérité. Ainsi, discourant sur tous les dogmes, recueillant des textes et des passages de l'Écriture et des Pères, pour ou contre (*sic et non*) les questions théolo-

[1] Voyez Abæl. opp. Invectiva in quemdam ignarum dialectic., p. 238. — Introd. in theologiam christianam, p. 974, etc. — Voyez surtout le *Sic et non* publié par M. Cousin, édition 1836.

giques, il réduisit les matières de la foi en problèmes, afin de les résoudre par le syllogisme et de les revêtir d'une sanction logique [1]. Cette tentative, exécutée avec une habileté consommée, souleva contre lui tous les théologiens orthodoxes, principalement saint Bernard; tous déclarèrent les divins objets de la foi au-dessus et indépendants des jugements de la raison; et ils soutinrent que les solutions rationnelles n'ajoutaient rien à la sanction que la parole divine porte en elle-même (*justificata in semetipsa*).

On se demande, en lisant ces sèches discussions, comment des matières si ardues, surtout en philosophie, pouvaient remuer tant d'esprits, et attirer une si grande affluence de disciples; car les contemporains le témoignent : une multitude incroyable d'auditeurs de tous les pays, de tous les âges, de tous rangs, marchaient à la suite du célèbre professeur, et se passionnaient pour son enseignement; des milliers d'écoliers le suivirent successivement à Melun, à Corbeil, à Saint-Victor de Paris, à Saint-Denis, dans les bourgs, dans les déserts et sur la montagne de Sainte-Geneviève [2];

[1] Voyez son ouvrage *Sic et non* cité plus haut. Cet ouvrage n'est qu'un canevas des leçons orales d'Abeilard. Il contient en germe les *Antinomies* de Kant et le *doute méthodique* de Descartes.

[2] La montagne de Sainte-Geneviève n'était pas alors comprise dans l'enceinte élevée par Louis le Gros autour des faubourgs de Paris. — Du reste, c'est une chose curieuse de lire les détails sur la vogue immense des leçons

aucune difficulté ne les arrêtait; à peine si les hôtelleries pouvaient les contenir. Les habitants de Paris n'étaient pas les seuls qui remplissaient les vastes salles du cloître; parmi eux se trouvaient une foule d'Anglais, de Romains, d'Italiens, d'Allemands, de Suédois, de Danois; les hommes les plus considérables grossissaient ce nombre, et tous étaient fascinés par les doctrines de l'audacieux maître. D'où venait cette popularité? Comment des questions de subtile dialectique pouvaient-elles exciter une vogue si générale, un engouement si passionné? Cette énigme n'est pas difficile à résoudre; elle s'explique par les penchants de la nature humaine. Abeilard était l'homme de son temps; il représentait l'une des faces de son siècle, l'esprit d'indépendance qui, sous diverses formes, travaillait la multitude et secouait le joug d'une loi supérieure. Abeilard voulait le progrès par les forces humaines, comme saint Bernard le voulait par la puissance de Dieu. C'était une voie attrayante, ouverte aux présomptions de la science, que de dispenser de *croire* avant d'avoir

d'Abeilard. Lui-même, dans l'histoire de ses calamités, rapporte que la foule était si grande « ut nec locus hospitiis nec terra sufficeret alimentis (p. 19). Nulla terrarum spatia (dit un autre écrivain), nulla montium cacumina, nulla concava vallium, etc., quominus ad te properarent, retinebat. (Epist. ad Abœl. in opp. ejusd., p. 218.) Remota Britannia... Andegavenses... Pictavi, Vascones et Hiberi; Normania, Flandria, Teutonicus et Suevus... præterea cunctos Parisiorum civitatem habitantes, etc... (Idem.)

compris; et l'orgueil humain trouvait quelque gloire à faire comparaître devant le tribunal de la raison les dogmes de la religion pour les juger et les déclarer valides.

Il est vrai qu'Abeilard professa toujours un respect sincère pour l'Église, et contre-balançait les funestes abus de sa méthode par une foi vive et docile; ses erreurs étaient plus dans son langage que dans son esprit; et les propositions hétérodoxes qu'il a émises ressortaient moins de ses opinions personnelles que de ses déductions logiques. Aussi l'a-t-on accusé à la fois de toutes les hérésies, et l'a-t-on justifié sur chaque point en particulier. Mais son inexcusable faute est d'avoir soumis les vérités révélées au principe du libre examen. C'est là, qu'il en eût conscience ou non, c'est là ce qui fit à la fois et la vogue et le danger de son enseignement. Abeilard, en appliquant à la théologie une telle mesure d'appréciation, posa le principe du rationalisme, qui, dans son premier développement, exerça sur la foule passionnée, l'espèce de fascination que le protestantisme produisit trois siècles plus tard, et que le libéralisme a renouvelée de nos jours avec un succès non moins éclatant. Toujours l'esprit d'indépendance, de quelque forme et de quelque nom qu'il se revête, excitera la sympathie de notre nature déchue; et toute doctrine qui favorisera le triomphe de la volonté propre sur l'autorité divine (doc-

trine conséquente avec la première parole d'indépendance qui pervertit l'homme dans le principe), sera sûre d'être accueillie avec enthousiasme par la multitude aveugle et insensée.

Abeilard était à l'apogée de sa fortune, et dogmatisait avec un succès toujours croissant, lorsqu'il se heurta, dans sa course gigantesque, contre deux pierres d'achoppement : il tomba sur l'une, et se brisa; l'autre l'écrasa de son poids. Héloïse lui fit perdre son nom de philosophe; Bernard lui ravit sa réputation de docteur.

Avant d'assister aux intéressantes luttes qui vont s'ouvrir tout à l'heure, achevons de dépeindre l'homme qui les fit naître. Nous l'avons vu dominer la science par le sceptre de sa raison; nous allons voir cette raison si fière éclipsée par les fragiles attraits d'une femme.

A Paris, au moment où le nom d'Abeilard était un prestige, vivait une jeune fille qui, elle-même, était une merveille de son temps. Héloïse n'avait pas encore atteint sa dix-septième année, que déjà il n'était bruit à Paris que de sa rare intelligence; elle était versée dans la philosophie, les lettres et les arts, et cultivait avec un égal succès le grec, l'hébreu et le latin. Sa beauté n'était pas moins admirable que son génie; aussi faisait-elle toute la joie et l'orgueil de son oncle, le chanoine Fulbert, qui l'avait élevée. Fulbert n'avait rien négligé pour accroître la brillante renommée de sa

fille adoptive; et, dans ce but, il crut mettre le comble à sa sollicitude, en la confiant aux soins du plus illustre de tous les maîtres. Mais, non content de lui avoir procuré les leçons d'Abeilard, il voulut encore la faire jouir des avantages de sa conversation journalière; il prit Abeilard dans sa demeure, et lui remit entièrement l'éducation d'Héloïse. Abeilard, il faut en convenir, n'était plus dans l'âge des passions; il avait près de quarante ans; et de plus, son titre de bénéficier et sa perspective d'entrer dans l'état ecclésiastique, où il pouvait fournir une carrière distinguée, joint à l'austérité connue du philosophe, étaient autant de titres à la confiance du chanoine.

Cependant tous ces motifs, et d'autres plus sacrés encore, n'empêchèrent point la passion de souiller le cœur du maître et de l'élève. Il fallut que le scandale devînt public pour éveiller enfin les soupçons de Fulbert. Mais il n'était plus temps. Abeilard enleva la malheureuse Héloïse et la conduisit secrètement en Bretagne.

Bientôt il revint auprès de Fulbert, lui découvrit la triste réalité des choses, et lui offrit d'épouser Héloïse, à condition de ne point ébruiter ce mariage. Fulbert consent à tout; et les deux époux, mariés en sa présence, demeurent séparés, afin de laisser dans le mystère une union qui pouvait nuire à la réputation du philosophe et compromettre son avenir. Ce mys-

tère ne put rester caché. Fulbert ne tarda pas à le divulguer pour sauver l'honneur de sa nièce, et celle-ci, plus attachée à la prétendue gloire d'Abeilard qu'à son propre honneur, niait hautement son mariage. Dans ces circonstances, Abeilard, pour soustraire son épouse aux afflictions dont Fulbert l'abreuvait, lui procura un asile dans le monastère d'Argenteuil; mais il paya cher les ressentiments d'un oncle outragé, et devint la victime d'une horrible vengeance. Une nuit, pendant qu'il dormait, cet oncle et quatre misérables s'introduisirent dans sa demeure, conduits par un valet qu'ils avaient gagné à prix d'argent; ils pénètrent dans sa chambre, se précipitent sur lui, le lient, le bâillonnent, et ne le quittent qu'après avoir consommé sur sa personne les plus infâmes traitements. Ils fuient, et laissent leur victime baignée dans son sang. A ses cris, que la confusion rendait plus déchirants, tout Paris s'émeut et accourt. Fulbert s'est échappé; on lui confisque ses biens, et on lui ôte ses bénéfices; le valet d'Abeilard et deux complices sont découverts, et subissent la peine de leur crime. Mais Abeilard, devenu insupportable à lui-même, n'ose reparaître devant ses disciples, et va cacher dans un cloître sa passion mal éteinte et son existence flétrie. Héloïse lui donna cet exemple; elle prit le voile, plutôt pour se dévouer à Abeilard que pour s'immoler à Dieu; et l'un et l'autre, longtemps

séparés, alimentèrent, par un fréquent commerce de lettres, la terrible passion que nulle vicissitude n'avait pu affaiblir. « J'ai cherché dans la philo-« sophie et dans la religion, écrit Abeilard, des « armes pour combattre cette flamme que nos « malheurs ont allumée davantage; mais, hélas! « en m'engageant par des vœux à vous oublier, je « n'oublie que ces vœux [1] ! »

Telles furent les tristes faiblesses du philosophe durant les premières années de sa retraite. Mais sa carrière n'était point terminée. Sa chute, qui avait retenti dans le monde, n'avait compromis que sa personne : ses doctrines subsistaient; elles durent tomber sous les efforts de saint Bernard.

[1] Abœl., Epist., vol. II.

CHAPITRE XXX.

Suite du chapitre précédent. — Lutte de saint Bernard contre Abeilard. — Concile de Sens. — Conversion et fin édifiante d'Abeilard.

Dès l'année 1121, Abeilard avait été cité devant un concile assemblé à Soissons, sous la présidence de l'archevêque de Reims, pour entendre la condamnation de son livre sur la Trinité, qu'il avait composé selon les règles d'Aristote, et qui contenait des erreurs manifestes. Il se soumit à la sentence, et brûla lui-même son ouvrage. Mais la méthode dont il usait dans l'enseignement théologique le faisait chavirer sans cesse et retomber dans de nouveaux écarts. D'un autre côté, l'esprit de hardiesse qui l'animait, et la suffisance avec laquelle il maniait la dialectique, pour sonder les questions les plus profondes, attiraient constamment autour de lui une foule de ses anciens

auditeurs qui le pressaient de reprendre ses leçons publiques, et lui demandaient, selon qu'il le rapporte lui-même, « des arguments philosophiques « propres à satisfaire la raison [1]. » Cédant à leurs instances, il recommença ses cours, aux applaudissements de la multitude.

Il s'était fait moine à Saint-Denis; mais son esprit inquiet n'avait pu tenir dans ce monastère. Il le quitta pour s'établir dans le diocèse de Troyes, où la générosité de ses amis lui avait procuré une vaste terre qui ne tarda point à se peupler de nombreux disciples. Il y construisit un oratoire auquel il donna le nom de Paraclet; et là, entouré des jeunes hommes qui accouraient de toutes les contrées, il disserta sur la nature de Dieu, sur les mystères de l'homme, sur les plus hautes questions de métaphysique et de morale, comme faisait autrefois le philosophe de Stagyre dans les jardins de l'Académie. Rien n'égale la joie orgueilleuse que ressentait Abeilard à la vue de ses succès; il l'exprime naïvement dans une de ses lettres : « Pendant, dit-il, que mon corps est enfermé en ces « lieux, la renommée fait voler mon nom dans « tout l'univers; tous les endroits par où elle passe « sont autant d'échos qui le répètent [2]. » Mais ce triomphe ne dura point.

Déjà saint Bernard, l'infatigable sentinelle de

[1] Abœl. Introd. ad Theol.

[2] Id. Epist. I.

l'Église, qui depuis longtemps observait la tendance des nouvelles doctrines, la signalait aux évêques, et poussait des cris d'alarme. Abeilard éluda par des subterfuges les remontrances du puissant abbé de Clairvaux; et, afin de se soustraire à l'orage qui grondait sur sa tête, il abandonna sa position équivoque du Paraclet, et accepta l'abbaye de Saint-Gildas qui lui fut offerte en Bretagne. Il est vrai que des motifs d'une autre nature le déterminèrent encore à ce sacrifice. Les religieuses du monastère d'Argenteuil avaient été dispersées; et la triste Héloïse, cette épouse sans époux, cette religieuse sans religion, cette âme si profondément bouleversée, se trouvait sans repos et sans asile. Abeilard n'hésita point; il lui offrit le Paraclet, et l'y établit avec plusieurs de ses compagnes. L'évêque de Troyes ratifia cette donation, et le pape Innocent II conféra à Héloïse le titre d'abbesse de la communauté nouvelle.

Quant à Abeilard, il languissait à Saint-Gildas; et quoique malade de corps et toujours dévoré de passions tumultueuses, il était impatient de reparaître sur la scène du monde, et de se rapprocher en même temps du Paraclet, où l'appelaient sans cesse les pressantes lettres d'Héloïse. Déjà il avait quitté sa retraite et repris ses leçons orales, quand saint Bernard vint le trouver pour lui dessiller les yeux, et le ramener à la vérité par les voies de la douceur. Abeilard, au témoignage de Geoffroy

d'Auxerre, parut touché de la démarche évangélique du saint abbé de Clairvaux, et lui promit de modifier ses doctrines [1]; mais de nouveaux écrits, dont quelques-uns circulaient clandestinement dans les écoles [2], démentirent cette promesse, et annoncèrent au contraire une nouvelle audace. De plus, il prit le change; et, enhardi par le zèle de ses disciples, il se plaignit à son tour de saint Bernard, et l'accusa de calomnie.

C'est alors que le serviteur de Dieu rompit le silence, et poursuivit le novateur avec son invincible vigueur. Les lettres qu'il adressa aux évêques, aux cardinaux, au Pape lui-même, dénotent sa vigilance, et méritent d'être consignées. Nous en donnons ici quelques remarquables extraits :

« Frère Bernard, abbé de Clairvaux, offre ses « humbles hommages au Pape Innocent, son très- « aimable père.

« C'est à vous, saint Père, qu'on doit s'adres- « ser quand le royaume de Dieu est en péril ou « souffre quelque scandale, principalement en ce « qui regarde la foi. Tel est le privilége du siége « apostolique, puisque à Pierre seul il a été dit : « *J'ai prié pour vous, afin que votre foi ne dé-* « *faille point.* Il faut donc exiger du successeur de « saint Pierre ce qu'il est dit ensuite : *Quand vous*

[1] Godfr. Aux., lib. III, n. 13.

[2] Entre autres le *Sic et non*, dont saint Bernard fait mention dans son épît. 87, éd. Mabil.

« *serez converti, fortifiez vos frères.* Il est temps « aujourd'hui d'accomplir cette parole, d'exercer « votre primauté, de signaler votre zèle, d'ho« norer votre ministère... Il s'est élevé en France « un homme qui, d'ancien docteur, est devenu « théologien moderne; lequel, après s'être joué « dès sa jeunesse dans l'art de la dialectique, dans « ses vieux jours nous débite ses rêveries sur l'É« criture sainte; qui, se figurant n'ignorer rien de « tout ce qui est dans le ciel ou sur la terre, dé« cide toutes les questions sans jamais hésiter;..... « qui, prêt à rendre raison de tout, prétend ex« pliquer même ce qui est au-dessus de la raison, « contre toutes les règles de la foi et de la raison « elle-même. Voici le sens qu'il donne à ces pa« roles du sage : *Celui qui croit légèrement est un « téméraire.* Il dit que croire légèrement, c'est faire « marcher la foi avant le raisonnement; quoique « le sage ne parle pas de la foi que nous devons à « Dieu, mais de la croyance trop facile que nous « accordons aux propos des hommes. Après tout, « le Pape Grégoire enseigne que la foi divine est « sans mérite, dès que la raison lui en fournit les « bases...... Marie est louée parce qu'elle a pré« venu la raison par la foi; Zacharie est puni pour « avoir cherché dans la raison les appuis de sa « foi. Notre théologien parle tout autrement..... « Dès les premières lignes de son extravagante « théologie, il définit la foi une opinion (*æstimatio*,

« une conjecture préalable), comme si les mys-
« tères de notre foi dépendaient de la raison hu-
« maine, au lieu d'être appuyés, comme ils le sont,
« sur les fondements inébranlables de la vérité!...
« Quoi! vous me proposez comme douteux ce
« qu'il y a au monde de plus vrai! Saint Augustin
« ne parlait point de la sorte. La foi, dit-il, n'est
« point une conjecture ou une opinion qui se
« forme en nous par le travail de nos réflexions?
« elle est une conviction intérieure avouée par
« la conscience. Laissons donc ces théories pro-
« blématiques aux philosophes péripatéticiens qui
« se font une règle de douter de tout, et qui ef-
« fectivement ne savent rien. Pour nous, tenons-
« nous-en à la définition du docteur des nations.
« *La foi*, dit cet apôtre, *est le fondement des*
« *choses qu'on espère, et une preuve certaine de*
« *celles qu'on ne voit pas* [1]. Elle est donc un fon-
« dement, et non point une opinion, et non point
« une déduction de nos vaines pensées; elle est
« une certitude, et non point une estimation [2]... »

Une autre lettre, écrite au cardinal Haimeric, chancelier de la cour romaine, n'exprime pas moins de sollicitude. « J'ai lu, dit-il, de mes pro-
« pres yeux, ce que j'avais entendu des livres et de
« la doctrine de Pierre Abeilard. J'ai pesé ses ex-

[1] Est autem fides sperandarum substantia rerum, argumentum non apparentium. Ad Hebr. xi, 1.

[2] Bern., epist. 140.

« pressions, et j'ai reconnu le sens pernicieux « qu'elles renferment. Ce corrupteur des fidèles, « cet esprit contagieux, propre à égarer les âmes « simples, prétend soumettre à sa raison ce qui ne « peut être saisi que par la foi vive et docile. Le « vrai fidèle croit sans arguments; mais ce nova- « teur, non content d'avoir Dieu pour garant de « sa créance, veut que sa raison en soit l'arbitre. « Au lieu que le prophète dit : *Vous ne persévé-* « *rerez pas, si vous ne croyez* [1], notre docteur ac- « cuse de légèreté la foi qui part du cœur, abusant « de ce passage de Salomon : *Celui qui croit lé-* « *gèrement est un téméraire* [2]... »

« Pierre Abeilard, écrit-il encore au pape Inno- « cent, travaille à détruire le mérite de la foi, et « se met en tête qu'il peut comprendre par sa pen- « sée tout ce que Dieu est. Il monte jusqu'aux « cieux, il descend dans les abîmes; nulle hau- « teur, nulle profondeur ne se dérobe à sa con- « naissance. C'est un homme grand à ses propres « yeux, disputant sur la foi contre la foi même, « enflé de sa science, s'ingérant dans les secrets « de Dieu, et nous fabriquant des hérésies [3]. »

« Je vous envoie, dit-il au cardinal Grégorius, « les écrits de Pierre Abeilard, afin de vous faire « connaître l'esprit de ce philosophe. Vous verrez

[1] Si non credideritis, non permanebitis. (Isaï, VII, 9.)
[2] Epist. 338.
[3] Epist. 144.

« qu'il transporte des degrés dans la Trinité, comme « Arius; qu'il élève le libre arbitre au-dessus de « la grâce, comme Pélage; qu'il divise Jésus-Christ, « comme Nestorius... Quoi donc! après avoir « échappé à la gueule du lion [1], ne devons-nous « pas nous mettre en garde contre le souffle em- « poisonné du dragon? Le premier n'a point poussé « sa rage au delà du tombeau; le dernier veut « perpétuer dans les siècles à venir ses perni- « cieuses doctrines [2]. »

La persévérante activité de l'abbé de Clairvaux arrêta bientôt le docteur rationaliste dans le cours de ses succès. Mais Abeilard, qui était de bonne foi et plein de confiance en son orthodoxie, comptant d'ailleurs sur le nombre et l'influence de ses amis, protesta contre les accusations dont il était l'objet, et annonça hautement l'intention de s'en défendre dans un concile.

C'était en 1140. En cette année même, à l'octave de la Pentecôte, une grande assemblée d'évêques et de théologiens devait se réunir dans la ville de Sens. Abeilard écrivit à l'archevêque de cette métropole pour lui déclarer qu'il était prêt à justifier ses doctrines devant tout le monde; et il le pria instamment de convoquer l'abbé de Clairvaux, afin de mettre un terme, par une discussion publique, aux reproches d'hérésie qui le pour-

[1] Allusion à l'antipape Pierre de Léon.
[2] Epist. 331.

suivaient. L'archevêque ne demandait pas mieux que de soumettre au jugement du concile les questions controversées; et saint Bernard fut invité à s'y rendre en même temps qu'Abeilard; mais d'abord il s'excusa. « L'archevêque de Sens, « écrivit-il à Rome, m'appelle, moi qui suis le der- « nier de tous, pour lutter corps à corps contre « Abeilard; et il me fixe le jour où ce docteur doit « soutenir, devant l'assemblée des évêques, les as- « sertions impies contre lesquelles j'avais osé me « prononcer. Je refuse d'y paraître, parce que, en « toute vérité, je ne suis qu'un enfant; parce que « mon adversaire s'est aguerri dans la dispute dès « sa jeunesse; et d'ailleurs je pense qu'il est hon- « teux de commettre avec les subtiles arguties de la « raison de l'homme l'autorité de la foi fondée sur « la vérité même [1]. Ainsi je réponds qu'il ne faut pas « d'autres accusateurs que ses propres écrits. Au « surplus, cette affaire ne me regarde pas person- « nellement; elle appartient aux évêques qui sont « les gardiens et les interprètes de la doctrine [2]. »

Cependant, la seule annonce d'une controverse publique entre les deux plus célèbres personnages du temps, excita au plus haut degré l'intérêt de la France entière. Il s'agissait en effet de voir aux prises, non-seulement deux hommes remarquables

1 Abnui, tum quia puer sum, et ille vir bellator ab adolescentia; tum quia judicarem indignum rationem fidei humanis committi ratiunculis agitandam, etc.

2 Epist. 189.

par leur entraînante éloquence, mais deux chefs d'école qui personnifiaient les deux tendances contraires de leur siècle; l'un représentant le principe d'autorité divine; l'autre proclamant la primauté de la raison humaine; tous deux combattant pour la cause de Dieu : l'un par la sagesse du ciel, l'autre par la science de la terre. Une telle lutte promettait un spectacle extraordinaire. Le roi lui-même et les seigneurs de la cour voulurent en être les témoins; et au jour indiqué, tout ce que l'État, aussi bien que l'Église, renfermait de plus illustre, accourut à Sens, et vint se réunir, dans l'enceinte sacrée, aux prélats et aux pères du concile.

Écoutons saint Bernard :

« Il me fallut céder aux instances de mes amis. « Ils voyaient en effet que tout le monde se prépa- « rait à cette conférence comme à une espèce de « spectacle; et ils appréhendaient que mon absence « ne fût une occasion de chute pour les faibles et un « sujet de triomphe pour l'erreur. Je m'y rendis « donc, quoiqu'à regret, et les larmes aux yeux, « sans autre préparation que celle que recommande « l'Évangile : *Ne méditez pas ce que vous répondrez;* « *il vous sera donné à l'heure même* [1]; et cette autre « parole : *Le Seigneur est mon appui; je ne crain-* « *drai pas ce que l'homme pourra me faire* [2]? »

[1] Nolite cogitare quomodo aut quid loquamini; dabitur enim vobis in illa hora quid loquamini. (Matth., x, 19.) Dominus mihi adjutor; non timebo quid faciat mihi homo. (Ps. 117.)

[2] Epist. 189.

Ce fut avec ces armes, dit un chroniqueur, que le nouveau David vint au combat contre Abeilard, cet autre Goliath revêtu de la pesante armure de la science humaine, et tout chargé du formidable appareil des arguments de l'école [1].

Les deux athlètes se présentent ensemble devant l'auguste assemblée; sur eux se concentrent tous les regards. On produit les pièces, on énumère les chefs d'accusation; on attend, dans un morne silence, qu'Abeilard se disculpe et défende ses doctrines. Mais, ô confusion! Il veut parler, et la parole lui manque; et, à la vue de saint Bernard, il demeure interdit! Le serviteur de Dieu ne profite point de cet avantage; il refuse de terrasser un adversaire déjà vaincu; il se borne à signaler, dans les écrits d'Abeilard, les erreurs les plus patentes, et lui laisse le choix ou de les rétracter ou de se défendre. Mais le philosophe reste muet. Il sort enfin du concile, en proclamant qu'il en appelait au Pape.

Ce dénoûment inattendu frappa les esprits d'une profonde stupeur. Le jugement de Dieu semblait dicter lui-même la sentence du concile. Aussi, nonobstant l'appel interjeté à Rome, la condamnation d'Abeilard fut unanimement prononcée. « J'ai vu, s'écria saint Bernard avec David, j'ai vu

[1] Vit. S. Bern., p. 382, n. 4, in Mab.

« l'impie aussi élevé que le cèdre du Liban; j'ai « passé, et il n'était plus! »

Mais cet éclatant triomphe, loin d'exalter l'humble moine de Clairvaux, lui arrachait de profonds gémissements sur les misères de la vie humaine; et dans une lettre au Pape, que nous voudrions pouvoir transcrire en entier, il s'exprime d'une manière touchante : « *Il est nécessaire que le scandale ar-* « *rive*[1]; mais c'est une bien triste nécessité! Aussi « le prophète s'écrie-t-il : *Qui me donnera les ailes* « *d'une colombe pour que je m'envole dans un lieu* « *tranquille?* Je voudrais être hors du monde, tant « je suis abattu et abîmé d'affliction. Insensé que « j'étais! J'espérais quelque repos, après que la « fureur du lion eut été domptée, et que l'Église « eut reconquis la paix. Cette paix, elle en jouit; « mais moi je n'en jouis pas. Je ne me rappelais « pas que j'habite une vallée de larmes, une terre « ingrate, hérissée de ronces et d'épines qui re- « naissent à mesure qu'on les coupe. Hélas! la cha- « rité se refroidit, et l'iniquité tous les jours aug- « mente[2]. »

Les actes du concile furent déférés à Rome, et Innocent, après avoir mûrement examiné les propositions hétérodoxes, confirma le jugement, et condamna leur auteur à un *éternel silence*[3].

[1] Matth., XVIII.
[2] Bern., epist. 189.
[3] Le Bref d'Innocent II, qui sanctionne l'arrêt du concile, se trouve

Abeilard se trouvait alors sur le seuil de deux voies divergentes, dont l'une mène à la vie, et l'autre à la mort. Il pouvait, par une humble soumission à l'autorité de l'Église, éterniser son nom dans le livre de vie; ou bien, par un indocile orgueil, l'enregistrer au nombre de ces esprits superbes qui, dans leur élévation comme dans leur décadence, imitent l'antique rébellion du prince des ténèbres. La grâce triompha dans Abeilard! L'humiliation avait opéré dans son cœur malade une large ouverture : un sentiment nouveau, une émotion semblable à un vaste tremblement s'empara de cet esprit gigantesque; et dans la profondeur de son âme était descendu le rayon victorieux de l'Esprit Saint.

Abeilard publia une apologie dont voici quelques fragments :

« A tous les enfants de l'Église sainte, Pierre « Abeilard, le moindre de tous.

« C'est une maxime commune qu'on peut cor« rompre les meilleures choses; et, ainsi que le « rapporte saint Jérôme, écrire beaucoup de li« vres, c'est s'attirer beaucoup de censeurs. En « comparaison des ouvrages des autres, les miens

parmi les épîtres de saint Bernard, sous le n° 144. Quant aux propositions condamnées, elles sont résumées en dix-neuf chefs principaux, et rapportées tout au long dans la collection de Duplessis d'Argentré. Coll. judiciorum de novis erroribus, t. I, p. 21. — On peut les lire aussi dans les œuvres d'Abeilard, réduites à quatorze articles. (Abœl., epist. 1, cap. IX. Edit. Ambos.)

« sont peu considérables; je n'ai pu néanmoins « éviter la critique, quoique dans mes livres, « Dieu le sait, je ne trouve point mes fautes, et « que je ne prétende pas les soutenir, si elles s'y « trouvent. Peut-être ai-je erré en écrivant certai- « nes choses autrement qu'il ne fallait; mais j'en « atteste Dieu qui est le juge des sentiments de « mon âme, que je n'ai rien dit par malice ou par « une perversité volontaire. J'ai beaucoup parlé « dans diverses écoles publiques, et je n'ai jamais « donné mes enseignements comme un pain caché « ou comme des eaux dérobées..... Que si dans la « multitude de mes paroles, il s'est glissé des as- « sertions hasardées, selon qu'il est écrit, qu'*en « parlant beaucoup, on ne peut éviter de pécher*, « le soin de me défendre opiniâtrément ne m'a ja- « mais poussé jusqu'à l'hérésie; et j'ai toujours été « prêt, pour satisfaire aux exigences, de modifier « ce que j'avais mal dit ou de le rétracter entière- « ment. Tels sont mes sentiments, je n'en aurai ja- « mais d'autres [1]. »

Cet acte ne fut que le premier pas d'un retour plus complet dans les saintes voies du salut. Il avait le dessein de se rendre à Rome, aux pieds du Souverain Pontife, quand, docile à l'inspiration de Dieu, il veut d'abord ouvrir sa conscience à Pierre-le-Vénérable, le savant abbé de Cluny. Son cœur s'attacha

[1] Apol. inter opera Abeilardi.

aux lieux où il retrouvait la paix; il y demande un asile; et fatigué des disputes de l'école, dégoûté des vains applaudissements qui avaient gonflé son orgueil, il détourna sérieusement son regard des choses de la terre pour établir, comme saint Paul, sa conversation au ciel. Pierre de Cluny, dont la charité tendre et pleine de délicatesse, avait préparé cette heureuse conversion, conduisit Abeilard auprès de saint Bernard, et mit le sceau à sa médiation évangélique, en réconciliant ces deux grands hommes qui, depuis lors, se donnèrent des gages réciproques d'affection et d'estime. Abeilard, savourant la douce paix que la religion lui avait rendue, vécut encore deux ans, « durant lesquels, dit la chronique de Cluny, tout « a paru divin en lui, son esprit, ses discours, ses « actions. » La mort le trouva prêt, grâce à sa profonde et salutaire pénitence; et l'humilité seule, l'humilité, toujours victorieuse dans les combats de cette vie, toujours efficace pour guérir les plaies du cœur, était parvenue à le délivrer des maux que l'exaltation lui avait attirés [1].

[1] Abeilard mourut le 21 avril 1142, à l'âge de soixante-trois ans. Son corps fut porté, par les soins de l'abbé de Cluny, au Paraclet, où Héloïse elle-même fut ensevelie le 17 mai 1164. « On assure, dit une légende, que « lorsqu'on ouvrit le caveau d'Abeilard pour y descendre le corps d'Hé« loïse, ce fidèle époux, qui l'attendait depuis vingt-deux ans, étendit « ses bras décharnés pour la recevoir. » (Chron. Turon. in not. ad epist. Abœlardi, p. 1195.) Les dépouilles réunies de ces deux célèbres personnages subirent plusieurs translations, et les vicissitudes de leur vie semblent

Inscrivons ici les dernières paroles qu'il écrivit à Héloïse; elles sont dignes d'être conservées :

« Vous avez été la victime de mon amour; deve-
« nez victime de ma pénitence. Accomplissez fidè-
« lement ce que Dieu demande de vous. Il est de
« sa grandeur de ne trouver dans l'homme d'autre
« fondement de sa miséricorde que la faiblesse.
« Gémissons de la nôtre aux pieds de ses autels.
« Il n'attend de nous, pour mettre fin à nos maux,
« que de voir nos cœurs contrits et humiliés. Que
« notre pénitence soit aussi publique que le furent
« nos crimes. Nous sommes un triste exemple de
« la mauvaise conduite de la jeunesse. Apprenons
« à notre siècle et à la postérité que la réparation
« de nos égarements en a mérité le pardon, et fai-
« sons admirer en nous les prodiges de la grâce,
« puisqu'elle a pu triompher de la tyrannie de nos
« passions. Ne vous découragez pas de quelques
« retours de tendresse; c'est un exercice de vertu
« que de les vaincre. Que la connaissance de votre
« misère vous apprenne à supporter les défauts de
« vos compagnes....

« Si j'ai corrompu votre esprit, compromis votre
« salut, terni votre réputation, perdu votre hon-
« neur, pardonnez-moi, et rappelez-vous la misé-
« ricorde chrétienne pour oublier le mal que je

s'être prolongées après leur mort. Leurs ossements furent transportés à Paris, en 1800, et ils reposent actuellement dans une même tombe au cimetière du Père-Lachaise.

« vous ai fait. La Providence veut nous sauver; ne « l'en empêchons pas, Héloïse; ne m'écrivez plus. « Voici la dernière lettre que vous aurez de moi. « Mais en quelque lieu que je meure, j'ordonnerai « que mon corps soit porté au Paraclet. Ce seront « des prières alors et non plus des larmes dont « j'aurai besoin : alors aussi vous me reverrez pour « fortifier votre piété; et mon cadavre, plus élo- « quent que moi, vous dira ce qu'on aime quand « on aime un homme[1] ! »

[1] Lettres d'Abeil. et d'Hél., édit. 1787.

CHAPITRE XXXI.

Application des doctrines rationalistes à la politique.
Arnold de Brescia. — Révolution à Rome.

C'est une vérité certaine, et l'histoire du monde l'atteste, que toute idée nouvelle, déposée dans l'esprit humain, se manifeste tôt ou tard, comme les semences de la terre, par ses fruits, par des faits salutaires ou funestes; et l'homme grave qui contemple son époque peut, en pénétrant d'un regard lucide les germes contenus dans une idée dominante, prévoir et prédire tels événements qui, dans un avenir plus ou moins éloigné, se produiront successivement dans tous les cercles de la vie sociale. Cette prévision, élevée à un degré supérieur, constitue le *voyant* ou le prophète : Dieu illumine l'œil interne, et lui découvre, dans le sein d'un principe, la série des conséquences qu'il renferme, et qui se manifesteront dans leur temps. Mais une fois que l'idée est entrée dans les doctrines philosophiques, ses conséquences nécessaires peuvent

être aperçues à l'œil nu de l'intelligence; et la raison elle-même, à l'aide d'une logique rigoureuse, devient capable de prévoir les résultats positifs et les applications lointaines qui en devront sortir [1]. C'est ainsi que saint Bernard, doué à la fois de la vision prophétique et de la prévision humaine, a le premier protesté contre les doctrines d'Abeilard, et prédit, avec une assurance qui paraissait exagérée, tant elle était vive, les hérésies et les bouleversements qu'elles enfanteraient dans les siècles à venir [2]. Quelques contemporains lui ont reproché ses rigueurs; les siècles modernes, et surtout le nôtre, l'ont accusé d'avoir déployé contre Abeilard un acharnement peu digne d'une âme noble et sainte; mais l'histoire a justifié sa conduite; et d'ailleurs, n'est-ce pas le sort commun des hommes qui veillent sur la montagne, d'être méconnus et incompris par ceux qui dorment dans les ombres?

Cependant, entre les révolutions du douzième

[1] Si, à l'appui de cette assertion, on veut des exemples récents, qu'on ouvre les livres de M. de Maistre, écrits au commencement de notre siècle, et l'on y trouvera la prédiction claire de ce qui se passe de nos jours. J'ose placer sur la même ligne plusieurs ouvrages de M. Bautain. Le philosophe de Strasbourg a signalé, bien avant l'événement, la doctrine *du sens commun* comme la source d'où sortiraient les *Paroles d'un croyant;* et le premier encore, il a signalé dans les *Paroles d'un croyant* la doctrine d'un *non-croyant.* (On peut consulter à ce sujet les *Réflexions* de M. Bautain sur la doct. du sens commun, et la *Réponse d'un chrétien* aux Paroles d'un croyant.)

[2] Voy. l'épître 331, citée dans le chapitre précédent.

siècle et les principes qui les firent éclore, il ne s'écoula point un long intervalle; et la condamnation d'Abeilard était à peine prononcée, que déjà ses disciples, plus hardis que le maître, introduisaient dans les questions politiques la méthode du libre examen qu'il avait transportée du domaine de la philosophie dans les questions religieuses : le rationalisme théorique et pratique offrait un appât aux esprits inquiets et mécontents; il mettait en question les principes de l'ordre social, comme il avait mis en doute les principes éternels de la science; et au même moment où l'esprit d'indépendance s'insurgeait contre l'autorité de l'Église, un mouvement analogue se produisait dans la politique, et menaçait d'ébranler les bases de la société.

Ce fut à Rome, autour du siége même de la plus haute des puissances, que s'agitèrent tout d'abord les doctrines nouvelles. Des hommes influents, bien qu'isolés encore, revendiquaient pour la raison le droit de faire en politique ce qu'elle avait essayé en religion; et, remuant les passions de la multitude, ils exaltaient la liberté aux dépens du pouvoir. De Rome, l'esprit d'émancipation se propagea dans le reste de l'Italie, dans la plupart des villes d'Allemagne et dans plusieurs provinces de France C'était une sorte de révolution universelle, partant d'une même impulsion, qui, sans doute, dans les desseins de la Providence, devait se développer selon le

cours lent et régulier des choses; mais qui, poussée au delà de toutes bornes, et séparée des principes immuables d'ordre et de durée, menaçait de manquer son but et d'avorter, par une naissance violente et prématurée. L'ère de la liberté politique avait commencé; elle ne pouvait, elle ne dut point être comprimée; mais l'Église, la céleste tutrice des peuples, voulut en diriger l'essor, en déterminer les limites. Les grandes communes s'étaient formées en France; le clergé secondait ce mouvement d'affranchissement quand il s'opérait dans les voies de l'unité et sous l'influence de l'autorité légitime; il s'y opposait, au contraire, là où l'activité propre de l'homme, impatient des lenteurs de la Providence, devançait en quelque sorte la maturité des peuples, et réclamait l'exercice des nouveaux droits par les voies de la rébellion et de la violence. Le moment était critique et d'une gravité extrême. Il s'agissait de conserver l'unité de l'Église dans la diversité des constitutions politiques, et de consacrer la liberté sans renverser l'autorité. C'était là le délicat problème qui, en théorie comme dans la pratique, dominait le siècle, et que les événements allaient résoudre.

A Rome, les esprits étaient disposés, plus que partout ailleurs, à mettre en œuvre les doctrines rationalistes. Les guerres d'Italie, les longues querelles de la papauté et de l'empire, le schisme qui, même après son extinction, avait encore ses parti-

sans; tous ces éléments de discussion et de discorde n'attendaient qu'une doctrine positive pour entrer en effervescence. Les questions politiques, tranchées plus d'une fois par le sort des armes, étaient restées spéculativement indécises : elles eurent un terrible retentissement quand la raison humaine s'offrit à les résoudre. Ce fut Arnold de Brescia, zélateur des théories d'Abeilard, qui fit éclore le rationalisme politique, dont les principes agitèrent de nouveau le monde au seizième siècle, et se formulèrent dans le dix-huitième sous le nom de libéralisme. L'histoire moderne a peut-être exagéré le rôle joué par Arnold dans les événements de son siècle; mais il n'en reste pas moins un personnage très-curieux, en ce qu'il continua le mouvement philosophique commencé par Abeilard, et que, logicien passionné, il le précipita jusqu'aux dernières conséquences.

Arnold était un moine dont on ignore les antécédents; il avait étudié sous Abeilard, et avait été témoin de sa défaite au concile de Sens[1]. Esprit enthousiaste et téméraire, d'une imagination bouillante, et d'une volonté active et opiniâtre, il nourrissait, sous les dehors de l'austérité, un immense orgueil. Les vices de son siècle aigrirent son caractère; la condamnation de son maître égara son zèle; la rancune, l'esprit d'opposition, la passion,

[1] Ann. Cist., p. 390, n° 1.

enflammèrent son éloquence : nouvel Oza, il prétendait soutenir de sa main débile l'édifice de l'Eglise, parce que, comme dit l'Écriture, *les bœufs qui conduisaient l'arche de Dieu regimbaient et la faisaient chanceler*[1]. Il ne se contentait point de signaler les abus; il se donna la mission de les poursuivre, de les stigmatiser; et sans calculer la portée de ses provocations, il excita l'animosité des peuples contre les richesses et le pouvoir. Comme ces imprudents ouvriers dont le Sauveur blâme le zèle, il se mit à arracher le bon grain avec l'ivraie, pour nettoyer le champ du père de famille; et plutôt que de manquer un abus, il attaquait les plus saintes institutions auxquelles des abus se trouvaient attachés; en un mot, sa pensée, belle peut-être, et séduisante dans son expression, mais vide de sens, était de ramener l'Église à son état primitif, c'est-à-dire, aux conditions et aux proportions de son berceau; et, travaillant dans ce but, il aspirait à faire table rase, à renverser ce que les siècles avaient fondé, à recommencer l'œuvre des apôtres, à reconstituer la société chrétienne sur le plan de ce qu'elle fut à sa naissance; en un mot, méconnaissant les véritables lois du progrès et les faits accomplis; essayant, pour ainsi dire, de faire rentrer l'arbre dans son germe, il

[1] Extendit Oza manum ad arcam Dei et tenuit eam; quoniam calcitrabant boves et declinaverunt eam. Iratusque est indignatione Dominus contra Ozam, et percussit eum super temeritate. (II Reg., VI, 6, 7.)

prêchait une réforme disciplinaire qui ne tendait à rien moins qu'à replacer l'Église dans les langes de l'enfance. Cette tentative dut avoir le sort de toute révolution *anachronique :* elle échoua, mais non sans avoir produit de lamentables désordres. Arnold prêcha d'abord dans sa propre patrie; il demanda que le clergé fût réduit à la pauvreté, que les évêques ne pussent avoir des biens, que le Pape lui-même renonçât à ses possessions et à sa souveraineté temporelle[1]. Le premier effet de cette théorie fut une révolte du peuple de Brescia contre l'évêque de la province. Arnold, réfugié à Rome, y trouva une sphère plus vaste pour la propagation de ses principes. Il déclama, dans les ténèbres, contre les vices et le luxe du clergé, contre la dégradation de la puissance pontificale, contre la cupidité des grands, auxquels il attribuait l'asservissement du peuple. Dans ses discours éloquents, le fougueux apôtre invoquait tour à tour les maximes de Tite-Live et celles de saint Paul, les noms de Caton, de Fabius, et ceux des Pères de l'Église; il rappelait aux Romains leur ancienne liberté, les splendeurs de la république, la dignité de la vieille Rome. A force de flatter toutes les passions, il parvint à se former une nombreuse clientèle; mais, recherché par les ordres du Pape,

[1] Dicebat enim nec clericos proprietatem, nec episcopos regalia, nec monachos possessiones habentes, aliqua ratione salvari posse, etc. (Otto Frising. Gest. Frid. II, cap. XX.)

il fut obligé, pour se soustraire aux poursuites, de quitter l'Italie; et, semant sur sa route les funestes semences de sa parole, il traversa la France et la Suisse, et s'établit enfin à Zurich, où il demeura quelque temps en assurance. Mais tandis que l'épiscopat semblait tranquille sur les entreprises ultérieures d'Arnold, un homme, du fond de sa solitude, jetait des cris d'alarme. Cet homme était saint Bernard. « Ignorez-vous, « écrivit-il à l'évêque de Constance, que le voleur « est entré de nuit, non pas dans votre maison, « mais dans celle du Seigneur dont vous êtes le « gardien? Serait-il possible que vous ne sussiez « pas ce qui se passe chez vous, quand déjà le « bruit s'en est répandu jusqu'à nous qui sommes « si éloignés? Doutez-vous encore de qui je parle? « Je voudrais que la doctrine d'Arnold fût aussi « saine que sa vie est austère. C'est un homme « qui ne mange ni ne boit, qui n'est altéré, « comme le démon, que du sang des âmes; il est « du nombre de ces gens dont parle l'apôtre, « qui ont les formes de la piété sans en avoir l'es-« prit; de ceux dont le Seigneur lui-même a dit : « *Ils viendront à vous sous une peau de brebis;* « *mais au dedans ce sont des loups ravissants* [1]. « Partout où cet homme a demeuré, il a laissé de « si affreuses traces de son séjour, qu'il n'a plus

[1] Attendite a falsis prophetis qui veniunt ad vos in vestimentis ovium, intrinsecus autem sunt lupi rapaces. (Matth., VII, 15.)

« osé y reparaître. Sa patrie même, agitée par sa « présence, a été contrainte de le renvoyer... « Banni de France, il soutient chez vous les « erreurs d'Abeilard avec une chaleur et une opi- « niâtreté qui surpasse celle de son maître..... « Hélas! si l'Écriture veut qu'on *prenne les petits « renards qui ravagent la vigne du Seigneur* [1], à « plus forte raison devrait-on lier et enchaîner « un loup cruel prêt à fondre sur la bergerie de « Jésus-Christ [2]. »

Cette lettre, et la crainte qu'inspirait l'autorité de l'abbé de Clairvaux, vint mettre un terme aux prédications de Zurich; mais le novateur, menacé en Suisse, trouva un asile plus sûr auprès du légat du Pape lui-même, qui avait été, comme Arnold, un des auditeurs d'Abeilard. Ce fut encore saint Bernard qui, par ses énergiques avertissements, le troubla dans cette nouvelle retraite. Il s'adresse directement et sans préambule au légat apostolique : « Arnold de Brescia, lui mande-t-il, « est un homme d'une conversation douce et cap- « tieuse; mais sa doctrine est empoisonnée; il a une « tête de colombe et une queue de scorpion, créa- « ture monstrueuse que la ville de Brescia a pro- « duite, ou plutôt vomie; que Rome a rejetée, que « la France a repoussée, que l'Allemagne déteste, « que l'Italie ne veut plus recevoir; et l'on dit que

[1] Capite nobis vulpes parvulas quæ demoliuntur vineas. (Cant. II, 15.)
[2] Epist. 195.

« c'est vous qui lui donnez asile! Prenez garde, je « vous en conjure, que votre protection ne l'en- « courage à faire plus de mal encore... Hé quoi! « ne voyez-vous pas dans tous les lieux où il a sé- « journé les funestes vestiges de son passage? « Est-ce sans raison que le Saint-Siége l'a contraint « de fuir à travers les Alpes? Protéger un tel « homme, c'est être infidèle au Pape, ou plutôt à « Dieu même [1]. »

L'active et sévère vigilance de saint Bernard débusqua derechef Arnold et le poursuivit dans tous ses refuges. Mais pendant qu'il échappait aux condamnations prononcées contre lui, ses doctrines, répétées par de nombreux échos, retentirent partout, et produisirent, principalement à Rome, une vive effervescence.

Les peuples de Rome et de Tivoli se faisaient à cette époque une guerre acharnée; leurs perpétuelles rivalités s'étaient tellement envenimées dans les combats, que le Pape lui-même, après avoir vaincu ceux de Tivoli, fut obligé de les défendre contre la fureur des Romains, pour éviter un massacre général et pour empêcher que la ville ne fût entièrement saccagée. La clémence du Pontife indisposa les Romains et fut l'occasion d'un soulèvement [2]. Au signal donné, la multitude se précipite sur le vieux Capitole; oubliant qu'ils n'avaient des anciens Ro-

[1] Epist. 196.
[2] Otto Frising. Chron., VII, 27.

mains que le nom dégénéré, ces peuples se liguent ensemble et jurent de rétablir l'ancienne république. Ils se hâtent de former un sénat qui, depuis le temps de Charlemagne, avait disparu de la ville; ils l'investissent du gouvernement des choses temporelles, et ne laissent au Pape que le soin du spirituel. Cette subite révolution ne s'opéra point sans effusion de sang; le peuple, enhardi par son triomphe, et indomptable dans ses débordements, souilla les premiers actes de son émancipation par le meurtre et le pillage; plusieurs édifices furent renversés; un cardinal fut tué dans la rue. Innocent II, déjà fort avancé en âge et fatigué d'un laborieux pontificat, n'avait opposé que des voies de conciliation aux exigences populaires; mais, consumé par le chagrin, ses maux s'accrurent avec les calamités publiques, et il mourut, rassasié d'amertumes, le 22 septembre 1143. Dès le lendemain, un nouveau Pontife, Célestin II, fut élevé sur le siége apostolique; mais, peu de mois après son exaltation, il reposait déjà dans la tombe; et Lucius II, son successeur, ne monta sur le trône de saint Pierre que pour payer de sa vie le zèle qu'il déploya contre les excès d'un peuple égaré [1].

Ces sinistres événements donnèrent de nouvelles sollicitudes à saint Bernard et redoublèrent

[1] L'annaliste Baronius rapporte que ce pape mourut des suites d'un coup de pierre qu'il reçut dans une émeute.

en quelque sorte ses forces, consacrées aux besoins de l'Église [1]. Il voyait dans Arnold de Brescia l'auteur de tous les maux, et recommandait instamment qu'on l'enfermât pour lui ôter la possibilité de souffler le feu qu'il avait allumé. « Hélas! « s'écriait-il, n'y a-t-il donc personne assez zélé « pour rendre ce bon office à l'Église [2]? » Mais Arnold, sorti des ténèbres où la vigilance de saint Bernard l'avait forcé de se cacher, se rendit furtivement à Rome; et là, se montrant tout à coup au milieu du peuple dont il était l'idole, il ralluma, par sa parole fougueuse, les passions de la multitude et dirigea lui-même l'exécution des plans qu'il avait conçus. Il fit nommer, dans le sein du sénat, un patrice pour administrer la chose publique; ressuscita les anciennes formes, les dignités, les magistratures, les lois républicaines, et parodia autant que possible les institutions de la vieille Rome. On alla, dans le délire de ces folles réminiscences, jusqu'à rétablir la chevalerie romaine; et l'on reconstruisit le Capitole, comme si le nom seul de cette illustre ruine avait pu rendre au

[1] C'est dans cette occasion que saint Bernard écrivit son épître aux Romains, où il leur dit entre autres : « Du temps de vos pères, l'univers vous « était soumis; et aujourd'hui vous rendez votre ville la fable de l'univers. « Les cardinaux, les évêques, les ministres sacrés ont été mis par vos « mains hors de la ville et dépouillés de leurs biens, etc. » (Voyez Épît. 242 in Mabil.)

[2] Epist. 195.

peuple sa gloire et sa majesté [1]. La présence d'Arnold à Rome avait imprimé à ce mouvement une puissante énergie. C'était principalement contre la souveraineté temporelle du Saint-Siége qu'il était dirigé; mais cette souveraineté, auxiliaire nécessaire de la papauté, était un fait trop vivant, trop inhérent aux mœurs, aux croyances, aux besoins, aux affections, aux institutions de la chrétienté, pour qu'elle pût être sérieusement contestée; et ce fut une monstrueuse tentative que de porter atteinte à la double puissance qui tenait en équilibre les peuples et les rois, et présidait à la fois à l'unité religieuse et à la civilisation du monde. Aussi cette tentative ne put-elle échapper, pas plus que les autres, à une sorte de réprobation visible de Dieu qui frappe d'impuissance toute entreprise dont le but est d'ébranler la suprême dignité du siége de saint Pierre [2].

[1] Otto Frising. Gesta Frid. II, cap. xx. — Quare reædificandum Capitolium, renovandam dignitatem senatoriam, reformandum equestrem ordidem docuit (Arnold). Otto Frising, l. c.

[2] La force de la vérité arrache quelquefois des aveux remarquables aux hommes les plus prévenus contre la vérité. Voici deux témoignages que les protestants ne récuseront pas. « Dans le moyen âge, dit M. Ancillon, « où il n'y avait point d'ordre social, la papauté sauva *peut-être* l'Europe « d'une entière barbarie. Elle créa des rapports entre les nations les plus « éloignées; elle fut un centre commun, un point de ralliement pour les « États isolés; ce fut un tribunal suprême, élevé au milieu de l'anarchie « universelle, et dont les arrêts furent quelquefois aussi respectables que « respectés : elle prévint et arrêta le despotisme des empereurs, remplaça le « défaut d'équilibre, et diminua les inconvénients du régime féodal »..... (Ancillon, Tabl. des Révol. du syst. polit. de l'Europe, t. I, Intr., p. 133.)

« Le pouvoir papal, dit un autre écrivain protestant, le pouvoir papal,

La révolution d'Arnold, opérée en dehors des voies de la Providence, ne put avoir ni durée ni consistance; et, selon qu'il arrive d'ordinaire, ceux qui l'avaient embrassée avec le plus d'ardeur s'en dégoûtèrent les premiers et en devinrent les premières victimes. Le peuple lui-même se lassa de bouleverser la ville éternelle; et nul ne pouvait se réjouir de voir enveloppées dans une même ruine les choses sacrées et profanes. Le zèle se refroidit peu à peu, et l'on n'attendit point l'arrivée de Conrad, qui avait succédé à l'empereur Lothaire, pour rouvrir les portes de Rome au Souverain Pontife et restituer entre ses mains les rênes du gouvernement.

Dès l'année 1145, cette courte, mais sanglante révolution se trouvait apaisée. Les troubles néanmoins, et l'esprit qui les avait fait naître, se propagèrent au loin : les nouvelles doctrines n'avaient désenchanté que ceux qui en avaient expérimenté les tristes résultats; elles conservèrent des partisans nombreux qui persistaient à les regarder comme les plus pures dictées de la raison.

Arnold de Brescia, retiré en Toscane, n'aban-

« en disposant des couronnes, empêchait le despotisme de devenir atroce. « Aussi, dans ce temps de ténèbres, ne voyons-nous aucun exemple de « tyrannie comparable à celle de Domitien à Rome. Un Tibère était im-« possible; Rome l'eût écrasé. Les grands despotismes arrivent quand les « rois se persuadent qu'il n'y a rien au-dessus d'eux : c'est alors que l'i-« vresse d'un pouvoir illimité enfante les plus atroces forfaits. »

(Coquerel, Essai sur l'Hist. du christ., p. 75.)

donna point ses projets, mais les poursuivait avec les précautions que lui imposait le soin de son existence. Ce ne fut que dix ans après les séditions d'Italie, en 1155, que l'empereur le fit enlever et conduire à Rome. Condamné à périr sur un bûcher, il subit son supplice sous les yeux du peuple qui, après l'avoir exalté comme un apôtre, le traita comme un insensé et applaudit à sa mort[1].

[1] Voyez, pour toutes les circonstances rapportées dans ce chapitre, Annal. Baronii et Muratorii ad ann. 1137-1146.

CHAPITRE XXXII.

Nouvelles sollicitudes de saint Bernard au sujet de l'élection d'Eugène III. — Le livre de la *Considération*.

L'Esprit-Saint, qui veille sur les destinées de l'Église, semble attendre, dans certaines grandes vicissitudes, que toutes les ressources humaines soient épuisées, avant de signaler d'un doigt visible son incessante assistance. C'est surtout dans le choix des Souverains Pontifes que l'intervention supérieure se manifeste parfois d'une manière étonnante; et alors, quand toutes les choses sont à l'extrémité, et que l'espérance même semble défaillir, on voit apparaître soudainement l'homme que la main de Dieu amène pour maîtriser la tempête et accomplir ce qu'exige le cours des événements. A l'époque dont nous parlons, où la chrétienté était si profondément ravagée par les schismes, les erreurs, les passions, les intérêts,

les abus, les vices de toute espèce qui la travaillaient au dedans, et l'enveloppaient en dehors comme d'un vêtement souillé, sa situation était d'autant plus critique qu'au milieu des révolutions de Rome, elle avait perdu successivement trois papes; et ainsi, attaquée dans le principe même de sa hiérarchie, elle était encore privée du chef visible qui personnifiait ce principe. Dans ces sombres jours, il eût fallu, selon la sagesse humaine, à la tête de l'Église, un personnage puissant en œuvres et en paroles, un nom éclatant, capable d'en imposer au monde ; et, comme dit l'Écriture, un de ces chariots redoutables armés *de cornes d'airain et de pointes de fer*, pour réduire en poudre les montagnes et les collines. Mais, dans les voies de la Providence, le secours vient du côté d'où on l'attendait le moins; et, pour animer la foi et confondre la raison présomptueuse, l'Esprit de Dieu va choisir ce qu'il y a de plus faible pour maîtriser toutes les forces : un homme, un enfant, un pauvre sans nom, sans naissance, sans lettres, sans autorité, est tiré du fond d'un cloître pour diriger les peuples et marcher à la tête des rois.

L'histoire de tous les siècles est pleine de ces sortes d'exemples; mais celui que nous présente l'exaltation d'Eugène III est particulièrement remarquable.

Le pape Lucius était mort le 25 février 1145. C'était au moment où le peuple, dans l'ivresse de

son triomphe, renversait à Rome tout ce qui lui portait ombrage. Les sénateurs prétendaient dicter le choix d'un nouveau pontife ; les cardinaux dispersés avaient peine à s'entendre ; l'ambition de plusieurs d'entre eux, et l'intrigue des plus influents compliquaient les embarras. Cependant tout retard pouvait amener un nouveau schisme et rallumer la guerre civile et religieuse.

Dans ces fatales conjonctures, un moine de Clairvaux apprend tout à coup que les cardinaux, d'une voix unanime, l'ont élevé sur la chaire de Saint-Pierre! Ce moine n'appartenait ni au corps épiscopal ni au collége des cardinaux ; c'était le timide Bernard de Pise, disciple de saint Bernard, que ce dernier avait envoyé cinq ans auparavant à Rome, pour y fonder le monastère de Saint-Anastase. Encore cette mission semblait-elle au-dessus de ses forces ; car ses fonctions à Clairvaux avaient consisté *à soigner le chauffoir et à faire du feu aux religieux qui étaient transis de froid après matines, parce qu'ils étaient peu vêtus* [1]. Se trouvant donc, malgré lui, abbé du couvent de Saint-Anastase, il eut à souffrir tant de vexations et de calomnies de la part d'un faux frère, qu'il crai-

[1] Ann. Cist., p. 393, n. 10. Voyez aussi, pour ce qui concerne l'histoire d'Eugène III, la vie de ce saint pape dans l'Histoire de Cîteaux, vol. VI, p. 194 Les auteurs contemporains s'accordent en général à le représenter comme un homme sans études et sans talents. Baronius seul est d'un avis contraire.

gnait de devenir, selon ses propres expressions, *la risée et la fable de la ville*[1]. Dans sa douleur, il avait instamment sollicité son retour à Clairvaux : « O mon père, écrivait-il à saint Bernard, « depuis que je suis éloigné de vous, ma vie se « consume dans l'affliction, et mes jours s'écou- « lent dans les gémissements. Malheureux que je « suis! je n'entends plus votre voix douce qui « charmait si délicieusement mes oreilles; je ne « vois plus ce visage qui m'était si cher et si dési- « rable... Que ferai-je donc, accablé comme je le « suis?... Souffrez, ô mon révérend père, que je « m'en aille chercher du repos; et plaise à Dieu « que le monde nous rejette et nous oblige par ses « persécutions à nous retirer dans les solitudes et « à nous réfugier dans les montagnes et les caver- « nes de la terre[2]! »

Ce fut ce moine si faible et si humble, auquel pesait même la charge d'un seul monastère, qui se vit subitement élevé au faîte suprême de la Catholicité! « Mais, dit l'annaliste de Cîteaux, par un secours extraordinaire de celui qui l'appelait à ce poste éminent, l'abbé de Saint-Anastase éprouva quelque chose de ce qui était arrivé à l'apôtre que Jésus-Christ établit le chef de l'Église : car

[1] Epist. Eug. III, n. 438, inter epist. S. Bern., ed. Mabil.

[2] Epist. 343 et 344, inter epist. S. Bern., edit. Mabil. « Utinam et mundus « nos abjiciat et repellat in solitudinibus errantes, in montibus et spelun- « cis et cavernis terræ! »

comme cet apôtre, avant l'effusion du Saint-Esprit, n'avait ni science ni lumière, et qu'il reçut au saint jour de la Pentecôte tous les dons nécessaires à sa haute vocation, ainsi le pieux abbé reçut en un instant des grâces si abondantes, qu'il fut changé, comme le premier des apôtres, en un nouvel homme; de façon que tout le monde fut surpris, dès d'abord, de sa haute sagesse et de la fermeté de sa conduite[1] »

Immédiatement après son élection, les cardinaux vinrent le tirer de sa cellule et le conduire en toute hâte au palais de Latran, où, selon les usages du siége apostolique, le nouveau Pontife fut reconnu et proclamé sous le nom d'Éugène III.

A cette nouvelle inattendue, Rome s'émeut; le peuple s'assemble et réclame; mais Eugène, accompagné des cardinaux, quitte la ville durant la nuit et se retire dans un monastère fortifié, où il reçoit la consécration épiscopale, le 24 mars de la même année.

Ces faits s'étaient si rapidement, si spontanément accomplis, que la chrétienté en demeura longtemps étonnée. Mais quand le bruit s'en répandit dans les déserts de Clairvaux, saint Bernard, frappé de stupeur, éprouva toutes les anxiétés d'une mère éplorée. Il redoutait pour

[1] Ann. Cist., t. II, p. 1, n. 4 et seq. — On pourrait expliquer de la même manière l'histoire de Sixte V, si étrangement interprétée par l'esprit du monde. Mais l'esprit du monde ne comprend rien aux choses de Dieu.

son fils spirituel cette élévation ébouissante; et, dans les premiers moments de sa sollicitude, il écrivit aux cardinaux une lettre dont le désordre même exprime les sentiments divers qui agitaient son âme. Il commence sans préambule :

« Que Dieu vous pardonne, qu'avez-vous donc « fait? Vous avez rappelé parmi les hommes celui « qui était déjà dans le tombeau; vous avez de- « rechef embarrassé de soins et d'affaires celui « qui ne voulait avoir ni soins ni affaires; et vous « l'avez obligé de se mêler parmi les peuples et « de paraître sur la scène du monde! Vous faites « monter à la première place celui qui ne pensait « qu'à être à la dernière; et le dernier état est « pour lui plus dangereux que le premier. Vous « contraignez un homme qui était crucifié au « monde de revivre dans le monde, et après avoir « voulu être au-dessous de tous dans la maison « de son Dieu, vous le choisissez pour le mettre « au-dessus de tous! Pourquoi avez-vous renversé « les desseins du pauvre?... D'où vous est venue la « pensée d'environner d'épines et de ronces les « sentiers dans lesquels il marchait, et de le dé- « tourner de son chemin et d'embarrasser ses « pas?... Qui donc vous a donné la volonté de « vous saisir tout à coup d'un homme simple et « sans lettres, qui s'était enseveli dans un cloître, « et de le placer sur le trône de saint Pierre? « Quoi! n'y avait-il pas de sages parmi vous? N'y

« avait-il personne qui fût capable, plus qu'Eu-
« gène, des fonctions de la papauté? Certes, c'est
« une chose tout à fait ridicule de prendre un pau-
« vre petit homme couvert de lambeaux[1] pour
« en faire le maître des princes, des évêques, des
« royaumes et des empires. Mais que dis-je quand
« je dis que c'est une chose ridicule? N'est-ce
« pas plutôt une chose admirable? Oui, c'est
« l'un ou l'autre; je ne le nie pas. Je ne rejette pas
« la pensée que cela n'ait été l'ouvrage de Dieu,
« qui seul fait des choses admirables... mais j'é-
« prouve des craintes à l'égard de notre Eugène;
« car il est fort tendre et délicat, plein de pudeur
« et de retenue, et plutôt accoutumé au silence
« et à la contemplation qu'au maniement des
« affaires; en sorte que j'appréhende qu'il n'ait
« point les qualités nécessaires à la place auguste
« où vous l'avez porté. Quelles émotions croyez-
« vous que doive éprouver un homme qui passe,
« sans transition, de la solitude du cœur et des
« mystères d'une prière tout intérieure, dans le
« tumulte du monde, et qui se voit traité comme
« un enfant qu'on arrache au sein de sa mère?
« Hélas! si le Seigneur ne lui prête la main, il
« faudra nécessairement qu'il succombe; et il sera
« accablé sous le poids d'un fardeau qui surpasse
« ses forces[2]! »

[1] Ridiculum profecto videtur pannosum homuncionem assumi, etc.

[2] Epist. 237.

Cette lettre caractérise à la fois Bernard et Eugène. Mais en voici une autre, adressée à Eugène lui-même, où les accords du respect, de la tendresse et de l'humilité produisent une merveilleuse harmonie.

« Bernard, abbé de Clairvaux, offre ses très-« humbles respects à son très-aimable père et sei-« gneur Eugène, par la grâce de Dieu, Souverain « Pontife.

« La nouvelle de votre exaltation s'est répan-« due dans ce pays. Attentif à tout ce que j'en-« tendais dire, je différais de vous en féliciter, « dans la pensée que vous me l'apprendriez vous-« même. J'attendais que quelque messager vînt de « votre part me communiquer le détail de ce qui « s'était passé; j'espérais que l'un de mes enfants « viendrait me dire pour adoucir ma douleur : « *Joseph, votre fils, est en santé, et il règne sur* « *toute l'Égypte*[1] ! C'est donc malgré moi que je « vous écris... Mais puisque j'ai commencé, je « parlerai à mon seigneur. Je n'ose plus vous nom-« mer mon fils; vous l'avez été, et aujourd'hui « vous êtes mon père... Vous êtes au-dessus de « moi; mais c'est par moi que vous êtes. Oui, il « faut le dire, je vous ai engendré par l'Évangile; « vous êtes devant Dieu mon espérance, ma joie « et ma couronne : *Un fils sage est la gloire de*

[1] Gen., XCV, 6.

« *son père*[1]. Il est vrai que désormais je ne vous « nommerai plus mon fils : *Le Seigneur vous a « donné un nom nouveau*[2]. La main du Très-Haut « a fait ce changement. Abram fut appelé Abra« ham, Jacob fut appelé Israël ; et pour ne « parler que de vos prédécesseurs, Simon fut « nommé Pierre ; Saul reçut le nom de Paul. « Ainsi, par un changement que je présume de« voir être utile à l'Église, Bernard, mon fils, se « nomme Eugène, et devient mon père !... Après « ce changement, il vous reste à faire changer de « nom à l'Église que Dieu vous confie, en sorte « qu'elle se nomme Sara, au lieu qu'elle se nom« mait *Saraï*[3]. Comprenez cette énigme ; j'espère « que Dieu vous en donnera l'intelligence. Si vous « êtes ami de l'époux, n'appelez pas son épouse « *votre* princesse, mais *la* princesse. Au lieu de « vous approprier ce qui est à elle, soyez prêt à « lui donner ce qui est à vous, votre propre vie... « Serai-je le seul qui n'aurai pas de joie de votre « exaltation ? Oui, j'en ressens ; mais ma joie, je « l'avoue, est tempérée par la crainte ; mon cœur « est combattu de ces deux sentiments à la fois. « Quoique j'aie perdu le titre de père à votre « égard, j'en conserve le cœur et la tendresse ; je

[1] Prov., x, 1.
[2] Isai., LXII, 2.
[3] Gen., XVII, 5. — XXXII, 28.

Cette [illegible]
Eugè[illegible] « contemple votre élévation, et je tremble aux dan-
gèn[illegible] « gers d'une chute. Je suis ébloui de l'éclat de
la [illegible] « votre dignité, et je frémis à la vue des périls qui
v[illegible] « vous environnent... C'est la place de Pierre, du
« prince des apôtres, de celui que le Seigneur a
« établi le chef et le maître de sa maison. Les
« cendres de son tombeau se soulèveraient con-
« tre vous, si vous ne suiviez son esprit et ses
« exemples... Ses mains étaient pures, son cœur
« était désintéressé. Il disait avec assurance : *Je*
« *n'ai ni or ni argent*[1]. Je n'en dis pas davantage...
« Vous êtes établi le maître des nations et des
« empires, pour arracher et détruire, pour édifier
« et planter... Cependant, souvenez-vous que
« vous êtes homme; ne perdez jamais de vue ce
« Dieu qui renverse les grands de la terre. Com-
« bien de papes sont morts en peu de temps sous
« vos yeux! Leur règne a été bien court; il en
« sera de même du vôtre. Au milieu des pompes
« passagères, méditez sans cesse votre fin, et pen-
« sez que bientôt vous irez rejoindre dans le sé-
« pulcre ceux dont vous occupez la place sur le
« Siége apostolique[2]. »

Eugène, après son sacre, alla résider à Viterbe jusqu'à la pacification de Rome. Il s'y trouvait encore, quand il reçut une députation des évêques d'Arménie qui vinrent soumettre à sa déci-

[1] Act., III, 6.
[2] Epist. 258.

sion leurs différends avec les Grecs. L'un de ces évêques témoigna devant la cour romaine que, lors de la célébration du saint sacrifice, il avait vu sur la tête du Pontife deux colombes environnées de lumière [1]. Cette merveille fut regardée comme le présage d'un pontificat glorieux. En effet, durant huit années qu'il occupa le Saint-Siége, Eugène III déploya dans sa conduite tant de puissance et de vigueur, que, devant sa parole, tombèrent successivement toutes les inimitiés aussi bien que les obstacles matériels. Il présenta aux esprits impétueux une dérivation nécessaire, en les animant aux exploits d'une nouvelle croisade; et pendant qu'il tournait vers l'Orient l'activité européenne, il travailla, au foyer même de la chrétienté, à des réformes salutaires, et préparait les voies d'une rénovation générale. Il est vrai qu'Eugène avait pour guide saint Bernard : c'était là sa lumière; et le mérite de ce grand Pape comme sa gloire fut de suivre un tel guide et de lui demeurer fidèle.

Le recueil des instructions écrites, que le saint abbé de Clairvaux lui envoya, à différentes reprises, compose le célèbre livre connu sous le nom de *Livre de la considération;* ouvrage sublime qui, se plaçant avec le Pape au centre même de l'édifice catholique, lui fait envisager

[1] Otto Frising. Chron. VII, cap. XXXV.

sous toutes les faces le plan immense de l'Église et ses vastes dimensions. L'idée de cet ouvrage a pour objet la réformation de l'Église par le développement des forces internes et vivifiantes de la papauté. Saint Bernard comprenait ce que cette institution divine renferme de ressources pour guérir, pour réparer, pour restaurer foncièrement les formes défaillantes de la chrétienté; et sous la corruption de ces formes, au sein même de la mort, il apercevait le principe toujours subsistant et le germe indestructible de la vie nouvelle et immortelle. Aussi, selon saint Bernard, la céleste cure de l'Église doit tout à la fois commencer et finir par le Pape. « Il faut, dit-il, que « votre *considération* commence par vous et se ter- « mine à vous. Vous devez premièrement vous « considérer vous-même ; ensuite ce qui est au- « dessous de vous; puis ce qui est alentour de « vous ; enfin, ce qui est au-dessus de vous [1]. »

Ces quatre grandes perspectives embrassent, comme on le voit, l'univers tout entier, et elles indiquent les principales divisions de l'ouvrage; nous devons y jeter un coup d'œil.

Dans la première partie, saint Bernard, envisageant la personne du Pape, distingue nettement l'homme et le pontife. « Qu'êtes-vous? Vous êtes « ce que vous étiez; et la dignité dont vous êtes

[1] A te tua consideratio incohet, sed et in te finiatur, etc., lib. II, cap. IV, p. 418.

« revêtu ne vous a pas dépouillé de votre nature. « Vous êtes homme, et bien qu'on vous ait fait « évêque, vous êtes toujours homme. Ôtez le voile « qui vous enveloppe, et vous vous trouverez « homme nu, pauvre, misérable, né pour le tra- « vail et non pour les honneurs; né d'une femme « et conçu dans le péché [1].

« Mais, devenu Pape, qui êtes-vous? Quel rang « tenez-vous dans l'Église de Dieu?

« Vous êtes, répond Bernard, le grand-prêtre « et le Souverain Pontife, le prince des évêques « et le successeur des apôtres; vous avez la pri- « mauté d'Abel, le gouvernement de Noé, le pa- « triarcat d'Abraham, l'ordre de Melchisédech, la « dignité d'Aaron, l'autorité de Moïse, la juridic- « tion de Samuel, la puissance de Pierre, l'onction « de Jésus-Christ. Vous êtes celui à qui les clefs « ont été données, à qui les brebis ont été confiées. « Il y en a d'autres qui sont portiers du ciel, d'au- « tres qui sont pasteurs de troupeaux; mais vous « êtes à la fois pasteur et portier, avec d'autant plus « de gloire, que vous avez reçu ce double titre « d'une manière différente des autres. Chacun « d'eux n'a qu'une portion du troupeau; mais tous « les troupeaux ensemble ont été commis à votre « garde. Vous êtes pasteur, non-seulement des « brebis, mais pasteur des pasteurs; les autres par-

[1] En quis es? ... Cap. IX, p. 422.

« tagent vos soins; à vous appartient la plénitude « de la puissance..... Leur pouvoir est restreint « dans certaines limites; le vôtre s'étend à ceux-là « mêmes qui ont reçu pouvoir sur les autres..... « Voilà ce que vous êtes[1]. »

Mais après cette magnifique énumération des prérogatives du successeur de saint Pierre, Bernard met en parallèle les deux éléments, divin et humain, qui constituent le Pontife, et en fait ressortir les rapports.

« Un homme insensé sur le trône n'est qu'un « singe sur un toit... Écoutez ce que j'ai à vous dire « à ce sujet. C'est une chose monstrueuse qu'une « dignité suprême et un esprit étroit; un poste « éminent et une conduite ignoble; une langue « diserte et une main inutile; un discours éloquent « et des actions stériles; un visage grave et une vie « légère; une autorité souveraine et une résolution « vaine et chancelante. Je vous présente le miroir, « afin que vous reconnaissiez vos difformités... « afin que vous acquériez ce qui vous manque: « tout manque à celui qui croit ne manquer de

[1] ..... Quis sit, Papa vel summus Pontifex, etc. cap. VII, p. 421 et seq. — Un des prétendus réformateurs modernes, Calvin, au livre IV de ses Institutions, dit, en parlant du *Livre de la Considération*, que c'est la vérité elle-même qui l'a dicté. *Bernardus abbas in Libris de Consideratione ita loquitur, ut veritas ipsa loqui videatur.* Si donc Bernard a énoncé la vérité, pourquoi le calvinisme enseigne-t-il le contraire? Il est évident, qu'en louant saint Bernard, Calvin a prononcé sa propre condamnation.

« rien... Partant, cherchez à compléter ce qui vous « manque, et n'ayez pas de honte à confesser vos « manquements [1]..... »

De cette première considération, Bernard passe à la seconde, qui a pour objet la chose qui est au-dessous du Pape : cette chose, c'est le monde entier, confié au Souverain Pontife, non pour le dominer, non pour le posséder, mais pour le gouverner avec sagesse : « car, dit-il, il n'y a ni poison, « ni fer que je craigne tant pour vous que la pas« sion de dominer [2]. » Il veut que le Pape étende ses soins sur tous, sans acception de personne, parce qu'il se doit à tous, aux sages et aux insensés, aux fidèles et aux infidèles, aux juifs, aux grecs, aux gentils. Il est de son ministère de travailler à la conversion de ceux qui n'ont pas la foi, d'empêcher ceux qui ont la foi de la perdre. Le saint part de là pour sonder les plaies de l'Église; il déplore le défaut de zèle dans les uns, un zèle trop âcre dans les autres; il signale l'ambition et la cupidité comme deux plaies hideuses, d'où naissent les plus déplorables abus. A ce sujet, il demande qu'on réforme l'abus des appels trop fréquents et trop faciles. « On en ap« pelle à vous de toutes les parties du monde : « c'est un privilége de votre primauté..... Quoi

[1] Lib. II, cap. VII.

[2] Nam nullum tibi venenum, nullum gladium plus formido, quam libidinem dominandi. (Lib. III, cap. I, p. 425, n. 2.)

« de plus beau en effet que de voir les faibles à « couvert de l'oppression, dès qu'ils se couvrent « de votre nom? Mais quel renversement de voir « au contraire celui qui a fait le mal se réjouir!... « Éveillez-vous, homme de Dieu, lorsque cela « arrive [1]... » Après avoir conclu au maintien du droit des appellations, en évitant l'usage abusif qu'on en faisait trop souvent, Bernard touche à un autre vice, à celui des exemptions, qui troublait la hiérarchie. « C'est un murmure général des églises, « dit-il; elles se plaignent qu'on les tronque et « qu'on les démembre. Vous demandez pourquoi? « C'est qu'on soustrait les abbés à la juridiction « des évêques; on soustrait les évêques aux ar-« chevêques et aux patriarches. Cela est-il dans « l'ordre, et peut-on l'excuser? Vous le faites, « parce que vous le pouvez; mais la question est « de savoir si vous le devez [2]. » Ici le saint docteur indique les moyens les plus capables de ranimer la circulation de la sève vitale dans toutes les parties de l'Église; il veut que le Pape veille à ce que chacun reste à sa place et remplisse les devoirs de sa position, que la subordination soit maintenue dans le clergé, la discipline dans les monastères, le bon ordre dans les divers rangs de la société; et ainsi, tout en respectant les institutions anciennes, il veut qu'on les dégage des

[1] Lib. III. cap. II, p. 428.
[2] Idem, cap. IV, p. 431.

entraves qui en paralysent le développement et qu'on réforme les usages tombés en désuétude [1].

Dans la troisième partie, saint Bernard propose au Pape la considération des choses qui sont autour de sa personne, c'est-à-dire la cour pontificale, les cardinaux, le clergé et le peuple romain. Le saint témoigne quelque embarras de s'expliquer sur des points si délicats, parce qu'on lui opposera la coutume; et que ce qu'il dira, quoique pratiqué autrefois, sera regardé comme nouveau, et déplaira peut-être aux *satrapes auxquels la majesté convient plus que la vérité* [2]. Cependant, dit-il à Eugène, il y a eu des pasteurs avant vous qui se donnaient tout entiers au soin du bercail; des pasteurs de nom et d'effet, qui ne regardaient rien comme indigne d'eux, excepté ce qui pouvait nuire au salut de leurs brebis; qui sacrifiaient leurs peines, leurs biens, leur existence, sans autre vue que de former à Dieu un peuple parfait. « Qu'est devenue cette coutume? s'écrie le saint... « Vous voyez le zèle de certains ecclésiastiques se « borner à la conservation de leur honneur. Ils « accordent tout à la dignité, et rien ou peu à la « sainteté [3]. Si quelque circonstance vous invite à « vous abaisser, à vous rendre plus accessible,

[1] Lib. III, cap. V, p. 434.

[2] Quia non placebit satrapis, plus majestati quam veritati faventibus. (Lib. IV, cap. II, p. 3.)

[3] Honori totum datur; sanctitati nihil, aut parum. (Lib. IV, cap. II, n. 5.)

« on vient aussitôt vous dire que cela ne sied pas « à votre caractère, que cela ne convient pas à « votre rang, à votre personnage. La dernière « chose dont on parle, c'est de faire ce qui con- « vient à Dieu [1]. »

Le saint passe en revue et condamne énergiquement les excès qui, de son temps, ternissaient l'éclat de la cour romaine. Il revient ensuite au Pape, et lui adresse cette hardie apostrophe : « Quoi donc! ne vous éveillerez-vous pas au mi- « lieu des filets de la mort dont on vous environne? « J'éprouve pour vous une extrême émulation; « et Dieu veuille qu'elle soit efficace pour vous « comme elle est ardente en moi! Je sais quelle « est votre demeure; des incrédules et des flat- « teurs se mêlent à votre compagnie. Ce sont des « loups et non des brebis; et toutefois vous en « êtes le pasteur..... Vous ne pouvez le nier; au- « trement celui dont vous tenez la place vous « renierait lui-même. Je parle de saint Pierre : « mais nous ne voyons pas qu'il ait jamais paru « en public chargé d'or et de pierreries, vêtu de « soie, porté sur une haquenée blanche, entouré « de soldats, et suivi d'un bruyant cortége. Cer- « tes, sans cet appareil, Pierre a cru pouvoir ac- « complir le commandement du Seigneur : *Pais-* « *sez mes agneaux*, *paissez mes brebis* [2]. A voir

[1] De placito Dei ultima mentio est. (Id.)
[2] Pasce agnos meos... pasce oves meas. (Joan., XXI, 15, 16, 17.)

« la pompe qui vous environne, on vous pren-
« drait plutôt pour le successeur de Constantin que « pour le successeur de Pierre. Je vous conseille « toutefois de souffrir ces choses pour un temps, « mais non pas de les exiger comme des nécessités « absolues [1]. »

Ce conseil, qui termine de justes griefs, caractérise la prudence de l'homme de Dieu, et marque en même temps la limite qui le sépare des modernes réformateurs dont le zèle sans mission s'est butté contre des formes temporaires, il est vrai, mais nécessaires. Semblables aux insensés qui couperaient un arbre pour le dépouiller des insectes qui s'attachent à son écorce, ils ont prétendu purifier l'Église en abattant la papauté. Est-ce donc par l'abus qu'on corrige les abus? Jamais le mal ne le cède à un plus grand mal; mais au contraire, selon la parole de l'Écriture, c'est par le bien qu'il faut vaincre le mal. Aussi Bernard, après une sévère investigation des vices qui s'étaient glissés, avec les penchants et les faiblesses humaines, dans les plus saintes institutions, indique, comme les véritables remèdes à ces vices, les vertus qui leur sont contraires; et il résume, dans un admirable tableau, celles qui doivent décorer le Pontife de Rome : « Considérez avant « toutes choses, dit-il, que l'église romaine, dont

[1] Lib. IV, cap. III, p. 439.

« Dieu vous a établi le chef, est la mère et non la do-
« minatrice des autres églises; que vous êtes, non
« le souverain des évêques, mais l'un d'entre eux, le
« frère de ceux qui aiment Dieu, et le compagnon
« de ceux qui le craignent. Considérez que vous de-
« vez être une règle vivante de la justice, un miroir
« de sainteté, un modèle de dévotion, le conser-
« vateur de la vérité, le défenseur de la foi, le doc-
« teur des nations, le protecteur des chrétiens, l'ami
« de l'époux, le guide de l'épouse, le directeur du
« clergé, le pasteur des peuples, le précepteur des
« ignorants, le refuge des opprimés, l'avocat des
« pauvres, l'espérance des malheureux, le tuteur
« des orphelins, le soutien des veuves, l'œil des
« aveugles, la langue des muets, le bâton des
« vieillards, le vengeur des crimes, la terreur des
« méchants, la gloire des justes, la verge des puis-
« sants, le fléau des tyrans, le père des rois, le
« modérateur des lois, le régulateur des canons,
« le sel de la terre, la lumière du monde, le pon-
« tife du Très-Haut, le vicaire du Sauveur, le christ
« du Seigneur, le Dieu de Pharaon [1] ! »

Voilà l'idée de la Papauté! Est-il, parmi les réalités humaines, quelque chose de plus sublime?

[1] Lib. IV, cap. VII, p. 444.

CHAPITRE XXXIII.

Suite du précédent. — Idée générale de la philosophie et de la théologie mystique de saint Bernard.

Dans le livre de la Considération, comme dans ses autres écrits, saint Bernard envisage simultanément, et jamais l'une sans l'autre, la voie active et la voie contemplative, la foi et les œuvres, l'amour et ses fruits, la charité et ses prodiges. Le but final de ses enseignements est le même que celui de sa vie : union avec Dieu par la contemplation et l'amour; union avec les hommes par l'action et la charité. C'est ainsi que dans les instructions adressées à Eugène, après avoir déterminé les rapports du Pontife avec les choses de ce monde, il le transporte dans le monde invisible, dans la sphère des idéaux divins, et lui expose la science qui s'acquiert, non par le travail

de l'esprit, mais par la contemplation d'une intelligence épurée[1].

Ici le saint docteur, d'un vol sublime, s'élève et plane en quelque sorte dans les régions célestes. Il considère d'abord les anges ; il explique leurs noms, leurs diverses hiérarchies, leurs prérogatives, leurs fonctions augustes; puis, abordant les plus éminents objets de la théologie, il contemple la Majesté divine, le mystère de la Trinité, les perfections ineffables de Dieu, et développe le dogme, si fécond en applications, de l'union du Verbe divin avec la nature humaine. Bernard, comme tous les écrivains ascétiques, fonde la science sur l'amour, et cherche à initier l'homme aux mystères de l'éternelle vérité, bien moins par des spéculations abstraites que par la pureté du cœur et la pratique des vertus. « Les choses qui sont au-des« sus de nous, dit-il, ne sont point enseignées « par la parole ; elles sont révélées par l'Esprit : « il faut que la contemplation recherche, que « la prière demande, que la sainteté obtienne ce « que la parole ne saurait expliquer[2]. » *Heureux ceux qui sont purs de cœur, parce qu'ils verront Dieu*[3] ! Or, Dieu est la vérité même. Donc pour contempler la vérité au sein de ses mystérieux

[1] Quæ enim supra sunt, actu non indigent, sed inspectu. (De Consid., lib. v, cap. 1.)

[2] De Consid., lib. v, cap. 1.

[3] Matth., v, 8.

abîmes, il faut passer par une voie purgative qui dépouille l'homme de tout ce qui fait interstice entre lui et la vérité, entre son œil ténébreux et la céleste lumière.

A ce caractère profondément chrétien, on reconnaît l'école de philosophie pratique à laquelle appartenait saint Bernard, aussi bien que Hugues et Richard de Saint-Victor; école qui, dédaignant les vaines abstractions de la pensée humaine, mettait la science en rapport avec les besoins intimes de l'âme [1]. Dans les œuvres de saint Bernard on ne trouve point un ensemble de doctrines scientifiques; mais elles contiennent des idées éparses, de sublimes traits de lumière, qui éclairent et dominent toute la philosophie.

Partant de l'amour comme du foyer d'où jaillit la science, il établit que la pureté de l'âme, condition de la science pure, est en raison de l'amour des choses divines; comme l'impureté de l'âme, cause de toute erreur, est en raison de l'amour des choses terrestres et charnelles. De là plusieurs sortes d'amour, qui, selon leur degré d'épuration, rapprochent graduellement l'homme de son Dieu. Saint Bernard en trace la voie ascendante : il faut que l'âme passe à la fois de vertu en vertu et de clarté en clarté. A mesure que le feu de l'amour la dilate, son regard s'étend et s'illumine; elle aime et con-

[1] Voyez Précis de l'Histoire de la philosophie, par les directeurs de Juilly, quatrième période.

temple : elle contemple ce qu'elle aime; et ces deux actes, l'acte de la volonté qui aime, et l'acte de l'intelligence qui contemple, se confondront dans l'éternité en un seul et même acte qui nous unit à Dieu; car, en même temps que notre esprit verra Dieu tel qu'il est, notre volonté se trouvera unie à lui, et opérera avec lui *les œuvres divines* [1].

L'homme n'est homme que parce qu'il aime et connaît; et celui qui aime le plus purement connaît le plus parfaitement. Or, pour connaître l'objet éternel de l'amour, il faut être assez épuré pour sentir l'action divine et la présence de Dieu. Ce sentiment est comme l'aurore du soleil spirituel qui se lève dans l'âme et lui découvre les sublimes horizons du monde invisible; moment solennel et indéfinissable, dont nulle parole ne saurait exprimer le mystère. « Quand je l'aurais « moi-même éprouvé, dit humblement saint Ber- « nard, croyez-vous que je pourrais parler d'une « chose qui est ineffable! Ce n'est pas la langue, « c'est l'onction de la grâce qui enseigne ces cho- « ses : elles sont cachées aux grands et aux sages « du siècle; mais Dieu les révèle aux petits [2]. »

Toutefois la marque sensible et assurée du réveil intérieur est la force nouvelle qui nous porte à la pratique du bien, et une certaine connaissance de soi-même qui précède de plus

[1] Voyez Serm. in Cant. cantic.
[2] Serm. 85, in Cant.

vastes contemplations. C'est ce que Bernard explique par sa propre expérience : « Vous me demandez comment j'ai pu reconnaître que le « Verbe était proche?... Le voulez-vous savoir ? « C'est qu'il est vivant et efficace; et du moment « qu'il est entré dans mon âme, il l'a réveillée de « son sommeil; il a ému, attendri, blessé mon « cœur, qui est dur, pierreux et malade. Il a com« mencé à arracher et à détruire, à édifier et à « planter, à arroser ma sécheresse, à éclairer mes « ténèbres, à ouvrir ce qui était fermé, à embraser « ce qui était glacé... C'est ainsi que, pénétrant « dans ma profondeur, le Verbe-Époux ne m'a ja« mais fait connaître sa présence par des marques « extraordinaires, ni par la voix ni par des for« mes... J'ai seulement senti son action par le « mouvement de mon cœur; et j'ai éprouvé son « active puissance par l'amendement de mes vices, « par l'amortissement des passions charnelles, « par les reproches de mes fautes, le renouvelle« ment de ma vie, par la vue générale des choses « qui m'ont fait admirer sa grandeur [1]. »

L'âme qui aspire à cette divine lumière doit d'abord, et de toutes manières, chercher à plaire à celui qui règne dans la cité céleste. Il faut que longtemps elle vive d'une foi obscure, laquelle, se développant peu à peu, s'exhale en œuvres gé-

[1] Serm. 74, in Cant.

néreuses et se couronne de fruits d'amour. Alors, se concentrant en elle-même, et attirant la lumière par tous les désirs du cœur, dans son foyer le plus intime, elle devient lumineuse, elledarde les rayons d'un feu sacré, et s'épanouit devant Dieu, à la chaleur interne d'une ardente charité. « A ce « degré, dit saint Bernard, il faut nécessairement « que l'âme se manifeste au dehors, comme une « lampe qui était sous le boisseau, et qui ne peut « plus y demeurer cachée... Le corps même, « image de l'âme, participe à cette lumière et la ré- « pand par ses organes; elle éclate dans ses actions, « dans ses paroles, dans ses regards, dans sa dé- « marche, dans son sourire toujours suave et « doux... La beauté visible de la vertu est le signe « de la nubilité de l'âme, et la rend propre au « mariage spirituel avec le Verbe divin [1]. »

Ce mariage, cette céleste alliance est, comme nous l'avons vu, le terme où viennent aboutir tous les enseignements de saint Bernard : l'union de l'âme avec Dieu est le grand objet de la vie ascétique et de la philosophie chrétienne; elle commence en cette vie et se consomme dans l'éternité. Le saint docteur revient infatigablement à cette même idée; il l'envisage sous toutes ses faces, et s'applique à en dégager tout ce qui pourrait la ternir. D'abord il démontre la possibilité de

[1] Serm. 85, id.

cette alliance : « Qu'on ne pense pas, dit-il, que « l'inégalité des deux termes la rende défectueuse « ou entrave sa consommation. L'amour supplée « à tout, remplit tous les vides, comble tous les « abîmes ; il forme un nœud indissoluble, et rend « parfait le mariage spirituel [1]. »

Il explique ce mariage et en dévoile les glorieux mystères : « C'est un amour saint et chaste, suave « et fort, intime et vif, qui de deux n'en fait « qu'un, selon le témoignage de saint Paul : *Celui « qui adhère à Dieu ne fait plus qu'un même es- « prit avec lui* [2]... Heureuse l'âme qui se lie par un « tel amour! Eh! comment l'épouse de l'Amour « n'aimerait-elle pas l'époux? Comment l'Amour « qui est époux ne serait-il pas aimé de l'épouse [3]? »

La possibilité, les moyens et les conditions de cette union étant posés, saint Bernard aborde un autre point non moins délicat. Il admet, avec tous les ascètes [4], la transformation de l'homme en Dieu ; mais il en écarte soigneusement toute identification panthéistique, par la distinction nette et précise des deux substances, la substance créée et la substance incréée, qui ne peuvent se confondre ; et ainsi il évite l'écueil contre lequel tant de philosophes ont échoué. Le sermon 71,

[1] Serm. 83.
[2] I Cor., VI, 17.
[3] Serm. 83.
[4] Voyez entre autres saint Jean de la Croix, à presque toutes les pages de ses écrits.

sur le Cantique des cantiques, contient, sur cette grave question, la doctrine formelle de saint Bernard : « L'union de l'homme avec Dieu, dit-il, « consiste, non pas dans la confusion des natures, « mais dans la conformité des volontés... Entre les « trois personnes divines, il y a unité d'essence « et de substance; entre l'âme et Dieu, il y a unité « d'affection et de sentiment [1]. » Cette même vérité est répétée ailleurs sous une forme plus didactique : « Dieu, dit-il en prévoyant l'objection du « panthéisme, Dieu est l'être de toutes choses, « non que toutes choses soient la même chose « que lui; mais elles sont de lui, en lui et par lui. « Celui-là donc qui a créé toutes choses est l'être « même des choses qu'il a créées; mais il est de « telle sorte l'être des êtres, qu'il en est le prin-« cipe et non la matière [2]. »

Saint Bernard, dans ses discussions avec Abeilard et Gilbert de la Porrée, attache la plus haute importance à l'exposition pure du dogme de la

[1] ... Non confusio naturarum, sed voluntatum consensio... Per charitatem homo in Deo, et Deus in homine est, dicente Joanne, quia *qui manet in charitate, in Deo manet, et Deus in eo*..... Atqui Deum et hominem, quia propriis exstant ac distant et voluntatibus et substantiis, longe aliter in se alterutrum manere sentimus, id est, non substantiis confusos, sed voluntatibus consentaneos. Et hæc unio ipsis communio voluntatum, et consensus in charitate. Felix unio, si experiaris : nulla, si comparaveris, etc., etc. (in Cant. 71.)

[2] Sane esse omnium dixerim Deum, non quia illa sunt quod est ille, sed quia ex ipso, et per ipsum, et in ipso sunt omnia. Esse est ergo omnium quæ facta sunt ipse factor eorum; sed causale, non materiale. (in Cant. 4.)

Trinité, qu'il regarde, avec tous les Pères de l'Église, comme la base et la sauvegarde de la philosophie chrétienne. Ce dogme, révélant dans le Un absolu trois personnes distinctes, donne l'idée complète de la Divinité. En effet, on peut considérer Dieu, selon l'Écriture, comme étant l'être, la lumière et l'amour.

Comme *être*, le Père est l'abîme infini et absolu de tout être; le Fils, la manifestation infinie et absolue de l'être; le Saint-Esprit, la vie absolue et infinie de l'être. Considéré comme *lumière*, le Père est l'objet éternellement connaissant; le Fils est le sujet éternellement connu; le Saint-Esprit est le rapport vivant et éternel de l'objet et du sujet. Enfin, le Père, considéré comme *amour éternel*, aime éternellement; le Fils est le terme éternellement aimé, et qui de toute éternité répond à cet amour; l'Esprit saint est le rapport substantiel entre le Père et le Fils, l'amour procédant de l'un et de l'autre. Ainsi le dogme de la Trinité, impliquant la parfaite plénitude de Dieu, si l'on peut s'exprimer de la sorte, exclut par cela même *la nécessité* de la création pour compléter ou développer la Divinité; il évite par conséquent toute confusion subtile entre le fini et l'infini. En dehors de l'orthodoxie de ce dogme sacré, la création ne se distingue point, aux yeux des philosophes, de la substance increée; et de là les erreurs anciennes et modernes du dualisme, du pan-

théisme et du polythéisme. Saint Bernard, appuyé sur cet inébranlable mystère, ne craint point de sonder tout ce qui se rapporte à l'origine des choses créées. Il reproduit et développe, sur ces profondes questions, les pensées de saint Augustin, admettant comme lui et comme la plupart des théologiens mystiques, la préexistence de la créature dans la sagesse divine : « Où placer la raison des choses, « disait saint Augustin, sinon dans l'intelligence « même du Créateur? Car il ne contemplait hors « de lui aucun modèle dont la création pût être « une copie. Or, il n'y a rien dans l'intelligence di- « vine qui ne soit éternel et immuable. Ainsi les « principes des choses, que Platon appelle *idées*, « ne sont pas seulement des idées; mais leur être « est l'être vrai, puisqu'elles sont immuables et « éternelles; et que tout ce qui est, de quelque « manière qu'il soit, n'arrive à existence que par « leur participation [1]. »

Origène enseignait « que la raison des choses, « existant dans la sagesse par qui tout a été fait, il « s'ensuit qu'il a existé là aussi un monde plus beau, « plus orné, plus grand que le monde sensible, de « toute la supériorité de la raison pure sur les « réalités matérialisées [2]. »

Telle est exactement la doctrine de saint Bernard.

[1] De Quæst. octogint. tribus. Quæst. 46.

[2] Origen. in Evang. Joan.

Selon lui, les prototypes des choses d'en bas se trouvent en haut; et c'est en haut qu'il contemple, d'une manière plus sublime que Platon, les célestes idéaux qui préexistent dans la sagesse divine. « La créature du ciel, dit-il, a toujours devant les « yeux le miroir dans lequel elle voit clairement « toutes choses. Elle voit le Verbe, et dans le « Verbe ce qui a été fait par le Verbe; de sorte « qu'elle n'a nul besoin d'emprunter des créatures « la connaissance du Créateur. Elle n'a même pas « besoin, pour connaître les créatures, de des- « cendre parmi elles; car elle les voit dans un lieu « où elles sont d'une manière plus excellente « qu'en elles-mêmes [1]. »

Bernard donne le nom de prédestination à la préexistence de ces idées : « La prédestination, « dit-il, n'a pas commencé avec la naissance de « l'Église; elle n'a pas même commencé avec la « création du monde, ni avec quelque autre temps « que ce soit; elle a devancé tous les siècles... « L'assemblée des élus a toujours été en Dieu, « selon la prédestination; elle lui a toujours été « présente; elle a toujours été aimée. Car, ajoute- « t-il en empruntant les paroles de l'apôtre saint « Paul, Dieu nous a comblés en Jésus-Christ de « toutes sortes de bénédictions spirituelles pour « le ciel, ainsi qu'il nous a élus en lui avant la

[1] De Consid., lib. v.

« création du monde, par l'amour qu'il nous a « porté, afin que nous fussions saints et répré- « hensibles à ses yeux.[1] »

Le saint docteur voyait donc l'homme à la fois dans le monde idéal et dans le monde réel : entre ces deux mondes, il admettait des communications et des participations nécessaires; et c'est en ce sens qu'il disait : « que les mêmes choses qui sont en « nous, par la subtilité de leur nature spirituelle, « sont aussi au-dessus de nous par la sublimité de « leur être[2]. »

Aux mystères de la création il rattache l'œuvre de l'incarnation de Jésus-Christ. Ces deux idées primordiales ne s'expliquent que par l'amour[3]. L'une et l'autre, conçues dans la sagesse divine, avaient pour fin la réalisation du mariage spirituel de la créature avec le Verbe. De là les mystères d'amour admirablement symbolisés dans le Cantique des cantiques; ils expriment les divers degrés par lesquels l'âme, embrasée, transfigurée par le Verbe, est en quelque sorte *déifiée* avec lui[4].

[1] Serm. 78, in Cant. — *Benedixit nos* (inquit Paulus, in Eph., 1, 3, 6), *in omni benedictione spirituali, in cœlestibus in Christo, sicut elegit nos in ipso ante mundi constitutionem, ut essemus sancti et immaculati in conspectu ejus in charitate*; et addit : *Qui prædestinavit nos in adoptionem filiorum per Jesum Christum in ipso, secundum propositum voluntatis suæ, in laudem gratiæ suæ, in qua gratificavit nos in dilecto Filio suo.*

[2] De Precept. et disp., cap. XX.

[3] Voyez Liber de diligendo Deo, cap. VII et seq.

[4] Sic affici, deificari est. (Lib. de dilig. Deo, cap. X, n. 28.)

Saint Bernard développe ce magnifique point de vue par des analogies naturelles, et en déduit tous les principes de la sanctification. « Ainsi, dit-il, « une petite goutte d'eau, lorsqu'elle tombe dans « un vase plein de vin, semble cesser d'être ce « qu'elle était, en prenant la couleur et le goût « du vin; ainsi le fer, que le feu échauffe, rougit « et devient semblable au feu lui-même, en per- « dant son ancienne forme; ainsi l'air, pénétré par « la lumière du soleil, est en quelque sorte trans- « formé, et devient lumineux comme cet astre. « Voilà comment, dans les saints, il faudra que « toute affection humaine se purifie, cesse d'être « elle-même, se transforme d'une manière inef- « fable, et s'abîme totalement dans la volonté de « Dieu... La substance humaine, à la vérité, sub- « sistera, mais sous une autre forme, avec une « autre gloire, avec une autre puissance [1]. »

La réascension de l'humanité, opérée par l'incarnation du Verbe, suppose sa chute. Ici se présente le problème de l'origine du mal, de sa coexistence avec le souverain bien, de sa propagation dans le monde, du mode même de sa transmission. Bernard, sans traiter spécialement ces hautes questions, les touche néanmoins dans plusieurs de ses écrits; sa doctrine est celle des Pères

[1] ... Atque in Dei penitus transfundi voluntatem, etc. (Lib. de dilig. Deo, cap. x.)

de l'Église. Il établit, notamment dans son livre sur la grâce et le libre arbitre, que le mal, à son origine comme à tous les actes qui le reproduisent et le perpétuent, est toujours l'effet de la liberté de l'être créé. Et cette vérité est si énergiquement exprimée par le saint docteur que même, à ses yeux, la persistance du démon dans le mal résulte de sa volonté propre, toujours pervertie : « Ce « n'est pas, dit-il, une force étrangère et violente, « mais une opiniâtreté volontaire et une volonté « opiniâtre du démon qui le fixe dans le mal, et « l'empêche de se porter au bien [1]. »

Quant à la nature même du mal, difficilement on peut la saisir; car, selon saint Bernard comme selon saint Augustin, tout ce qui *est* est bon; et le mal ne saurait avoir une substance propre : « Si le mal était une substance, cette subs-

[1] De Grat. et lib. arb., cap. VI, VIII et X. « ... Nec caret (Diabolus) libero arbitrio ... quodque is non valet in bonum respirare, non aliena facit violenta oppressio, sed sua ipsius in malo obstinata voluntas, ac voluntaria obstinatio, etc.

Ce point de doctrine, qui jette un si grand jour sur le dogme des peines éternelles, a été amplement développé par M. Bautain, dans la lettre trente-septième de la *Phil. du Christianisme*. « L'ange des ténèbres, dit-il, a « préféré vivre de sa vie propre, et il préférera toujours l'indépendance à « la subordination...... C'est bien elle (cette créature), qui a voulu cet « état violent si contraire à sa nature, à sa loi... Elle est dans les tour- « ments; mais la cause de ses tourments est en elle, et non en Dieu; c'est « l'énergie de son opposition, l'ardeur de son vouloir propre; et son tour- « ment durera tant qu'elle voudra ce qui est contraire à sa loi; et elle le « voudra toujours, puisque l'amour infini n'a pu la porter à se renoncer « dans son orgueil, à reconnaître sa dépendance... »

« tance serait bonne... Ce qui est mal, dit ailleurs « le saint évêque d'Hippone, c'est la diminution « ou la privation du bien [1]. »

Une autre question mystérieuse, qui se rattache aux précédentes, est celle de la transmission du mal à travers les générations humaines. Saint Bernard énonce sur ce sujet des opinions assez positives : « La naissance terrestre, dit-il, me perd; « c'est la naissance spirituelle qui me sauve [2]. »

« Le péché, ajoute-t-il dans le même écrit, nous « est communiqué par la voie de la génération ; et « la rédemption nous vient par la génération spi- « rituelle que Jésus-Christ nous donne par sa « croix et sa mort. »

Il explique sa pensée dans un autre ouvrage : « On comprend, dit-il, que nous ayons tous con- « tracté le péché d'Adam, puisque nous avons « tous péché en lui, en ce que nous étions tous « en lui lorsqu'il a péché, et que nous avons « tous pris naissance de sa chair par la *concu-* « *piscence de la chair*. Mais la naissance selon l'es- « prit, que nous avons tirée de Dieu, nous est bien « plus intime que celle que nous avons tirée d'A- « dam selon la chair ; vu que nous avons été en Jé-

[1] S. Aug., Confess., lib. VII, cap. XII, et Enchir., cap. XII.

« Le mal, dit M. Bautain, n'a point de substance, point d'être; il n'est « qu'une négation, ou le refus que fait la créature d'admettre la vérité et la « vertu de l'être. » (Phil. du christ., vol. II, lettr. 35.)

[2] Terrena nativitas perdit me; et non multo magis generatio cœlestis conservat me. (De err. Abœl., cap. VI.)

« sus-Christ, selon l'esprit, bien plus que nous « n'avons été en Adam selon la chair [1]... »

Ainsi, dans toutes les questions philosophiques, le saint remonte à l'idéal primitif des choses. Il envisage cet idéal sous le double point de vue de la science et de la pratique : la science, pour être vraie, doit en reproduire le reflet et le caractère; de même la pratique ou la vie réelle doit être dominée par ce divin idéal, qui est à la fois le modèle et la loi vivante de l'homme.

Appliquant ces vues à l'ensemble des actes de la Rédemption, il y trouve la réalisation d'une seule et même idée qui contient en germe tout le développement du monde et de l'humanité. Trois phases distinguent ce plan conçu dans la sagesse divine ; et saint Bernard semble les rattacher à l'action personnelle des trois termes de la Sainte-Trinité. Il explique de cette sorte le triple nœud de l'alliance contractée entre Dieu et l'homme. La première alliance a été faite par le Père ; la seconde, opérée par le Fils, est le complément de la première; une troisième alliance, consacrée par le Saint-Esprit, sera la perfection des deux. La première a été gravée sur des tables de pierre, afin qu'elle fût, en quelque sorte, posée en face de l'homme; la seconde a été implantée en l'homme lui-même, pour le lier subs-

[1] Tract. de laude nov. mil., cap. XI.

tantiellement au Fils; la troisième sera exprimée, manifestée par la vie des élus.

« La création et la réconciliation, dit-il, regar-
« dent le temps présent; mais la confirmation
« regarde le siècle à venir. Le Père a créé le
« monde au commencement des temps; le Fils
« l'a réconcilié dans la plénitude des temps; le
« Saint-Esprit lui donnera l'accomplissement après
« le temps présent. Le Fils a dit du Père : Mon Père
« a agi jusqu'à présent. » Et, en parlant de soi-même, il ajoute : « Pour moi, j'agis présente-
« ment. Mais le Saint-Esprit pourra dire à la
« consommation des siècles : Le Père et le Fils
« ont agi jusqu'à présent, et moi je commence à
« agir; c'est-à-dire, lorsqu'il aura rendu notre
« corps spirituel, que notre chair sera attachée à
« l'esprit, et l'esprit à Dieu. L'Ancien Testament
« nous apprend la création du monde, et nous
« promet la réconciliation; le Nouveau nous pré-
« sente cette réconciliation, et nous en promet
« l'accomplissement. [1] »

Concluons ce chapitre, où d'ailleurs nous n'avons pu indiquer que sommairement les éléments partiels d'une haute philosophie, en remarquant la liberté tout apostolique avec laquelle saint Bernard aborde les plus intéressantes questions de la science chrétienne. L'école contemplative à

[1] Serm. 92.

laquelle il appartenait, autrement appelée l'école mystique, avait pour base la foi; et pour fin, l'amour : entre ces deux termes les spéculations philosophiques pouvaient se déployer librement, sous l'œil toujours ouvert de l'Église. L'autorité qui veille sur le dépôt des traditions sacrées ne saurait entraver la production des fruits de lumière que la doctrine chrétienne multiplie dans tous les siècles; semblable au père de famille qui tire de son trésor des choses anciennes et nouvelles [1], selon les besoins qui changent et se renouvellent incessamment, l'Église tolère, anime, provoque tous les élans de l'esprit humain, tous les travaux de l'intelligence, toutes les investigations de la pensée. Mais elle les dirige dans la voie tracée par la parole divine; et autant qu'elle apparaît inexorable et inflexible en face des esprits superbes que l'orgueil pousse en dehors de la foi orthodoxe, autant elle se montre confiante à l'égard du génie qui lui demeure soumis et fidèle.

[1] Ideo omnis scriba doctus in regno cœlorum, similis est homini patri familias qui profert de thesauro suo nova et vetera. (Matth., XIII, 52.)

CHAPITRE XXXIV.

Suite du précédent. — Écrits ascétiques de saint Bernard. — Traité de l'amour de Dieu. — Perfection chrétienne.

Le regard du saint docteur, en s'élevant aux plus hautes régions des mystères de Dieu, contemple avec clarté la voie royale qui conduit l'homme à travers les sentiers de son exil jusqu'à la lumière de la céleste patrie. Il n'a point, comme d'autres Pères de l'Église, composé des ouvrages complets sur la vie ascétique; mais on trouve dans ses sermons, dans ses lettres spirituelles, surtout dans ses interprétations du Cantique des cantiques, les enseignements d'une sublime perfection. De même que par l'amour il explique les dogmes, de même par l'amour il enseigne la prière et trace les règles de la conduite chrétienne : l'amour, objet de sa doctrine spéculative, est en même temps le principe de sa vie pratique.

Un cœur qui aime ne sait pas se taire; il faut qu'il parle de son amour; c'est une flamme qui ne peut rester cachée, et ses ardeurs ne souffrent point la contrainte. Ainsi l'apôtre saint Paul, brûlant de cette charité divine, crie aux Corinthiens : *Ma bouche s'ouvre et mon cœur se dilate par l'affection que je vous porte.*[1]; il parle ce doux langage en tout lieu, en tout temps, à toutes les pages de ses écrits. Tel notre saint docteur; sa langue ne peut suffire à épancher la plénitude de son âme, et après avoir cherché partout des cœurs pour les associer au sentiment qui le domine, il les excite et les réchauffe par ses écrits et ses discours.

Que n'est-il possible de retracer ici les magnifiques instructions contenues dans ses œuvres comme dans des mines inépuisables! Nous devons nous borner à des extraits, pour saisir la pensée du saint écrivain et la transmettre à nos lecteurs.

«Dieu, dit saint Bernard, doit être craint, parce qu'il est Seigneur et Maître; comme Père, nous devons l'honorer; comme Époux, il veut être aimé. Or, de ces trois sentiments, lequel est le plus noble? N'est-ce pas l'amour? Sans l'amour, la crainte est inutile, et l'honneur sans mérite.

«La crainte est toujours servile, quand l'amour ne l'affranchit pas; l'honneur qui ne procède

[1] 2 Cor. VI, 7.

point de l'amour, n'est pas un hommage, mais une flatterie. Sans doute, l'honneur et la crainte respectueuse doivent être rendus à Dieu; mais Dieu ne les accepte qu'autant que l'un et l'autre sont accompagnés d'amour. L'amour suffit par lui-même; il plaît à soi et pour soi-même; il est à la fois le mérite et la récompense du mérite; il ne demande d'autre cause et d'autre effet que lui-même; son principe et son fruit sont identiques. J'aime parce que j'aime; et j'aime pour aimer....

« L'amour est quelque chose de grand et d'héroïque s'il se tourne vers son principe éternel, s'il tend vers sa source et son foyer, afin de puiser toujours là d'où il coule perpétuellement. De tous les mouvements, de toutes les affections, de toutes les actions de l'âme, l'amour est le seul par lequel on puisse, quoique inégalement, s'acquitter envers le Créateur et le payer de retour. En tout autre sujet, ce commerce réciproque de la créature à l'égard de son auteur n'est pas possible. Ainsi, par exemple, quand Dieu est irrité contre moi et me menace, lui rendrai-je colère pour colère? Non sans doute; mais je tremblerai et je le supplierai de me pardonner. Quand il me juge, je ne le jugerai point, mais je l'adorerai. Mais quand Dieu aime, il veut être aimé de retour, et il sait que cet amour fera le bonheur de ceux qui aiment[1].

[1] In Cant. Mabill., p. 1558.

« Or, continue le saint, l'amour cherche la présence du bien-aimé; l'amour veut la connaissance de ce qu'il aime; l'amour veut de la conversation et de l'intimité. Tout cela ne s'éprouve à l'égard de Dieu que dans la profondeur de l'âme : il faut donc de la vie intérieure pour aimer Dieu en esprit et en vérité. Vouloir aimer Dieu, sans apprendre à vivre intérieurement avec lui, c'est vouloir aimer un objet qu'on n'a jamais goûté, ni senti, ni connu. Donc, pour que Dieu soit l'objet de notre amour, il faut le chercher au dedans de nous, et tourner vers lui toutes les forces, toutès les affections et toutes les puissances de notre cœur. Alors il se fait sentir d'une manière efficace; et la paix qu'il donne est plus douce, plus délicate, plus ravissante que tout ce que le monde et les créatures peuvent nous offrir; et l'âme, entraînée dans l'éternité, s'exhale naturellement en belles œuvres, qui sont comme un concert de la foi, comme la splendeur du feu sacré, sublimes extases de l'amour. »

Après de pieuses et vives exhortations par lesquelles saint Bernard invite tous les cœurs à goûter une si douce vérité, il s'arrête au saint nom de Jésus-Christ, et contemple dans ce nom la source et le foyer même de toutes les grâces.

« Qui a répandu la lumière dans le monde, si ce n'est l'annonce bienheureuse du nom de Jésus-Christ? N'est-ce point par ce nom sacré que Dieu

nous a appelés à la lumière de l'Évangile? L'apôtre reçut ordre de porter le nom de Jésus-Christ devant les rois et les peuples, et devant les enfants d'Israël; c'était là le fanal qu'il allumait au milieu des nations en leur criant: *La nuit est avancée, et le jour va paraître. Quittons donc les œuvres de ténèbres, revêtons-nous des œuvres de lumière* [1]*;* et annonçons en tous lieux le nom de Jésus crucifié.

« Comment cette lumière a-t-elle triomphé parmi nous? Par quel véhicule vint-elle frapper nos yeux, alors que, sortant de la bouche de saint Pierre, comme un éclair éblouissant, elle guérit le boiteux du temple et éclaira une foule d'aveugles? Par le nom de Jésus-Christ. Voilà le nom qui féconde les saintes pensées, qui remplit l'âme de généreux sentiments, qui fortifie la vertu, fait germer les bonnes œuvres, alimente les affections chastes. Toute nourriture laisse notre âme à sec lorsqu'elle n'a point cette huile qui la pénètre, ce sel qui l'assaisonne. Si donc vous prenez la plume à la main, écrivez le nom de Jésus; car si vous faites des livres et que je n'y trouve le nom de Jésus, vous êtes pour moi sans goût et sans saveur. Soit que vous parliez, soit que vous répondiez, si le nom de Jésus-Christ ne sort point de vos lèvres, vous êtes sans onction et sans

[1] Rom. III, 12.

charmes. Oui, il faut le reconnaître : le nom de Jésus est un miel à la bouche, une lumière à nos yeux, une flamme à nos cœurs. Ce nom est un remède à toutes les maladies de l'âme. Êtes-vous triste? Pensez à Jésus, proférez le nom sacré du Christ, et les nuages se dissipent, la paix redescend du ciel. Êtes-vous tombé dans le péché, et craignez-vous, dans votre désespoir, les piéges de la mort? Invoquez le nom de Jésus, et bientôt vous vous sentirez renaître à la vie. Point d'endurcissement, point de langueur, point de froideur qui résiste à ce saint nom; point de cœur fermé qui ne s'ouvre aux larmes et ne s'attendrisse au nom de Jésus-Christ. Au sein des périls et de l'abattement, invoquez le nom de Jésus : vos terreurs s'évanouiront. Jamais homme, dans les nécessités pressantes et sur le point de succomber, n'a imploré ce nom secourable, sans en retirer un secours fortifiant. C'est qu'il nous a été donné pour guérir tous nos maux; il réprime la fougue des emportements, les feux de nos concupiscences, les mouvements de l'orgueil, les déchirements de nos plaies, la soif de l'avarice, les saillies de nos passions, les appétits des voluptés grossières.

« Aussi, le seul souvenir du nom de Jésus, quand nous le rappelons pieusement à notre mémoire, nous représente le cœur le plus humble et le plus doux, nous retrace l'idée de la compassion

la plus tendre et la plus charitable qui fut jamais. Le nom de Jésus! le plus pur et le plus saint, le plus noble et le plus indulgent de tous les hommes, un homme-Dieu, la sainteté même, le nom de toutes les grâces et de toutes les vertus! Penser à Jésus-Christ, c'est penser au Dieu infiniment grand qui, en nous donnant sa vie pour modèle de la nôtre, nous donne en même temps les lumières, les forces et les assistances nécessaires pour l'imiter et le suivre, soit dans nos pensées et dans nos affections, soit dans nos paroles et nos œuvres. Le nom de Jésus, quand il darde au fond de notre cœur, y dépose la vertu d'en haut [1]. »

Telles sont les chaudes effusions de cette âme embrasée de l'amour de Dieu. A entendre ce langage vivifiant, ne croirait-on assister aux prédications du disciple bien-aimé qui reposa sur le sein du Sauveur? Bernard, après avoir parlé des magnificences par lesquelles Dieu a rendu visibles sur la terre ses grandeurs et ses miséricordes innombrables, revient à la loi d'amour, et rappelle à tout homme l'obligation d'aimer celui qui a créé l'âme aimante. Voici comment il s'exprime :

« Pour commencer ce discours par les paroles du grand maître de l'amour, disons : *Quiconque n'aime point le Seigneur Jésus, qu'il soit anathème!* En effet, je suis obligé d'aimer de toutes ma-

[1] Idem, pag. 1311.

nières celui qui est le principe de mon être, de ma vie et de mon intelligence. Je ne puis être ingrat sans me rendre indigne de tant de faveurs. Mais, ô Seigneur Jésus! le chrétien est tout à fait digne de mort, et il est déjà véritablement mort, quand il refuse de vivre pour vous; et l'homme qui veut être au monde pour un autre que pour vous, y est pour le néant, et n'est lui-même qu'un néant. C'est pour vous-même, ô mon Dieu, que vous avez fait toutes choses, et celui qui veut être à soi, et non à vous, commencè à n'être rien au milieu de toutes choses. *Craignez Dieu*, dit le sage, *et observez ses commandements; car c'est là tout l'homme*. Donc, si c'est là tout l'homme, sans cela tout l'homme n'est rien [1].»

Cette énergique conclusion reparaît, sous diverses formes, dans la plupart des discours de saint Bernard; et comme l'amour est la vie même, on ne se fatigue point de lire ses fertiles développements, comme on ne se lassait point d'entendre ses expressions abondantes et intarissables. Quel que fût le texte que le saint entreprît de traiter, il revenait toujours à ce même sujet, et il y revenait par toutes les voies et tous les chemins; on eût dit que le mouvement naturel de son cœur, comme l'attraction de l'aiguille aimantée, le portait forcément en quelque sorte vers le terme sublime de

[1] Serm. xx, in Cant.

l'amour, où seul il trouvait son repos central et sa plénitude.

Cependant les richesses de cette source toujours jaillissante, et les obligations graves qui en découlent, déterminèrent saint Bernard à écrire un Traité particulier sur *l'amour de Dieu.* Il l'adressa au cardinal Haimeric, chancelier de l'Église romaine, qui sans doute le lui avait demandé. Nous ne ferons point l'analyse de cet opuscule; car ses principales divisions sont celles que nous avons déjà fait remarquer dans une lettre que le saint écrivit aux chartreux de Grenoble. Mais nous citerons ici le passage qui, au milieu de tant d'autres beautés, nous a paru le plus beau :

« Vous voulez donc apprendre de moi, dit-il au cardinal, pourquoi et comment on doit aimer Dieu. Je réponds : La cause d'aimer Dieu est Dieu même, et la mesure de l'aimer, est de l'aimer sans mesure [1]. Pourquoi faut-il aimer Dieu? Parce que la justice et la reconnaissance le commandent. L'infidèle lui-même, lors même qu'il ne connaît pas Jésus-Christ, n'a pas moins sujet d'aimer Dieu : il suffit de se connaître soi-même. Il y a au fond de tous les cœurs un sentiment inné de justice qui crie à chaque homme d'aimer celui auquel on est

[1] *Causa diligendi Deum, Deus est; modus, sine modo diligere.* — Cette belle parole se trouve dans saint Augustin qui, aussi bien que saint Bernard, était l'apôtre de l'amour. Peut-être est-elle sortie primitivement de la bouche de saint Jean ?

redevable de tout.... Mais si je me dois tout entier à Dieu, comme à mon créateur, que ne lui dois-je pas comme étant mon rédempteur? Et quel rédempteur! Que rendrai-je au Seigneur pour les dons qu'il m'a faits? Que lui rendrai-je surtout pour le don qu'il m'a fait de lui-même? Quand je pourrais mille fois me donner à lui, que serait-ce, et quelle proportion entre ses dons et les miens?.... L'amour qui tend à Dieu tend à l'immense et à l'infini; car l'infini, l'immensité, c'est Dieu.... O amour, saint amour, amour chaste et désintéressé! sentiment doux et plein de charmes, où il n'entre aucun alliage de volonté propre, où tout est divin, que vous êtes désirable! Aimer de la sorte, c'est s'unir à Dieu, c'est se perdre dans la substance divine [1]. »

Comme l'infatigable abeille qui recueille le tribut de toutes les fleurs pour composer le miel et se construire une demeure admirable, Bernard puise dans les livres sacrés toutes les richesses qu'ils contiennent pour en nourrir les âmes aimantes et les guider dans les tabernacles éternels. Il répétait à tous une sublime parole : *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait* [2]. « Or, pour monter l'échelle de cette perfection, il ne faut pas, dit saint Bernard, que notre âme se contente de s'abstenir des péchés et des actions ré-

[1] In Mabill. p. 583.
[2] Matth. v, 48.

putées criminelles; mais il faut surtout qu'elle porte une vigilance attentive sur ses sentiments intérieurs, sur ses intentions et affections les plus intimes, jusqu'à ce que la charité devienne parfaite. Si l'entreprise est grande, le secours est puissant; Dieu nous tend la main, la grâce nous assiste, l'onction du Saint-Esprit nous enseigne au dedans de nous, en même temps qu'elle adoucit nos efforts; et ainsi tout chrétien doit dire, avec saint Paul : Courage mon âme, je puis tout en celui qui me fortifie!

Après ces considérations, le saint docteur trace le tableau des périls qui entourent l'âme fidèle, et montre admirablement la voie qu'elle doit tenir pour les écarter. Il explique le texte du Cantique; *Tel qu'est le lis au milieu des épines, telle est ma bien-aimée entre les filles.* « Prenez garde, ô vous qui aspirez à la blancheur du lis, prenez garde aux infidèles et aux corrupteurs de votre pureté. Considérez de quelle manière vous marcherez en sûreté parmi tant de ronces et d'épines qui ne se trouvent pas seulement dans le monde visible, mais dans les airs et dans votre propre chair. Or, l'obligation de marcher sans cesse au milieu de ces épines sans en être blessé, résulte, non de votre force, mais de la puissance de Dieu qui vous ordonne de mettre en lui votre confiance, parce qu'il a vaincu le monde. Donc, bien qu'environné de toutes sortes de tentations, ne vous

laissez pas troubler, convaincu comme nous le sommes, que la tentation produit la patience, que la patience produit l'espérance, et qu'une telle espérance ne saurait être confondue. Contemplez les lis des champs, et voyez comme ils croissent et brillent au milieu des ronces qui les entourent! Si Dieu garde de la sorte une simple fleur, combien ne gardera-t-il pas avec plus de soin l'âme bien-aimée, son épouse qui lui est si chère! Redisons donc : *Tel qu'est le lis entre les épines, telle est ma bien-aimée entre les filles.* Et ce n'est pas une faible vertu que d'être bon parmi les méchants, de conserver la candeur de l'innocence et une conduite douce au milieu de ceux qui cherchent à vous nuire, de donner des témoignages d'amitié à ceux-là même qui se déclarent contre vous [1]. »

Le saint, reprenant ailleurs le même sujet, insiste sur les moyens de mener une vie pure, et il les résume en deux mots, en empruntant la parole de l'Évangile : *Veillez et priez.* La vigilance nous détache de la terre, la prière nous élève à Dieu ; la vigilance retranche le mal, la prière nous attire au bien.

Voici ses propres paroles, dignes d'être méditées :

« Quel homme a tellement retranche tout ce

[1] In Cant. p 1432. Mab.

qu'il avait de superflu en lui, qu'il puisse se flatter de n'avoir plus rien à retrancher? Croyez-moi: ce qu'on a coupé repousse; ce qu'on a chassé revient; ce qu'on a éteint se rallume; ce qu'on a endormi se réveille. Il ne suffit pas d'avoir coupé une fois; il faut couper souvent, il faut couper toujours, autant que possible, parce qu'il y a toujours à couper, si on veut être vrai. Quelque progrès qu'on ait pu faire, ce serait une erreur de croire que pendant cette vie les vices soient morts; ils ne sont que paralysés. Bon gré, mal gré, le Jébuséen habite parmi vous; on peut le dompter, mais non l'exterminer. *Je sais*, dit l'apôtre, *que le bien n'est point en moi* [1]. Il avoue de plus que le mal habite en lui... Ainsi, vous avez besoin de couper, et de couper tout à l'entour, parce que la vertu est entourée de vices. Autrement vous devez craindre que les vices, à votre insu, n'entourent la vertu et ne l'étouffent, s'ils prennent le dessus. Point d'autre remède contre un si grand péril que d'être toujours sur ses gardes, et de couper, avec une prompte rigueur, les têtes de ces vices, dès qu'elles commencent à paraître. Il faut veiller sur soi, pour les empêcher de croître, si on veut que la vertu se fortifie. Otez le mal, afin que le bien s'implante; tout ce que vous retranchez à la nature cupide tourne à votre avantage [2]. »

[1] Rom. VII, 18.
[2] In Cant. p. 1467.

« Mais, poursuit le saint, à la vigilance, première condition de la vie chrétienne, doit se joindre la prière continuelle, qui n'est, pour ainsi dire, qu'une douce et incessante exhalaison de l'encens allumé au fond de l'âme; prière tout intérieure, onction toute divine, véritable holocauste représenté par la graisse des anciennes victimes que l'on nourrissait autrefois pour être offertes en sacrifice.

« Ainsi, dans la méditation, quand le fidèle prie devant l'image sacrée de Jésus-Christ, ou naissant, ou prenant le lait de sa sainte mère, ou instruisant les peuples, ou mourant sur une croix, il sent son cœur excité à l'amour des vertus chrétiennes et à la haine des vices.... et par degrés il s'élève à un amour tout spirituel [1]. »

Nous voudrions pouvoir transcrire toutes les paroles sorties de cette bouche vénérable; mais il faut terminer par un passage qui résume en peu de mots l'économie de la charité chrétienne.

« Montrez-moi un homme qui aime Dieu de tout son cœur et qui le préfère à toutes choses; qui aime son prochain en Dieu, et ses ennemis autant qu'ils pourraient aimer Dieu; qui aime ses parents selon la chair, à cause des lois de la nature, et ses parents selon l'esprit, avec plus d'abondance encore, à cause de l'excellence des

[1] Idem, p. 1325.

grâces et de l'instruction qu'il a reçues par leur organe; qui embrasse ainsi, avec un amour réglé par la vérité, tous les autres objets de la charité; qui méprise les choses de la terre et tourne ses regards vers le ciel; qui use de ce monde comme n'en usant pas, et qui distingue par un certain tact intérieur les objets dont il peut jouir de ceux dont il faut se servir; qui ne s'applique aux choses passagères que passagèrement, qu'autant qu'il le faut, dans les vues qu'il faut, et parce qu'il le faut; mais qui demeure attaché aux choses éternelles par un amour stable et éternel : montrez-moi, dis-je, un homme dans ces dispositions, et je n'hésiterai point à le proclamer *sage*, puisqu'il goûte chaque chose telle qu'elle est, et qu'il peut dire de lui-même, avec vérité et sécurité, que *Dieu a ordonné en lui la charité*[1]... »

« O vérité, patrie des exilés et terme désiré de notre exil! je vous aperçois bien, mais je ne saurais entrer en vous, retenu comme je le suis par ma chair et par mes péchés qui me rendent indigne de pénétrer jusque dans votre sanctuaire[2]. »

[1] Cant. 2, 4.
[2] Cant. p. 1440.

CHAPITRE XXXV.

Écrits et discours de saint Bernard sur la très-sainte Vierge Marie.

Parmi les vertus qui abondaient dans le cœur si pieux de Bernard, il en est une qui domine toutes les autres : c'est la piété filiale; fleur délicate, éclose dans son enfance, et qui s'était gracieusement épanouie aux rayons d'amour d'une mère pleine de tendresse. Mais quand cette mère disparut du monde, son image ne le quitta point; elle plana devant ses yeux comme le reflet d'un idéal dont le type sublime était au ciel. Il aimait sa mère; et l'amour de sa mère terrestre lui fit mieux comprendre, mieux goûter, mieux aimer la mère divine; et cet amour, si naturel aux âmes bien nées, se dilatant de plus en plus à mesure qu'il se purifiait davantage, s'éleva dans saint Bernard jusqu'à la plus haute puissance.

La vénération filiale pour Marie, la céleste

mère des chrétiens, caractérise d'ailleurs la piété des plus grands serviteurs de Dieu, ceux-là surtout qui, à l'instar de saint Jean l'évangéliste, entrent dans une union plus étroite avec Jésus-Christ, et sont admis dans sa familiarité et dans la vie intime de l'homme-Dieu.

Comment en effet serait-il possible d'aimer le Seigneur, sans aimer l'auguste Vierge sa mère? Comment ne point éprouver pour elle les plus vifs sentiments de respect, de confiance, de gratitude, et des affections filiales et religieuses que nul mot ne saurait exprimer, quand on considère ce que fut Marie, ce qu'elle est devant Dieu et devant l'homme? Oh! que les apôtres et les disciples durent la vénérer profondément et l'entourer d'hommages quand ils conversèrent avec le divin Rédempteur que cette mère avait conçu, enfanté, allaité de son lait virginal; à laquelle il avait été soumis pendant les trente premières années de sa vie, et qu'il honorait jusqu'à attendre son intercession, en quelque sorte, pour commencer le cours de ses miracles!

Il n'y a point de mots, avons-nous dit, pour rendre le sentiment que l'âme chrétienne porte à Marie. Ce n'est point une adoration, ni un culte divin; ce n'est pas la prière et le sacrifice que l'homme offre à son créateur : car ces actes ne vont qu'à Dieu. Ce n'est pas non plus de l'amour, de l'admiration, des louanges, de la reconnais-

sance, des bénédictions, de l'enthousiasme : c'est tout cela ensemble ; c'est plus que tout cela. Le Christianisme a mis deux nouvelles affections dans les entrailles de l'homme régénéré : l'une est l'amour de nos frères, et s'appelle charité ; l'autre est l'amour d'une mère, et n'a pas de nom.

Déjà au IVe siècle, l'éloquent Augustin se plaignait de ne point trouver d'expressions pour parler de Marie : « Vierge sainte, s'écriait-il, nous ne savons de quels termes nous servir pour vous louer dignement [1] ! » Et saint Bernard, qui ne se lassait point de contempler les grâces de la mère de Dieu, avoue « qu'il ne peut ni se taire sur un tel sujet, ni produire une parole qui en fût digne [2]. »

« Quelle est, dit-il, quelle est celle qui, au mi« lieu d'une vallée où l'on ne rencontre que tra« vail, douleur et misère, apparaît sous le soleil « avec tant de majesté dans l'abondance de ses « délices ?... Pourquoi me taire ? Je le dirai ; sa « prérogative consiste dans l'honneur de sa virgi« nité joint à la gloire de sa maternité et aux « insignes de son humilité, aux effusions de sa « charité douce comme du miel, et à la plénitude « de ses grâces... Mais à la pensée de Marie, je « déclare mon insuffisance et je ne cache point

[1] *Quibus te laudibus efferam nescio !* (S. Aug. super Magnif. et in Off. B. V.)

[2] In Assumpt. B. V. Serm. II.

« mon incapacité. Rien ne me plaît, mais rien ne « m'épouvante comme un discours sur la Vierge; « car, sans parler de ses glorieux priviléges et de « ses ineffables mérites, il faut considérer que « tous ont une telle affection pour elle, que tous « l'aiment et la vénèrent à tant de titres, que les « choses qu'on peut en dire, par cela seul qu'on « a pu les dire, sont moins dignes, moins pures, « moins élevées que la réalité. Pourquoi l'esprit « de l'homme possède-t-il à un si faible degré le « sentiment de ce qu'il peut exprimer d'une gloire « incompréhensible?... La chasteté virginale unie « à la fécondité maternelle, constitue une préro-« gative unique, au-dessus de toute parole! Que « serait-ce, si, à ce privilége, vous rattachiez « encore la qualité de celui dont elle fut la mère? « Quelle langue, fût-ce la langue des anges, pour-« rait célébrer dignement la Vierge devenue mère, « non pas la mère d'un homme, mais la mère « de Dieu! Double merveille! Et ce n'est pas « assez; ce n'est point en cela seul que Marie est « sans égale; car les vertus qui l'enrichissent se « trouvent peut-être aussi dans d'autres âmes; « mais en elle ces vertus ont quelque chose « d'extraordinaire. Quelle pureté sera jamais com-« parable à celle qui mérita de devenir le temple « de l'Esprit-Saint, le sanctuaire du Fils de Dieu!

[1] Inssump. A. B V. Serm. 2.

« quelle innocence fut jamais associée à une grâce « plus parfaite? quelle gloire jointe à une humilité « plus délicate, à une conscience plus chaste[1]! »

La voix de saint Bernard n'est ici qu'un mélodieux retentissement des concerts de louanges et des cris d'admiration de tous les siècles : le premier de ces cris frappa les oreilles de Jésus-Christ lui-même, encore vivant sur la terre et en présence de Marie : *Beatus venter qui te portavit!* Heureuse la mère qui vous a enfanté! s'écriait la femme de l'Évangile; et ce cri, répété par les échos de la terre et du ciel, a éclaté dans tous les âges, à travers les espaces et les temps; et l'Église, depuis dix-neuf siècles, redit avec le même transport : *Heureuses les entrailles de la Vierge Marie qui ont porté le Fils de l'Éternel! Heureuses les mamelles qui ont nourri le Christ, notre Seigneur!* C'est ainsi que se réalise magnifiquement la prédiction de Marie elle-même : *Voici que toutes les générations m'appelleront bienheureuse!*

Comment se fait-il donc, ô mon Dieu, que tant d'hommes rachetés par le sang de Jésus-Christ, refusent leurs dévotions à la Vierge dont le cœur a fourni ce sang adorable? Comment se peut-il que ces hommes, si attachés en apparence à la lettre de l'Écriture sainte, excluent Marie toute seule du précepte de l'Écriture qui commande à tous les enfants des hommes d'*honorer leur*

[1] In Assump. M. V. Serm. II.

mère[1]? Pourquoi en agissent-ils de la sorte? Ils craignent, disent-ils, d'enlever au fils ce qui serait donné à la mère; ils craignent de rendre à Marie les honneurs qu'ils doivent à Jésus-Christ. Mais cette crainte est-elle raisonnable? est-elle chrétienne? est-elle naturelle? Est-il dans la nature humaine qu'un fils soit jaloux de la gloire de sa mère? Le fils se croit-il plus honoré quand, pour lui rendre à lui seul tout l'honneur, on déshonore sa mère? Jésus-Christ eût-il supporté que ses disciples fussent indifférents et froids à l'égard de cette mère qu'il chérissait tant lui-même? Refuserez-vous au divin maître, en ne considérant que son humanité, le premier de tous les sentiments, l'amour filial? Et en le considérant comme le Verbe de Dieu qui a créé toutes choses, lui contesterez-vous la plus simple des qualités qu'il a mises dans les instincts de la dernière des créatures?

Toute l'Écriture sainte rend à Marie un perpétuel tribut d'honneur.

L'Ancien Testament nous montre la déférence que Salomon, dans sa gloire, témoigna à sa mère Bethsabée[2]. L'humble Esther, autre figure de Marie, est appelée à partager le trône et le diadème royal du plus magnifique des rois[3]. Judith,

[1] Honorem habebis matri tuæ. Memor esse debes quæ et quanta pericula passa sit propter te. (Tob. IV.)

[2] III Reg. I.

[3] Esth., cap. 2. « Le roi l'aima plus que toute autre femme, dit le texte

victorieuse des ennemis du peuple de Dieu, ne donne point d'ombrage aux grands prêtres d'Israël, quand elle reçoit les bénédictions de la piété reconnaissante : *Vous êtes la gloire de Jérusalem ! Vous êtes la joie d'Israël ! Vous êtes l'honneur de votre peuple* [1].

Or ces illustres femmes n'étaient que les types et les vivantes prophéties de celle que la Genèse annonce au commencement des temps comme devant *écraser la tête du serpent* [2] ; de celle que les patriarches attendent comme l'aurore du salut ; de celle que le prophète Isaïe désigne au monde en termes positifs : *Une vierge concevra, et elle enfantera un fils qui sera appelé Emmanuel* (*c'est-à-dire, Dieu avec nous*) [3].

« Il me semble voir, dit saint Bernard, une « semence de la divine pensée, tombée du ciel sur « la terre, dans les promesses faites d'en haut à « nos pères, à Abraham, à Isaac, à Jacob. Elle « fleurit dans les prodiges qui éclatèrent à la sortie « d'Égypte, dans les miracles symboliques, sur « tout le chemin du désert jusqu'à la Terre-Sainte ; « puis dans les visions, dans les prédictions des « prophètes, et enfin dans l'ordre de la royauté et

« sacré ; et elle s'acquit dans son esprit et dans son cœur un crédit plus « grand que toutes les autres. Il lui mit sur la tête le diadème royal, etc., etc. »

[1] Judith. xv, 10.

[2] *Ipsa conteret caput tuum*. Genes. 3, 15.

[3] Isai. vii, 14.

« du sacerdoce, jusqu'au Christ. Le Sauveur du « monde est le fruit de cette semence, selon la pa« role de David : *Le Seigneur a répandu sa béné« diction, et la terre a porté son fruit*[1]. »

Rien n'est plus saisissant, plus significatif que les symboles sous lesquels l'Esprit de Dieu nous représente Marie. Elle est, selon l'interprétation de saint Bernard, ce rejeton précieux de la tige de Jessé, d'où naît, comme une divine fleur, le Sauveur des hommes; elle est la terre de bénédiction sur laquelle descend la rosée du ciel, et où germe le Messie; elle est le buisson incombustible où Dieu se révèle au milieu des flammes[2]; elle est la verge d'amandier qui, sans racine, sans sève, fleurit et pousse un fruit merveilleux; elle est la toison de Gédéon qui prend la rosée au milieu d'une aire desséchée; elle est l'arche sainte qui renferme le précieux gage de l'alliance de Dieu avec les fils d'Adam[3]; elle est le tabernacle sacré dans lequel Dieu lui-même habite au milieu de nous[4]; elle est le vase où se conserve, parmi les enfants d'Israël, la manne du ciel[5]; elle est la nuée qui répand sur la terre altérée une pluie féconde; elle est le parfum du nard délicieux qui monte devant le trône de l'Éternel; elle est la porte orientale dé-

[1] S. Bern. super *missus est*. I Hom.
[2] Exod. 3, 2.
[3] Nombres, x.
[4] Exod. 15, 8.
[5] Id. xvi, 33.

crite par le prophète Ézéchiel; elle est la royale épouse, objet des prévenances de son Dieu, la glorieuse reine saluée par les princes de la milice céleste, et que les anges contemplent avec ravissement dans la gloire. « Dans ses chastes entrailles, « dit saint Bernard, a commencé le salut de l'uni« vers; là, le Fils de Dieu s'est revêtu de la beauté « humaine; il a couru au-devant de l'Église, son « épouse, paré de vêtements d'éclatante pureté; il « a reçu le baiser de paix si longtemps désiré; et, « vierge lui-même, il a célébré avec la Vierge les « noces sacrées. C'est là que le mur d'inimitié, « élevé par la faute de l'homme entre le ciel et la « terre, a été rompu; là, le temps et l'éternité ont « fait alliance, quand la divinité et l'humanité se « sont réunies dans une seule et même personne; « là, le prophète Élisée s'est rapetissé à la taille de « l'enfant qu'il voulait ressusciter..... A quoi pour« rai-je vous comparer, ô Mère de la Beauté éter« nelle? Vous êtes le véritable Éden; vous nous « avez présenté le fruit de vie; et celui qui man« gera de ce fruit vivra éternellement. La source « de vie qui est sortie de la bouche du Très« Haut, a jailli du milieu de votre sein; et, se par« tageant en quatre branches, elle a coulé pour « arroser la terre et combler de joie la cité de « Dieu [1]. »

[1] S. Bern. Serm. panegyr.

Comment, nous le demandons encore une fois, comment un si doux mystère, si hautement promulgué, si fortement inculqué dans les fastes du genre humain, pouvait-il être méconnu par des hommes qui se déclarent disciples du Christ? Chose inconcevable! Ils prétendent aller à Jésus-Christ; et, pour le trouver plus sûrement, ils quittent Marie! et pour mieux aimer le fils, ils cessent d'aimer la mère! Comme si l'amour de Jésus était incompatible avec l'amour de Marie; comme si Jésus-Christ ne nous commandait d'aimer nos frères; comme si la Vierge, fille de Dieu et mère de Jésus-Christ, n'était pas la sœur et la mère des hommes!

Selon les protestants les plus modérés, Marie n'est qu'une femme simple, une femme ordinaire, « qui n'a pu être la confidente des desseins du « Christ; une femme sur laquelle il faut garder le « silence, *comme les auteurs sacrés*, pour prévenir « toute superstition; une femme dont l'exemple « ne pouvait servir à personne [1]. »

Oh Marie! que notre langue se dessèche si jamais nous nous taisons sur vos mérites, vos bienfaits et vos grandeurs!

Quoi! les auteurs sacrés gardent le silence! Mais, au contraire, l'Évangile est plein de Marie. Si vous craignez que son culte ne porte ombrage au Fils

[1] Ces paroles sont extraites d'un article sur Marie, par M. Coquerel, pasteur de Paris. *Biographie sacrée*, 2e éd. in-8°. Paris, 1837.

de Dieu, et ne vous égare dans des voies superstitieuses, ne lisez point la salutation de l'archange : *Salut, pleine de grâce; le Seigneur est avec vous; vous êtes bénie entre les femmes*[1]*!* Fermez la bouche d'Élisabeth quand elle s'écrie : *D'où me vient ce bonheur que la mère de mon Seigneur vienne me visiter*[2]*?* Effacez le texte de l'Évangile qui témoigne la soumission que J. C. professait pour sa Mère : *Il leur était soumis*[3]. Et vous, bergers de Bethléem, et vous rois d'Orient, qui cherchez le Messie, détournez votre tête! car, selon l'Évangile, vous trouverez *l'Enfant avec Marie sa mère*[4].

Que les époux de Cana, après avoir invité à leurs noces Marie avec Jésus, se gardent bien d'exposer leur indigence à la Mère; car elle demanderait à son Fils de leur donner du vin! Qu'ils ferment leurs oreilles pour ne point entendre le conseil de Marie : *Faites tout ce qu'il vous dira*[5]. Qu'ils ferment leur cœur pour n'en point laisser échapper une parole de reconnaissance, quand le Seigneur, aux prières de sa Mère, fera en leur faveur son premier miracle! Ce n'est pas tout; car nous avons beau nous représenter Jésus-Christ dans nos souvenirs ou dans nos affections, nous

[1] Luc. I, 28.
[2] Id. I, 43.
[3] *Erat subditus illis.* Luc. 2, 51.
[4] *Et intrantes domum, invenerunt puerum cum Maria matre ejus.* Math. 2, 11.
[5] Joan. 2, 5.

le voyons sans cesse avec Marie; elle partage ses souffrances et ses fatigues; elle recueille ses paroles dans son cœur; elle le suit dans sa voie douloureuse; elle est debout au pied de la croix! Et quand, après la consommation de tous les mystères, l'Esprit-Saint épanche ses flammes divines sur les élus du cénacle, elle est encore là, comme une reine, au milieu du collége apostolique.

Donc il faut déchirer l'Évangile, ou tomber aux pieds de Marie.

Oh! que ceux qui ont prétendu réformer la religion connaissaient peu le cœur de Dieu et le cœur de l'homme! Le cœur de l'homme réclamait une mère; et le cœur de Dieu créa Marie! « En elle « dit saint Bernard, la justice et la paix s'embras- « sent; en elle se confondent la tendresse d'une « mère et la miséricorde d'un Dieu [1]. »

Et ce nom de mère n'est assurément point une simple figure, une manière de parler, une exagération pieuse des enfants de l'Église; ce nom exprime un fait, une réalité, une inébranlable vérité. Écoutons l'ange Gabriel et saint Bernard :

« *Je vous salue, pleine de grâce; le Seigneur est « avec vous; vous êtes bénie entre les femmes!* Ce « que nous disons à la gloire de la Mère, nous le « disons à la gloire du Fils; et quand nous hono- « rons le Fils, nous exaltons la Mère; car, si, d'après

[1] Mater unigeniti; nihil sic potest potestatis ejus magnitudinem commendare, etc. (Serm. in Pentec.)

« l'Écriture, *le fils sage est la gloire de son père*[1],
« quelle doit être la gloire de celle qui est la mère
« de la sagesse même? Or, continue l'ange.: *Ne*
« *craignez point, Marie, car vous avez trouvé grâce*
« *devant Dieu!* Quelle grâce? La destruction de la
« mort, la réparation de la vie, la paix entre Dieu
« et l'homme. *Vous concevrez dans votre sein, et*
« *vous enfanterez un fils à qui vous donnerez le*
« *nom de Jésus. Il sera grand et sera appelé le Fils*
« *du Très-Haut.* Le Fils du Très-Haut, descendu
« dans vos chastes entrailles et joint à votre être,
« sera votre fils; celui qui est engendré avant tous
« les siècles sera votre fils; celui qui est né du Père
« devient votre fils; celui que vous donnez au
« monde est le fils de Dieu : c'est pourquoi le Fils
« qui naîtra de vous sera appelé le Fils du Très-
« Haut[2]. »

« Oui, reprend le saint dans une autre homélie,
« oui, le Seigneur est avec vous! Le Père est avec
« vous : il vous donne son Fils. Le Fils est avec
« vous : il forme en vous un admirable sacrement.
« Le Saint-Esprit est avec vous : il vous fortifie
« avec le Père et le Fils.... Ève était nommée la
« *mère des vivants*, quoiqu'elle n'enfantât que des
« morts; mais en Marie se trouve l'interprétation
« du nom et l'accomplissement du mystère; car,
« type et mère de l'Église, elle est la mère de tous

[1] Prov. x.
[2] De Laud. B. V. 4e serm.

« ceux qui renaissent à la vie ; elle est la mère de « la vie même, de la vie qui fait revivre tous ceux « qui vivent : son fils est la vie, la voie et la vé« rité, et par ce fils, nous sommes tous vivifiés. « Comme donc nous étions tous en Adam, dans « le principe, quant à la semence de la généra« tion charnelle, nous sommes tous en Jésus« Christ par la semence de la génération spirituelle. « Ainsi, la mère du Christ est la mère des chré« tiens, non pas seulement à cause de son affec« tion, mais à cause du mystère en lui-même..... « Par vous, ô Vierge sainte, nous participons au « fruit de vie, au banquet des sacrements ; et par « ce fruit de vie, nous avons part aux joies de « l'éternité [1]. »

Voilà, selon l'exposition lumineuse de saint Bernard, les titres de la maternité de Marie. Elle est mère sans doute par les sentiments de son cœur maternel ; elle est mère par l'affection et la sollicitude qui l'animent ; mais elle est mère bien plus encore par le mystère de la génération spirituelle ; car sa substance, unie à celle du Fils de Dieu, constitue le sacrement de la régénération. Et quand les évangélistes écrivent qu'elle enfanta *son fils premier-né* [2], ils contemplaient les prémices des innombrables enfants de l'Église, entés

[1] *Per te fructum vitæ communicavimus in mensa presentium sacramentorum*, etc. (In Assumpt. B. V. Serm. IV.)

[2] Luc. 2, 7.

sur le fils de Marie, devenus les frères de Jésus-Christ, ses cohéritiers, les membres de son corps mystique, participant à son sang, à sa vie, à son esprit. Or, si les membres ne font qu'un avec le chef, s'ils sont incorporés à sa substance, comme s'exprime saint Jean Chrysostôme, il faut nécessairement qu'ils reconnaissent pour mère la mère du chef; et ils lui sont unis par les liens de la grâce et par les liens du sang, du sang de Jésus-Christ, liens mille fois plus intimes, plus sacrés, plus durables, que les liens de la parenté naturelle. De là une simple conclusion : le chrétien est enfant de Marie, ou n'est pas chrétien.

Saint Bernard, le digne, le tendre serviteur de la Vierge, lui applique ces paroles du prophète : *Vos enfants habiteront en vous*[1]; « car, dit-il, « nous habitons à l'ombre de ses ailes, et nous « nous rechauffons aux ardeurs de son âme[2]. » Et de là encore l'exclamation que l'Église emprunte à David : *Nous demeurons en vous, ô sainte Mère de Dieu, comme des enfants pleins de joie*[3]!

Le mystère de la céleste maternité n'est donc pas seulement une conséquence accessoire, une déduction logique des vérités chrétiennes; il est le complément de toute l'économie du christianisme, et

[1] *Filii tui habitabunt in te.* Isaï 62.

[2] *In sinu ipsius confovebimur.* In Assump. B. V. Serm. 1.

[3] *Sicut lætantium omnium nostrum habitatio est in te, sancta Dei genitrix!* (Psal. 86, et in Off. B. M. V.)

il a été proclamé en termes positifs, du haut de la croix, par le Christ mourant : *Ecce Mater tua!* Voici votre Mère! parole qui jaillit de la bouche de Dieu, avec la voix de son sang, et que le disciple de l'amour reçoit au nom de tous les autres disciples, parce que seul il avait reposé sur le cœur de Jésus, et que le cœur seul est capable de sentir et de comprendre le mystère de la tendresse maternelle. Le don d'une mère! tel fut le dernier acte du testament de Jésus-Christ. Il avait donné la grâce, la lumière et la parole de vie; il donna encore ses mérites, ses expiations et ses souffrances pour le salut du monde. Et comme il aimait les siens, autant qu'un Dieu peut aimer, il leur légua, dans un ineffable sacrement, la substance même de son amour et de sa personne; et enfin, mettant le comble aux largesses d'une bonté infinie, il donna sa Mère: *Voici votre Mère!* dernier mot de l'amour, gage d'une indissoluble union, prémices de toutes les grâces de l'Esprit-Saint et de tous les trésors du ciel.

Les sages du siècle, qui n'étudient le christianisme qu'avec leur froide raison, demandent si la Vierge Marie était nécessaire à l'œuvre de la Rédemption; si Jésus-Christ seul ne suffisait point au salut de l'homme.

Saint Bernard leur répond, avec les docteurs de l'Église, que le genre humain, tombé par l'abus

de sa liberté, ne pouvait être relevé sans l'acquiescement de cette liberté pervertie; que la volonté de l'homme, dans l'œuvre du salut, devait adhérer à la volonté de Dieu; et qu'ainsi il fallait que l'humanité présentât à Dieu une capacité pure, une volonté humble et docile, une âme parfaite, où la grâce pût se rendre accessible, où l'alliance pût se rétablir, où l'union pût se consommer, où la divine harmonie pût recommencer entre le ciel et la terre. Aussi l'univers entier attendait la Vierge, comme la créature chaste et immaculée, dont le consentement dût amener l'accomplissement des desseins de Dieu. Écoutez saint Bernard, quand il décrit le moment solennel où Marie va répondre au message du Tout-Puissant. « O Vierge « bienheureuse! puisque vous avez entendu la « nouvelle salutaire, dites les paroles que nous « désirons, afin que nos os humiliés tressaillent « d'allégresse. L'archange les attend; il faut qu'il « retourne à Dieu. O Mère de miséricorde! nous les « attendons aussi, nous, malheureux qui gémissons « sous l'anathème. Le prix de notre salut est entre « vos mains; nous sommes sauvés si vous daignez « consentir. Créatures de la parole de Dieu, nous « mourons; et une parole de votre bouche nous « rappelle à la vie. Adam et sa triste postérité, con« damnés à l'exil, Abraham, David, le monde « entier vous supplient de consentir! De vous « dépend la consolation des affligés, la rédemp-

« tion des captifs, la délivrance des coupables, le « salut des fils d'Adam, vos frères! Dites cette pa- « role si désirée, si attendue par la terre et les cieux « et par les enfers eux-mêmes. Celui auquel vous « avez plu, et devant lequel vous avez trouvé grâce, « va manifester son amour. L'entendez-vous du « haut des cieux qui s'écrie: *O vous, la belle entre* « *toutes les femmes, que j'entende votre voix!* Ré- « pondez à l'ange; et, par l'organe de l'ange, à « votre Créateur. Recevez sa parole, et prononcez « la vôtre! Que la parole éternelle descende dans « votre sein, et que la vôtre éclate dans l'éternité! « Dilatez votre cœur, ô Vierge pure, ouvrez votre « chaste sein, et recevez en vous le Verbe, la pa- « role de vie[1]! »

Ailleurs saint Bernard revient à la même pensée, et l'exprime avec la même chaleur d'âme. Il se réjouit d'apercevoir, au milieu des débris de l'humanité déchue, une pierre demeurée intacte. Cette pierre sera choisie comme la base du nouvel édifice! Mais il faut que la Vierge immaculée consente à un ministère infiniment douloureux: « O vous qui avez échappé à la malédiction « universelle! Vierge sage, vierge pieuse, qui avez « plu au Seigneur votre Dieu! où donc avez-vous « appris que Dieu aimait la chasteté virginale? « quelle loi, quelle page de l'Ancien Testament

[1] De Laud. B. M. V. Serm. IV.

« vous avait appris à vivre de la vie des anges
« dans un corps mortel? où aviez-vous lu que
« *les vierges seules chantent le cantique nouveau*
« *et qu'elles suivent l'agneau partout où il va?*
« Pour vous, point de commandement, point de
« conseil, point d'exemple antérieur. L'onction
« divine vous a enseigné toute vérité. La parole
« de Dieu elle-même, vivante, opérante, vous
« avait éclairée avant de se revêtir de votre chair
« et de se faire votre fils..... Préparez donc votre
« sein; ouvrez votre cœur! *Celui qui est tout-puis-*
« *sant va accomplir en vous de grandes choses.*
« Vous ferez cesser l'anathème qui pèse sur votre
« peuple; et au lieu de tristes gémissements, on
« entendra les générations vous proclamer bien-
« heureuse!... Ne craignez donc point, n'hésitez
« point d'accepter le titre de mère! Vous conce-
« vrez, il est vrai; mais vous concevrez sans
« péché; vous ne connaîtrez point d'hommes,
« mais vous aurez un fils. La lumière éternelle
« sera le fruit de vos entrailles; l'amour éternel
« du Père sera le gage de votre chasteté. Vierge
« féconde, épouse immaculée, chaste mère...
« vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le
« fruit de vos entrailles est béni![1] »

La Vierge a compris le mystère; elle a consenti; le mot est prononcé: *Fiat.* Et ce Fiat,

[1] De Laud. B. V. 3e serm.

sublime comme le *Fiat Lux* qui créa la lumière du monde, appelle le soleil des esprits et dissipe les ombres de la mort. *Voici la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre parole!* Elle a dit; et les vertus des cieux tressaillent; les divines miséricordes descendent sur la terre: *Le Verbe s'est fait chair, il a habité parmi nous.* Et les anges, les célestes amis de l'homme, chantent les merveilles de la réconciliation, et s'écrient dans leurs extases: *Gloire à Dieu au plus haut du ciel, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté!* Ainsi au Fiat de la création, prononcé par Dieu, répond le Fiat de la rédemption qui sort de la bouche de Marie!

Saint Bernard déploie avec magnificence la chaîne de grâces qui désormais va relier l'homme à son Dieu, et dont Marie est le premier anneau.

« La vie éternelle est une source intarissable « qui enivre le ciel: elle épanche ses eaux vives qui « retombent avec impétuosité du Liban. Quelle « est cette source de vie? c'est le Seigneur Jésus-« Christ..... Les eaux sont venues jusqu'à nous; « elles ont arrosé les places publiques, bien que « l'étranger ne s'y désaltère point. Un canal nous « les amène du ciel, et les grâces en découlent « selon la mesure de nos soupirs, pour rafraîchir « nos cœurs affamés.... Vous avez déjà compris « ma pensée; vous savez quelle est celle qui a reçu « cette parole: *Salut, pleine de grâce!* Si les cou-

« rants de la grâce ont manqué trop longtemps « au genre humain, c'est que Marie, appelée par « tant de vœux, n'était pas là encore et n'intercé« dait point pour nous.... Par quelle voie est-elle « arrivée à cette source? Par la véhémence de ses « désirs, par la ferveur de sa piété, par la pureté « de sa prière; car, dit l'Écriture, *la prière du « juste pénètre dans les cieux*. Or, qui donc est « juste, si Marie ne l'est pas? Marie du sein de « laquelle s'est levé le soleil de justice! Marie à « qui il fut dit : *Vous avez trouvé grâce devant « Dieu!*... Oui, un précieux parfum a été répandu « sur Marie; mais avec une telle plénitude qu'il « déborde de toutes parts avec la plus grande « profusion. Déjà nous le goûtons; déjà nos visages « se dilatent sous les flots de cette huile sacrée; « déjà nous nous écrions : *Votre nom s'étend de « génération en génération; il est comme une huile « répandue*[1]!

« O hommes, contemplez le dessein de Dieu, « le dessein de la sagesse, le dessein de la piété. « Voulant arroser l'aire, il verse d'abord la rosée « sur la toison; et devant racheter le genre hu« main, il présente le prix du monde à Marie. « Pourquoi cela? Peut-être est-ce pour apaiser la « plainte de l'homme, et pour que la première « femme fût excusée par cette autre femme. Mais

[1] Cant. cant. I.

« considérez plus attentivement l'honneur et l'a-
« mour que nous devons rendre à Marie, le
« Seigneur ayant placé en elle tout bien, afin que
« si nous trouvons en nous quelque vertu, quel-
« que grâce, nous reconnaissions en être redeva-
« bles à celle dont la surabondance est venue
« jusqu'à nous.... Aussi, du fond le plus intime
« de notre cœur, de toutes les affections de nos
« entrailles, de tous nos vœux les plus ardents,
« célébrons la gloire de Marie. Telle est la volonté
« de celui qui a voulu que nous obtenions tout
« par Marie. En tout et partout, devenue notre
« providence, elle apaise nos alarmes, elle ex-
« cite notre foi, stimule notre confiance, chasse
« le désespoir, relève notre courage. Que la
« crainte soit bannie! La Vierge nous a donné Jésus
« pour médiateur; redouteriez-vous d'aller à lui?
« Il est votre frère, il est votre chair; il a passé
« par toutes les tentations, excepté par le péché,
« afin d'exercer sa miséricorde. Si vous tremblez
« devant sa majesté divine, parce que, tout en se
« faisant homme, il est resté Dieu, et si vous
« cherchez une protection auprès de lui, recourez
« à Marie. Le fils exaucera la mère; le père exau-
« cera le fils. Mes bien-aimés! c'est là l'échelle
« des pécheurs; c'est là ma confiance, le motif
« de toute mon espérance: *Vous avez trouvé grâce*
« *devant Dieu*, dit l'archange. Oui, voilà notre
« félicité! elle a trouvé grâce, et toujours elle

« trouvera grâce, et nous n'avons besoin que de
« la grâce. La Vierge sage ne demande point la
« sagesse comme Salomon, ni les richesses, ni les
« honneurs, ni la puissance; elle demande la
« grâce, et c'est la grâce qui nous sauve [1]. »

On peut saisir dans ces ravissantes pages la pensée qui domine saint Bernard. Marie, dépositaire de la grâce divine, la répand sur tous ceux qui l'invoquent. Elle en possède la *plénitude;* car, dit l'Évangile, elle est *pleine de grâce.* Or, cette plénitude n'est point pour la Vierge toute seule, mais de son cœur elle efflue et se déverse avec abondance sur ses enfants; c'est ce que le saint docteur ne cesse de redire dans une infinité de passages. Nous ne pouvons résister à le citer encore.

« Qu'on ne parle plus de votre bonté miséricor-
« dieuse, ô Marie, si un seul homme peut se sou-
« venir de vous avoir invoquée dans ses nécessités
« sans avoir été exaucé [2]! Nous nous réjouissons
« de toutes vos vertus; mais votre charité est plus
« chère à vos enfants. Nous célébrons votre vir-
« ginité; nous exaltons votre humilité; mais votre
« charité compatissante a quelque chose de plus

[1] In B. V., Deipar.

[2] *Sileat misericordiam tuam, Virgo beata, si quis est, qui invocatam te in necessitatibus suis, sibi meminerit defuisse,* etc. C'est dans cette homélie que se trouvent éparses les paroles dont on a composé la salutaire invocation de saint Bernard, devenue célèbre et à jamais mémorable sous le titre de *Memorare.*

« consolant pour ceux qui souffrent; nous y pen-
« sons avec plus d'amour, nous l'implorons avec
« plus de confiance. C'est elle qui a obtenu la ré-
« novation du monde, le salut des hommes. Qui
« donc, ô femme bénie, pourra jamais sonder l'é-
« tendue, la latitude, la sublimité, la profondeur
« de cette charité? Son étendue : elle vient en aide
« à tous ceux qui l'invoquent; sa latitude : elle
« remplit l'univers; sa sublimité : elle monte dans
« la cité de Dieu; sa profondeur : elle descend
« parmi ceux qui dorment dans les ténèbres, et les
« rappelle au jour. Par votre charité, ô Vierge
« bienheureuse, le ciel se peuple, l'enfer se vide,
« les ruines de Jérusalem se réparent, la vie
« est rendue aux morts qui l'attendent..... Que
« notre âme, dévorée de soif, se hâte donc de
« puiser à cette source! Que notre misère s'adresse
« donc à cette grande miséricorde... Que votre
« charité, ô Marie, daigne faire connaître au monde
« la grâce que vous avez trouvée devant Dieu, en
« obtenant par vos saintes prières le pardon aux
« coupables et la délivrance de ceux qui gémissent
« dans les périls. Qu'en ce jour de solennité et de
« joie, vos humbles serviteurs, invoquant votre
« doux nom de Marie, ô reine clémente! reçoivent
« par vous la grâce de Jésus-Christ, votre fils,
« notre Seigneur, qui, étant Dieu, soit béni dans
« tous les siècles[1]. »

[1] S. Bern. in Assumpt. B. M., Serm. v.

La noble vierge de Sion, devenue l'objet des amours de Dieu et des hommes, a dû représenter, dans sa forme terrestre, le type d'une beauté parfaite[1]. En elle ne se trouvait aucune des causes qui flétrissent la nature humaine et la rendent difforme. Elle possédait au contraire, avec la pureté d'une vie sans tache, ces vertus intérieures d'où naissent les grâces du visage et les reflets du ciel. L'auréole qui rayonnait sur son front virginal, la douceur pénétrante de ses regards, la bonté, la bienveillance maternelle et suave répandue sur sa physionomie; la candeur, la divine humilité, la sainteté, les perfections surhumaines qui respirent dans toute sa personne, et jusqu'à l'expression de ses mains vénérables qui distillent la grâce et la lumière, tous ces traits, tous ces aspects ravissent l'âme qui contemple Marie. A la pensée d'une beauté si majestueuse, la terre n'a plus de charmes, les scènes du monde s'évanouissent, et toutes les autres beautés s'effacent comme les astres de la nuit à l'apparition de l'aurore et au lever du roi des astres.

Les témoignages de ceux qui ont eu recours à Marie publient les miséricordes qui leur ont été faites; d'autres témoignages, non moins irrécusables, racontent les effets surprenants de l'intervention visible de la Mère des hommes; mais les uns n'ont point de termes pour exprimer leur gra-

[1] *Tota pulchra es*, dit le Cantique des cant., IV, 7.

titude; les autres n'ont point de mots pour dire leur admiration. Saint Bernard, à qui la Vierge s'était révélée dans une vision extatique, en conserva toute sa vie une émotion si forte qu'elle éclate dans tous ses discours. Pour en donner une idée, il faudrait transcrire ici les méditations sublimes sur le *Salve Regina*, plus onctueuses que tout ce qui jamais a été dit et écrit sur Marie; il faudrait transcrire encore les panégyriques et les louanges prononcés en l'honneur de la Mère de Dieu. Mais, limité par le cadre de cet ouvrage, nous nous bornerons à quelques fragments extraits des homélies sur l'assomption.

« Aujourd'hui la glorieuse Vierge, quittant la « terre; comble de joie les heureux habitants du « ciel. En effet, si l'âme d'un enfant qui n'avait point « encore paru au jour s'est dilatée d'allégresse à « la parole de Marie, quel dut être le bonheur des « esprits célestes quand ils purent entendre sa « voix, contempler son visage, jouir de sa pré- « sence! L'aspect de Marie réjouit l'univers; et la « divine patrie elle-même brille d'un nouvel éclat, « à la lumière du flambeau virginal.... Notre Reine « nous a précédés; elle est montée pour nous pré- « parer une demeure; elle est notre avocate: « comme mère de notre juge et mère de notre mi- « séricorde, elle traitera avec autant d'aisance que « de puissance les choses de notre salut. Aujour- « d'hui nous présentons au Seigneur un don pré-

« cieux, afin que par ce gage d'alliance, offert et
« accepté, l'humanité soit unie à la Divinité, la terre
« au ciel, la faiblesse à la force toute-puissante. Du
« fond de notre vallée, un fruit excellent s'est élevé
« vers les cieux, d'où descendent les dons parfaits.
« Arrivée au port, la Vierge répandra ces dons sur
« les hommes. Pourquoi supposer un refus? La
« puissance ne saurait lui manquer, ni la volonté.
« Elle est la reine des anges; elle est miséricor-
« dieuse; elle est la mère du Fils de Dieu. Rien ne
« peut donner une plus haute idée de la grandeur
« de son pouvoir et de sa charité que ce dernier
« titre: car on ne peut douter des égards du fils
« pour la mère, ni de la charité d'une mère au
« sein de laquelle l'Amour lui-même a reposé per-
« sonnellement....

« Oui, celui qu'elle avait reçu à son entrée dans
« le monde, la reçoit aujourd'hui à son entrée
« au ciel. Mais avec quel honneur! quelle magni-
« ficence! Sur la terre, nul lieu n'était plus digne
« du Fils de Dieu que le temple du sein virginal;
« au ciel, aucune place n'est plus digne de la
« Vierge sacrée que le trône où le Fils de Dieu l'a
« fait monter en ce jour..... Et qui concevra dans
« sa pensée avec quelle gloire s'est élevée la Reine
« du monde, avec quelle religieuse affection la
« multitude des divines légions est venue à sa ren-
« contre, avec quels concerts angéliques elle a été
« conduite au trône de la royauté; avec quels em-

« pressements, quels embrassements elle a été ac-
« cueillie par son Fils, et comment elle a été exal-
« tée au-dessus de toutes les créatures, selon
« l'honneur qui convenait à une telle mère, et la
« majesté qui convenait à un tel fils!.... Plus les
« grâces dont elle avait été comblée sur la terre
« étaient abondantes, plus sa grandeur au ciel est
« sublime. *Si l'œil n'a point vu, si l'oreille n'a*
« *point entendu, si l'esprit de l'homme ne saurait*
« *comprendre ce que Dieu a préparé à ceux qui*
« *l'aiment*, qui dira ce qu'il a préparé à Marie, sa
« mère, qui l'aima plus que tous? Oui, bienheu-
« reuse, et mille fois bienheureuse la Vierge
« Marie, soit qu'elle conçoive le Fils de Dieu sur la
« terre, soit que le Fils de Dieu la reçoive au ciel[1]. »

Ces contemplations, si vivement exprimées, remplissaient saint Bernard d'une confiance sans bornes dans la protection de Marie. Au seul nom de Marie, son amour s'enflamme, son espérance vole vers le ciel; il invoque, il supplie, il expose tous ses vœux et les besoins de tous les hommes. Encore une citation, et nous terminerons ce chapitre.

« *Glorieuses sont les choses qui ont été dites de*
« *vous*[2], ô cité, Mère de Dieu!... Non, il n'est
« point de langue, point de paroles chez aucune

[1] In Assumpt. B. V., Serm. I.

[2] *Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei. Psal.*, 86.

« des nations qui vivent sous le soleil, qui puissent
« célébrer la grandeur de votre puissance. O
« pieuse, ô majestueuse, ô tout aimable Marie!
« vous ne pouvez être nommée sans enflammer
« d'amour. La pensée ne peut se porter vers vous
« sans que le cœur qui vous aime n'éprouve un
« redoublement de tendresse; jamais vous ne
« venez à notre mémoire sans nous remplir de
« cette sainte joie qui vous est donnée de Dieu. Et
« maintenant, ô notre souveraine, nous crions
« vers vous de toutes les forces de notre âme:
« aidez notre faiblesse! enlevez notre opprobre!
« Voyez cette tunique qui nous enveloppe: c'est
« la robe d'Eve, notre mère; elle nous l'a trans-
« mise dans notre malheur; elle a recouvert de sa
« confusion la chair de ses fils, comme d'un vê-
« tement; elle a fait germer ici-bas la semence
« d'un double mal; elle a déposé l'injustice dans
« notre âme et l'iniquité dans notre corps, et la
« mort partout. O funeste héritage! déplorable
« infirmité de la nature humaine!.... Qui donc
« nous délivrera de la corruption de ce vêtement?
« La grâce de notre Sauveur Jésus-Christ, votre
« Fils, ô Marie! Lui qui pour guérir nos infir-
« mités s'est fait infirme; qui, pour donner la
« mort à notre mort, a livré, à nous pécheurs,
« sa vie innocente. C'est vous, ô bienheureuse
« Vierge, qui parlerez au cœur de Jésus-Christ,
« vous qui reposez au milieu des secrets embras-

« sements de ce Fils bien-aimé et qui jouissez si « pleinement de ses familiers entretiens! Parlez, « votre Fils écoute; il exaucera toutes vos de- « mandes. Invoquez son saint nom sur nous, afin « que nous soyons guéris de l'ancienne lèpre du « corps et de l'âme. Qu'à votre prière, notre jeu- « nesse se renouvelle comme la jeunesse de l'aigle; « et que d'une voix nouvelle, mêlés à de nou- « veaux frères dans ces lieux où tout est nouveau, « nous chantions sur les cymbales de la jubilation « le cantique nouveau, le cantique de l'éternelle « joie! Que le voile tombe de nos yeux, et que « nous contemplions la gloire de Notre-Seigneur, « absorbés dans l'immense océan de la lumière « divine; afin qu'unis à l'esprit du Seigneur et à « notre Dieu, par les liens de l'amour, nous ne fas- « sions qu'un avec lui. O Marie! obtenez-nous « cette grâce par vos demandes auprès de Jésus- « Christ Notre-Seigneur, à qui louanges, gloire, « actions de grâce sont dues dans les siècles des « siècles [1]! »

[1] S. Bern. Serm. panegyr.

CHAPITRE XXXVI.

Suite des écrits sur la très-sainte Vierge. Harmonie de ces écrits avec ceux des Pères de l'Église.

Saint Bernard, dans une courte préface ajoutée à ses homélies sur la mission de l'archange auprès de la royale Vierge de Nazareth, déclare qu'il n'a point prétendu écrire des choses nouvelles, mais qu'il s'est contenté de reproduire les sentiments des saints Pères [1].

Ne semble-t-il point que cette déclaration soit dictée par l'Esprit de Dieu pour répondre à ceux qui, quelques siècles plus tard, soutiendront que le culte de Marie a commencé au moyen âge, et que l'abbé de Clairvaux en a été le principal promoteur?

Notre but, dans ce chapitre, est de vérifier l'assertion de notre saint, en montrant l'accord de ses

[1] Hom. super *Missus est.*

écrits avec ceux des plus anciens et des plus illustres docteurs de l'Église. Que si la critique nous reprochait ici quelques longueurs, nous donnerions pour excuse les paroles mêmes de Bernard, tirées de la préface que nous venons de citer. « Ceux, dit-il, qui m'accusent d'avoir fait un tra« vail superflu, sauront que je l'ai entrepris, moins « pour interpréter l'Évangile que pour saisir l'oc« casion de parler de ce que j'aime; si je suis cou« pable de satisfaire en ce point à ma dévotion « particulière plutôt que de rechercher l'avantage « commun, la douce Vierge sera assez puissante « auprès de son Fils miséricordieux pour m'obtenir « mon pardon. »

Sans doute, l'âme pieuse et fidèle, nourrie de la sève du christianisme, et instruite au dedans d'elle-même par l'onction de l'Esprit saint, n'a pas besoin de démonstrations pour justifier le culte qu'elle rend à la Mère du Seigneur; lors même que l'Évangile eût gardé le silence sur ce culte filial, le cœur l'eût deviné : car l'amour de Marie naît au cœur en même temps que la foi en Jésus-Christ; et cet amour ne s'enseigne point, pas plus qu'on n'enseigne aux enfants à aimer leur mère.

Il ne faut donc pas demander aux siècles primitifs de l'Église un enseignement doctrinal sur la dévotion des fidèles envers l'auguste Marie. On ne se doutait point, aux heureux jours où la religion était dans la vie pratique, plus que dans la

polémique et dans les livres, qu'il fût nécessaire de soutenir par des arguments, la plus simple de toutes les vérités.

Mais si le culte de la Vierge n'a point été systématiquement formulé, toujours cependant il a existé; les monuments de l'antiquité le proclament; les plus anciennes liturgies du monde chrétien en font foi[1]; et il n'est pas un seul Père de l'Église, pas un seul docteur, à quelque siècle qu'on remonte, qui, dans ses discours ou dans ses écrits, ne laisse échapper des aspirations ardentes au souvenir de Marie.

Nous lisons dans les œuvres de saint Denys l'aréopagite des choses remarquables sur la beauté de la Vierge bien-aimée. L'heureux disciple de saint Paul l'avait vue durant qu'elle vivait encore sur la terre : « A son aspect tout divin, écrit-il, je me sentis environné d'une splendeur étincelante, et mon âme se trouva pénétrée d'une clarté si pure, inondée d'un si doux parfum de vertus, que ni mon corps, ni mon esprit stupéfait, ne purent soutenir une si vive émotion. L'usage des sens m'abandonna, et les puissances de mon âme succombèrent, à la vue de cette incomparable majesté. Dieu qui résidait dans la fille de David m'est

[1] Dans toutes les liturgies du premier âge, la Vierge est nommée, invoquée au saint sacrifice. On peut consulter la liturgie attribuée à saint Jacques, celle de saint Jean-Chrysostôme, celle des Éthiopiens, et celle des Grecs encore en usage aujourd'hui.

témoin que si je n'avais été instruit par l'Évangile, je l'aurais prise pour une divinité; et je ne puis concevoir, même dans les bienheureux du ciel, un plus grand bonheur que celui qui m'enivrait à ces moments fortunés, tout indigne que je suis [1].»

Le seul titre de *Mère de Dieu,* donné à Marie dès l'origine de l'Église, atteste l'honneur et la singulière vénération dont elle était l'objet au milieu des chrétiens. Cette divine qualification, à laquelle on ne saurait assigner aucune date postérieure aux siècles apostoliques, se trouve d'ailleurs dans les écrits de saint Ignace d'Antioche [2], le héros de la foi primitive, dans les œuvres de saint Irénée et dans celles du grand saint Athanase. Julien l'apostat reproche éternellement aux chrétiens de donner ce titre à Marie, précieux reproche qui fera éternellement la gloire de l'Église [3]. Au cinquième siècle, quand les évêques de la catholicité, réunis au grand concile d'Éphèse, sous la présidence de saint Cyrille d'Alexandrie, ren-

[1] Voici en quels termes les anciens historiens grecs du XIII[e] siècle rapportent les paroles de saint Denys : « *Unde Dionysius cum ad eam videndam introductus fuisset, vidit tantum splendorem, et angelorum multitudinem innumerabiliter super eam, et propriam Virginem (ipsam Virginem) tanta luce fulgere, ut dixisse referatur, quod eam, ut Deum, adorasset præ magnitudine gloriæ, quam videbat, nisi evangelica fuisset fide coactus.* » (In op. sancti Dionys. Ed. Venetiis, 1756. Tom. 2, p. 118.) Les mêmes paroles sont rapportées dans les commentaires de Rickelius, cap. 3. *De Divinis nominibus,* art. 16.

[2] Ad Ephes.

[3] Voy. la Bletterie, Vie de Julien l'apost., pag. 371, note.

dirent d'une voix unanime un éclatant témoignage à la maternité divine, les acclamations de joie, poussées par le peuple d'Éphèse, et répétées jusqu'aux extrémités du monde, étouffèrent les voix discordantes qui, pour la première fois, avaient élevé un doute sur ce dogme sacré.

Saint Irénée, l'apôtre des Gaules, enseigna hautement au second siècle ce que saint Bernard écrivait au douzième :

« La Vierge, qui porta le Créateur dans son sein, dut anéantir, par son obéissance parfaite, aux pieds de l'arbre de la croix, la sentence de mort que la désobéissance d'Ève avait attirée sur nous, au sujet de l'arbre de la science du bien et du mal. Ève s'était laissé séduire par un ange pour s'éloigner de son Dieu et pécher contre son verbe; Marie se laissa instruire par un ange et apprit de sa bouche qu'elle s'unirait à Dieu, en obéissant à son verbe.... Si donc le genre humain tout entier s'est perdu par Ève, encore vierge, nous le voyons aujourd'hui sauvé par une autre vierge, la soumission de l'une ayant servi d'antidote et de contre-poids à l'insubordination de l'autre.... La prudence du serpent fut vaincue par la simplicité de la colombe; et ainsi tombèrent les chaînes qui nous attachaient à la mort par une funeste nécessité [1]. »

Les rapprochements entre Ève et Marie avaient

[1] S. Iren. lib. v, cap. 19.

frappé aussi saint Épiphane, au quatrième siècle. Il se demande, en expliquant la Genèse, pourquoi la coupable Ève est appelée la mère des vivants: « Qu'est-ce à dire? s'écrie le saint. Ève n'avait pas ce beau nom quand elle habitait le paradis, et on l'appelle mère des vivants après qu'elle est condamnée à n'enfanter que des générations mortes! C'est qu'elle fut ainsi nommée mystérieusement à cause de Marie, dont elle est la figure, Marie étant véritablement la mère des vivants, puisqu'elle est la mère de tous les hommes auxquels son enfantement a donné la vie [1]. »

Tertullien apporte, dans l'interprétation de ce mystère, son énergie habituelle : « De même que dans Ève encore vierge, la parole du démon avait produit des fruits de mort, de même la parole de Dieu, dans une autre vierge, produit des fruits de vie; et ainsi le sexe qui a commencé tous nos malheurs, est appelé à les réparer et à devenir l'instrument de notre salut [2]. »

Dans les touchantes poésies de saint Ephrem, le docteur de la Syrie, nous trouvons les mêmes inspirations, les mêmes élévations qui se retrouvent, huit siècles plus tard, dans les homélies de saint Bernard. Il contemple avec transport la gloire éminente de la Vierge élevée au-dessus de toutes les existences, et, la saluant avec l'archange, il lui

[1] S. Epiph. *Advers. hæres.* tom. VII, 38.
[2] Tertul. De carne Jesu-Christi, cap. 21.

dit : « O Vierge sainte et immaculée! ô Marie, mère de mon Dieu! vous êtes la reine des cieux et de la terre, l'espérance des affligés, notre protectrice pleine de grâce, pleine de gloire et de vertus; vous êtes entourée d'une auréole plus radieuse que le soleil; vous êtes couronnée de plus d'honneurs que les chérubins, de plus de sainteté que les séraphins, et vous êtes plus élevée que toutes les créatures célestes; vous avez été l'unique espérance de nos pères, la joie des prophètes, la consolation des apôtres, la gloire des martyrs, l'honneur de tous les saints.... O Vierge qui apportez aux hommes la lumière! ô puissante consolatrice! ô la plus sainte et la plus accomplie des créatures! à quoi vous comparerai-je? C'est vous qui êtes cet encensoir d'or d'où s'exhalaient des parfums si doux! Vous êtes la lampe qui, nuit et jour, éclairait le sanctuaire; vous êtes l'urne qui renfermait la manne du ciel, la table sur laquelle était écrite la loi de Dieu; vous êtes l'arche de la sainte alliance; vous êtes le buisson ardent qui brûlait sans se consumer; vous êtes la tige de Jessé qui porte la plus belle de toutes les fleurs; et cette fleur, c'est votre Fils. Ce Fils est à la fois Dieu et homme; et vous, vous êtes sa mère!....»

Ephrem continue : « C'est par vous, ô Vierge mère, que nous avons été réconciliés avec notre Dieu; vous êtes l'espérance des pécheurs et la ressource de ceux qui manquent de secours; vous

êtes le port où les malheureux naufragés abordent avec sûreté; vous êtes la consolation du monde, l'asile des orphelins, la rançon des captifs, le soulagement des malades, le baume des infirmes, le salut de tous. En vous le solitaire se repose en paix; en vous l'homme du monde retrouve appui et repos. Nous venons donc, ô sainte Mère de Dieu, nous réfugier sous les ailes de votre protection; couvrez-nous de votre miséricorde; ayez pitié de nous. Oui, les yeux baignés de larmes, nous vous supplions d'intercéder pour nous, afin que votre Fils, notre clément Sauveur, ne nous rejette point à cause de nos péchés, et ne nous retranche point comme des arbres stériles [1]....»

«La divine incarnation, dit ailleurs saint Ephrem, a fait du sein de Marie un ciel où réside la divinité.... Seule, parmi toutes les femmes, elle a été choisie pour être l'instrument de notre salut; à Marie viennent aboutir tous les oracles des justes et des prophètes. C'est d'elle qu'est sorti l'astre lumineux qui a éclairé tous les hommes assis dans l'ombre de la mort. Nous pouvons appeler Marie le sanctuaire du Fils de Dieu, nouveau ciel dont il est parlé dans l'Apocalypse, où le roi des rois établit sa demeure; une vigne d'où s'épanche un baume délicieux; une source jaillissante du ciel d'où se répandent les eaux vives [2]....»

[1] S. Ephr., serm. de laud. B. V.

[2] Id. Tom. III. p. 607 et 629 *passim*. Ed. Rom. ex typog. Vatic.

Un autre écrivain des premiers siècles, saint Méthodius, nous a laissé des pages ardentes sur la souveraine des anges. Il la loue et l'implore par les plus vives expressions d'une âme profondément touchée : « Comment pourrai-je célébrer votre magnificence avec des paroles dignes de vous, ô Mère vierge et Vierge mère ? Ah ! vous êtes trop élevée au-dessus des hommes pour que la langue des hommes puisse chanter des louanges dignes de vous ! O fille de David, mère de mon Seigneur et de mon Dieu, je veux du moins vous louer dans la langue de vos pères ; je n'emploierai que des pensées et des images empruntées des livres sacrés. Bienheureuse tige de Jessé ! le Seigneur est avec vous, *car il s'est consacré en vous un tabernacle.* C'est en vous, ô Marie, que toutes les promesses, toutes les espérances que Dieu avait données à nos ancêtres, ont eu leur accomplissement ; car c'est par vous que le Seigneur s'est fait *Emmanuel*, c'est-à-dire, *Dieu avec nous*.... Oui, Dieu, qui se suffit éternellement à lui-même, a néanmoins reçu quelque chose de vous ; il a reçu de vous un corps semblable aux nôtres ; et c'est de vous que le Tout-Puissant, pour accomplir ses desseins, a en quelque sorte tiré tout ce qu'il lui fallait pour se faire homme. Quoi de plus sublime ! quoi de plus merveilleux ! Oui, c'est vous qui lui avez fourni le corps adorable au moyen duquel mes yeux ont pu contempler mon Dieu. Salut, ô salut, mère et ser-

vante de Dieu, la seule créature à qui Dieu a voulu être en quelque sorte redevable! Il nous dit : *Honorez votre père et votre mère ;* et lui-même, qui nous donne ce précepte, ne l'observera-t-il pas envers celle dont il a reçu la naissance, envers celle qu'il a élevée au plus haut des cieux par la gloire dont il l'a entourée?

« O vous qui êtes le temple du Très-Haut, le sanctuaire vraiment admirable où Dieu lui-même est venu habiter, nous ne vous offrons point de vaines louanges, et ce ne sont point de futiles éloges que nous prononçons en votre honneur; les faits eux-mêmes sont les titres de votre gloire : vous avez nourri notre Sauveur de votre lait virginal, après avoir revêtu sa divinité d'un corps formé de la substance même du vôtre. Comment serait-il possible de vous louer autant que vous en êtes digne [1]?... »

Écoutons maintenant l'austère saint Jérôme, qui exalte la puissance de Marie, et se réjouit des fêtes que toutes les églises célébraient en son honneur :

« Qui pourrait douter que celle qui fut choisie pour recevoir dans son sein le prix de notre rédemption, ne soit assez puissante pour nous obtenir le bienfait de notre délivrance? C'est donc à bien des titres que nous nous efforçons de la célé-

[1] S. Methodius, *in Purif.* *B. V.* — Ce saint évêque, auteur d'un livre intitulé : *Banquet des Vierges*, fut un des plus illustres martyrs de la persécution de Dioclétien.

brer dans nos assemblées, puisque nous lui sommes redevables de l'heureux commerce du ciel avec la terre.....

« O mère de mon Dieu! quelle gloire est la vôtre! Vous avez conçu, dans votre sein virginal, l'auteur de la vie; vous avez couvert de vos maternels baisers les lèvres de Jésus encore teintes de votre lait; et quoiqu'il fût votre créateur et votre maître, vous l'avez vu sous la forme d'un enfant s'attacher à vous en essayant ses premiers pas, et remplir votre cœur d'une joie ineffable. O heureux enfantement! tu as fait l'allégresse des anges, l'attente de tous les saints. Le genre humain tout entier, enveloppé dans une même réprobation, avait besoin de toi pour être déchargé du poids de cet anathème. »

Saint Jérôme, après avoir épuisé les mâles accents de son éloquence pour rendre les impressions dont son âme était pleine, cherche dans la nature de suaves harmonies et des images poétiques pour offrir à Marie un tribut de louanges: « C'est vous, reine des grâces, qui faites accourir les chœurs des vierges auprès de la source des eaux vives, à travers les chemins semés de lis blancs comme la neige, et parés de toutes les richesses du printemps. Dans les régions sublimes, habitées par les bienheureux, vous êtes assise à la première place, au milieu de fleurs humectées par la rosée divine, comblée de toutes les délices

du paradis; et vos mains immortelles se plaisent à cueillir des roses qui ne se flétriront jamais. Votre voix, unie aux chants des anges et aux hymnes des archanges, ne cesse de répéter avec eux: Saint, saint, saint!... Mais, que fais-je? comment célébrer la céleste Marie? Si je vous appelle la mère des nations, ce n'est pas assez; si je vous appelle la vive image de Dieu, je n'énonce qu'un fait; si je vous appelle la nourrice d'un Dieu, je ne dis rien que ce qui est rigoureusement vrai : oh bienheureuse mère, nourrissez donc celui qui est notre nourriture; nourrissez celui qui fait les délices des anges.... Ah! souvenons-nous qu'en mettant au monde celui qui est notre frère, Marie est devenue véritablement notre mère; et qu'ainsi, plus elle est élevée en puissance et en gloire, plus nous devons ressentir les effets des sollicitudes du cœur de Marie [1] »

Les sollicitudes de ce cœur de mère se montrent, en effet, dans toute l'histoire évangélique; et comme le répète fréquemment saint Bernard, la grâce dont Marie est pleine a débordé dans tous les siècles; la miséricorde, dont elle est l'inépuisable canal, *se répand de race en race, de génération en génération, élevant les petits et les humbles, abaissant les grands et les superbes, rassasiant ceux qui sont affamés, et renvoyant vides ceux qui étaient dans*

[1] S. Hieron. in Assump. B. V. *passim.*

l'abondance, selon la promesse que le Seigneur a faite à Abraham.

L'illustre saint Athanase a développé les mêmes sentiments avec une grande énergie :

« L'Esprit saint, dit-il, pénétra dans le sein de « la Vierge, avec toutes les vertus inséparables de « sa divine essence, la remplissant, l'imprégnant, « pour ainsi dire, tout entière de sa grâce, *gratia* « *plena*, et la comblant de perfections; ce qui est « signifié par ces mots : *La vertu du Très-Haut* « *vous couvrira de son ombre.* Que cette vertu toute- « puissante soit demeurée unie à elle depuis sa con- « ception et après son enfantement et tout le temps « de sa vie, c'est de quoi nous sommes persuadés; « car je ne saurais croire que cette plénitude de « grâces n'ait été que passagère dans la sainte Vierge; « non, mais cette grâce lui a été communiquée « pour tous les temps. De même, ce n'est pas seu- « lement pour une seule fois que la vertu du Très- « Haut l'a couverte de son ombre; mais cette vertu « l'environne encore à présent et toujours; en « sorte que, par la présence du Saint-Esprit, elle « est éternellement pleine de grâces [1]. »

Saint Cyrille, patriarche d'Alexandrie, qui, en l'année 431, alléguait l'autorité de saint Athanase en faveur du culte de la mère de Dieu, termine son discours par cette sublime invocation :

[1] S. Athan. *De sanctiss. Deipara*, in op. 1698.

« Je vous salue, Marie, mère de Dieu, trésor de « l'Univers! Je vous salue, vous qui, dans votre « sein virginal, avez renfermé l'incompréhensible; « vous par qui la sainte Divinité a été glorifiée et « adorée; vous par qui la voix précieuse du Sau- « veur est exaltée par toute la terre; vous par qui « le ciel triomphe, les anges se réjouissent, les dé- « mons sont mis en fuite, le tentateur est vaincu, « la créature coupable élevée jusqu'au ciel; vous « par qui les fidèles obtiennent le baptême et sont « oints d'une huile de joie; vous par qui toutes « les églises du monde ont été fondées; vous enfin « par qui le Fils unique de Dieu, vraie lumière du « monde, a éclairé ceux qui étaient ensevelis dans « les ténèbres de la mort.... Est-il possible de louer « dignement l'incomparable Marie [1] »

Tels étaient les hommages, tels sont les fervents témoignages que les docteurs des temps primitifs rendaient à Marie! Encore n'avons-nous pu qu'effleurer les archives des siècles; car il faudrait plusieurs volumes pour transcrire les invocations, les actions de grâces, les panégyriques, les homélies pleines de douceur et de lumière, qui se trouvent dans saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, saint Jean Chrysostôme, saint Ambroise, saint Augustin, saint Jean Damascène, saint Fulgence, dans toutes les œuvres des écrivains sacrés. Comment

[1] S. Cyrill., in opera, tome 3.

les prédicateurs de l'Évangile eussent-ils gardé le silence sur Marie, en prêchant la naissance de Jésus-Christ? Comment leur eût-il été possible de contempler le divin agneau, expirant pour les péchés du monde, sans parler de la Vierge vénérable qui était là, comme Abraham, sacrifiant son fils unique! Elle était là debout, aux pieds de la croix, dans l'attitude du prêtre qui offre la victime, obéissant comme son fils, et obéissant jusqu'à la mort! Comment exposer ces douloureux mystères sans donner une larme à la mère des douleurs? Se pourrait-il qu'il y eut des églises, portant le nom d'églises chrétiennes, où Marie fût oubliée? Peut-on oublier une mère?

Cependant ce que nous avons cité semble suffire au but que nous nous sommes proposé: le culte de la Mère de Dieu n'est point une dévotion née au moyen âge: il a existé dans tous les âges chrétiens, et saint Bernard n'a rien ajouté à la foi de l'Église. Mais ce que nous ne voulons point contester à notre saint, c'est son ardente piété. Jamais, ni avant ni après lui, personne n'a dit de Marie des choses plus aimables, plus tendres, plus onctueuses; nul mieux que lui ne célébra les prérogatives de la Vierge royale et les miséricordes de la divine Mère.

Nous terminerons ce chapitre par un dernier fragment de saint Bernard, qui résume tous les autres dans le nom de Marie, et les surpasse tous

par la magnificence du langage; ce n'est point un discours, c'est une prière, c'est un chant, c'est un concert de soupirs, c'est une poésie pleine de grâce et de vérité.

« *Et le nom de la Vierge était Marie.* Quelques « mots sur ce nom de Marie, dont la signification « désigne l'étoile de la mer... Elle est en effet la noble « étoile de Jacob qui brille dans les cieux, rayonne « dans les enfers, illumine le monde, échauffe les « âmes plus que les corps, consume les vices et « enflamme les vertus. Elle est belle, admirable, « cette étoile qui domine l'Océan; cet astre qui « étincelle de qualités, qui instruit par ses clartés. « O vous qui flottez au milieu du flux et du reflux « de la vaste mer, et qui ramez, plutôt que vous « ne marchez, au milieu des orages et des tempêtes, « regardez cette étoile, fixez-la si vous ne voulez « être submergé sous les flots. Quand les fureurs « de la tentation se déchaîneront contre vous, « quand vous serez environné de tribulations et « d'écueils, regardez Marie, appelez Marie. Quand « vous gémirez sous la tourmente de l'orgueil, de « la médisance, de la jalousie, criez Marie!.... Si, « accablé par l'énormité de vos crimes, confus des « plaies hideuses de votre cœur, épouvanté par la « crainte des châtiments, vous vous sentez enve- « loppé dans les nuages d'une sombre tristesse, « prêt à tomber dans l'abîme qui s'ouvre à vos « pieds, appelez Marie, regardez Marie. Dans les

« périls, dans les angoisses, dans les perplexités, « appelez Marie, dites : Marie! Que ce doux nom « ne soit jamais loin de votre bouche, jamais loin « de votre cœur; et, pour obtenir une part à la « grâce qu'il renferme, n'oubliez pas les exemples « qu'il vous rappelle. En suivant Marie, on ne « s'égare point, on ne désespère point. Si vous « lui tendez la main, elle vous soutiendra, elle « vous protégera, et vous ne chancellerez pas. « Sous sa conduite, point de fatigue; sous ses « auspices, point de naufrage. Comprenez Marie, « et vous verrez pourquoi il est écrit : *Et le nom « de la Vierge était Marie* [1]. »

[1] Super *Missus est*. 2 Hom.

CHAPITRE XXXVII.

Coup d'œil sur les hérésies du temps de saint Bernard.

A côté de la vérité, descendue du ciel, la terre exhale ses ténèbres. Si l'Église encourage le génie chrétien qui éclaire de son flambeau les voies de la science et de la piété, elle maintient, avec une puissance non moins admirable, l'intégrité de ces voies et la pureté de la lumière qui luit au milieu des obscurités du monde. Les doctrines désastreuses que l'esprit d'orgueil a enfantées dans tous les siècles prouvent la nécessité de cette sévère vigilance.

Ce serait un travail inutile, et peut-être impossible, que de retracer toutes les espèces d'aberrations de la raison humaine; car il n'est point d'erreur si absurde qu'elle n'embrasse, quand, dédaignant les traditions sacrées, elle suit ses propres lumières dans la recherche de la vérité : la

diversité des vices logiques pourrait être, en quelque sorte, posée en équation avec les nuances infinies des vices moraux; et ceux-ci, à leur tour, considérés sous le point de vue psychologique et physiologique, trouveraient sans doute leurs types dégradés dans la multiplicité des maux corporels. Cette triple manifestation du mal part originairement d'une même souche, et aboutit, chacune selon son espèce, à un fruit de mort. Chose remarquable! une époque d'immoralité amène ordinairement une période d'erreurs; et à la suite des égarements de l'esprit viennent les fléaux et les maladies corporelles. Ces trois séries de maux tiennent l'une à l'autre plus qu'on ne le pense, et se produisent l'une l'autre : les mœurs règlent l'esprit; l'esprit règle le corps; et en définitive la santé publique dépend des doctrines, comme les doctrines dépendent de la moralité. Il serait peut-être intéressant de partir de ce point de vue pour caractériser chaque siècle par la nature du mal qui le domine, et constater la transformation successive des influences qui s'insinuent dans le monde. Mais, sans vouloir insister sur cette observation, et pour nous en tenir au temps qui nous occupe, il est manifeste que le douzième siècle se distingue par la déviation de la raison humaine, et par la tendance hétérodoxe des spéculations de l'esprit. Cette tendance avait été préparée par la prédominance des mœurs barbares dans le siècle

précedent : elle eut pour conséquence, un siècle plus tard, des calamités physiques de tous genres et une ère de mortalité effrayante[1].

Ici nous nous bornerons à exposer les principales hérésies qui se produisirent au temps de saint Bernard; plus tard nous verrons Bernard aux prises avec elles.

La méthode d'Aristote, comme nous l'avons dit dans un chapitre précédent, fut le grand instrument à l'aide duquel tous les novateurs entreprirent de justifier leurs doctrines excentriques. L'espèce de fanatisme que l'étude des philosophes grecs avait fait naître dans les écoles du moyen âge poussait jusqu'à l'absurde les docteurs rationalistes. Les uns, entraînés par les séductions manichéennes, posaient en face de Dieu une nature primitive, coéternelle avec Dieu, assujettie dans son développement, aussi bien que Dieu lui-même, à des lois nécessaires et absolues[2]. D'autres, reproduisant les rêveries des Indiens et des gymnosophistes, voyaient dans la création l'objet éternel de l'amour divin, et reconnaissaient ainsi tous les êtres créés consubstantiels avec Dieu, panthéisme grossier qui confondait ensemble Dieu, l'homme et la nature[3].

[1] On connaît les étranges et nombreuses maladies qui éclatèrent à la fin du treizième siècle. Ce fut surtout sous le règne des Valois que les populations en furent décimées.

[2] Voyez d'Argentré, Collect. judic., t. I.

[3] S. Bern., in Cant., serm. 71. — Le panthéisme allemand, surtout l'é-

D'autres, et c'était la déviation la plus générale de l'esprit du siècle, portaient dans la théologie chrétienne le goût des disputes et l'esprit de curiosité que la dialectique avait rendu plus subtil; de manière que, discourant sur les dogmes, ils les mutilaient, pour ainsi dire, afin de les adapter aux catégories scolastiques et de les soumettre aux étroites conceptions de la raison.

Enfin des novateurs fougueux et austères, sous le prétexte de purifier les mœurs, entreprirent la tâche de réformer la doctrine; et, arrachant tout ensemble du champ de l'Église les plantes du ciel et les plantes de la terre, ils composèrent un nouveau christianisme qui se brisa en mille fragments sous leurs mains téméraires.

Ces diverses hérésies, longtemps couvées dans les ténèbres, déployèrent ouvertement leurs symboles à l'époque où Arnold de Brescia se flattait d'avoir abattu le chef de l'Église. Ce fut dans le Languedoc que s'organisa la première propagande; la Provence et plusieurs diocèses de la France méridionale en furent bientôt infectés. Ces contrées semblaient plus accessibles que d'autres aux entreprises des novateurs. Outre l'espèce de charme

cole de Hegel, ne semble être qu'une filiation de ces anciennes erreurs. Il faut lire, sur cette question, le remarquable ouvrage de M. l'abbé H. Maret, publié récemment sous le titre d'*Essai sur le panthéisme dans les sociétés modernes*, 1840. — Voyez aussi une savante dissertation sur le même sujet, par M. l'abbé Is. Goschler, directeur au collége de Juilly.

qu'exerçait sur des imaginations vives le mysticisme oriental, elles subissaient depuis longtemps les influences d'un clergé grossier et ignorant. Les vices, les scandales publics, dont un grand nombre de pasteurs offraient le révoltant spectacle, ne prêtaient que trop d'armes aux prédicateurs des nouvelles doctrines. Ceux-ci n'attaquèrent d'abord que le clergé; mais, du clergé, ils passèrent à la hiérarchie ecclésiastique; de la hiérarchie à l'autorité suprême de l'Église; et, cette digue une fois rompue, les erreurs pénétrèrent par torrents dans toutes les écoles schismatiques. Chacune de ces écoles se produisait comme la seule et véritable Église, sous un nom emprunté soit à son chef, soit à la ville où elle venait de naître[1]. C'est ainsi qu'on vit apparaître presque simultanément les différentes sectes manichéennes qui, favorisées par Roger, comte d'Albi, se rendirent dans la suite si redoutables sous leur nouveau nom d'Albigeois[2]. Les Pétrobrusiens, disciples de Pierre de Bruys, avaient été leurs prédécesseurs. Ils se divisèrent; et de leur sein sortirent les Henriciens, plus hardis que leurs devanciers. Tanchelme et ses partisans, connus dans le douzième siècle sous le nom d'hérétiques de Cologne, mi-

[1] En retraçant ces faits, on croirait écrire l'histoire de la réforme du seizième siècle, tant il est vrai que les mêmes errements conduisent toujours aux mêmes résultats!

[2] Dupin, Hist. des controv., douzième siècle, p. 356.

tigèrent les doctrines du moine Henri, et les propagèrent en Flandre, à Cologne, à Utrecht, en Hollande. Les Apostoliques de Périgueux, les Cathares d'Italie, les Patarins ou Parfaits d'Allemagne, les Pauliciens, les Passagiens, les Bons-Hommes, les Arnoldistes, les Publicains, et une foule d'autres, se signalaient par la singularité de leurs dogmes et par leur commune révolte contre le centre de l'autorité catholique [1]. Le manichéisme des Albigeois, ainsi que le témoignent les monuments contemporains, n'était pas, à la vérité, la même doctrine que celle de Manès. Ils enseignaient que Dieu avait créé Lucifer; que celui-ci, s'étant révolté contre Dieu, fut chassé du ciel avec ses anges, et que, banni des régions invisibles, il avait produit le monde visible sur lequel il régnait. Dieu, pour rétablir l'ordre, avait alors créé le Christ qui, aussi bien que Lucifer, n'était par conséquent qu'*une créature de Dieu*. C'est en ce dernier point que les albigeois s'accordaient avec les ariens. Ces sectaires, pleins de ressentiments contre le clergé, à cause des rigueurs dont ils avaient été l'objet, attaquèrent principalement tout ce qui, dans la religion, se lie au sacerdoce. Ils rejetèrent la doctrine des sacrements, les cérémonies de l'Église, les prérogatives des pontifes; condamnèrent la dîme et stigmatisèrent les ecclé-

[1] Consultez sur ces diff. hérésies, Dupin, Hist. des controv. au douzième siècle, et le Dictionn. des hérésies.

siastiques qui possédaient des biens fonds. L'appât de ces biens donna quelque poids à leur influence et attira à leur parti les peuples mécontents, ainsi que de cupides seigneurs impatients d'envahir les domaines de l'Église. Saint Bernard, appelé à les combattre, fait un hideux tableau des sectes qui professaient les dogmes de cette formidable hérésie. Il les accuse de mener une vie dissolue sous des apparences trompeuses; et fait ressortir en particulier leurs enseignements touchant le mariage, le baptême des enfants, l'abstinence des viandes, le purgatoire et la prière pour les morts[1].

Parmi ces hérésiarques, Pierre de Bruys se signalait par son audace. Il dogmatisait en Languedoc et en Provence, tandis que son disciple, Henri, prêchait à Lausanne et faisait l'apôtre dans différentes autres contrées de la France[2]. Le premier était laïc; le second était un moine renégat. Tous deux enseignaient que les enfants encore privés de l'usage de leur raison ne pouvaient recevoir efficacement le baptême; et ainsi ils rebaptisaient les adultes qui entraient dans leur secte. Outre cette hérésie, ils professaient une foule d'autres erreurs non moins pernicieuses, que le vénérable abbé de Cluny a réduites à cinq chefs : 1° Ils condamnaient

[1] Voyez ses serm. in Cant. 64, 65, 66, où ces erreurs sont longuement exposées.

[2] S. Bern., epist. 241.

l'usage des édifices sacrés, des temples et des autels, et les faisaient abattre; 2° ils rejetaient le culte de la croix; 3° ils défendaient la célébration du saint sacrifice, regardant la messe comme inutile ou superstitieuse; 4° ils enseignaient que la prière et les bonnes œuvres, non plus que la messe, ne pouvaient contribuer au soulagement des défunts; 5° ils éliminaient du canon des Saintes-Écritures plusieurs livres de l'Ancien et du Nouveau Testament.

De telles nouveautés avaient captivé beaucoup d'esprits, et fomentaient de lamentables désordres. On ne voyait en Provence que des chrétiens rebaptisés, des temples profanés, des autels renversés, des croix abattues. « Les églises sont « désertes, s'écrie Bernard en contemplant sur les « lieux mêmes les ravages de l'hérésie; les églises « sont désertes, les basiliques sans peuples, les « peuples sans prêtres, les prêtres livrés au mé« pris, et les chrétiens sans Christ! On dépouille « nos temples comme des synagogues, on ôte aux « sacrements tout ce qu'ils ont de sacré; on enlève « à nos fêtes solennelles leur auguste solennité! « Les hommes meurent dans leurs péchés, et « leurs âmes passent, hélas! de cette vie au re« doutable tribunal de Dieu, sans avoir été ré« conciliées par le sacrement de la pénitence ni « munies de la sainte communion! Les petits en« fants sont exclus de la vie, puisqu'on leur refuse

« la grâce du baptême, et qu'on les empêche d'ap-
« procher de Celui qui cependant a dit assez
« hautement : Laissez venir à moi les petits en-
« fants[1] !...... »

Oh! que ce langage exprime bien la vraie sollicitude qu'inspire le salut des âmes! Saint Bernard, dans cette occasion, ne perd pas son temps à réfuter des doctrines: il est trop pressé de sauver les âmes. Il n'envisage ces doctrines que dans les effets funestes qu'elles exercent sur les âmes; il les touche au vif; il en indique les mortelles conséquences, et nous le verrons bientôt accourir, non pour disputer ni pour discourir, mais pour instruire et guérir[2] !

Tandis que les Henriciens se fortifiaient à Toulouse, où l'abbé de Clairvaux ne tarda point à se rendre, d'autres hérétiques, exaltés par Tanchelme, propageaient en Flandre, à Cologne et dans une partie de la Hollande, des théories plus dangereuses et plus extravagantes encore. Tanchelme ou Tanchelin était, comme Pierre de Bruys, un simple laïc. Il prétendait avoir la mission de réformer la discipline et l'enseignement de

[1] Basilicæ sine plebibus, plebes sine sacerdotibus, sacerdotes sine debita reverentia sunt, et sine Christo denique christiani. Ecclesiæ synagogæ reputantur, sacramenta non sacra censentur; dies festivis frustrantur solemniis, etc. (Epist. 241.)

[2] Saint Bernard empêcha l'essor de l'hérésie au douzième siècle. Que serait-il advenu s'il y avait eu un saint Bernard au seizième siéle? Que serait-ce si de nos jours nous avions un saint Bernard?

l'Église. Ainsi que les autres réformateurs de son temps, il déclama d'abord contre le Pape, contre l'épiscopat, contre les usurpations du clergé; il interpréta bientôt à sa manière le sacrement de l'autel; et ces premières tentatives ne furent que les préliminaires de ses doctrines insensées. Cependant ces doctrines trouvèrent des partisans. Tanchelme, exalté par le succès de ses prédications, ne se crut plus seulement un apôtre: il se présenta comme le fils de Dieu, soutenant que Jésus-Christ n'était Dieu que parce que le Saint-Esprit s'était posé sur lui; qu'ainsi, ayant reçu comme Jésus-Christ la plénitude du Saint-Esprit, il n'était point inférieur à Jésus-Christ. Le peuple le crut, et Tanchelme fut honoré comme un homme divin. On assure même, et Abeilard, entre autres, le témoigne, qu'il permit qu'on élevât un temple en son honneur, tandis qu'il renversait les temples consacrés à Jésus-Christ! Cet hérésiarque avait commencé sa carrière par condamner le déréglement des mœurs cléricales; il la finit par sanctionner les mêmes désordres, et donna des scandales bien autrement monstrueux que ceux contre lesquels il s'était élevé. La fascination de ses disciples était telle qu'ils se glorifiaient des infâmes faveurs que l'*homme divin* avait accordées à leurs femmes et à leurs filles [1].

[1] Voyez son histoire et sa doctrine dans Dupin, Hist. des controv. au

Quelques sectes, issues de celles de Cologne, étaient arrivées par une autre voie, sinon aux mêmes extravagances, du moins à une sorte de christianisme non moins dénué de vie et de vérité. Ils enseignaient, écrit le prévôt de l'église de Cologne à saint Bernard, que les seuls *parfaits* composaient la vraie Église, et que le reste des chrétiens était abandonné à la superstition. Leur pierre d'achoppement avait été le dogme du purgatoire; ils le rejetèrent, et soutinrent que les âmes, au sortir du corps, passaient immédiatement dans leur lieu, soit au ciel, soit en enfer. « Demandez-leur donc, s'écrie saint Bernard, de- « mandez-leur qu'ils vous expliquent ce que Jésus- « Christ veut dire, quand il parle d'un péché qui « ne sera remis ni en ce monde ni en l'autre! « Pourquoi Jésus-Christ aurait-il tenu ce langage, « s'il n'y avait en l'autre vie ni rémission ni pur- « gation possible[1] ? » Du reste, la rupture de ce seul chaînon de la Révélation fit crouler pour ces hérétiques tout l'ensemble de la doctrine chrétienne. Après avoir nié le purgatoire, conséquents avec leur principe négatif, ils nièrent l'efficacité de la prière pour les morts. Mais cette prière étant un des plus anciens usages consacrés par la tradition, il fallut, pour y échapper, nier la tradition ;

douzième siècle. — Voyez aussi Dict. des hérésies, article *Tanchelin* ou *Tanchelme*.

[1] In Cant., serm. 66.

puis, le même usage se trouvant encore constaté par certains livres de l'Écriture Sainte, il fallut encore rejeter ces livres; enfin, les Pères des pre-premiers siècles, et notamment saint Augustin, priaient pour les morts, et l'Église, dans tous les temps, fait la commémoration des morts dans ses offices : donc, répondent les hérétiques, saint Augustin et les Docteurs de l'Église suivaient en ces points les rêveries du paganisme, et l'Église tout entière, dès les premiers siècles, donnait dans la superstition et l'idolâtrie. Ainsi tombaient une à une, sous la hache d'une fatale logique, toutes les colonnes de l'antiquité chrétienne.

Le néo-christianisme, dépouillé de ses dogmes fondamentaux, de ses traditions, de son culte, de ses monuments séculaires et de toutes les garanties de son intégrité, ne tarda point à se mélanger avec les doctrines d'un faux mysticisme qui, rejetant les formes pour ne garder que l'esprit, abandonna l'homme à la vanité de ses pensées. Les Cathares, ainsi appelés à cause du témoignage qu'ils se rendaient à eux-mêmes, comme formant une église d'une indéfectible pureté, ouvraient la porte aux plus étranges croyances, tandis qu'ils la fermaient aux enseignements de l'Église. Selon ces hérétiques, le démon est le créateur des éléments matériels: c'est lui qui a formé le corps d'Adam du limon de la terre, dans lequel un ange de lumière fut incarné. Il fit ensuite la femme; et

ayant cohabité avec elle, Caïn naquit de leur union. Ève, à son tour, séduisit l'homme; et le fruit défendu, dont parle l'Écriture, n'est autre chose que le symbole de leur commerce [1]. Ils enseignaient en outre, dit un historien grave, que le soleil est le diable, que la lune c'est Ève, que les étoiles sont des démons, et qu'enfin personne ne peut être sauvé s'il n'est de leur secte [2]. Ce même auteur parle encore d'une autre secte qui, prenant le contre-pied de celles qui rejetaient les Saintes Écritures, donnait dans l'excès contraire. Les Passagiens aspiraient à une sainteté pharisaïque, par l'observation littérale de la loi ancienne. Ils soutenaient que Jésus-Christ n'avait point aboli cette loi, et que, pour être sauvé, il fallait revenir au sabbat, à la circoncision et aux autres observances de la synagogue.

Enfin les Arnoldistes, disciples d'Arnold de Brescia, avaient de leur côté formulé un christianisme mitigé, après leur rupture définitive avec le Saint-Siége. Leur prédication se dirigeait

[1] Muier ad Adamum ivit et qualiter cum ipso coïret ostendit et suasit. — Credere debemus quod lignum, quod est in medio paradisi, est vulva muliebris. (Voyez Fusslin, I, p. 92.) — Les thalmudistes enseignent, au sujet du péché originel, que le démon, sous la forme du serpent, connut charnellement Ève, et communiqua à son sang un *poison d'impureté*, qu'elle transmit à sa postérité. Le Zohar, ainsi que les autres docteurs juifs, ajoutent que ce venin ne sera extirpé qu'à la *venue du Messie*. (Voy. le Zohar sur la Genèse, colonne 70, et les autres autorités citées par M. Drach, Lettr. 3.)

[2] Duin, Hist. des contr. eccl., douz. siècle.

principalement contre le Pape, et ils voyaient l'Église partout, excepté là où résidait son chef visible. Trente de ces fanatiques passèrent en Angleterre pour y semer leur doctrine; mais ils y furent exterminés avant d'avoir pu commencer leur entreprise. L'histoire ne leur accorde qu'une prosélyte, encore n'était-ce qu'une vieille femme ; elle seule seconda les novateurs et reçut la semence de l'hérésie[1]. Guillaume de Newbrige, historien presque contemporain, rapporte leur interrogatoire et leur supplice : tous protestèrent jusqu'au dernier soupir contre l'autorité du Pape et l'enseignement de l'Église.

Il y eut dans le même temps un fanatique dont nous ne ferons mention ici que pour compléter ce triste tableau. C'était un noble breton, Eon de l'Étoile, qui, dans le délire de son exaltation, s'annonçait comme l'envoyé de Dieu, chargé de juger les vivants et les morts. *Eon* avait, dit-on, été frappé de la formule finale de certaines prières qu'il ne comprenait pas : *Per* eum *qui venturus est judicare vivos et mortuos*. Il se persuada que c'était lui qui était désigné dans ces paroles; et il le persuada aux autres. Ses prétendues révélations

[1] (Dupin, Hist. des contr., ch. VI, p. 349).
Je regarde cette femme du douzième siècle comme la mère de l'anglicanisme; du moins l'a-t-elle conçu dans ses flancs : une autre femme a pu l'enfanter quelques siècles plus tard. En fait de doctrines, le temps de la gestation est plus ou moins long; et entre un principe posé et ses conséquences réalisées, il s'écoule souvent des siècles.

sur la fin du monde et sur le jugement dernier frappèrent les peuples; et ce ne fut pas sans une forte résistance qu'on parvint à l'arrêter. Le pape Eugène regarda sa doctrine comme une folie, et non comme une hérésie. Il condamna à une réclusion perpétuelle l'insensé prédicateur; mais ses disciples, plus insensés que lui, aimèrent mieux subir le supplice des flammes que de renoncer au culte de leur maître[1].

Telles furent les principales sectes qui s'élevèrent au douzième siècle et ourdirent contre l'Église une conspiration qui fit jeter un long cri de terreur à toute la chrétienté [2].

Nous ne parlons pas ici des erreurs de l'évêque Gilbert de la Porée, sur lesquelles d'ailleurs nous aurons à revenir. Ces erreurs provenaient plutôt des abus logiques en matière doctrinale que d'une opposition voulue à l'enseignement de l'Église. Gilbert de la Porée n'osa point soutenir, en présence de saint Bernard, les propositions qu'il avait

[1] Eon (Εὼν) signifie l'être. Les gnostiques appelaient *Eons* de prétendues incarnations de l'Être suprême qui, suivant eux, se manifestaient de temps en temps sur la terre. Il est probable qu'une vague tradition de cette science occulte ne fut point étrangère à la folie d'Eon de l'Étoile.

[2] L'histoire des Albigeois et les terribles catastrophes qui s'y rattachent appartiennent au treizième siècle et n'entrent pas dans le plan de cet ouvrage. La matière dont nous n'avons indiqué que les premiers éléments se trouve traitée à fond dans l'ouvrage de M. Hurter, *Vie d'Innocent III, et de son siècle*. — *La Vie de Saint Dominique*, par le P. Domin. Lacordaire, ouvrage si plein de substance et de lumière, complète l'histoire de cette grande époque.

hasardées, et il s'empressa de signer la profession de foi dont ce dernier avait dressé la formule[1].

Il fallait, selon la parole de l'Évangile, que les semences de tant d'erreurs se manifestassent par leurs fruits, avant d'arracher les plantes que le Père céleste n'avait point plantées. Maintenant ces fruits étaient mûrs; et l'abbé de Clairvaux, chargé par le Souverain Pontife de prêcher la croisade, fit servir cette haute mission à l'extirpation de l'hérésie : c'est par la sainte folie de la croix qu'il allait confondre les doctrines humaines.

L'ordre chronologique de cette double série de faits forme, dans la vie de saint Bernard, une nouvelle période qui sera l'objet de la dernière partie de cet ouvrage.

[1] Voyez, sur la doctrine de Gilbert de la Porée, le P. Perrone. S. J. Prælect. Theolog., vol. II, p. 94.

FIN DE LA QUATRIÈME ÉPOQUE.

HISTOIRE

DE SAINT BERNARD.

CINQUIÈME ÉPOQUE.



CINQUIÈME EPOQUE.

VIE APOSTOLIQUE DE SAINT BERNARD.

DEPUIS LA PRÉDICATION DE LA CROISADE JUSQU'A SA MORT.

(1145—1153.)

CHAPITRE XXXVIII.

Idée des croisades. — Situation de la chrétienté d'Orient.

Terre-Sainte! terre des douleurs humaines et des divines miséricordes, je te salue! Terre prophétique, patrie de Dieu et de l'homme, c'est toi qui maintenant appelles nos regards, et à ton seul nom, une irrésistible émotion nous fait tressaillir, et les accents du chantre royal retentissent au fond de notre âme : O Jérusalem! si je t'oublie, que ma droite soit mise en oubli!

Mais, pour parler dignement de Jérusalem, il faut emprunter le langage de saint Bernard : « Je « te salue donc, cité sainte, cité du Fils de Dieu, « choisie et sanctifiée pour être la source du sa- « lut! Je te salue, demeure du grand Roi d'où « émanent les prodiges anciens et nouveaux qui « réjouissent le monde! Souveraine des nations, « capitale des empires, métropole des patriarches, « mère des apôtres et des prophètes, foyer pri- « mitif de notre foi, la gloire et la bénédiction du « peuple chrétien!... Je te salue, terre de pro- « mission où coulaient autrefois le lait et le miel « en faveur de tes premiers enfants, et qui as pro- « duit, pour les siècles futurs, les aliments de la « vie et les remèdes de l'immortalité. Oui, cité de « Dieu, de grandes choses ont été dites de toi[1] ! »

Jérusalem, quoique morte et desséchée, semble conserver la vertu, comme les ossements du prophète, de donner la vie aux morts qui touchent à ses antiques dépouilles. Son nom, à l'instar du nom de Dieu d'où il tire son origine, renferme une force cachée qui, à certains intervalles, se manifeste au monde comme l'étincelle électrique, et propage en tous lieux une commotion sacrée; et quand le monde s'égare, ou s'épuise, ou s'endort mollement à l'ombre de la mort, ce nom vivifiant le réveille, et l'ange qui descend dans la

[1] S. Bern., ad milites Templi, p. 39.

piscine de la cité de Dieu remue les sources de la grâce et ranime la sève divine dans les veines de l'humanité.

Il n'est pas de grande idée, pas de principe initial, pas d'impulsion venant du ciel, qui, pour se répandre dans le monde, n'ait passé par la Terre-Sainte. C'est là que jaillirent, au commencement, les larmes et le sang de l'homme coupable; là reposent, sous la montagne du Crâne [1], les dépouilles d'Adam et de la mère des vivants. Melchisédech y vint offrir le sacrifice de la réconciliation future; et sous les pas du Prêtre, selon l'ordre éternel, naquit Salem, la ville de la paix. Les trois races de l'humanité, les descendants de Sem, de Cham et de Japhet, vinrent tour à tour mêler leurs cendres à celle du père des hommes. Ainsi se forma, autour de la première tombe humaine, autel primitif de la Miséricorde, le champ sacré de la mort, vaste cimetière des fils de l'homme, dont l'enceinte dut graduellement se dilater jusqu'aux extrémités du monde Le sang des animaux, le sang de l'homme, le sang de Dieu,

[1] Le Calvaire, *lieu du crâne*, sur lequel fut plantée la croix du Sauveur, renferme, dit-on, les ossements d'Adam et d'Ève. — Cette croyance est fondée sur une des plus anciennes et des plus respectables traditions. « Le « lieu où la croix de Jésus-Christ fut plantée, écrit saint Ambroise, répon- « dait directement à la sépulture d'Adam, selon que les juifs l'assurent. Et « il convenait en effet que les prémices de notre vie fussent placés là même « où avaient été posés les prémices de notre mort. » (S. Ambr., p. 1525, ed. Benad.). *Voir une note à la fin du volume.*

inonda successivement cet autel mystique; et du sommet de cet autel, sur la montagne sainte où le Christ consomma son sacrifice, la grâce divine alla répandre ses flots sur les morts, et arroser en tous lieux la poussière d'homme qui doit refleurir un jour. Toutes les nations semblent avoir quelques droits sur la Terre-Sainte; du moins a-t-elle été possédée ou occupée tour à tour par les principaux peuples antiques et modernes. De période en période elle réclame des tribus nouvelles; et c'est dans le flux et le reflux de leur sang que Jérusalem, véritable cœur de la terre, alimente les pulsations de sa mystérieuse existence. Nul doute que les croisades, ce grand acte de l'histoire évangélique, ne se rattachent aux anneaux de cette longue chaîne de mystères. N'apercevoir dans cet acte que l'enthousiasme de quelques guerriers qui courent à la délivrance d'un sépulcre, ce serait dépouiller l'histoire de son idée vivifiante, ce serait méconnaître le plan providentiel dans les plus magnifiques développements de l'œuvre du christianisme.

Nous l'avons dit ailleurs [1], il y a dans les faits de l'histoire humaine un ordre de choses invisibles où les origines et les conséquences dernières des choses échappent à nos investigations. Nous ne pouvons saisir ici-bas que les reflets et les effets

[1] Introd. p. LXXIII.

secondaires des causes cachées; et, selon la doctrine de l'apôtre, c'est aux réalités supérieures et permanentes, bien plus qu'aux phénomènes passagers, que doit tendre la science chrétienne. Toutefois, à ne considérer les croisades que dans leurs résultats connus, il est impossible de leur contester une sublime idée, une nécessité divine, en quelque sorte, qui seule a pu produire de si grandes choses.

Notre objet n'est pas d'entrer ici dans les détails de cette phase de notre histoire. D'autres ont raconté les exploits des héros chrétiens, leurs travaux, leurs conquêtes, leurs éclatantes vicissitudes; mais nous devons constater, à l'entrée de la sphère que nous allons parcourir, l'esprit qui animait les guerres saintes, et l'immense influence qu'elles ont exercée sur la civilisation chrétienne.

Disons donc que la question tranchée par les croisades n'était pas de savoir si le saint sépulcre appartiendrait aux disciples du Christ ou aux disciples de Mahomet: il s'agissait de décider lequel de ces deux peuples posséderait la domination du monde. Cette question fut portée au tribunal de la ville sainte.

La formidable race des Turcs avait établi son empire sur tout l'Orient; de là elle menaçait d'envahir l'Occident : les nations européennes, affaiblies par le morcellement du territoire et par leurs

dissensions intestines, tremblaient à l'approche des flots de cette mer impétueuse. Quelle digue eût été capable d'arrêter le torrent, de le refouler, sinon la digue formée par le rassemblement de tous les peuples chrétiens? Mais un tel concours, un soulèvement si universel, ne pouvait se réaliser, comme toutes les grandes choses, que sous l'action d'une idée religieuse. Le divin souffle de la religion possède seul la puissance d'exciter en tous les hommes un sentiment analogue, de les unir dans une même pensée, dans une même volonté, et d'allumer partout la flamme active d'un généreux enthousiasme.

L'esprit humain ne comprit pas alors sans doute les ramifications hautes et vastes de cette idée: l'homme est presque toujours l'instrument d'une œuvre qu'il ne connaît pas; la semence qu'il a semée ne se révèle que par son fruit. L'ardeur guerrière des croisés n'aspirait qu'à la délivrance d'un tombeau, et elle délivra le monde. Il fallait, pour frapper l'esprit du siècle et se rendre accessible à tous, que l'idée supérieure des croisades se formulât nettement et simplement. Il s'agissait donc d'arracher au démon la possession de cette terre sacrée au-dessus de laquelle le ciel s'était ouvert pour rendre témoignage au Fils de Dieu. Voilà ce qui fut compris par tous; et la divine magie de cette idée réveilla la foi et captiva la chrétienté tout entière. Il en résulta, pour pre-

mière conséquence, un subit rapprochement des peuples, une merveilleuse concordance de sentiments, d'intérêts et de pensées qui, d'une manière inattendue, mit fin aux discordes religieuses, aux troubles politiques, aux guerres civiles. Une seconde conséquence, inhérente à la première, fut le nouveau relief, pour ainsi dire, de la Papauté, qui reparaît inévitablement au faîte des choses humaines, toutes les fois qu'un besoin d'union se fait sentir parmi les peuples. Jamais aucune doctrine, aucune théorie, aucun triomphe d'armes ou de paroles, ne donna au Saint-Siége plus de poids et d'influence dans les affaires du monde que le seul fait des croisades; et cette influence centrale, cette haute prépondérance, était la condition du développement du moyen âge et de la civilisation des âges futurs.

Qui n'admirerait la force qui a pu appeler et réunir cent peuples comme une seule famille de frères? A peine, si un siècle auparavant, on parvenait à rassembler une armée de cinq ou six mille hommes! Ce fut au sein de la grande armée chrétienne que l'action du chef de l'Église reprit son ascendant sur l'unité catholique. Que, si on joint à cette considération, les vertus magnanimes que les guerres saintes firent éclore; si même, en prenant l'extrême opposé, on songe à la foule de chrétiens oisifs et dégénérés que l'Occident dégorgea sur l'Orient, et à la vaste purification qui

en résulta pour l'Église, on découvrira dans les croisades une nouvelle série d'inappréciables avantages.

Cette purification ne fut pas seulement morale et matérielle: elle se fit sentir principalement dans la sphère intellectuelle. Nous avons vu dans les chapitres précédents quelle était partout la fermentation des esprits; le dévergondage de la pensée humaine débordait de toutes parts: et si, à cette époque, l'énergique activité de la raison n'avait été subjuguée par un attrait supérieur, elle eût dévoré la civilisation naissante, et l'Europe serait retombée dans les ténèbres de la barbarie. Ici se montre, au point de vue intellectuel, un des effets les plus immédiats et les plus merveilleux des croisades. Le nom de Jésus-Christ, prêché partout avec l'autorité de la foi, imposa silence à la raison discoureuse. Au souvenir des lieux saints où s'étaient accomplis les mystères d'amour, la piété chrétienne reprit son empire sur les esprits; les larmes de la componction remplacèrent de stériles discussions; et aux vaines disputes, partage des temps insipides, succédèrent l'action et les œuvres, caractères distinctifs des époques de foi. Il serait difficile de se représenter quel eût été le sort de l'Europe chrétienne, si les guerres saintes n'avaient point ouvert un nouveau cours au développement des esprits. La civilisation se trouvait bien plus compromise par la déviation de

la raison que par les incursions des barbares; et l'on ne saurait préciser quel eût été le plus grand malheur pour le monde catholique, ou le triomphe de Mahomet ou le triomphe de l'hérésie. Ces deux adversaires de l'Église cherchaient en même temps à prévaloir contre elle : ils furent l'un et l'autre maîtrisés par les croisades; et l'instinct de cette double mission animait si bien les prédicateurs des guerres saintes, que leurs paroles se dirigeaient à la fois contre les hérétiques et les infidèles; et les croisés eux-mêmes tournaient spontanément leurs armes contre les uns et contre les autres.

Sans doute, l'esprit de Dieu, la justice, la charité, la vérité, ne guidèrent pas toujours la masse des soldats de la croix : nous ne prétendons pas justifier les excès qui trop souvent souillèrent leurs entreprises. Mais, nous le répétons, il importe de saisir ici la pensée divine qui plane sur ces hautes questions : c'est d'après cette idée, bien plus que d'après les faits accomplis, qu'il faut apprécier l'homme dont la chaleureuse éloquence donna le branle aux croisades.

Un demi-siècle s'était à peine écoulé depuis la conquête de la Terre-Sainte, par Godefroy de Bouillon. La conservation du nouveau royaume entre les mains d'une poignée de chrétiens semblait plus miraculeuse que la conquête elle-même. En effet, nulle tentative des redoutables

ennemis qui l'entouraient n'avait pu l'atteindre. Les Francs orientaux, confiants dans leurs droits acquis, et pleins de foi en l'avenir, vivaient au jour le jour, sans s'inquiéter des préparatifs hostiles qui se tramaient dans le camp des Sarrasins. Il leur semblait humainement impossible de perdre cette terre chérie, achetée par tant de travaux, et consacrée, pour ainsi dire, par une si abondante effusion de sang chrétien. Cependant, vers la fin de l'année 1144, un funeste désastre vint tout à coup troubler leur sécurité et renverser leurs espérances. La ville d'Édesse, principal boulevard de la chrétienté d'Orient, Édesse qui, selon une antique tradition, était la première de toutes les villes chrétiennes, puisque son roi avait, dit-on, été converti par Jésus-Christ lui-même, Édesse retomba au pouvoir des Musulmans. Sa chute fit trembler Antioche, et laissait sans défense la triste Jérusalem, gouvernée alors par une femme [1]. Dans ce péril extrême, l'Orient jeta un cri d'alarme qui retentit en Occident. Les malheurs de la Terre-Sainte excitèrent une affliction générale; mais nulle part ils ne trouvèrent une plus vive sympathie qu'en France. C'était la France qui avait conquis et fondé le nouveau

[1] La ville d'Édesse était la capitale de la principauté fondée en Mésopotamie par Baudoin, frère de Godefroy de Bouillon. Elle fut prise, après un horrible massacre, par le sultan de Bagdad, en 1144. A cette époque, le trône de Jérusalem était occupé par Mélisende, veuve du roi Foulques d'Anjou, en qualité de régente, durant la minorité de son fils, Baudoin III.

royaume; des princes français en étaient les feudataires; un Français était assis sur le trône de Jérusalem. Aussi, quoique tous les États chrétiens fussent intéressés à la conservation de la colonie orientale, à cause des ressources immenses qu'elle avait procurées au commerce, à la navigation, aussi bien qu'à la piété des pèlerins; cependant la France, liée plus étroitement aux princes de la Terre-Sainte, y attachait en quelque sorte son propre honneur.

La nouvelle de la prise d'Édesse était arrivée en Europe au commencement de l'année 1145. Aussitôt la pensée de voler au secours des chrétiens d'Orient monta au cœur de Louis VII. Ce jeune roi, tourmenté dans sa conscience, espérait qu'une si sainte entreprise effacerait ses fautes et lui offrirait en même temps l'occasion de signaler sa valeur. Le souvenir de ses injustes démêlés avec le Saint-Siége, les regrets que lui causaient ses exactions en Champagne, et surtout l'horrible catastrophe de *Vitry-le-Brûlé*, tourmentaient incessamment son âme; et à ces motifs déjà puissants se joignait encore celui d'acquitter le vœu de son frère aîné, qui était mort avant d'avoir pu, selon sa promesse, faire le pèlerinage de Jérusalem.

Cependant, malgré ces considérations, Louis VII n'osa donner suite à sa généreuse pensée; et soit que les difficultés de l'entreprise lui parussent insurmontables, soit que les remontrances

de Suger, son ministre, eussent affaibli son zèle, plusieurs mois s'écoulèrent sans que la compassion publique ne s'exprimât autrement que par des larmes et de stériles complaintes.

Il appartenait au Pontife romain, au père commun des fidèles d'Orient et d'Occident, de rendre plus efficace l'intérêt qu'inspirait à tous le sort de Jérusalem. Il tourna ses regards vers la France, d'où étaient sortis, quarante-cinq ans auparavant, les illustres héros qui avaient délivré le Saint-Sépulcre. Il exhorta leurs fils à défendre cette glorieuse conquête, et offrit à Louis VII l'honneur de l'initiative. Les paroles du saint Pontife trouvèrent un puissant écho dans la conscience du roi; et celui-ci n'attendait plus qu'une occasion solennelle pour manifester publiquement ses pieux desseins[1].

« L'an du Verbe incarné 1145, le jour de la Nativité, dit la chronique, Louis, roi des Français et duc des Aquitains, tenant sa cour plénière à Bourges, convoqua plus universellement que de coutume les évêques et les grands du royaume, et leur confia les secrets de son cœur.

« Après lui, Godefroi, évêque de Langres, homme de grande piété, parla en termes convenables de la destruction de la ville d'Édesse, et du joug hon-

[1] La lettre d'Eugène III n'est pas seulement adressée au roi, mais à tous les Français : Dilectos filios, principes et universos Dei fideles per Galliam constitutos. (Voy. Otto Frising. De gesta Frid., lib. I, cap. XXXV).

teux que les infidèles faisaient porter aux chrétiens. Il tira beaucoup de larmes à chacun en traitant un sujet si lamentable; puis il invita la noble assemblée de s'unir au roi pour prêter assistance à leurs frères.

« Or, les paroles de l'évêque et l'exemple du roi ne furent alors qu'une semence dont la moisson dut être récoltée plus tard. On décida qu'une assemblée plus nombreuse se réunirait à Vézelay, dans le comté de Nivernais (en Bourgogne), à l'époque des fêtes de Pâques, afin que, le jour même de la résurrection du Seigneur, tous ceux qui seraient touchés de la grâce concourussent à exalter la croix de Jésus-Christ.

« Le roi, plein de sollicitude pour son dessein, envoya des députés au pape Eugène, afin de l'informer de ces choses. Les ambassadeurs, accueillis joyeusement, et joyeusement renvoyés, rapportèrent des lettres apostoliques qui enjoignirent à chacun d'obéir au roi dans la guerre sainte, réglant la forme des armes et des vêtements qui distingueraient les soldats de la croix, et promettant à ceux qui porteraient le doux joug du Christ rémission de leurs péchés et protection pour leurs femmes et leurs enfants [1]. »

[1] Odo de Diogilo. De expedit. Lud. VII in Orientem, lib. 1.

« *Nuntii lætantes remissi sunt, litteras referentes... Regi obedien-*
« *tiam, armis modum et vestibus imponentes*, etc. »

On voit ici l'origine de l'uniforme; et nous pouvons remarquer aussi la

Une nouvelle croisade fut donc décidée en principe; mais l'opportunité d'une expédition si difficile n'était pas généralement reconnue. Personne, sans doute, n'avait osé combattre ouvertement les vœux du roi; mais les embarras politiques et les hasards d'une guerre lointaine comprimaient l'essor de l'enthousiasme : à tous les matériaux d'un vaste embrasement il manquait encore l'étincelle qui dût y porter la flamme. La situation n'était plus la même que lors de la première croisade : la connaissance des lieux et des obstacles, le souvenir des maux qu'avaient endurés les compagnons de Godefroy, et enfin l'expérience des vieillards, avaient rendu plus calme l'ardeur des chevaliers. Suger surtout, le prudent conseiller de Louis VII, dominé par les vues d'une politique toute positive, n'approuvait point le projet de la guerre sainte, et cherchait, sans succès, à en détourner l'esprit du roi[1]. Fort de ses raisons et de sa conscience, il n'hésita point, dans cette importante conjoncture, à s'en rapporter à la sagesse du saint abbé de Clairvaux. Celui-ci fut donc mandé à Bourges; et Suger, en lui soumettant la décision d'une si grave question, était bien loin de prévoir que ce serait lui, saint Ber-

haute sanction que le Pape donnait à la discipline militaire. Les temps modernes dédaignèrent cette sanction, et l'on y suppléa par le fameux Code pénal. La dignité humaine a-t-elle gagné à ce changement?...

[1] Vita Sugerii a Wilh. de St-Dionys.

nard, qui embrasserait la croisade avec le plus de chaleur, et renouvellerait, au sein de la chrétienté, le prodige de Pierre l'Ermite.

Bernard cependant ne voulut pas se prononcer avant l'arrivée des lettres apostoliques ; et ce fut même d'après son conseil, au rapport de plusieurs historiens [1], que les ambassadeurs de Louis VII se rendirent à Rome. Mais les lettres particulières que saint Bernard écrivit en cette occasion à Eugène III, mettent en évidence son sentiment personnel et les vues qu'il fit partager au Saint-Siége : « La grande nouvelle du jour, dit-il, ne saurait « être indifférente à personne : elle est triste et « grave ; elle ne peut réjouir que nos ennemis. Dans « une cause commune à toute la chrétienté, la « tristesse doit être commune aussi... J'ai lu quel- « que part que l'homme de cœur sent son courage « augmenter avec les difficultés ; j'ajoute que « l'homme de bien grandit dans l'adversité. Jésus- « Christ est vivement persécuté ; il est frappé, si « j'ose le dire, dans la prunelle de l'œil ; il souffre « dans les lieux mêmes où il a souffert autrefois. « Saint Père, il est temps de tirer vos deux glaives ! « Qui le fera, sinon vous qui êtes le successeur de « celui à qui ces glaives furent donnés en dépôt ?

[1] Il y a ici un point chronologique différemment rapporté par Vilken, Geschichte der Kreutzuge, 3 Buch. ; et par Luden, Geschichte des Teutschen Volkes, vol. X, p. 598, n. 10. Nous avons suivi la version des plus anciens annalistes.

« L'un et l'autre appartiennent à Pierre ; ils doivent « être tirés du fourreau, selon que la nécessité le « commande : l'un par votre ordre, l'autre par vo- « tre propre main. Il fut dit à saint Pierre : *Re- « mettez votre glaive dans le fourreau* (Joan. 18). « Donc ce glaive lui appartenait, aussi bien que « l'autre glaive : seulement il y en avait un dont « il ne devait pas se servir de sa propre main[1].

« Maintenant, dis-je, le moment est venu de « vous servir de l'un et de l'autre. Vous devez, dans « les conjonctures actuelles, imiter le zèle de celui « dont vous tenez la place. J'entends une voix qui « s'écrie : Je vais à Jérusalem pour y être crucifié « de nouveau ! Que les uns soient sourds à cette « voix, que d'autres l'écoutent avec indolence ; « pour vous, successeur de saint Pierre, vous ne « pouvez fermer votre oreille, et vous devez dire : « *Lors même que tous seraient scandalisés, moi je « ne le serai jamais !* Ne nous laissons pas rebuter

[1] « Petri uterque est ; alter suo nutu, alter sua manu, quoties necesse est « evaginandus. » — Saint Bernard s'exprime ailleurs plus catégoriquement encore sur la signification des deux glaives :

« Si l'épée ne vous appartenait en aucune manière, écrit-il au Pape, le « Seigneur n'aurait pas répondu aux apôtres : C'est assez ! quand ceux-ci lui « dirent qu'ils avaient deux épées. (*Domine ecce duo gladii hic. At ille « dixit eis : satis est. Luc.*, 22, 38.) Mais il aurait répondu : c'est trop ! Il « est donc vrai que les deux épées, la spirituelle et la matérielle, appartien- « nent à l'Église : l'une doit être tirée pour la défense de l'Église, l'autre « par l'autorité de l'Église ; la spirituelle par la bouche du prêtre, la maté- « rielle par la main du soldat ; et cela, selon l'ordre de l'Église et le com- « mandement de l'empereur. » (De consid., lib. IV., cap. III.) Voy. aussi Exhort. ad milites Templi, cap. 2.

« par d'anciennes défaites ; cherchons plutôt à les « réparer. Parce que Dieu fait ce qu'il veut, est-ce « que l'homme est dispensé de faire ce qu'il doit?.. « Il est vrai que, selon le langage de l'Écriture, « nous avons mangé un pain de douleur, nous « avons été abreuvés d'un vin amer. Mais pourquoi « vous décourager, ami de l'Époux? Peut-être que « cet Époux aimable vous a réservé le bon vin jus-« qu'ici! Peut-être que Dieu, touché de nos misè-« res, nous sera désormais plus favorable! C'est « ainsi, vous le savez, qu'il a coutume d'en agir « avec les hommes ; et ses grâces les plus signalées « sont ordinairement achetées par quelque grande « disgrâce. Le péril est imminent ; il demande de « prompts secours. Le zèle qui m'anime m'a fait « parler avec hardiesse [1]..... »

Ces accents persuasifs excitèrent la sollicitude du Siége apostolique; mais, ainsi que nous allons le dire, il en résulta pour saint Bernard des suites qu'il était loin de prévoir.

[1] Epist. 256, Ad Eug. P. P.

CHAPITRE XXXIX.

Le Saint reçoit la mission de prêcher la croisade. — Difficultés de cette mission. — Assemblée de Vézelay.

Eugène III avait tellement pris à cœur les intérêts de l'Église d'Orient, qu'il eût désiré, à l'exemple du pape Urbain II, se rendre en France et emboucher lui-même, selon son expression, la trompette évangélique, pour appeler tous les braves et intrépides guerriers du royaume très-chrétien à la défense de la Terre-Sainte [1]. Mais les récentes révolutions de Rome le retenaient au delà des Alpes, et l'empêchaient de présider en personne l'assemblée de Vézelay. Il délégua donc, pour remplir cette mission apostolique, l'homme dont l'autorité surpassait, en quelque sorte, celle du Pontife lui-

[1] Voy. Bull. du pape Eug. III pour la seconde croisade. *In Bullarium romanum novissimum.* — « Optabat ipse (dit Odon de Deuil) tam sancto operi manum primam præsens imponere; sed tyrannida Romanorum præpeditus, non potuit. » (Odo. de Diog., p. 12.)

même : confier à saint Bernard la prédication de la croisade, c'était en assurer d'avance le succès.

Les ordres du Saint-Siége accablèrent de frayeur l'humble moine de Clairvaux. Il avait atteint, à cette époque, la cinquante-quatrième année de son âge ; mais son existence semblait un permanent miracle, tellement son corps amaigri et brisé par les austérités, épuisé par de longues souffrances, était frêle, pâle et languissant. A peine pouvait-il se tenir debout ; et, depuis trois ans, il n'était sorti de son monastère que pour les affaires les plus urgentes de son ordre : encore s'en excusait-il souvent ; car, dit un chroniqueur, il était presque mort, et vous eussiez cru qu'il allait rendre le dernier soupir [1]. Et pourtant ce corps fragile et décoloré retrouvait des forces surhumaines toutes les fois qu'il était appelé à servir d'organe à l'esprit de Dieu. Alors il s'animait graduellement, rapporte un de ses contemporains ; et la parole sortait ardente et onctueuse de sa bouche, comme un fleuve de lait et de miel, en même temps qu'elle jaillissait de sa poitrine comme d'une fournaise d'amour.

Le moine Wilbold, abbé du Mont-Cassin, qui avait vu saint Bernard peu d'années auparavant,

[1] « Corpus tenue et pene præmortuum. » (Od. de Diog., p. 12.)
« Tractus sum viribus, écrivait saint Bernard lui-même en 1143, et le« gitimam habeo excusationem ut jam non possim discurrere ut solebam. » (Epist. 228.)

et qui avait été frappé de son éloquence, s'exprime ainsi à son sujet : « Cet homme vénérable, amorti par les jeûnes et les rigueurs du désert, est extrêmement pâle; il porte des traces si profondes d'humilité, de componction et de pénitence; il respire une si parfaite sainteté, qu'il persuade en se montrant et bien avant que de faire entendre sa voix. Il est doué d'un excellent génie et de qualités extraordinaires; il parle avec simplicité; son élocution est claire, lucide et forte; son action toujours facile et naturelle, son geste plein de grâce et d'énergie. La vue de ce grand homme vous touche; ses discours vous édifient, ses exemples vous portent à la vertu [1]. »

Ainsi la haute capacité de Bernard et les dons surnaturels dont il était doué, avaient fait oublier au Pontife les infirmités corporelles de celui qui était son père en Jésus-Christ. Il le chargea solennellement de prêcher la guerre sainte, et lui adjoignit d'autres hommes de renom pour coopérer à ce ministère; mais, ajoute la chronique de Guillaume de Tyr, « parmi ceux qui furent choisis « pour remplir ces missions agréables au Seigneur, « le premier et principal délégué fut le sieur Ber- « nard, abbé de Clairvaux, homme de sainte con- « versation, et en tout et partout d'immortelle re- « cordation [2]. » La volonté formelle du Saint-Siége

[1] Vilbaldi abb., Epist. 147.
[2] Guill. Tyr., l. XVI, § 18.

prévalut sur toute excuse; et Bernard, plein de zèle pour l'Église, plein de déférence pour son chef, embrassa courageusement le pesant fardeau de cette mission apostolique.

Cependant les hommes du siècle au milieu desquels l'abbé de Clairvaux allait se rendre pour les arracher à leurs foyers et les précipiter sur l'Asie, ne se trouvaient point dans les conditions favorables qui avaient si prodigieusement facilité la prédication de Pierre l'ermite. Nous avons déjà indiqué plusieurs des causes qui changèrent les dispositions des esprits. Mais il en est une autre qu'il ne faut point omettre, parce qu'elle augmenta de toutes manières les difficultés que saint Bernard eut à vaincre. Le temps où la deuxième croisade venait d'être résolue coïncidait précisément avec l'époque où la ferveur chrétienne se manifestait sous une forme et par des œuvres qui s'accordaient alors avec les dictées de la conscience. La construction des basiliques, élevées à la gloire de Dieu et dédiées à la vierge Marie, était le grand objet de la dévotion populaire. De vastes confréries, qui mettaient en commun leurs efforts et leurs trésors, s'étaient formées en divers lieux pour payer à l'Église la dette de leur reconnaissance, et laisser, en passant sur cette terre d'exil, un monument de leur piété. Ces confréries étaient admirablement organisées; les hommes et les femmes, riches et pauvres, nobles et bourgeois, aspiraient à l'honneur d'en faire

partie; et nul n'y était admis, s'il ne s'était, par une humble confession, réconcilié avec Dieu, et si, en même temps, il ne faisait vœu d'obéir au supérieur de la congrégation, et d'assister, selon les règles de la charité, les frères malades. Rien n'était plus édifiant que la discipline religieuse qui coordonnait ensemble la multitude des travailleurs. Ils marchaient, bannière déployée, *par monts et par vaux*, sous la conduite d'un prêtre, et se mouvaient tous ensemble comme un seul homme. Nous lisons à ce sujet des détails curieux dans une lettre écrite en 1145 par le supérieur d'un monastère en Normandie, qui vit surgir une cathédrale magnifique à l'emplacement de sa modeste église : « Qui a jamais ouï, s'écrie l'abbé de Saint-Pierre, qui a jamais vu des princes, des seigneurs puissants dans le siècle, des hommes d'armes et des femmes délicates plier leur cou sous le joug auquel ils se laissent attacher comme des bêtes de somme pour charrier de lourds fardeaux? On les rencontre par milliers traînant parfois une seule machine, tellement elle est pesante, et transportant à de grandes distances du froment, du vin, de l'huile, de la chaux, des pierres et autres matériaux pour les ouvriers! Rien ne les arrête, ni monts, ni vaux, ni même les rivières; ils les traversent comme autrefois le peuple de Dieu. Mais la merveille est que ces troupes innombrables marchent sans désordre et sans bruit.... Leurs voix ne se font enten-

dre qu'au signal donné; alors ils chantent des cantiques ou implorent merci pour leurs péchés... Arrivés à leur destination, les confrères environnent l'église; ils se tiennent autour de leurs chars comme des soldats dans leur camp : à la nuit tombante, on allume des cierges, on entonne la prière, on porte l'offrande sur les reliques sacrées; puis les prêtres, les clercs et les fidèles s'en retournent avec grande édification, chacun dans son foyer, marchant avec ordre en psalmodiant et priant pour les malades et les affligés [1]. »

Telle était, au douzième siècle, l'expression la plus vulgaire de la dévotion catholique : elle fixait l'imagination active du moyen âge, tout en coopérant d'une manière efficace au travail interne de l'esprit chrétien qui toujours, et sous toutes les formes, tend à unir les hommes dans une œuvre commune. Ainsi surgirent sur le sol de la catholicité les impérissables chefs-d'œuvre du monde moderne, témoignant aux siècles futurs ce que peuvent les associations, quand l'esprit religieux les anime!

Mais on le conçoit, ces travaux pleins de charmes durent susciter plus d'une entrave aux hérauts de la guerre sainte. Il en coûtait infiniment de laisser là le monument sacré pour courir les chances d'une expédition lointaine, lorsque d'ailleurs

[1] Haimo Abb. S. Petri super divam. (Voy. Mabill., Ann. ord. S. Bened., tome VI, p. 392.)

on pouvait, sans quitter le foyer domestique, travailler à la gloire de l'Église, et participer encore aux indulgences abondantes que les Souverains Pontifes avaient attachées aux œuvres des confréries chrétiennes. Ces considérations légitimes, jointes aux appréhensions que la prudence humaine avait répandues sur l'issue douteuse d'une croisade, paralysèrent les sentiments belliqueux et enlevèrent aux résolutions de Bourges leur ascendant sur l'esprit public. Néanmoins, dès qu'on apprit que saint Bernard avait embrassé cette cause et se préparait à la prêcher au nom du Pape, toutes les raisons se turent, et l'on n'attendait plus que les oracles de l'homme de Dieu.

L'assemblée de Vézelay avait été ajournée à la semaine sainte de l'an 1146. C'était à cette époque seulement que l'abbé de Clairvaux devait commencer sa mission. Mais dans l'intervalle, il ne demeurait pas oisif; sa correspondance témoigne du zèle qui le consumait; et ses paroles écrites peuvent nous faire pressentir la chaleur des discours qu'il prononça d'abondance, discours dont il ne reste malheureusement aucune trace dans les histoires contemporaines [1].

[1] Les discours que M. Michaud met dans la bouche de saint Bernard (Hist. des Croisades, 2e vol.) ont été composés par cet auteur sur les matériaux puisés dans les épîtres. Cette sorte de transformation ne nous semble pas convenir à la véracité du style historique, et nous n'avons pas cru pouvoir nous la permettre.

Voulant avant tout poser le fondement qui attire la grâce du ciel, il adressa une lettre au patriarche de Jérusalem pour lui recommander l'humilité, vertu sans laquelle toutes les autres échouent et qui seule remplace toutes les autres. Cette lettre est pleine d'une onction grave et touchante : « Quand il a plu au Très-Haut de découvrir la profondeur de ses décrets sur le salut du « genre humain, il manifesta de telle sorte son « amour aux hommes, qu'il leur livra son Fils « increé; et ce Fils, s'étant fait homme pour sauver « les hommes, appela à sa suite ceux qu'il choisit, et il choisit ceux qu'il préféra[1]. Mais parmi « ceux-ci, il en était un qu'il chérissait particulièrement; c'était le bien-aimé entre les bien-aimés, « l'élu entre les élus; et il lui confia, à l'heure suprême de son sacrifice, sa propre mère, la vierge « Marie..... A quoi tend ce préambule ? Où veux-je « en venir? Écoutez attentivement. Le Seigneur « en a choisi plusieurs qu'il a revêtus de la dignité « sacerdotale; il a établi plusieurs princes sur son « peuple; mais entre tous les évêques du monde, « vous êtes le seul préposé à la maison de David, « le seul qui avez reçu en dépôt cette terre heureuse où a germé le fruit de vie, où est née la « fleur du mystère, le lis des vallées..... *Otez « vos souliers*, disait autrefois le Seigneur à Moïse;

[1] De filiis hominum vocavit ad se quos voluit; et electos de cæteris, et dilectos præ cæteris.

« *car le lieu où vous êtes est saint*[1]. Et vous aussi, « qui habitez ce même lieu, dépouillez-vous de « toute attache terrestre..... Oh! que ce lieu est « redoutable, où le soleil du Dieu des miséricordes « s'est levé d'en haut pour nous visiter! Oh! que « ce lieu est redoutable, où le père de famille est « allé au-devant de son enfant prodigue et s'est jeté « à son cou pour le revêtir ensuite d'un vêtement « de gloire; où le Sauveur du monde, si doux et si « aimant, a versé sur nos plaies de l'huile et du « vin; où le Dieu de toute consolation a formé « avec nous le pacte d'une éternelle alliance..... Oh! « lieu saint et sacré, où notre divin Rédempteur « n'est pas entré seulement avec l'eau, mais avec « l'eau et le sang[2]; lieu où il a daigné vivre et mou- « rir! Qui sera digne d'y monter après lui? Celui-là « seul qui a appris de Jésus-Christ à être doux et « humble de cœur. Sans l'humilité, on risque de « s'y perdre. Voulez-vous donc un appui solide, « inébranlable? Fondez-vous sur l'humilité..... Elle « seule vous rendra digne du poste que vous occu- « pez; elle vous attirera les faveurs de Dieu qui, « tout grand qu'il est, jette ses regards sur ce qu'il « y a de plus infime dans le ciel et sur la terre[3]. »

Les relations que le saint entretenait depuis un grand nombre d'années avec les plus illustres per-

[1] Exod., III, 1.
[2] S. Jean., V, 6.
[3] S. Bern., Epist. 393.

sonnages de son temps, relations que la Providence elle-même avait formées et multipliées, prirent toutes une nouvelle importance dès le moment où la croisade fut annoncée. Il les fit admirablement servir au succès de son ministère; et ainsi, avant même de soulever par la force de sa parole tous les peuples de l'Occident, son action moins manifeste, mais plus pénétrante, allait remuer les sommités sociales sur une multitude de points à la fois. Il dirigeait la conscience des rois et des pontifes, et par le fait il était le directeur de tout son siècle.

Parmi les âmes qu'il conduisait dans les voies de Dieu et qui, plus que les autres, réclamaient, dans cette occasion, les lumières du serviteur de Dieu, citons encore la reine de Jérusalem. Depuis longtemps, et malgré la distance qui les séparait, Mélizende entretenait avec saint Bernard un fréquent commerce de lettres [1]. Elle était veuve; elle était régente : à ces deux titres, elle avait droit à une sollicitude particulière. Mais saint Bernard,

[1] Nous fondons cette assertion sur le passage suivant d'une épître de saint Bernard à Mélizende : « Je renouvelle le premier notre ancien commerce de lettres, dans l'espérance d'une prompte réponse, etc., etc. » (Ep. 289.) Voy. aussi les Ep. 206, 351 et 352, les seules qui se trouvent dans la collection; mais elles en supposent d'autres qui n'existent plus. Leur style est celui d'un père qui parle familièrement à sa fille spirituelle. Guillaume de Tyr, dit en parlant de Mélizende : « Cette femme, douée de « sagesse et de prudence, porte en son sein un cœur d'homme; elle est « non moins éclairée que le prince le plus éclairé. » Cet éloge fait l'éloge de saint Bernard.

qui écrivait des lettres de douze pages au moindre des pauvres et au dernier des moines, n'avait que des réponses de peu de lignes à donner aux rois et aux puissants du monde : « Recevez, dit-il à « Mélizende, recevez ce peu de paroles que je vous « envoie comme une semence d'un pays éloigné, « afin qu'elle produise une riche moisson dans vo- « tre cœur... Vous venez de perdre le roi votre « mari; et le roi votre fils est un enfant trop fai- « ble encore pour porter le poids d'une couronne. « Tout le monde a les yeux tournés vers vous. Dans « cette situation, armez-vous de courage; montrez « dans une femme la vigueur d'un homme. Réglez « toutes choses avec tant de modération et de pru- « dence, que nul de vos sujets ne s'aperçoive de « la mort de leur roi, ne fasse de distinction entre « le souverain qu'ils ont perdu et la souveraine qui « le remplace. — Je ne le puis, direz-vous; cela « dépasse mes forces et ma capacité; je ne suis « qu'une femme faible, chancelante, novice dans « l'art de gouverner. — Oui, ma fille, ces difficultés « sont réelles, et je les connais. Mais quelque ef- « frayants que soient les flots de la mer, sachez « que Dieu est tout-puissant pour les calmer : rien « ne résiste à son pouvoir [1]. »

Ailleurs il lui adresse ces belles paroles : « Pour « régner dignement sur les hommes, il est néces-

[1] Epist. 351.

« saire, ma chère fille, que Dieu règne sur vous. La « reine du Midi vint à Jérusalem pour entendre la « sagesse de Salomon ; elle voulut devenir l'éco- « lière de ce grand prince pour apprendre à gouver- « ner ses États. Mais celui que je vous propose pour « maître est plus grand que Salomon ; c'est Jésus- « Christ, et Jésus-Christ crucifié. Apprenez à son « école, en votre qualité de veuve, à être douce « et humble de cœur ; en votre qualité de reine, à « aimer la justice et à protéger l'innocence [1]. »

Le serviteur de Dieu, soit par sa correspondance, soit par différentes courses apostoliques, préparait les voies à la croisade, et ne négligeait aucun moyen d'exciter le zèle des princes et des peuples.

Enfin, arrivèrent les jours de Pâques de l'année 1146. La renommée de l'orateur sacré avait attiré à Vézelay une population immense. Le roi et ses grands vassaux, la reine Éléonore, un grand nombre de prélats, de chevaliers, et d'hommes de toutes conditions, se réunirent sur le penchant d'une colline qui, à défaut d'autre place assez vaste, avait été désignée pour la tenue du *parlement* [2].

[1] Epist. 289.

[2] C'est le mot remarquable dont se sert un chroniqueur, *magnum parlamentum*. (Voy. Gest. Lud. VII dans les Mém. sur l'Hist. de France, vol. IV, p. 329.) — Un autre historien, Odon de Deuil, donne à cette assemblée le nom de *magnum colloquium*. (Voy. Od. de Diog., l. I, p. 92.)

« Car, dit une chronique contemporaine, ni la grande église, ni la place publique, ni le château ne pouvaient contenir la foule qui accourait de toutes parts. C'est pourquoi on construisit au dehors, sur le flanc de la montagne qui domine la plaine de Vézelay, une machine en bois (*vastam machinam*, dit Odon de Deuil; sans doute une espèce de chaire), afin que l'abbé de Clairvaux pût parler d'en haut à l'assemblée [1]. »

« Saint Bernard, *fort de l'autorité apostolique et de sa propre sainteté*, monta donc sur l'estrade, ayant à son côte le jeune Louis VII, déjà orné de la croix; et lorsque l'orateur du ciel commença, selon sa coutume, à répandre la rosée de la parole divine, un cri général l'interrompit: La croix! la croix [2]! »

Le prédicateur ne put achever la lecture de la lettre encyclique du Pape. Alors, élevant sa voix avec force, il fit entendre les accents plaintifs de la ville sainte, et conjura les princes des Gaules et les peuples chrétiens de s'armer pour la défense du tombeau de Jésus-Christ. « Dieu le veut! Dieu « le veut!» s'écrie d'une seule voix l'immense assemblée. Le roi, vivement ému, se jette, en présence

[1] Id., loc. cit.

[2] « Ascendit S. B. vastam machinam cum rege cruce ornato... et cum « cœleste organum more suo divini verbi rorem fudisset, cœperunt un- « dique clamando, cruces! cruces! expetere. » (Od. de Diog., loc. cit., p. 12).

de tout le peuple, aux pieds de saint Bernard, et s'engage solennellement à marcher au secours de la Terre-Sainte. Revêtu du signe sacré de la rédemption, il parle à son tour et annonce au peuple les heureuses déterminations que Dieu lui a inspirées; il convoque les braves guerriers, et leur représente, en termes énergiques, l'impie Philistin versant l'opprobre et le blasphème sur la maison de David[1]. Les paroles du monarque, entrecoupées de sanglots, achèvent d'électriser les cœurs; le vaste auditoire fond en larmes, et les collines environnantes retentissent des cris d'enthousiasme de la multitude. A l'exemple de Louis le Jeune, la reine, sa femme, demande et reçoit, des mains de l'abbé de Clairvaux, la croix des pèlerins. Plusieurs évêques se croisent à leur tour. Après eux, un nombre infini de seigneurs et de barons se pressent autour de la chaire et demandent des croix. Parmi les plus illustres, l'histoire cite le brave Robert de Dreux, frère du roi; Henri, fils du comte de Champagne; Théodoric d'Alsace, qui, dans l'âge avancé de la vie, conservait l'intrépide vigueur de la jeunesse, le preux Enguerrand de Coucy; Archambauld, sire de Bourbon; Hugues de Lusignan, et une *foule d'autres valeureux gens d'armes, chevaliers et hommes du petit peuple.* La provision de croix qu'on avait préparée ne put suffire au grand nombre de

[1] Voy. Biblioth. des Crois., t. I, p. 210, où les discours de Louis VII sont rapportés dans la chronique de Marigny.

pèlerins : saint Bernard, pour contenter leur pieuse impatience, déchira ses propres vêtements et en fit des croix; couvert de lambeaux, il continua jusqu'au soir à *semer plutôt qu'à distribuer* ces glorieux symboles de la foi chrétienne [1]. Les jours suivants, l'affluence ne discontinua point, et l'enthousiasme ne fit qu'accroître. La sainte allégresse des croisés se communiqua rapidement de proche en proche, et l'entraînement de l'exemple propagea au loin l'effet de la parole.

Le mouvement était donné : l'esprit de Dieu avait prévalu et triomphé. Aussi, à la perspective de cette croisade, les haines et les vengeances particulières s'évanouirent; des traités de paix scellèrent la réconciliation des princes, et partout on déposait les armes pour les réserver à de plus dignes exploits. Louis VII, docile aux conseils de saint Bernard, prit d'avance plusieurs mesures pour assurer le succès de son entreprise. Il envoya des ambassadeurs à Roger, roi de Sicile, afin d'obtenir des vivres et des vaisseaux; il écrivit à l'empereur Conrad et au roi des Hongres pour leur demander un libre passage sur les terres de la Germanie et de la Hongrie; enfin, se conduisant en chef plein de prudence, il envoya encore des députés à Manuel Comnène, empereur de Cons-

[1] Et cum earum fascem præparatum seminasset potius quam dedisset, coactus est vestes suas in cruces scindere et seminare. (Odo de Diog., loc. cit.)

tantinople, afin de s'entendre avec lui et le faire entrer dans la sainte ligue. Après ces dispositions préliminaires, il fixa le départ au printemps de l'année suivante, et congédia l'assemblée. « Alors, « dit la chronique, tous s'en retournèrent allégre- « ment chez eux; et quant à l'abbé de Clairvaux, « il vola de tous côtés pour prêcher; et en peu de « temps, les croisés se multiplièrent à l'infini[1]. »

[1] Odo de Diog., loc. cit., p. 12.

CHAPITRE XL.

Persécution des Juifs en Allemagne, à l'occasion de la croisade. — Le saint prend leur défense. — Son épître aux peuples de la Germanie.

A l'issue des journées de Vézelay, saint Bernard parcourut les principales villes de la Bourgogne et des provinces voisines pour enrôler les milices sous l'étendard de la croix. L'éclat de ses prédications se confondit bientôt avec le bruit de ses miracles; et soudain la France entière s'enflamma au souffle de l'homme de Dieu. On le regardait comme un autre Moïse, comme l'envoyé du ciel, chargé d'introduire le peuple de Dieu dans la Terre promise.

De nouvelles assemblées furent convoquées à Laon, à Chartres et dans plusieurs autres villes, pour hâter les préparatifs de la croisade et aviser aux intérêts des pèlerins. Bernard assista aux plus importantes de ces assemblées; et là où il ne pou-

vait se rendre en personne, il envoya des lettres, ou se fit représenter par des religieux pénétrés de son esprit et capables de reproduire ses paroles. A Chartres, on délibéra sur le choix du général qui, par sa prévoyance et son habileté, pût commander en chef à la grande armée. « Or, dit un annaliste, ce qui paraîtra sans doute étonnant à toute la terre, c'est que, d'une voix unanime, l'abbé Bernard fut promu au commandement de l'expédition, pour marcher en tête des officiers et des soldats [1]. »

Le saint récusa ce redoutable honneur; mais comme on insistait avec force, il se hâta d'en référer au Pape, le suppliant de ne pas l'abandonner *à la fantaisie des hommes*. « Je ne sais, lui mande-« t-il, par quel jugement ils m'ont désigné dans « cette assemblée comme le chef et le prince de la « milice. Pour moi, je déclare qu'une telle charge « n'était ni dans ma pensée, ni dans mes désirs, ni « même dans les bornes de ce qui m'est possible. « Autant que je puis estimer mes forces, je ne par-« viendrais jamais jusqu'à ces régions lointaines. « D'ailleurs qui suis-je pour ranger une armée en « bataille, pour marcher à la tête des troupes? Que « peut-il y avoir de plus contraire à ma profession, « lors même que j'en aurais la force, ou que « l'habileté ne me manquerait pas [2]?... » Les croi-

[1] Baronius, ad ann. 1146.
[2] Epist. 256.

sés, en donnant leur suffrage à saint Bernard, croyaient se rendre en quelque sorte invulnérables, tant était grande la confiance qu'il inspirait. Ils pensaient attacher la victoire aux pas de l'armée, en mettant l'armée elle-même entre les mains d'un homme qui semblait participer à la toute-puissance de Dieu. Mais cet homme demeura inébranlable dans son juste refus, et le Pape approuva cette détermination.

Or, pendant que le saint abbé de Clairvaux voyageait en France, il se commit en Allemagne des violences qui excitèrent au plus haut point sa sollicitude. L'enthousiasme populaire, quand même il procède d'un bon principe, dépasse presque toujours le but qui lui est proposé; il est difficile que la passion ne s'y mêle; et alors, égaré par le délire, le peuple devient cruel et réclame des victimes. Dès la première croisade, le zèle impétueux des soldats de la croix s'était allumé contre les Juifs, sous prétexte de ne pas laisser dans leurs propres foyers les ennemis du Christ qu'ils allaient combattre dans les pays lointains. A chaque nouvelle expédition se renouvelaient des scènes de carnage; et la deuxième croisade était à peine publiée, qu'une persécution du même genre éclata dans plusieurs villes qui longent le cours du Rhin. Un moine allemand, nommé Rodolphe, avait quitté de son propre chef la cellule de son monastère, pour appeler les peuples à exterminer à la

fois les Juifs et les Sarrasins; ses véhémentes provocations ne trouvèrent que trop de sympathie dans les contrées qu'il parcourut. A Cologne, Mayence, Worms, Spire, Strasbourg, les cris de mort contre les Juifs se confondirent avec les cris de guerre des croisés; et partout de sanglants excès faillirent compromettre la cause de la Terre Sainte[1].

Ces tristes nouvelles pénétrèrent de douleur tous les hommes animés du véritable esprit de l'Évangile; mais personne plus que saint Bernard ne déploya, en cette circonstance, le zèle d'une compassion vive et d'une puissante charité. Il écrivit aussitôt en Allemagne pour empêcher les prédications du furibond apôtre; et, grâce à son intervention, les Juifs trouvèrent des protecteurs. Ce furent particulièrement les évêques qui prirent leur défense. A Mayence, l'archevêque Henri leur ouvrit sa propre maison; il les recueillit et les couvrit de son égide; mais au sein même de cet asile, tous ne purent échapper à la fureur qui les poursuivait, et quelques-uns reçurent la mort aux pieds du prélat[2].

Il existe sur cette persécution une intéressante

[1] Voy. Baronius, Ann. ad ann. 1146, et les autres annalistes du même temps.

[2] Les protestants eux-mêmes rendent témoignage, en cette occasion, à ce qu'ils appellent l'*humanité* des évêques (menschlichkeit und erbarmen). Voy. Luden, t. x, Buch 21, cap. x, p. 228.

chronique, écrite par un Juif contemporain, qui voulut transmettre à la postérité le souvenir des afflictions d'Israël et la reconnaissance de sa nation envers saint Bernard. L'écrivain avait treize ans à l'époque de la croisade; il assista, encore enfant, aux scènes douloureuses qu'il raconte; et sa touchante narration se lie trop au sujet qui nous occupe, pour n'en point présenter ici quelques traits. Elle commence ainsi[1] :

« Moi, Jeschua Ben-Meïr, je suis né au mois de Tebeth 5257. Ma famille appartient à la race d'Aron; et mon père, chassé du royaume d'Espagne, alla s'établir dans la ville d'Avignon, en Provence, baignée par le Rhône. De là nous allâmes à Gênes, où nous demeurâmes jusque vers ces temps-ci....

« Lors donc que les Occidentaux apprirent que les Turcs avaient renversé la ville Édesse, ainsi que d'autres terres de Juda, conquises autrefois par les incirconcis, le pape Eugène envoya de tous côtés des messagers pour dire aux princes et aux peuples : Que faites-vous? Les calamités sont à leur comble, et vous n'en êtes pas émus? Courage! Partez pour la terre d'Israël, volez, exterminez les

[1] L'original de ce document, écrit en hébreu, a été imprimé d'abord à Venise, en 1554; puis à Amsterdam, chez Proops, en 1730. Nous n'en connaissons point de traduction française, mais M. Vilken en a publié de nombreux fragments en allemand, qui ont servi à notre version. (Voy. Beilage zur Geschichte der Kreuzzüge; Band 3, p. 12.)

Turcs, et retranchez-les du nombre des nations! Alors le prêtre Bernard alla de ville en ville et fit entendre en tous lieux les soupirs des incirconcis d'Orient....

« Mais ce temps-là fut pour la maison de Jacob un temps de désolation et de deuil. Elle fut accablée de maux extrêmes et frappée de plaies; ses genoux fléchirent; sa douleur cria dans les entrailles; son visage devint pâle d'angoisses et de frayeur. Car un prêtre, nommé Rodolphe, vint en Allemagne, afin de marquer d'un sceau particulier tous ceux qui s'engageraient à combattre pour Jérusalem. Ce méchant homme excita le peuple, par de véhéments discours, à exterminer ceux d'entre nous que les premières persécutions avaient épargnés. Il leur disait : Allons! le temps de ce peuple est venu; il faut en finir; il faut les égorger jusqu'au dernier!

« Ce prêtre prêcha dans beaucoup de villes, séduisant partout les chiens (les chrétiens), et remontrant qu'il fallait d'abord massacrer les Juifs ; puis aller combattre en Palestine. Les Juifs étaient en proie à des terreurs semblables à celles d'une femme qui ressent les premières étreintes de l'enfantement. Ils tremblaient et frissonnaient, ne trouvant nulle part ni refuge ni espérance. Alors ils crièrent vers Dieu : O Dieu, Adonaï, disaient-ils, jette sur nous un regard de pitié! Il n'y a pas cinquante ans que notre sang a été répandu comme

chronique, écrite par un Juif contem
voulut transmettre à la postérité le s
flictions d'Israël et la reconnaiss !
envers saint Bernard. L'écrivain u
l'époque de la croisade; il as on
aux scènes douloureuses c
chante narration se lie t nis-
cupe, pour n'en point n al-
Elle commence ains miséri-

« Moi, Jeschua al un sage,
Tebeth 5257. ville de France. Ce
d'Aron; et m iere de parler) les apaisa
pagne, all sur Sion; défendez le sépul-
Provenc Christ! Mais ne touchez pas aux
mes à ne leur parlez qu'avec bienveillance; car
ces sont la chair et les os du Messie; et si vous les molestez, vous risquez de blesser le Seigneur dans la prunelle de son œil! Non, le disciple Rodolphe n'a point prêché selon l'esprit de vérité; car la vérité a dit par la bouche du psalmiste : *Ne les faites pas mourir, de peur qu'on oublie tout à fait mon peuple...* (Ps., 58, 11.)

« Ainsi parlait le sage; et sa voix était puissante; car il était aimé et respecté de tous. Ils l'écoutèrent donc; et le feu de leur colère se refroidit, et ils n'accomplirent pas tout le mal qu'ils avaient dessein de faire. Le prêtre Bernard n'avait cependant reçu ni argent ni rançon de la part des Juifs; c'était son cœur qui le portait à les aimer et qui

·rait de bonnes paroles pour Israël. Je te
·on Dieu; car nous avions allumé ton
·u nous as épargnés et consolés en
·e, sans lequel nul d'entre nous
·ie. Grâces en soient rendues à
·i console! Amen. »
·réambule, rapporte une
·ui se commirent, bien
·tre générale. En plu-
·s furent contraints de
·res et de chercher un asile
·*nes et les montagnes*. A Cologne,
·que les fit enfermer dans le fort de Fal-
·berg pour les soustraire à leurs ennemis. Deux jeunes Israélites, étant sortis de ce château, furent assassinés sur la montagne; leur malheureux père brava tous les dangers pour découvrir le meurtrier; il le trouva et le traîna de force chez l'archevêque en demandant avec larmes justice et vengeance. Le coupable fut condamné à perdre les yeux, et mourut après ce supplice. « Qu'ainsi périssent, s'écrie le chroniqueur, tous les ennemis du nom d'Israël! » A Wurtzbourg, le bruit se répandit tout à coup qu'un chrétien avait été noyé dans le fleuve. On accusa les Juifs de ce crime; aussitôt la populace s'ameute contre eux et les massacre en grand nombre. « Rabbi Isaac, dit le même écrivain, fut tué sur son livre, avec vingt et un de ses disciples qui l'entouraient. Une jeune

fille, la sœur de l'un de ces derniers, fut prise et entraînée, malgré ses cris, dans la *maison du mensonge ;* et comme elle eut le courage de cracher sur l'idole, on l'accabla de coups, et elle resta sans connaissance sur le marbre du pavé. Elle fit semblant d'être morte, de peur de s'attirer de nouveaux outrages, *et ne remua ni le pied ni la main.* Mais vers minuit, après que tout le monde eut quitté l'église, il vint une chrétienne qui aborda la Juive avec compassion, la cacha chez elle pour la guérir, et la rendit ensuite à son père. Que le nom de Dieu soit béni éternellement ! Amen. »

Ces faits et beaucoup d'autres actes non moins criminels, qui se renouvelaient tous les jours, troublèrent la sainte joie et l'espérance que la croisade avait données à Bernard. Le serviteur de Dieu écrivit de rechef à l'archevêque de Mayence ; et dans sa lettre éclate la vive indignation que lui inspirait la conduite de Rodolphe : « ... Je « n'ignore pas, dit-il, cette sentence que le Sei- « gneur lui-même a prononcée : *Il est néces-* « *saire que le scandale arrive ; mais malheur à* « *celui par qui il arrive*[1]. L'homme dont vous me « parlez n'a reçu sa mission ni de Dieu, ni des « hommes, ni par l'homme[2]. Que s'il prétend

[1] Necesse est enim ut veniant scandala ; verumtamen væ homini illi, per quem scandalum venit. (Matth. xviii, 7.)

[2] ...*Neque ab homine, neque per hominem, sed neque a Deo missus venit.* — M. Michaud, dans son Hist. des croisades, v. II, p. 158, dit, en

« avoir le droit de prêcher, par cela seul qu'il « est moine ou ermite, apprenez-lui que l'office « d'un moine n'est pas de parler, mais de pleurer; « et que pour un ermite, le grand monde devrait « être une prison, et le désert un paradis; mais « celui-ci au contraire regarde comme une prison « sa solitude, et comme un paradis le grand « monde! O homme sans cœur! O homme sans « pudeur, dont la folie s'est mise en évidence sur « le chandelier, afin qu'elle apparaisse aux yeux « de tous les hommes! Je lui reproche trois cho- « ses : d'abord d'avoir usurpé le ministère de la « prédication; ensuite, d'avoir bravé l'autorité des « évêques; en troisième lieu, d'avoir approuvé « l'homicide...... Quoi donc! l'Église ne triomphe- « t-elle pas plus heureusement des Juifs en les « persuadant tous les jours, et en les ramenant « à Dieu, qu'en les immolant par le glaive? Est- « ce en vain qu'elle demande, par une prière « incessante[1], que le Seigneur, notre Dieu, déli-

parlant de Rodolphe, que ce moine *était chargé* de prêcher la croisade. D'autres historiens s'expriment dans les mêmes termes. On voit, par la lettre de saint Bernard, que cette assertion est erronée; et nous tenons d'autant plus à la rectifier, que dans une foule d'ouvrages modernes, on attribue avec une coupable légèreté aux chefs de l'Église les méfaits de quelques ministres inférieurs. Par ce procédé, si commun au dix-huitième siècle, on semble rendre la religion elle-même responsable des scandales de certains hommes sans mission dont elle désavoue les actes et condamne les paroles.

[1] « ...Illa universalis oratio quæ offertur pro perfidis Judæis a solis ortu « usque ad occasum ut Deus et Dominus auferat velamen, etc. »

« vre cette nation perfide du voile qui couvre son « intelligence et lui dérobe la lumière de la vérité? « La prière de l'Église n'aurait point de sens, si « elle désespérait de ramener à la foi ceux qui « maintenant sont incrédules. Elle prie, parce « qu'elle connaît les vues miséricordieuses de ce- « lui qui rend le bien pour le mal, l'amour pour « la haine. Que dit l'Écriture? *Ne les tuez pas*[1]. Et « encore? *Quand la plénitude des nations sera « entrée, tout Israël se convertira*[2]. Et encore : « *Quand le Seigneur rétablira Jérusalem, il ras- « semblera les enfants dispersés d'Israël*[3]. Voilà « ce que proclame l'Écriture. Et toi, tu prétends « faire mentir les prophètes et les apôtres, et ren- « dre inutiles les trésors de miséricorde et d'amour « de Jésus-Christ! Non, la doctrine que tu prê- « ches n'est pas ta doctrine; c'est la doctrine de « l'esprit d'erreur, du père du mensonge qui t'a « envoyé; tu répètes les leçons de ton maître, de « celui qui fut *homicide dès le commencement*[4]; de « celui qui aima le mensonge et en accomplit les « œuvres. O doctrine détestable! O monstrueuse

[1] Deus ostendet mihi super inimicos meos, ne occidas eos : nequando obliviscantur populi mei. (Psal., LVIII, 12.)

[2] ...Donec plenitudo gentium intraret, et sic omnis Israel salvus fieret, sicut scriptum est : Veniet ex Sion qui eripiat, et avertat impietatem a Jacob. (Rom., XI, 25, 26.)

[3] Ædificans Jerusalem Dominus : dispersiones Israelis congregabit. (Psal., CXLVI, 2.)

[4] Joan., VIII, 44.

« et infernale sagesse, opposée à celle des apôtres et « des prophètes, ennemie de la grâce et de la piété! « doctrine sacrilége qui a été conçue par l'impiété « et ne peut enfanter que l'iniquité... Je me borne « à ces mots; je ne puis en dire davantage [1]. »

Le saint, en jetant son regard sur l'Allemagne, ne s'affligeait pas seulement des désordres qui s'y commettaient au nom de la croix; il déplorait encore l'état général de ce pays qui, depuis un grand nombre d'années, était en proie à de violentes convulsions politiques. L'une et l'autre autorité, à la suite des querelles de l'empire et de la papauté, s'étaient affaiblies; et leur action sur les peuples se trouvait presque entièrement paralysée. Les ressentiments des Guelfes et des Gibelins, toujours implacables, suscitaient tous les jours de nouveaux embarras au pouvoir; et Conrad III, à peine assis sur le trône de Lothaire, ne tenait les passions en équilibre qu'à force de concessions.

Dans cette situation des choses il fallait à l'Allemagne, aussi bien qu'aux autres États de la chrétienté, une diversion puissante, capable de rallier, du moins momentanément, les esprits divisés en les appelant à une œuvre commune. La guerre sainte semblait devoir remplir ce but, et c'était la conviction de saint Bernard. Les Allemands, comme nation, n'avaient d'ailleurs pas pris part à la pre-

[1] Epist. 365. Ad Henric. Moguntin. arch.

mière croisade; ils étaient restés en dehors du mouvement expansif et progressif de la civilisation; de plus, l'esprit d'hostilité qui les animait contre le chef de l'Église, les avait privés du principe *unitif* qui préside à la constitution des nations chrétiennes. Le concours de ces diverses causes fut pour l'Allemagne une source de discordes. L'empire s'affaissait sous le poids de son ancienne puissance; et les peuples qui le composaient, divisés entre eux, luttaient vainement contre les obstacles intérieurs et extérieurs qui dissolvaient leur nationalité, ou plutôt qui l'empêchaient de se former et de prendre consistance. Une grande œuvre restait donc à faire en Allemagne; et cette œuvre, saint Bernard en conçut la pensée. Déjà il en avait conféré avec le Pape; la persécution des Juifs lui fournit l'occasion de s'en expliquer ouvertement. Il forma dès lors le projet de se rendre en Allemagne; mais avant d'entreprendre ce laborieux voyage, il adressa aux peuples chrétiens de la Germanie une mémorable épître où, plus que dans tout autre acte, il manifeste ses hautes vues relativement aux croisades. Les historiens contemporains ont consigné dans leurs annales cette pièce importante; et nous ne craindrons pas d'être trop long en citant ici les principaux passages de ce document.

« A nos seigneurs et très-chers pères, les arche-
« vêques, évêques, tout le clergé et les peuples
« francs de la Germanie et de la Bavière, Bernard,
« abbé de Clairvaux, qui leur souhaite d'abon-
« der dans le Saint-Esprit.

« L'objet pour lequel je vous écris regarde Jé-
« sus-Christ et intéresse notre commun salut. Par-
« donnez donc à l'indignité de celui qui vous parle,
« en faveur de celui dont il est l'interprète. Je suis
« peu de chose, il est vrai ; mais ce qui n'est pas
« peu de chose, c'est le zèle dont Jésus-Christ me
« remplit pour votre bien.... Voici, mes frères, un
« temps favorable, un temps de grâce et de salut.
« Le monde chrétien est dans le trouble, la terre
« est effrayée; car le Dieu du ciel a commencé à
« perdre le pays où il s'est rendu visible, où il a
« conversé avec les hommes pendant plus de trente
« ans; un pays qu'il a illustré par ses miracles,
« consacré par son sang, vivifié par les prémices
« de la résurrection. Et maintenant cette terre de
« promesse est saccagée, à cause de nos péchés,
« par un peuple sacrilége et ennemi de la croix !
« Bientôt, hélas! si l'on ne résiste vigoureusement
« à leur fureur, la cité sainte sera renversée; et les
« monuments sacrés de notre rédemption et les
« lieux où ruissela le sang de l'agneau sans tache,
« seront livrés à la profanation et au scandale!
« Que faites-vous, braves soldats? Que faites-vous,

« serviteurs de la croix? Abandonnerez-vous le « Saint aux chiens; laisserez-vous fouler les pierres « précieuses aux pieds des pourceaux? Combien « de pécheurs sont allés en ces lieux pour y im« plorer la miséricorde divine, après avoir confessé « leurs péchés avec larmes, depuis le temps où la « religieuse valeur de nos pères en a banni l'im« piété! L'ennemi l'a vu, et il en a frémi de rage; « il grince les dents et sèche d'envie; il excite ses « suppôts, tous les enfants de perdition, à ruiner « cette terre, à n'y laisser aucun vestige de la re« ligion. Cette perte irréparable serait pour les siè« cles à venir le sujet d'une éternelle douleur, et « pour le nôtre un opprobre et une confusion « sans bornes... Pécheurs! admirez les ressorts im« menses et les abîmes de la bonté de Dieu! En « effet, quelle ressource de salut plus digne de la « profondeur de la sagesse divine que celle qu'il « présente à des chrétiens homicides, ravisseurs, « adultères, parjures, ensevelis dans toutes sortes « de crimes, en daignant les rendre ministres et « coopérateurs de ses desseins! Grand sujet de « confiance pour vous, pécheurs. S'il voulait vous « punir, il rejetterait vos services, au lieu que « maintenant il les réclame. Je vous le répète, pen« sez sérieusement aux trésors de sa miséricorde. « Il ménage si bien les conjonctures, qu'il ne sem« ble demander votre secours que pour avoir l'oc« casion de vous secourir. Il veut être regardé

« comme votre débiteur, afin de vous rétribuer, « de vous accorder son pardon et la gloire éter- « nelle[1]... Hâtez-vous donc de signaler votre zèle, « de prendre les armes pour la défense du nom « chrétien, vous dont les provinces abondent « en jeunes et vaillants guerriers, si j'en crois ce « que publie la renommée! Relevez votre milice; « mais bannissez votre malice[2] qui, jusqu'à ce « jour, vous armait les uns contre les autres et « vous faisait périr de vos propres mains. Quelle « fureur de plonger votre épée dans le sang de vo- « tre frère, de lui ravir peut-être d'un seul coup la « vie de l'âme et celle du corps! O douleur! votre « victoire vous est mortelle : vous succombez de la « blessure que vous faites à votre frère. Non, ce « n'est pas là du courage, ce n'est ni de la magna- « nimité ni de la bravoure; c'est une folie, c'est une « rage qui vous fait courir de tels hasards. Je vous « offre, belliqueuse nation, une plus digne occasion « de vous battre sans péril, de vaincre avec gloire, « de mourir avec bonheur.... Heureux celui qui « arbore la croix! Heureux celui qui s'empresse de « se munir de ce signe salutaire! Après tout, mes « frères, je vous donne avis, au nom de l'apôtre,

[1] Teneri vult debitor, ut militantibus sibi stipendia reddat indulgentiam delictorum, et gloriam sempiternam.

[2] Cesset pristina non militia, sed plane malitia, etc.

Nous n'avons pas réussi à rendre en français l'énergique originalité du texte latin.

« de ne croire point à tout esprit. J'ai de la joie « d'apprendre votre zèle pour la religion; mais il « faut qu'il soit tempéré par la science. Bien loin « de maltraiter les Juifs, vous devez les épargner; « il vous est même défendu par l'Écriture de les « chasser de vos terres. Écoutez ce que l'Église en « dit par la bouche du prophète : *Dieu m'a fait « connaître, touchant ses ennemis, que vous ne de- « vez pas les tuer, de peur que l'on n'oublie mon « peuple*[1]. Les Juifs sont comme les figures et les « caractères vivants qui nous rappellent la passion « et les souffrances du Sauveur. Ils sont dispersés « dans tout l'univers, afin que la juste peine de « leur crime soit un témoignage de notre rédemp- « tion. C'est pourquoi l'Église dit dans le même « psaume : *Dispersez-les par votre puissance; hu- « miliez-les, ô Dieu, mon protecteur*[2]*!* Cette pa- « role s'est accomplie : ils sont dispersés, humi- « liés, réduits à une dure condition. Cependant « ils se convertiront un jour, et Dieu jettera sur « eux un regard propice. *Quand la plénitude des na- « tions aura reçu l'Évangile, tout Israël sera sauvé*[3]. « Si l'on exterminait le peuple juif, cette espérance « serait vaine. Lors même qu'ils seraient ido- « lâtres, il faudrait encore les supporter et non

[1] Ps. LVIII.

[2] Disperge illos in virtute tua; et depone eos, protector meus Domine. (Idem.)

[3] Rom. XI.

« point les tuer. S'ils nous font quelque vio-
« lence, il y a des magistrats établis pour les ré-
« primer et les punir. La piété chrétienne ré-
« siste aux rebelles, mais elle épargne ceux qui
« sont soumis, ceux principalement qui sont les
« dépositaires de la loi et des promesses, *de qui les*
« *patriarches sont les pères, desquels est sorti, se-*
« *lon la chair, Jésus-Christ même, qui est Dieu*
« *élevé au-dessus de tout, et béni dans tous les siè-*
« *cles*[1]... Il sera nécessaire de donner le comman-
« dement de l'armée à des capitaines habiles et
« expérimentés, et de faire marcher les diverses
« troupes en un seul corps, afin de les mettre plus
« à couvert. Vous savez sans doute les malheurs
« de Pierre[2], dans la première croisade. Cet homme
« s'étant mis à la tête de l'armée, qui s'était fiée à
« sa conduite, l'exposa à tant de périls que nul,
« pour ainsi dire, n'échappa à la mort, soit par la
« faim, soit par le fer. Je craindrais pour vous les
« mêmes échecs, si vous suiviez la même voie. Je
« prie le Seigneur de vous en préserver. Amen[3]. »

[1] Qui sunt Israelitæ, quorum adoptio est filiorum, et gloria, et testamentum, et legislatio, et obsequium, et promissa. Quorum patres, et ex quibus est Christus, secundum carnem, qui est super omnia Deus benedictus in sæcula. Amen. (Rom., IX, 4, 5.)

[2] Pierre l'ermite.

[3] Epist. 366.

CHAPITRE XLI.

Voyage de saint Bernard en Allemagne. — Entrevues avec l'empereur Conrad III. — Manifestation extraordinaire du don des miracles.

La lettre apostolique de saint Bernard produisit une impression vive sur les belliqueuses populations du bord du Rhin, déjà stimulées par l'exemple de la France. De toutes parts, les croisés se multiplièrent, non-seulement en Allemagne, mais en Hongrie, en Angleterre, en Italie, dans toutes les contrées où l'abbé de Clairvaux adressa ses pathétiques épîtres. L'impulsion était puissante; le mouvement était général; mais ce mouvement, mal dirigé en dehors de la France, dégénérait en agitations partielles là où nul chef habile ne se présentait pour le dominer et le conduire. Le saint comprit l'urgence de remédier à ces dangers; mais il était difficile, sinon impossible, à la distance où il se trouvait, de faire prévaloir l'esprit

d'ordre et d'unité au milieu de tant d'éléments hétérogènes. Les lettres qu'il écrivit aux Lombards et aux autres peuples d'Italie réveillèrent leur zèle, mais ne réussirent point à organiser leurs forces, à mettre de l'ensemble dans leur entreprise. En Angleterre les difficultés étaient encore plus grandes qu'ailleurs. Jamais ce malheureux pays, depuis l'invasion des Danois, n'avait présenté des scènes de misères comparables à celles qui la désolèrent sous le règne du faible Étienne. L'esprit d'insubordination qui fermentait dans les autres pays, s'était en quelque sorte naturalisé en Angleterre avec les chefs normands qui l'avaient conquise. Le peuple était esclave; et les seigneurs, retranchés dans leurs forteresses, visaient à l'indépendance et se provoquaient journellement, au mépris des lois, à de sanglants et perpétuels combats. La couronne elle-même, disputée par la reine Mathilde, était un brandon de discorde jeté au milieu des passions populaires [1]. Une telle situation ne pouvait offrir aucune chance de succès aux prédicateurs de la croisade. On vit bien un certain nombre de braves chevaliers s'engager isolément sous la bannière de la croix; mais la masse de la nation, comme les flots de la mer qui l'environnent, était en proie à de trop violentes secousses pour qu'il fût possible d'en triompher par

[1] On peut lire les tristes détails de cette époque de l'histoire d'Angleterre, dans Lingard, vol. II, ch. IV.

la parole religieuse. Il fallait laisser aux partis le temps de s'épuiser par leurs propres excès; car les crises de la vie sociale, comme celles des individus, ne peuvent être apaisées que lorsqu'elles commencent à s'affaiblir par une espèce de lassitude. Saint Bernard, renonçant donc à l'espérance d'unir simultanément tous les États chrétiens dans la grande idée de la croisade, arrêta ses regards sur la France et sur l'Allemagne, deux nations qui, par leur intelligence et leurs forces, marchaient alors à la tête des peuples de l'Europe.

C'était déjà une assez vaste tentative que de rapprocher les Francs de la Germanie et les Francs gaulois, pour les confondre ensemble dans la sainte cause de la foi. D'ailleurs la situation de l'Empire offrait, à tous égards, plus de ressources que l'Angleterre. En Allemagne, la crise politique touchait à sa période de décroissance; les partis, quoique toujours subsistants, étaient moins morcelés et moins animés les uns contre les autres. Ces peuples, naturellement portés aux aventures héroïques, manifestaient de plus une pieuse compassion pour les infortunes de Jérusalem, et ils ne semblaient attendre depuis longtemps qu'un chef capable et digne de se mettre à leur tête. Mais ce chef ne se montrait pas. L'empereur Conrad III, élu par l'influence des Gibelins, avait en face de lui les redoutables Guelfes, qui le tenaient en échec. Leurs inimitiés invétérées n'allaient point, il est

vrai, jusqu'à des démonstrations ouvertes; mais elles nourrissaient une réciproque méfiance, une opposition sourde et toujours menaçante qui n'était jamais loin d'un éclat. Nul prince allemand, ni gibelin, ni guelfe, n'eût osé, dans cet état de choses, quitter ses foyers pour une expédition d'outre-mer; et ainsi avortaient les généreux élans du peuple germanique.

Bernard se sentait intérieurement poussé à venir en personne auprès de ces *vaillants Teutons*, si renommés par leur bravoure, afin de les enrôler au service de Jésus-Christ. Il prévoyait sans doute une moisson abondante; mais il ne s'attendait point, en partant, à un succès qui dépasserait celui qu'il avait obtenu en France. Son zèle ne lui permit aucun retard. Il ne tint compte ni des rigueurs de la saison, ni des fatigues, ni des infirmités qui l'accablaient sans relâche; et dès la fin de l'automne de la même année 1146, peu de temps après l'assemblée de Chartres, il se mit en route, accompagné de deux religieux de Clairvaux, Godefroy le biographe, et Gérard.

Ici commence une longue suite de travaux et de merveilles, que les compagnons du saint moine ont enregistrés jour par jour; que l'histoire contemporaine atteste hautement; que le douzième siècle, d'une voix unanime, raconte à la postérité étonnée, et que même les écrivains les plus incrédules ont dû admettre sans les compren-

dre[1]. Godefroy, l'un des secrétaires de l'illustre abbé, pendant ce voyage, consolait la communauté de Clairvaux, en lui envoyant le récit fidèle des œuvres accomplies en Allemagne; et cet écrivain, dont la parole est si naïve et si respectable, se plaint que sa plume ne peut suffire à tant de choses. « Le serviteur de Dieu, dit-il, a plus de facilité à faire des miracles que nous n'en avons à les écrire. » Il semblait que de sa personne jaillissaient toutes les vertus qui autrefois caractérisaient la mission divine des plus grands apôtres. Son souffle, sa bénédiction, son contact, sa prière, sa seule présence, opéraient d'étonnants prodiges; les maladies les plus invétérées disparaissaient subitement à la voix de

[1] Au nombre des imposants témoignages que nous pourrions citer ici, nous ne voulons nous prévaloir que d'un seul, celui d'un protestant, Luden, historien grave, mais qui en général se laisse dominer par l'esprit de sa secte et se montre peu favorable à saint Bernard. « Il est absolument impossible, dit-il, de mettre en doute l'authenticité des miracles de saint « Bernard (*durchaus nicht in zweifel zu ziehen*); car l'on ne saurait supposer la fraude ni de la part de ceux qui les rapportent, ni de la part de « celui qui les a opérés. »

L'historien allemand, après avoir rappelé, à l'appui de son affirmation, les circonstances au milieu desquelles le saint rendit la parole à un sourd-muet de naissance, termine sa note par cette remarque judicieuse. « Si les « angoisses de la piété filiale ont pu rendre subitement la parole au fils « muet de Crésus qui, à la vue du péril de son père, s'écria : Homme! ne « tue pas mon père! Si la crainte, dis-je, a pu délier la langue d'un muet, « pourquoi la foi ne serait-elle pas capable de produire le même effet? » (Luden, Gesch. der Teutschen, buch. XXI, cap. X, vol. X, nota 12.)

L'observation est juste; mais n'eût-elle pas été plus lucide et surtout plus chrétienne, si elle avait envisagé la puissance de l'homme comme une participation à la toute-puissance divine, comme un don de Dieu, accordé à la sainteté de l'homme régénéré?

l'homme de Dieu; des populations entières, dans plusieurs villes différentes, publiaient avec reconnaissance les miracles dont elles avaient été les témoins; partout, sur son passage, on admirait de soudaines guérisons; des aveugles recouvraient la vue, des sourds et muets l'ouïe et la parole; les paralytiques ranimaient leurs membres; des possédés, des frénétiques, des énergumènes étaient délivrés des esprits qui les obsédaient. Mais le plus grand des miracles était la conversion des cœurs endurcis, et la pénitence qu'embrassaient les pécheurs publics [1].

Saint Bernard s'était rendu directement à Mayence, parce que c'était là que dogmatisait encore le fougueux Rodolphe; et, toujours ému du sort des juifs, il avait à cœur de faire cesser les coupables égarements dont ils étaient les victimes. Son ministère de paix faillit, en cette circonstance, lui devenir funeste; car les haines de la populace étaient implacables, et l'on n'eut pas plus tôt appris que l'abbé de Clairvaux intervenait en faveur des juifs, qu'on fit entendre contre lui des cris de menace. Il ne fallut pas moins que l'autorité de saint Bernard lui-même pour apaiser ce tumulte [2]. Quoi

[1] M. de Sismondi (Hist. des Franç., vol. v.), ne pouvant récuser des faits si généralement attestés, les explique, à la façon de Voltaire, en les attribuant au fanatisme. Il faut assurément aux incrédules une bonne dose de crédulité, pour croire que le fanatisme puisse rendre la vue à un aveugle-né!

[2] (Otto Frising., lib. I, cap. XXXIX.) ... Populo graviter indignante et nisi

qu'il en soit, il n'osa s'opposer publiquement au moine Rodolphe; il eût craint de soulever la ville tout entière, tant était grande l'influence que ce dernier s'était acquise. Il essaya, par les voies de la douceur, ce que les évêques et les magistrats avaient vainement tenté par les voies de la force; il le prit à part, lui montra la responsabilité qu'il assumait sur sa tête, et le détermina, au bout d'une courte conférence, à rentrer dans son cloître. Ainsi disparut de la scène du monde, au seul aspect du serviteur de Dieu, le faux prophète qui faillit compromettre la noble cause des croisades par des prédications insensées.

L'ordre se trouvant rétabli à Mayence, Bernard se remit en route, et continua le cours de ses travaux apostoliques; il passa par Worms, où il enrôla une foule innombrable dans la milice chrétienne [1]; mais ce qui lui importait le plus, c'était de rejoindre l'Empereur, qui tenait alors *sa cour plénière* dans la ville de Francfort-sur-le-Mein [2]. Il connaissait personnellement Conrad III; et les services qu'il lui avait rendus treize ans auparavant, lorsqu'il réconcilia la maison de Hohenstauffen avec Lothaire, ne pouvaient être oubliés. Aussi

ipsius sanctitatis consideratione revocaretur, etiam seditione movere volente.

[1] Transierat per Wormatiam... et innumerabilem populum ibi signaverat signaculo militiæ christianæ. (Godf., de Mirac. S. B., p. 1192.)

[2] Occurrit Franckewoert super Mogun, in territorio Moguntino. (Id., 1182.)

espérait-il, dans cette conjoncture, d'exercer quelque influence salutaire sur l'esprit du monarque, et l'intéresser d'une manière efficace au grand objet de son voyage. Il reçut en effet un brillant accueil à Francfort; mais rien ne semblait justifier l'espérance qu'il avait conçue. Aucun des princes allemands ne se montrait disposé en faveur de la sainte expédition; et l'empereur lui-même, avec lequel il eut plusieurs conférences à ce sujet, loin d'abonder dans les vues de saint Bernard, récusa toute participation personnelle à une entreprise si chanceuse. Une fois même, répondant assez sèchement aux instances réitérées du saint, il lui dit que la pensée d'une croisade était tout à fait éloignée de son esprit. L'abbé de Clairvaux n'insista pas davantage, et *répliqua doucement qu'il se garderait désormais d'importuner à cet égard la majesté royale*[1]. Il pensa dès lors à retourner à Clairvaux; car sa mission en Allemagne lui semblait tristement terminée. D'ailleurs, ajoute un chroniqueur, il était impatient de revoir les siens; *car cette mère tendre ne pouvait oublier les enfants qu'elle avait enfantés, et qui, depuis près d'une année entière, étaient éloignés du sein maternel*[2]. Il avait donc hâte de quitter; mais l'Empereur,

[1] Tacuit vir mansuetissimus dicens, non esse parvitatis suæ importunius instare regiæ majestati. (Phil. de Claravalle, lib. VI, cap. IV.)

[2] Neque enim filiorum uteri sui mater poterat oblivisci, sed toto fere anno avelli a se viscera sua gravissime querebatur. (Id., cap. I, p. 1182.)

dans la crainte d'avoir affligé le serviteur de Dieu, mit tout en œuvre pour le retenir encore quelques jours. Au fond, Conrad était troublé dans sa conscience; il ne s'était jamais ouvert à saint Bernard, et se gardait de manifester au dehors les sentiments qui ébranlaient ses résolutions; mais, tout en se faisant illusion à lui-même, ses agitations trahissaient de secrètes inquiétudes, et les procédés qu'il témoignait au héros de la croisade, les marques de singulière vénération qu'il lui prodiquait devant tout le monde prouvaient, sinon quelque sympathie pour sa mission, du moins la crainte religieuse de lui susciter des entraves.

Un jour une foule immense se pressait dans l'église pour voir le visage de l'homme de Dieu; il venait de guérir subitement un vieillard paralytique, connu dans toute la ville par ses charitables largesses; et ce miracle, ainsi que plusieurs autres non moins éclatants, avaient été proclamés au son des cloches et aux cris d'admiration de la multitude. L'affluence était telle que nulle force ne pouvait contenir les flots du peuple qui se précipitait impétueusement dans la vaste basilique. Saint Bernard, investi de toutes parts, allait étouffer au milieu de la foule, quand l'empereur, se dépouillant de son manteau, le prit entre ses bras vigoureux, l'élève en l'air et le porte jusqu'au fond d'une chapelle de Marie [1].

[1] Un chroniqueur raconte que l'Empereur en déposant le saint aux pieds

Dans la même ville, le comte Adelphe, un des seigneurs de la suite de l'empereur, voulut éprouver par lui-même les effets de la puissance de l'abbé de Clairvaux. Il lui amèna un enfant aveugle et boiteux, dont la guérison lui semblait absolument impossible. Le thaumaturge le bénit; et à l'instant même l'enfant redresse ses membres perclus et voit la lumière[1].

On conçoit la sensation que durent causer ces merveilles, et le poids qu'elles ajoutèrent à la mission de celui qui les opérait. Les peuples demandaient des croix; mais les princes, toujours arrêtés par des considérations politiques, flottaient dans une cruelle perplexité.

Saint Bernard pouvait pressentir dès lors les développements heureux de son œuvre. Pourtant il crut devoir, comme le sage laboureur, abandonner pour un temps la terre qu'il avait cultivée, et laisser à la grâce divine le soin de mûrir les semences de la parole. Il se disposa donc de rechef à quitter Francfort, et à retourner dans son monastère, où le rappelaient sans cesse le souvenir et les vœux de ses enfants; mais un nouveau sacrifice

d'une statue miraculeuse de la Vierge, celle-ci, d'une voix douce, fit entendre ces paroles en langue romane : *Ben venia, mi fra Bernharde !* A quoi le saint répondit : *Gran merce, mi Domnra.* (Hermann Cornerus; chron. ad ann. 1140.) Cette légende, diversement rapportée, appartient à la monographie de Spire. Voyez der Kaiser-Dom in Speyer, par Mgr Geissel, p. 95.

[1] Annal. Cisterc., t. II, p. 39.

lui fut demandé, et son abnégation l'emporta encore une fois sur le repos après lequel il soupirait. L'évêque de Constance, Hermann, était venu le solliciter instamment d'édifier son vaste diocèse par la prédication de la croisade. Bernard résista longtemps; mais enfin, *vaincu par la constance de monseigneur de Constance*[1], il s'embarqua avec lui et remonta le cours du Rhin. Ils s'arrêtèrent dans les villes et les principaux bourgs situés aux bords du fleuve, et recueillirent partout les fruits abondants des prédications de la croix. Ce voyage était une espèce de marche triomphale. Une suite nombreuse accompagnait saint Bernard. Outre les deux moines de Clairvaux qui lui servaient de secrétaires, « nous étions plusieurs compagnons, rapporte l'un d'eux[2] : d'abord, l'évêque de Constance et son chapelain Eberhard; l'abbé Baudoin (Baldvinus) et Frovin, ancien religieux d'Einsidlen et depuis supérieur du couvent d'Engelberg, à Untervalten; puis trois prêtres séculiers, Philippe, archidiacre de Liége, qui se fit moine à Clairvaux[3]; Otto et Franco, auxquels s'était joint

[1] Vicit tamen constantia Domini Constantiensis. (Philip. Claravalle, in op. S. Bern. ad Mab., pag. 1182.)

[2] Eramus autem cum eo, ego, Hermanus, Constant. episcopus, etc. (Id., loc. sup. cit.)

[3] C'est celui-là même qui nous fournit ces détails. Il dit, en parlant de lui, cette chaude et naïve parole : *Ego autem intravi scholam Jesu, et vale dixi sæculo in sæculum, et in sæculum sæculi.* « Je suis entré à l'école de Jésus-Christ, et j'ai dit adieu au siècle dans le siècle, et dans les siècles des siècles. » (Id., p. 1182.)

encore le célèbre Alexandre de Cologne, qui devint un des hommes les plus célèbres de l'ordre de Cîteaux [1]. Ce dernier s'en allait à Rome, lorsque sur sa route il rencontra le saint, et fut témoin de ses miracles. De ce moment, il s'attacha à lui pour ne plus jamais le quitter. Le cortége se composait donc de onze personnages vénérables, non compris Bernard, et tous consignaient chaque soir, dans un journal itinéraire, les glorieuses actions qui se passaient sous leurs yeux; encore ne pouvaient-ils pas tout écrire; *car il faudrait des volumes pour raconter ce que nous avons vu*, dit l'un d'eux; *mais si nous nous taisions, les pierres parleraient* [2]. Philippe de Clairvaux envoya à l'archevêque de Reims un extrait de son journal qui est demeuré intact; et ce curieux document, d'accord avec plusieurs autres du même temps, permet au lecteur de suivre pas à pas les courses du missionnaire apostolique [3].

Ce fut dans les derniers jours de novembre (1146) que la sainte compagnie se mit en route pour Constance. Ils passèrent le dimanche, 1er décembre

[1] Voyez de Viris illust. ord. Cisterc., cap. XXVII.

[2] ... Plurima inde volumina conficerentur... et si nos tacuerimus, lapides clamabunt. (Phil. Clarav., p. 1182.)

[3] Le journal de Philippe ne contient l'itinéraire que de Francfort à Constance, et de Constance à Spire. Il est suivi d'une autre relation, envoyée de Clairvaux au chapitre de Cologne; et enfin d'une troisième, que le moine Godefroy adresse à Hermann, évêque de Constance. (Vid. in opp. S. Bern., Ed. Mabill., vol. II, p. 1180 et seq.)

cembre à Kintzingen, et les deux jours suivants à Fribourg en Brisgau. Laissons parler un instant les voyageurs. « *L'évêque Hermann :* Le premier jour il n'y eut à Fribourg que des pauvres et *menues gens* qui demandèrent la croix. Le saint abbé fit prier pour que les riches aussi entendissent la parole; et cette prière était à peine achevée, *que les plus riches, et même les plus mauvais*[1], vinrent recevoir la croix de sa propre main. — *Philippe :* Notons ici de quelle manière il rendit la vue à un vieillard aveugle, une vertu étant sortie de notre saint père; non pas de lui toutefois, mais de la parole et du signe de la vie... — *Hermann :* Ce matin, quatrième férie, après la messe, je lui ai présenté une fille qui avait la main desséchée; il la guérit à l'heure même. — *Philippe :* Je l'ai vu rendre la parole à un enfant sourd-muet de naissance. — *Hermann :* Moi-même j'ai parlé à cet enfant, au moment où le signe de la croix a été fait sur lui, et il a pu m'entendre et me répondre distinctement. — *L'abbé Frovin :* Une mère vint nous apporter son petit enfant aveugle; le signe de la croix lui rendit la vue; oh quelle fut la surprise de cette mère quand son enfant tendit la main vers une pomme que je lui présentai! — *Eberhard :* En sortant de l'église, un homme infirme et paralytique, qui se traînait plutôt qu'il ne marchait, se

[1] Ditissimi quique, etiam pessimi.

recommanda au saint abbé. A peine celui-ci l'eut-il touché de son bâton, en ma présence, que l'homme se sentit guéri et s'en alla sautant de joie [1]..... »

Ces miracles, inscrits brièvement et naïvement à la suite les uns des autres par les témoins oculaires, forment un trop gros volume pour que nous puissions les mettre tous sous les yeux de nos lecteurs. Ils se multiplièrent d'ailleurs de telle sorte, que les témoins eux-mêmes durent renoncer à les détailler. A Doningen, près de Rheinfeld, où ils passèrent le premier dimanche de l'Avent, Bernard guérit dans la même journée neuf aveugles, dix sourds ou muets, dix-huit boiteux ou paralytiques [2]. Le mercredi suivant, à Schauffhausen, le nombre des miracles grandit encore; enfin le vendredi, 13 décembre, ils arrivèrent à Constance. Les cloches de la ville annoncèrent les merveilles qui éclataient sous les pas de l'homme de Dieu. Les peuples, aux cris mille fois répétés de *Kyrie eleison! Kyrie eleison! Christ uns gnade!* couraient au-devant de lui et rendaient gloire à Jésus-Christ [3]. Tous louaient Dieu, et *pas une seule bouche ne se taisait* au milieu de cette manifestation d'allégresse. La prédication de la croisade ne semblait être devenue qu'un accessoire dans cette univer-

[1] Phil. de Clarav., p. 1183.
[2] Godfr., Vita S. Bern., lib. IV, p. 1157.
[3] Phil. de Clarav., loc. cit., p. 1195.

selle agitation. Il parlait, ou plutôt il se montrait; et au seul regard de l'apôtre, au premier son de sa voix, les populations fondaient en larmes; et les esprits, devenus souples et dociles, se rendaient à son appel. Aussi un long séjour dans chaque ville était non-seulement inutile, mais impossible, à cause du concours tumultueux des peuples qui accouraient, avides d'entendre la parole du saint, plus avides encore de voir ses miracles. A Constance, comme à Francfort, il faillit presque être suffoqué. On lui arrachait pièce à pièce ses vêtements pour en faire des croix, *ce qui l'incommodait assez*, et l'obligeait d'accepter fréquemment des habits neufs [1].

Ce fut en cette occasion que saint Bernard convertit un jeune chevalier, *riche en biens de la terre, mais pauvre de ceux du ciel, et rempli de vices et d'iniquités.* Il s'appelait Henri; il avait reçu beaucoup d'instruction, et comme il *parlait le franque et l'allemand*, il s'attacha au saint pour lui servir d'interprète. Cette remarquable conversion provoqua un miracle non moins remarquable, qu'on ne saurait passer sous silence. Le noble Henri se trouvait à cheval, à côté de Bernard, sur la grande route, lorsque tout à coup il se voit poursuivi par un de ses anciens écuyers qui l'accable de moqueries et d'insultes. *C'était un homme de Bélial*,

[1] Qui propter hoc ipsum nova frequenter accipere cogebatur .. (Voyez Exord. magn. Cisterc. p. 1223, in Mabill.)

amateur de toute perversité, et incrédule en toutes choses[1] ; il proférait des blasphèmes contre le serviteur de Dieu, et s'écriait de toutes ses forces : « Allez! suivez le diable; et le diable vous emportera[2]! » Cependant les voyageurs continuaient paisiblement leur course, quand, sur la route, on vint supplier le saint abbé de donner sa bénédiction à une femme percluse qu'on porta jusqu'à ses pieds. Cet incident augmenta la fureur de l'insensé; mais celui-ci, à la vue de la femme qui se trouva subitement guérie, tombe à la renverse, comme frappé d'un choc invisible, et demeure étendu dans la poussière, privé de vie et de sentiment. Son ancien maître, désolé d'une mort si funeste, se jette aux genoux de Bernard et le conjure d'avoir pitié de cette pauvre âme *que Satan avait remplie de malédictions* : « C'est à cause de vous, dit-il; c'est parce qu'il a blasphémé contre vous, que ce lugubre accident lui est arrivé! — A Dieu ne plaise, répondit le saint, que quelqu'un ne meure à cause de moi[3]! » Et revenant sur ses pas, il se penche sur le corps inanimé de l'écuyer, et récite à longs traits, d'une voix pénétrée, l'Oraison dominicale. « Tenez-le par la tête, » dit-il aux nom-

[1] Vir Belial, homo totius pravitatis, et boni totius incredulus.

[2] Ite modo, et diabolum illum sequamini, et ipse vos diabolus apprehendat.

[3] Casum lugubrem et occasum.... Heu inquit, ut propter me quispiam moriatur. (Exord. magn., cap. XIX, p. 1222.)

breux assistants. Puis, le frottant de sa salive, dont maintes fois il avait fait usage comme d'une substance médicinale, il s'écrie : « Au nom du Seigneur, lève-toi! » Et il répète : « Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit, que Dieu te rende ton âme [1]! » Cette parole, proférée d'un ton solennel au milieu du morne silence des spectateurs, avait à peine cessé de retentir, que le mort se relève et regarde le ciel. L'admiration et la surprise, à la vue du cadavre debout et animé d'une nouvelle vie, saisit alors la multitude, èt se manifeste par des acclamations bruyantes [2]. Cependant le saint lui adresse la parole : « Maintenant, lui dit-il, quelle est ta disposition, que vas-tu faire?— Je ferai, mon père, tout ce que vous m'ordonnerez, » répondit l'écuyer totalement transformé. Il prit la croix, et s'engagea dans la milice de Jérusalem. L'un des assistants lui demanda si réellement il avait été mort. « J'étais mort, dit-il, et j'ai entendu l'arrêt de ma damnation ; car si le saint abbé ne s'était hâté d'intervenir, je serais présentement dans les enfers. » Quant à Henri, ému plus vivement que tous les autres, d'une action si extraordinaire, il se retira à Clairvaux où il fit sa profession; et plus d'une fois, dans la suite, il raconta à

[1] In nomine Domini, ait, surge; et iterum : In nomine P. et F. et S. S., Deus tibi spiritum tuum reddat! (Id., p. 1223.)

[2] Mirantibus præ gaudio et in cœlum voces tollentibus universis qui aderant et viderant manifeste mortuum revixisse. (Idem.)

ses frères assemblés la grâce qui lui avait été faite et l'étonnant prodige dont il avait été le témoin [1].

Saint Bernard ne tarda point de quitter Constance, toujours suivi des mêmes compagnons qui l'avaient accompagné jusque dans cette dernière ville; sauf l'évêque Hermann, qui céda sa place à un pieux ecclésiastique nommé Wolkemar. Ils passèrent par Zurich, Rheinfelden, Bâle, Winterthur, et arrivèrent à Strasbourg la veille du quatrième dimanche de l'Avent, 22 décembre 1146 [2]. Les miracles ne discontinuèrent point durant ce mémorable voyage; et nous craindrions, pour nous servir des expressions d'un historien, « de n'en dire pas assez, si nous n'en rapportions que quelques-uns; et de rester encore au dessous de la réalité, si nous en racontions beaucoup [3]. » Ce qu'il y eut d'admirable dans ses prédications à Strasbourg et dans les autres villes germaniques, c'est que, ne parlant que le latin ou la langue romane (franque), il se faisait pourtant comprendre, et touchait même ceux qui n'entendaient que le tudesque. « Ces peuples, rapporte le moine Godefroy, l'écoutaient avec une affection d'autant plus vive, que, parlant un autre langage, ils étaient émus et pénétrés de la vertu même de sa parole,

[1] Exord. magn., loco sup. cit.

[2] Phil. Claravalle, lib. IV, cap. III, p. 1187.

[3] Odon de Diog... Ne si pauca scripsero non credantur plura fuisse; vel si multa, materiam videar obmisisse. (Voyez Biblioth. des croisades, t. I, p. 229.)

beaucoup plus que de l'interprétation d'un savant interprète qui expliquait ses discours; et ils le prouvaient par la componction avec laquelle ils se frappaient la poitrine et versaient des larmes[1]. »

Cependant, le jour de la Nativité de Notre-Seigneur approchait; et cette solennité avait été fixée par l'empereur pour la tenue d'une *cour générale*[2] dans la ville de Spire. Saint Bernard avait promis de se rendre à cette assemblée. Il quitta donc Strasbourg dans la soirée du dimanche 22 décembre, et arriva à Spire le mardi suivant, veille de Noël[3]. Les habitants des villes et des villages se tenaient sur les rives du fleuve, et attendaient avec impatience le passage du navire pour recevoir la bénédiction de l'apôtre et lui présenter leurs malades. Tous participèrent à la grâce extraordinaire que Dieu attachait à chaque parole, à chaque action de son serviteur.

Son entrée dans la ville impériale de Spire a été racontée par un grand nombre de chroniqueurs contemporains. « L'évêque, le clergé et les bourgeois vinrent solennellement au-devant de lui,

[1] Gaudfr., Vita S. Bern., lib. III, cap. III, p. 1135. — Remarquons toutefois, avec Vilken (Geschichte der Kreuzzuge, lib. III, cap. X), que la langue franque était à cette époque déjà fort répandue parmi les Allemands; car, dit un vieil historien, *lengœ francoise cort parmy le monte et est la plus délitable à lire et à oir que nulle autre.*

[2] Generalem curiam. (Ott. Frising., lib. XXXIX.)

[3] Tertia feria, vigilia fuit dominicæ Nativitatis, et navi venimus Spiram. (De Mirac., lib. VI, p. 1187.)

croix et bannières déployées, chaque corps de métier portant les insignes de sa profession. On le conduisit, au son des cloches et des cantiques sacrés, à travers la ville, jusqu'au portail de la cathédrale, où l'empereur et les princes germaniques le reçurent avec tous les honneurs dus à l'envoyé du Pape. Le concours de la multitude était immense. On était accouru des lieux les plus éloignés pour entendre le saint, pour contempler les traits du thaumaturge.

« Le cortége s'avança depuis la grande porte de la cathédrale jusqu'au chœur, chantant avec force et avec joie l'hymne de la Reine des cieux, *Salve Regina*. Bernard, conduit par l'empereur lui-même, marchait au milieu du cortége, entouré des flots du peuple et profondément ému à l'aspect de la majestueuse basilique. Mais lorsque les derniers accents de l'hymne de la Vierge eurent cessé de retentir sous les voûtes sacrées, après ces mots : *Filium tuum nobis post hoc exilium ostende!* (*Faites-nous voir votre Fils, après notre exil*) le saint, transporté d'un élan d'enthousiasme, ajouta une triple exclamation : *O clemens! O pia! O dulcis Virgo Maria*[1] ! »

Ces doux soupirs, ces paroles si suaves et si tendres, jaillies spontanément du cœur de saint Bernard, demeurèrent depuis lors attachées à l'hymne

[1] Voyez *Der Kaiser-Dom in Speyer*, de Mgr Jean de Geissel, p. 89 et sequent.

du *Salve Regina* et en complétèrent la sublime poésie. Elles continuent à être chantées dans toutes les églises de la catholicité, aux temps marqués; mais, à la cathédrale de Spire, le *Salve Regina* se chanta solennellement tous les jours de l'année, en mémoire de saint Bernard; et cet usage subsiste encore aujourd'hui. Des plaques d'airain, scellées dans le pavé de l'église, désignent à la postérité les traces de l'homme de Dieu, et marquent les endroits où il implora d'une manière si pénétrante *la clémence, la piété, la douceur* de la Vierge Marie[1].

Toutefois, à Spire, les miracles furent moins nombreux, « parce que, dit l'un des compagnons du voyage, la multitude des curieux était trop grande; et ce n'est pas en faveur de la curiosité que la gloire de Dieu se manifeste[2]. »

La cour teutonique était au grand complet; la plupart des évêques et des princes se trouvaient réunis pour se concerter ensemble sur diverses affaires de l'empire; et, dans cette pompeuse assemblée, la cérémonie du couronnement de l'empereur dut ajouter encore à l'éclat de la solennité

[1] Nous devons ces renseignements, ainsi que plusieurs autres indications intéressantes, à la bienveillance du Dr Weiss (aujourd'hui évêque de Spire). — On trouve, du reste, toutes les traditions se rapportant au séjour de saint Bernard à Spire, dans le savant ouvrage cité plus haut, de Mgr J. Geissel, coadj. de Cologne.

[2] Phil. Clarav., p. 1187.

religieuse[1]. Mais la disposition d'esprit de ces hauts personnages fit sur saint Bernard une impression pénible. Leurs irréconciliables inimitiés les rendaient inaccessibles à toute influence pacifique; et vainement le serviteur de Dieu s'efforçait de neutraliser les griefs réciproques, et de dominer les intérêts personnels par la cause du sépulcre de Jérusalem[2]. Ni les miracles par lesquels il prouvait la divine sanction de son ministère, ni les ardentes et apostoliques remontrances qu'il adressait aux grands et au monarque lui-même, ne purent triompher de leur inertie. Conrad cependant paraissait ébranlé plus que les autres; et, deux jours après Noël, à la fête de saint Jean l'évangéliste, pressé par les instances réitérées de l'abbé de Clairvaux, il annonça qu'il en délibérerait dans son conseil et que, le jour suivant, il rendrait une réponse définitive[3].

C'était un moment critique. De la résolution de l'empereur allait dépendre une incalculable suite d'événements. Bernard n'attendit pas jusqu'au lendemain.

Le même jour, il achevait de célébrer le saint

[1] Ibi Conradus coronatus est; ibique adfuit episcoporum principumque conventus. (Phil. Claraval., loc. cit.)

[2] Pacem cupiens reformare... Quorum inimicitiis ab exercitu crucis Christi multi detinebantur... (Idem.)

[3] ... A quo (rege) hoc tandem responsum obtinuit, quod deliberaret secum et consuleret suos, sequenti die super hoc responsurus. (Gaudfr., loc. cit.)

sacrifice, en présence de la cour et d'une grande affluence de fidèles, quand, s'abandonnant à un de ces mouvements qui plus d'une fois avaient produit de grandes choses, il se tourna vers l'assemblée, et prononça une allocution chaleureuse sur les infortunes de la Terre-Sainte. Au milieu du discours, il regarde l'empereur, et l'apostrophe directement; il lui parle, *non comme à un souverain, mais comme à un simple homme*[1]; il lui rappelle les dons qu'il a reçus, les grâces qui lui ont été faites; il lui reproche son ingratitude; puis, plein du Dieu qui l'inspire, il s'écrie d'une voix foudroyante : « O homme, que répondras-tu au jour du dernier jugement?.... » Conrad, atterré, et comme transpercé jusqu'à la moelle de ses os, ne laisse pas achever le prédicateur, et demande la croix de Jésus-Christ : « Je reconnais, dit-il en versant des larmes, je reconnais que Dieu m'a fait bien des grâces, et, avec l'aide du Seigneur, je ne m'en rendrai pas indigne! » et il ajouta : « Je suis prêt à vouer ma vie au Seigneur et à me rendre où il m'appelle! » Il dit; et la multitude attendrie, étonnée, frappée de cette scène extraordinaire, lève les mains vers le ciel et fait retentir la basilique de ses acclamations prolongées; la ville entière s'émeut et s'ébranle, et la terre répète au

[1] Non ut regem, sed ut hominem tota libertate convenit. (Ibidem, p. 1188.)

loin les cris d'enthousiasme et de jubilation [1].

Mais saint Bernard, humble et profondément recueilli après ce *miracle des miracles*, détache de l'autel la bannière sacrée; il la met entre les mains de l'empereur, et le décore du glorieux symbole du Dieu des batailles. Au même instant, tous les princes, pénétrés d'un même sentiment, s'agenouillent aux pieds du saint prédicateur, et demandent la croix des pèlerins. Parmi eux se distingue le jeune Frédéric de Souabe, neveu de l'empereur et héritier du trône, si fameux dans la suite sous le nom de Barberousse. Il se croise, malgré les larmes et les supplications de son vieux père. Les barons et les chevaliers suivent avec empressement l'exemple de leurs suzerains; le peuple comme les grands, *les menues gens et les gens du grand air* veulent recevoir la croix des mains de saint Bernard. Aucune entrave, aucune considération n'eût pu arrêter cet élan unanime; le grand intérêt de la croisade était venu absorber tout autre intérêt, toute autre pensée. Les hommes les plus opposés par leur âge, leurs mœurs, leur condition, leur origine, vinrent s'unir dans la même cause, et s'enrôler sous le même étendard; la diète entière, convoquée pour remédier aux maux de l'empire, ne s'occupa plus que du sort de Jérusalem. Ce changement soudain passa, comme nous

[1] Et ecce populus rapiens verbum de ore loquentis, exclamat in laudem Dei, et resonabat terra in voces eorum. (Gaudfr., loc. cit., p. 1188.)

venons de le dire, pour le *miracle des miracles*[1]; tous les cœurs s'ouvrirent à l'espérance; tous, oubliant leurs anciennes querelles, se réveillèrent comme d'un long assoupissement, pour reprendre une nouvelle vie et savourer les consolations chrétiennes. « Chose admirable! s'écrie un auteur contemporain; on vit accourir des voleurs et des « brigands qui firent pénitence, et juraient de verser leur sang pour Jésus-Christ! Tout homme « raisonnable, ajoute l'historien, témoin des changements opérés en eux, y voyait le doigt de Dieu, « et n'en était pas moins étonné[2]! »

Oh! qui donc opérera de nos jours une révolution si désirable? Qui nous unira tous dans une vie commune? Qui nous révélera l'idée, l'œuvre, le sentiment qui brise les nœuds de l'égoïsme, dilate les esprits, ouvre les cœurs et les réchauffe au feu de la foi, au feu d'une charité vive et vivifiante?...

[1] Miraculum miraculorum. (Gaudfr., de Mirac., p. 1158, in Mab.)
[2] Otto de Frising., Bibl. des crois., t. I, p. 528.

.APITRE XLII.

.uation du voyage et des miracles. — Retour à Clairvaux.

La mission pour laquelle saint Bernard était venu en Allemagne touchait à son terme. Les prodigieux succès de cette œuvre, l'extension subite et rapide qu'elle prit dès sa naissance, les heureuses transformations qui en furent les conséquences immédiates, démontrent à la fois la tendance du siècle et la puissance de l'homme qui en dirigea le mouvement. Une telle puissance, quelle qu'en soit l'origine, ne produit de si grandes choses que lorsqu'elle s'applique à des besoins réels et qu'elle s'accorde avec l'esprit des hommes au milieu desquels elle se manifeste. Sous ce rapport, l'abbé de Clairvaux était véritablement l'homme de son siècle; car, entre certains hommes et certains faits, il existe une relation réciproque, un flux et un reflux de vie, une action et une réaction

venons de le dire, pour le *miracle des miracles*[1]; tous les cœurs s'ouvrirent à l'espérance; tous, oubliant leurs anciennes querelles, se réveillèrent comme d'un long assoupissement, pour reprendre une nouvelle vie et savourer les consolations chrétiennes. « Chose admirable! s'écrie un auteur contemporain; on vit accourir des voleurs et des « brigands qui firent pénitence, et juraient de ver« ser leur sang pour Jésus-Christ! Tout homme « raisonnable, ajoute l'historien, témoin des chan« gements opérés en eux, y voyait le doigt de Dieu, « et n'en était pas moins étonné[2]! »

Oh! qui donc opérera de nos jours une révolution si désirable? Qui nous unira tous dans une vie commune? Qui nous révélera l'idée, l'œuvre, le sentiment qui brise les nœuds de l'égoïsme, dilate les esprits, ouvre les cœurs et les réchauffe au feu de la foi, au feu d'une charité vive et vivifiante?...

[1] Miraculum miraculorum. (Gaudfr., de Mirac., p. 1158, in Mab.)
[2] Otto de Frising., Bibl. des crois., t. I, p. 528.

CHAPITRE XLII.

Continuation du voyage et des miracles. — Retour à Clairvaux.

La mission pour laquelle saint Bernard était venu en Allemagne touchait à son terme. Les prodigieux succès de cette œuvre, l'extension subite et rapide qu'elle prit dès sa naissance, les heureuses transformations qui en furent les conséquences immédiates, démontrent à la fois la tendance du siècle et la puissance de l'homme qui en dirigea le mouvement. Une telle puissance, quelle qu'en soit l'origine, ne produit de si grandes choses que lorsqu'elle s'applique à des besoins réels et qu'elle s'accorde avec l'esprit des hommes au milieu desquels elle se manifeste. Sous ce rapport, l'abbé de Clairvaux était véritablement l'homme de son siècle; car, entre certains hommes et certains faits, il existe une relation réciproque, un flux et un reflux de vie, une action et une réaction

hommes d'armes dans la milice de la croix; Ladislas, duc de Bohême, Odoacre, marquis de Styrie, Amédée, duc de Turin, Bernard, comte de Carinthie, Conrad, duc de Zaeringen, et une foule de seigneurs et de nobles hommes, firent vœu de combattre les infidèles. Les Saxons eux-mêmes, ces guerriers si braves, si longtemps malheureux, et cependant toujours redoutables à la dynastie de Conrad, s'enrôlèrent sous la bannière sacrée; et, à l'ombre de la croix, tous les partis se reposent; tous, guelfes et gibelins, s'entremêlent et campent ensemble. « Un profond silence « se fit dans tout l'Occident, dit Otton de Frisin- « gen, et non-seulement il n'y eut plus de guerre, « mais on eût regardé comme un crime de porter « les armes en public [1]. »

L'abbé de Clairvaux passa les derniers jours de cette mémorable année à Spire, où, comme l'apôtre saint Paul, son modèle, *il se faisait tout à tous, pour procurer le salut à tous*. C'était là le but de ses infatigables efforts. Quel cœur apostolique! Tout entier à son ministère, il s'applique à relever les uns de leurs chutes, à prévenir les défaillances des autres, à réveiller ceux qui dorment, à exciter ceux qui veillent; faisant retentir aux oreilles de tous la trompette effrayante des jugements de Dieu, et enflammant les esprits

[1] Ott. Fris., loc. cit.

par la puissance irrésistible de sa parole. A le voir, on l'eût pris tantôt pour un habile capitaine qui vole de rang en rang pour animer les courages, couvrant de son égide l'armée tout entière; tantôt pour un médecin consommé qui se dévoue à la guérison de toutes les douleurs, déployant les plus énergiques ressources de son art pour rappeler à la santé les membres malades. Les intérêts même temporels ne sont point étrangers à sa sollicitude; rien n'échappe à son génie prévoyant; et comme on voit aux premiers rayons du jour les ténèbres se dissiper, ainsi, à la voix de l'apôtre, l'erreur fuit, les obstacles tombent, les mauvais vouloirs s'amollissent, les démons eux-mêmes tremblent, et tout cède à l'ardeur de sa prédication. L'heureux disciple de Jésus-Christ poursuivit son voyage le 4 janvier 1145. A son départ, l'empereur, les princes et les nombreux bataillons de croisés se réunirent autour de lui pour entendre une dernière fois sa parole, et lui rendre un dernier hommage. L'orateur sacré leur adressa une exhortation touchante; *et ses paroles,* dit l'historien, *n'étaient pas humaines, mais divines*[1]. Enfin le magnifique cortége se mit en marche, avançant avec peine, à cause de la foule immense qui se pressait dans les rues et sur le chemin. Tout à coup un pauvre enfant perclus se jette au-devant du saint et lui de-

[1] Non humanis, sed divinis verbis... (Phil. Claraval., cap. v, p. 1188.)

mande sa bénédiction : au même moment cet enfant se relève et pousse un cri de joie ; toutes ses infirmités avaient disparu. A la vue du miracle, l'empereur, *qui chevauchait à côté du saint*, et la foule étonnée, font éclater leur admiration et bénissent le thaumaturge. Mais celui-ci, récusant toute louange et se tournant vers Conrad : « C'est « à cause de vous, dit-il, que cette guérison a été « opérée, afin que vous sachiez que Dieu est avec « vous et que votre entreprise lui est agréable [1]. »

Bernard et ses compagnons de voyage, après avoir pris congé de la cour germanique, redescendirent le Rhin jusqu'à Cologne, pour revenir en France par la Belgique et la Flandre. Ils se reposèrent le lundi 5 janvier à Kreutznach, se rendirent le lendemain à Bobart, *vaste bourg situé sur les rives du Rhin* [2], et s'arrêtèrent à Coblentz et à Bingen, où l'homme de Dieu eut des entretiens graves avec l'abbesse sainte Hildegarde, dont nous aurons à nous occuper longuement dans un des chapitres suivants.

Dans la plupart des villes qu'il traversa, le serviteur de Dieu renouvelait ses prédications et ses prodiges; mais nulle part l'édification ne fut plus grande qu'à Cologne [3]. Il connaissait l'impatience

[1] Id., loc. cit.

[2] Vicus magnus qui super Rhenum situs est, et nominatur Bobardus. (De Mirac., p. 1193.)

[3] Magna est civitas; magna illic Dei famulo virtus affuit; magna illum

de cette illustre cité pour le recevoir; et, afin d'échapper aux honneurs qu'on lui avait préparés, il fit secrètement son entrée le soir. Mais *la gloire suivait celui qui la fuyait;* et, à peine la nouvelle de son arrivée s'était-elle répandue dans la ville, que les habitants en masse affluèrent devant sa demeure, et s'abandonnèrent à une bruyante allégresse, qui se prolongea toute la nuit et le jour suivant. La foule était si compacte et si *intolérable*[1], dit l'un des disciples, que le saint abbé ne pouvait sortir de la maison. Il se tenait à une fenêtre, du haut de laquelle il bénissait le peuple; et ce fut au moyen d'une échelle posée dans la rue, qu'on lui présentait les infirmes auxquels il rendait la santé [2]. On n'osait ouvrir les portes à cause de l'impétuosité de la multitude qui en assiégeait l'entrée. « Moi-même, raconte le moine Gérard, ayant « voulu rentrer dans la maison, je ne le pus en au- « cune manière; et depuis neuf heures du matin « jusqu'au soir je demeurai là, dans la rue, sans « pouvoir atteindre ni la porte, ni l'échelle, telle- « ment les avenues étaient obstruées [3]. » L'écrivain

devotio coluit populorum. (Gaudfr., Vit. S. B., p. 1158. Vid. et De Mirac., p. 1193, in Mab.)

[1] De mirac., p. 1194. Ex hoc jam erat intolerabilis, ut, etc., etc.

[2] Stabat vir sanctus in fenestra, et per scalam offerebantur infirmi, siquidem ostium domus nullus aperire audebat, tantus erat impetus et tumultus. — Ainsi s'exprime le chapelain Eberhard, dans le journal du voyage. (De Mirac., p. 1191.)

[3] Ego foris adstabam, nec ulla tenus poteram introire; ab hora nona usque ad vesperam sic permansi, etc., etc. (De Mirac., p. 1194.)

renonce à énumérer la quantité de miracles qui furent opérés à Cologne durant les quatre jours (du 9 au 12 janvier) qu'ils séjournèrent dans cette ville. Le dimanche, saint Bernard, après avoir célébré la messe à la cathédrale, se disposait à rompre le pain de la parole; mais, pour satisfaire aux vœux de tous, il prêcha sur la place publique, où ses discours électrisèrent la multitude. Des guérisons prodigieuses signalèrent cette journée. Une femme qui avait perdu la raison, par la vive douleur dont elle avait été saisie à la mort de son mari, lui fut présentée, et retrouva, au contact de l'homme de Dieu, son esprit et sa force d'âme. Une autre femme, en proie à des convulsions nerveuses, recouvra la santé au même moment où elle fut touchée du signe sacré de la croix. Une dame de qualité [1], qui, depuis quinze ans, était privée de l'usage d'un œil, avait renoncé à l'espoir de guérir, après avoir vainement usé de toutes espèces de remèdes; elle se recommanda au serviteur de Jésus-Christ, et son œil, au même instant, se rouvrit à la lumière. Enfin quatorze autres guérisons se trouvent consignées dans le journal à la date du même jour; et ces miracles, dit l'un des secrétaires, n'ont pas été faits dans les ténèbres, mais en plein jour, en public, devant tout le monde, afin que tout le monde glorifie Dieu *qui est admirable dans ses saints* [2].

[1] Mulier honorata, etc. (Mirac., p. 1159 et 1198.)

[2] Neque in angulo facta sunt, sed in publico, ut ab omnibus Deus

Toutefois ces cures soudaines n'étaient que la moindre partie des merveilles que le serviteur de Dieu opérait dans une sphère moins visible. Il déployait, à la vérité, toute la plénitude de la puissance que Jésus-Christ donna aux apôtres « chassant les mauvais esprits et guérissant toute infirmité et toute langueur [1]; » mais ces miracles, comme ceux des apôtres, comme ceux de Jésus-Christ lui-même, renfermaient quelque chose de symbolique, et n'étaient en quelque sorte que des signes visibles d'une autre espèce de miracle, d'une opération plus interne, plus mystérieuse, qui s'accomplissait dans les âmes. La conversion des cœurs, le triomphe de la lumière sur les ténèbres, de la concorde sur les vengeances, de la justice sur les iniquités, de la piété chrétienne sur la stupide indifférence; tels étaient les grands effets de ses intarissables enseignements. Les maladies invétérées, qui depuis si longtemps rongeaient les mœurs publiques, avaient produit un aveuglement, une surdité, une paralysie bien autrement funestes que les maux physiques; et c'est à ces profondes plaies qu'il appliquait principalement la vertu de sa parole. De là les dispositions qui caractérisent un grand nombre de croisés. La réaction vive et véhémente qu'ils manifestèrent en faveur de la guerre sainte, provenait du besoin foncier qu'éprouve l'esprit de pé-

glorificetur qui in sanctis suis gloriosus est. (De Mirac., p. 1194, n. 29.)

[1] Matth., x, 1.

nitence : car la vraie pénitence se sent toujours et irrésistiblement entraînée vers quelque œuvre expiatoire. Néanmoins la croisade, œuvre laborieuse et militante, si analogue au caractère de la multitude et à l'impétuosité populaire, ne pouvait avoir le même attrait pour certaines âmes qui, après être revenues à Dieu, se sentaient attirées au dedans d'elles-mêmes et réclamaient une expiation plus calme, plus intérieure, une vie de recueillement et de prière. Ces âmes aimantes s'attachèrent plus étroitement à saint Bernard; et dans les seuls environs de Cologne, il y en eut, sans compter les femmes, près de soixante qui abandonnèrent le monde et se retirèrent la plupart à Clairvaux.

Mais ce qui excitait encore plus vivement la sollicitude de Bernard, c'était le triste état du clergé dont l'affaiblissement était la cause toujours subsistante de la dégénération des mœurs chrétiennes. Avant de quitter Cologne, il se renferma seu avec les ecclésiastiques du diocèse, et leur adressa des paroles graves. Il sonda leurs plaies, les toucha au vif, attribuant l'affadissement du sel sacerdotal à la cupidité, à l'incontinence, aux dissensions intestines : « C'est de vous, leur dit-il, que le pro« phète parle quand il condamne *ceux qui ne s'in« téressent point aux travaux des hommes et ne « participent point à leurs peines* [1]. Isaïe de même,

[1] In labore hominum non sunt, et cum hominibus non flagellabantur. (Psal., LXXII, 5.)

« ou plutôt, Dieu par la bouche d'Isaïe, a dit de « vous[1] : *Faisons grâce à l'impie, et il n'apprendra pas à être juste; il commet l'iniquité sur la « terre de la sainteté, et il ne verra point la gloire « du Seigneur*[2]. » Ces textes sacrés nous donnent la mesure de la sévérité de ses discours; sévérité qu'il adoucissait cependant par la grâce et l'onction d'une bienveillante charité. Nous aurons bientôt l'occasion de revenir sur les accents prophétiques qui, à cette époque, se firent entendre aux ministres du sanctuaire.

L'abbé de Clairvaux, accompagné d'un nombre toujours croissant de nouveaux disciples, s'était rendu de Cologne à Juliers; puis à Aix-la-Chapelle, où il célébra les saints mystères dans la chapelle de Charlemagne, *la plus célèbre de tout le monde romain* [3]. « Aix, ajoute naïvement le chapelain « Éberhard, est un agréable séjour, mais plus agréa« ble aux sens qu'à l'âme. La prospérité des mé« chants les tue; et malheur à la maison indisci« plinée! Je ne dis pas cela pour leur perte, mais « pour leur amendement, si toutefois quelqu'un lit « ces paroles; et plût à Dieu qu'un seul se conver« tisse et vive[4]! » Le même narrateur mentionne

[1] Misereamur impio, et non discet justitiam : in terra sanctorum iniqua gessit, et non videbit gloriam Domini. (Isai, xxvi, 10.)

[2] De Mirac., p. 1193, n. 25.

[3] In illa famosissima toto Romanorum orbe capella, — dit le moine Gaudf. (In Mirac., p. 1159.)

[4] De Mirac., p. 1195, n. 31.

le fait suivant, arrivé à Aix-la-Chapelle. « Nous étions à l'autel de la B. Vierge Marie, et j'assistais moi-même le Révérend père, quand une jeune fille aveugle lui fut présentée; il la bénit, et elle guérit; mais la foule était si grande, que nous fûmes obligés de nous retirer [1]. »

Citons encore quelques traits du journal des voyageurs. « *Gérard :* Aujourd'hui les miracles semblent se multiplier. La foule nous suivait partout, et les campagnes étaient aussi peuplées que les villes. Une mère amena sa fille déjà grande, qui était sourde et muette de naissance. Le charitable père lui imposa les mains, et aussitôt, en notre présence, elle recouvra l'ouïe et la parole. Nous avions à peine fait quelques pas, qu'un homme, également sourd, fut subitement guéri... *Godefroy*: Jusqu'à ce dernier miracle, je marchais devant et je précédais la foule; mais, frappé des exclamations qui à chaque instant retentissaient derrière moi, je m'informai soigneusement de ce qui arrivait, et j'acquis la certitude que ce jour-là, sur la route, notre saint père avait guéri une fille aveugle, trois sourds, un boiteux, puis cinq autres aveugles... *L'abbé Campesce :* Lorsque nous entrâmes le soir à Juliers, ville qui doit son origine à Jules-César [2], nous aperçûmes prosternée sur les marches de l'é-

[1] Ego ipse Patri adstabam, etc. (Id., loc. sup.)

[2] Vespera venimus Juliacum, quod a Julio Cæsare castrum ædificatum... (De Mirac., p. 1195, n. 31.)

glise, une femme percluse. Le saint, ému de compassion, la prit par la main et la releva avec *une facilité d'autant plus grande qu'elle avait une plus grande foi* [1]... *Gérard :* Ce matin, après la célébration de la messe, une femme de grande considération, la nièce du comte de Juliers [2], privée complétement de la vue à un œil, et n'y voyant presque pas de l'autre, au point qu'elle ne pouvait marcher sans guide, fut instantanément guérie par le seul signe de la croix. Ce miracle, comme tous les autres, fait l'objet de l'admiration publique, et le peuple ne cesse de les proclamer aux cris de *Christ uns gnade* [3] *!* »

Sur toute la route, à Maestricht, à Liége, Mons, Valenciennes, Cambrai, Vaucelles, des prodiges sans nombre accompagnèrent le passage de l'homme de Dieu. Au sortir de Liége, un jeune homme, aveugle de naissance, lui est présenté. Ses yeux n'étaient pas seulement éteints, disent deux des chroniqueurs, mais ils étaient complétement amortis, et les paupières fermées. Le saint les ouvre, les touche de ses doigts vénérables, et aussitôt il leur rend la clarté. L'heureux jeune homme, à l'aspect de la lumière qu'il n'avait jamais connue, éprouva une émotion extraordinaire : « Je vois ! s'écria-t-il; je vois le jour, je vois les hommes, je vois des êtres

[1] Et elevavit eam quanta fide, tanta etiam facilitate. (Id.)

[2] Honorata quædam mulier, neptis comitis Juliaci, etc. (Id.)

[3] Id., loc. cit.

chevelus ! » Il agitait ses mains et bondissait de joie : Maintenant, ô mon Dieu, disait-il, je ne heurterai plus mes pieds contre des pierres [1] !

Cependant Bernard, malgré le désir qui le pressait de retourner dans son cloître, crut devoir s'arrêter quelques jours en Flandre, où il savait, comme saint Paul à Éphèse, *qu'une grande et visible porte lui était ouverte* [2]. Les paroles qu'il adressa aux populations de cette province n'avaient pas seulement pour objet la croisade; elles s'appliquaient surtout aux mœurs et à la doctrine que les nouveaux hérétiques cherchaient à pervertir. L'homme de Dieu opposa une digue inflexible aux adversaires de l'Église, et, *jetant son filet dans les flots du siècle, il en retira une abondante capture d'hommes lettrés et de nobles personnages* [3]. Parmi ces derniers, l'annaliste de Cîteaux rapporte une conversion éclatante dont les circonstances méritent une mention particulière.

Arnulfe de Majorque était un des seigneurs les plus riches et les plus considérés de la province. Il vivait dans l'opulence et les grandeurs, quand, au passage de saint Bernard, il entendit une prédication qui fit tomber le voile de ses yeux. Touché

[1] Video diem, video homines, video capillatos, etc. Gaudfr., de Mirac., p. 1139, et Phil. de Clarav., p. 1198.

[2] I Cor., XVI, 9.

[3] ... Et nobiles et litteratos viros multos de fluctibus sæculi ad littus conversionis, etc., etc. (Exord. magn., cap. XXII, p. 1125.)

de la grâce et pénétré jusqu'au fond de son âme, il prend aussitôt la résolution de quitter, à l'exemple des patriarches et des apôtres, sa maison, sa parenté, sa patrie, et de suivre Jésus-Christ. Mais sa famille était nombreuse; ses fils et ses frères, sa fortune et l'honneur de sa maison réclamaient encore sa présence. Il crut donc devoir cacher son dessein jusqu'au temps favorable, sans confier à personne, pas même à saint Bernard, le secret de sa conscience. Le temps s'écoulait, et Arnulfe, loin de se dégager des liens du monde, s'y enlaçait davantage, lorsqu'un jour il vit arriver un pauvre pâtre qui se jette à ses genoux et lui dit : « Mon seigneur, je vous conjure par Jésus-Christ de me conduire à Clairvaux, afin de sauver mon âme et la vôtre. » Le noble Arnulfe est frappé de ce mystérieux avertissement. Il ne peut résister à la voix qui le presse; et, mettant ordre à ses affaires, il part pour Clairvaux avec le pâtre que Dieu lui avait envoyé. Il y trouve le saint et lui révèle, avec effusion de larmes, les iniquités d'une longue vie. Mais à sa grande surprise, l'homme de Dieu, après l'avoir engagé à persévérer dans l'ordre de Cîteaux, ne lui imposa pour pénitence qu'une triple récitation de l'Oraison dominicale. « Quoi! charitable père, s'écria le pénitent, est-ce donc que vous ne prenez pas au sérieux la conversion d'un indigne pécheur? Certes, dix années de jeûne et de mortification ne suffiraient point à l'expiation de mes

crimes ; et vous ne m'imposez que trois *Pater!* » Le saint lui répondit : « Croyez-vous savoir mieux que moi ce qui vous est nécessaire? — A Dieu ne plaise que j'aie cette présomption ! repartit Arnulfe; mais, je vous en conjure, ne m'épargnez pas dans la vie présente, afin que je trouve mon bonheur dans la vie future. — Faites ce que je vous dis, reprit le père, et faites-le avec confiance ; et quand vous aurez déposé le fardeau de votre corps, vous irez à Dieu sans autre fardeau [1]. » Le ton d'autorité et d'inspiration de cette réponse tranquillisa la conscience d'Arnulfe et lui donna un calme profond. Or, peu après, *cet athlète de Dieu* tomba malade d'une inflammation d'entrailles, et le mal fit des progrès si rapides, qu'on lui administra les onctions des saintes huiles. Au plus fort de ses souffrances, lorsque le malade sembla près d'expirer, on l'entendit tout à coup s'écrier d'une voix forte : « Seigneur Jésus, oui, toutes vos paroles sont véritables ! » Il réitéra ce même cri, et le répéta si fréquemment, que l'un des assistants l'attribua au délire. « Non, non, soupira le mourant; ce que je témoigne aujourd'hui n'est point l'effet du délire; mais j'atteste avec pleine conscience que toute parole du Seigneur Jésus s'accomplit infailliblement. Il a promis, dans son Évangile, à ceux qui renonceraient à tout pour le suivre, le centu-

[1] Quia deposita mole corporis, mox ad Deum sine molestia pervolabis.

ple en ce monde, et la vie éternelle dans le monde futur. Eh bien, j'expérimente en ce moment la vérité de cette parole : les consolations spirituelles que j'éprouve surpassent cent mille fois les délices du monde que j'ai quitté... » Après avoir proféré ces mots, *il s'endormit d'un sommeil dulcime et très-paisible dans le Seigneur*. Ainsi s'accomplit la prédiction du saint abbé : Quand vous aurez déposé le fardeau de votre corps, vous irez à Dieu sans autre fardeau [1].

Saint Bernard s'était arrêté en Flandre jusque vers la fin du mois de janvier. Il passa par Laon et Reims, et arriva le 2 février, jour de la Purification, à Châlons-sur-Marne. Dans cette dernière ville se trouvaient réunis les princes français et le roi lui-même, ainsi que les ambassadeurs de Conrad III, qui tous, à la nouvelle de son arrivée, allèrent au-devant de lui et le ramenèrent en triomphe. Il repartit de Châlons le 4 février, se reposa à Bar-sur-Aube, et rentra le jeudi suivant, 6 février, dans sa douce retraite de Clairvaux [2]. Semblable à un arbre toujours arrosé qui fructifie en toute saison, on le revoyait chargé d'une couronne de nouveaux fruits. Son retour fit surabonder la vie et la joie dans cet heureux asile. Trente postulants des environs de Cologne

[1] Herbert, lib. I, cap. II. — Lib. de Vir. illustr. Cisterc., dist. 3, cap. VII. Vita S. Bern., ex magn. Exord., lib. VII, p. 1227.

[2] Gaudfr., de Mirac., p. 1200 et seq.

l'avaient précédé à Clairvaux ; trente autres étaient en chemin ou devaient le rejoindre incessamment [1]. On peut juger des sentiments qui animaient les uns et les autres, par la lettre suivante qu'ils adressèrent à quelques membres du clergé de Cologne. Nous n'en citerons que les passages les plus saillants :

« Il faut, avant toutes choses, vous rendre grâce, « ô Seigneur notre Dieu, avec la plus vive re« connaissance, de nous avoir comblés de vos fa« veurs et de vos miséricordes. D'où nous est ve« nue, à nous misérables pécheurs, dignes de « l'enfer, d'où nous est venue la grande grâce « que vous nous avez faite, d'oublier nos iniqui« tés et de nous rendre la paix au sein de votre « protection? O bonté ineffable! O abîme incom« préhensible de miséricorde qui s'est étendue sur « votre grand serviteur Bernard que vous avez « choisi pour rassembler dans votre bergerie des « hommes pervers, et les sanctifier sous sa hou« lette! Nous avons vu de nos yeux le nombre « infini de peuples qui se sont convertis et ont « embrassé la pénitence en prenant la croix pour « la gloire de Jésus-Christ. Cependant ce ne sont « que des laïques. Quant à vous, très-chers « frères, si votre justice ne surpasse celle des « laïques, vous n'entrerez pas dans le royaume

[1] Nam et triginta secum adduxit et totidem fere facto jam voto et constituta die venturos præstolabatur. (De Mirac., p. 1201.)

« des cieux. Les laïques sont du monde, et il leur « est permis de penser aux choses du monde; mais « pour vous, il vous a été dit : Vous n'êtes plus de « ce monde et je vous ai séparés du monde. Ces « paroles ont été dites aux apôtres, auxquels vous « avez succédé dans la puissance et dans l'auto- « rité, mais non dans la conversion, dans la con- « duite et dans les œuvres...

« On ne s'étonne pas de voir le troupeau se « nourrir de pâturages terrestres; mais qui ne s'é- « tonnerait en voyant le pasteur lui-même, courbé « vers la terre, manger les herbes crues et ne pen- « ser qu'à la terre? Rougis, Sidon, dit la mer! Les « pécheurs et les publicains vous précéderont dans « le royaume des cieux. La plaie de ce clergé est « incurable; l'Église est enrichie de biens et de « revenus, mais elle est devenue pauvre en ver- « tus. Car depuis que le Roi de gloire s'est rendu « pauvre, les vertus n'ont pu subsister longtemps « avec les richesses. C'est le plus souvent un « grand péril pour la sainteté de l'Église, que de « lui prodiguer les trésors et l'abondance des « choses de ce monde...

« Que les pauvres chantent donc avec le pro- « phète : *Les filets ont été rompus, et nous avons* « *été délivrés!* Nous désirons, très-chers frères, que « vous chantiez avec nous ce cantique; et que « la parole de Dieu, qui n'a pas été infructueuse « en plusieurs du clergé de Cologne, ne le soit

« pas en vous non plus, et que vous ne deveniez « pas inexcusables, en demeurant dans la voie de « la perdition. Nous souhaitons vous avoir pour « compagnons dans les entrailles de Jésus-Christ[1]. »

Tels étaient les accents des nouveaux frères. Leur ferveur expansive harmonisait avec la piété plus intérieure et déjà consommée des anciens. Tous vibraient à l'unisson et vivaient d'une même vie, formant autour de saint Bernard un accord merveilleux et un admirable concert de vertus, de grâces et de charité.

[1] Annal. Cisterc., p. 64, n. 8 et seq. — Voyez aussi Hist. de Cîteaux, t. IV, ch. XVI.

CHAPITRE XLIII.

Assemblée d'Étampes. — Arrivée du pape Eugène III en France. — Départ des croisés pour la Terre-Sainte.

A peine le saint eut-il passé quinze jours ou trois semaines à Clairvaux, qu'il se vit obligé de quitter encore une fois sa retraite pour assister à l'assemblée générale des barons et prélats du royaume, que le roi avait convoquée à Étampes. L'ouverture *du parlement* se fit le 16 février 1147. Louis le Jeune le présida en personne, et résuma les diverses questions sur lesquelles il appelait la sollicitude et les délibérations des conseillers. L'enthousiasme semblait un peu refroidi; mais, à l'aspect de saint Bernard, *qui venait de confédérer, pour la milice de la croix, le monarque et les grands du royaume des Teutons* [1], les visages s'épanouirent, et toute l'assemblée ressentit une émotion

[1] Od. de Diog., II.

de joie et d'ardeur belliqueuse, difficile à dépeindre.

La première journée fut employée à entendre les ambassadeurs de Conrad et les députés de Geisa, roi de Hongrie, qui venaient de la part de leurs souverains, promettre aux croisés le libre passage sur leurs terres. On lut aussi les lettres de l'empereur grec, Manuel Comnène, contenant les plus emphatiques protestations d'amitié, en réponse à la notification que le roi de France lui avait faite de la croisade. Le style oriental et hyperbolique de ces missives choqua le bon sens français. « L'évêque de Langres, Godefroy, prenant compassion du roi qui rougissait de se voir encensé de tant de choses flatteuses, et ne pouvant plus supporter les interminables phrases du lecteur et de l'interprète, les interrompit : Mes frères, leur dit-il, veuillez ne pas parler si souvent de la gloire, de la celsitude, des vertus et de la sagesse du roi ; il se connaît, et nous le connaissons aussi. Dites-lui donc plus brièvement et plus droitement ce que vous avez à lui dire[1]. »

Le lendemain, l'assemblée s'occupa de la route qu'il conviendrait de prendre pour aller en Palestine. Les ambassadeurs de Roger, roi de Sicile, proposèrent le chemin de mer comme le plus sûr, et

[1] Od. de Diog., lib. II. — Ce même chroniqueur, Odon de Deuil, qui faisait partie de la croisade, ne veut pas nommer l'empereur Comnène, *parce que*, dit-il, *son nom n'est pas écrit dans le livre de vie.*

pouvant transporter en peu de semaines toutes les troupes des croisés dans les ports de la Syrie. Ils insistèrent vivement sur les avantages de cette voie, et firent ressortir les nombreux inconvénients, les périls et les vicissitudes inévitables d'un long trajet au milieu des pays barbares. Mais le principal motif qu'ils alléguèrent à l'appui de leur opinion, fut le souvenir de l'ancienne trahison des Grecs, et leur perfidie à l'époque de la première croisade. La prudence de ces Normands-Siciliens ne fut cependant pas goûtée; et, soit que la haine qu'ils portaient aux Grecs, leurs agresseurs, rendît leur témoignage suspect, soit que la navigation n'offrît point assez d'attraits à l'esprit aventureux des guerriers français, les conseils de Roger ne prévalurent malheureusement point dans l'assemblée. On arrêta qu'on descendrait la vallée du Danube pour se rendre à Constantinople.

Enfin, le troisième jour, les seigneurs et les prélats, uniquement occupés des intérêts de la France, durent aviser à la garde du royaume et à son administration, pendant l'absence du roi.

« Après que l'abbé Bernard, dit la chronique, eut fait son oraison pour invoquer la lumière du Saint-Esprit, le roi Loys, refrénant sa puissance par la crainte de Dieu, suivant sa coutume, abandonna le choix des gardiens du royaume aux prélats et aux seigneurs. Ceux-ci se retirèrent pour en délibérer, et rentrèrent au bout de quelque

délai, après avoir décidé ce qu'il y avait de mieux à faire. Bernard marchait à leur tête; et, désignant du doigt l'abbé Suger et le comte Guillaume de Nevers, il dit : Voilà les deux glaives que nous avons choisis; c'est assez! »

« Ce double choix, poursuit le chroniqueur, aurait plu à tout le monde, s'il avait pu plaire à l'un des élus; mais le comte de Nevers protesta qu'il avait fait vœu de se retirer parmi les Chartreux; et, en effet, il s'ensevelit peu de temps après dans le cloître, malgré les fortes remontrances du roi, et sans que nulle prière ne pût le détourner de sa pieuse résolution [1]. »

Il fallut des remontrances non moins vives pour déterminer l'abbé Suger à se charger d'une dignité qui lui sembla *plutôt un fardeau qu'un honneur.* Il s'en défendit longtemps; mais enfin, vaincu par les sollicitations du roi et *par les ordres du Pape lui-même* [2], il accepta la régence; et la postérité sait avec quel désintéressement et quelle noble intégrité il administra les affaires du royaume.

Ces diverses mesures étant donc prises, l'assemblée se sépara, et l'on ne s'occupa plus que des préparatifs du départ. De tous côtés, en France, en Allemagne, dans presque toutes les contrées de l'Occident, les populations se mirent en mouvement. L'on ne voyait plus que des croisés, on ne

[1] Od. de Diog., lib. I, p. 15.
[2] ... Sub obedientiæ præcepto coegit (Pontifex). (Vita Suggerii, XII.)

rencontrait que des pèlerins et des troubadours. Les temps héroïques semblaient renaître; et une espèce de honte s'attachait aux chevaliers qui n'avaient pas pris la croix : on leur envoyait, en signe de flétrissure, une quenouille et des fuseaux[1].

Cependant, après la dissolution du parlement d'Étampes, saint Bernard s'était hâté de retourner à Clairvaux. Il n'y demeura pas longtemps; car les intérêts de la Terre-Sainte, et peut-être d'autres motifs graves, sur lesquels les historiens ne fournissent aucune donnée précise, l'obligèrent à entreprendre un second voyage en Allemagne. Il se trouva le 27 mars à Trèves[2]; et, pendant les apprêts de la croisade, les annalistes nous le montrent tantôt à Francfort, tantôt à Metz, à Toul; puis à Troyes, à Sens, à Auxerre, à Tonnerre, et dans diverses autres villes. Cette seconde mission se rattachait peut-être à une œuvre de haute politique, qu'une partie des croisés allemands dut accomplir. Nous en parlerons plus tard, et nous exposerons les bases sur lesquelles nous appuyons notre conjecture. Quoi qu'il en soit, ce second voyage ne fut ni moins fructueux, ni moins riche en merveilles que le premier. Des miracles, trop nombreux pour être rapportés, et des conversions

[1] Voy. Bibl. des croisades, t. I, p. 660.

[2] Sexto calendas aprilis, ingrediente viro Dei Treverim, obviam ruit ex more populus universus, etc., etc. (De Mirac., cap. XVI, p. 1205.)

étonnantes s'opéraient tous les jours, et signalaient la trace ineffaçable que l'homme de Dieu laissa sur toute la route qu'il parcourut.

« Sur ces entrefaites, reprend le vieil historien de la croisade, pour qu'il ne manquât à cette sainte entreprise ni bénédiction, ni grâce, le Pontife romain, Eugène, arriva en France et vint célébrer la Pâque du Seigneur dans la basilique du bienheureux Denis[1]. »

C'était au printemps de la même année 1147. Eugène III voulut contempler de ses propres yeux les grandes choses que saint Bernard avait faites; et, outre ce juste motif qui l'amenait en France, il se proposait encore, pendant que les milices chrétiennes combattraient les infidèles en Orient, de travailler avec l'abbé de Clairvaux à l'extirpation des hérésies qui se propageaient en Occident.

L'arrivée du Pape en France, sur cette terre si éminemment catholique, si invinciblement fidèle, si invariablement soumise et attachée au chef suprême de l'Église, redoubla l'enthousiasme des croisés et produisit une allégresse générale. Le roi, accompagné d'une cour brillante, alla au-devant de lui jusqu'à Dijon. Là, dès qu'il l'aperçut, il descendit de cheval et se jeta aux pieds du Pontife, *les couvrant de baisers et de larmes*. Eugène ac-

[1] Post hæc, ne aliquid deesset benedictionis aut gratiæ, romanus Pontifex Eugenius, venit, etc., etc. (Od. de Diog., I, p. 15.)

cepta, au nom du Roi des rois, dont il tenait la place, les témoignages d'humilité et d'amour du roi de France; il loua les vertus héréditaires de l'illustre famille de Hugues Capet, et parla, *en termes convenables,* de la piété de Henri, frère du roi, qui depuis longtemps avait embrassé à Clairvaux l'état monastique et se distinguait, entre tous les moines, par l'austérité de sa vie [1].

Après ce discours, qui *édifia puissamment les fidèles,* le souverain Pontife et Louis le Jeune prirent la route de Saint-Denis, où ils arrivèrent la veille du jour de la Résurrection. Cette solennité fut célébrée dans la royale basilique avec la pompe et la magnificence que commandait la présence de l'auguste Pontife et de la cour de France. Les principaux chefs des croisés assistèrent aux offices, et parmi ces hauts personnages on remarquait avec un juste orgueil le grand maître des Templiers, et cent trente chevaliers du Temple qui étaient venus exprès de Jérusalem pour se joindre à l'expédition sacrée. Ce beau jour fut, pour le roi et tous les hommes d'armes, un jour d'allégresse et de saintes consolations. Toutes les grâces semblaient se réunir sur l'armée; et l'Allemagne enviait à la France le bonheur de posséder dans son

[1] Chronic. Mauriniac., in Bouquet, Rec. des Hist. de France, vol. XIII. — On se rappelle que le pape Eugène III avait été, en même temps que le prince Henri de France, simple moine à Clairvaux.

sein le *lieutenant du Sauveur du monde*, l'héritier du Prince des apôtres[1].

Cependant le voyage du Pape et son séjour prolongé à Paris occasionnaient des dépenses dont la charge tombait principalement sur les plus riches communautés religieuses. Il en résulta quelques murmures, et plusieurs ecclésiastiques[2], non contents de protester sourdement contre la cour pontificale, ourdirent contre elle une opposition qui se manifesta par une étrange aventure. « Eugène III, raconte l'abbé Albéric, étant allé processionnellement, le jour des grandes litanies, à Sainte-Geneviève, les clercs de cette église, armés de verges, se jetèrent sur les gens du Pape *qui furent bien battus;* et le sang coula dans la bagarre. »

Le Pape punit sévèrement les coupables, et remplaça le clergé de Sainte-Geneviève par les chanoines réguliers de Saint-Victor, auxquels cette antique église fut octroyée. Mais les mécontents ne se tinrent point en repos; ils fomentaient chaque jour de nouveaux désordres, venant même pendant la nuit *tapager et troubler l'office des matines.* Ils firent tant, que le ministre Suger, pour en finir,

[1] L'empereur Conrad envoya, à plusieurs reprises, des députés au Pape pour l'engager à venir en Allemagne. La dernière députation, composée de trois prélats illustres, le supplia d'agréer au moins une entrevue avec l'Empereur à Strasbourg; mais le Pontife ne se rendit à aucune de ces invitations, pour des motifs que les historiens interprètent différemment. (Voy. Luden, Gesch. d. Teutschen Volks, t. X, buch. XXI, cap. II, p. 250 et seq.)

[2] Gallicanæ Ecclesiæ multum ex hoc gravatæ sunt. (Chron. Morigny.)

les menaça terriblement de leur crever les yeux et de détronquer leurs membres[1].

Cette menace rétablit l'ordre dans Paris.

La grande difficulté, au point où en étaient arrivées les choses, consistait à trouver de l'argent pour fournir aux énormes frais de la croisade. Les dons de la piété étaient sans doute considérables; mais ils ne pouvaient suffire à l'entretien d'une grande armée. Pour se créer des ressources nouvelles, Louis VII fit des emprunts, leva des impôts, établit des taxes qui furent approuvées et réglées par le souverain Pontife. La plupart des grands seigneurs se trouvaient dans le même embarras. Il est vrai qu'ils possédaient d'immenses richesses territoriales; mais ils n'avaient point de ressources pécuniaires, parce que, vivant sans prévoyance pour l'avenir, ils dépensaient habituellement la totalité de leurs revenus.

On sait combien cet embarras même, et les expédients qu'il suggéra, contribuèrent à l'œuvre de la civilisation moderne, par les franchises accordées, à prix d'argent, aux bourgeois et aux communes. Des violences déplorables souillèrent cette époque d'émancipation; mais la liberté politique s'équilibra au milieu des vicissitudes; et, comme tous les autres progrès humains, elle ne prit son essor qu'après de chères expériences.

[1] ... Oculorum excæcationem et membrorum detruncationem terribiliter promisimus. (Epit. Suggerii, 59.)

Pendant que ces choses se passaient, toutes les routes qui mènent à Metz et à Ratisbonne se couvraient successivement d'une innombrable quantité de pèlerins. La première de ces villes avait été désignée pour point de réunion des croisés de France; la seconde était le rendez-vous des croisés allemands. Il avait été convenu entre les deux souverains qu'on laisserait un certain intervalle entre le départ des deux expéditions, afin que, devant prendre la même route, elles ne manquassent point de vivres sur la grande étendue de terres qu'elles avaient à parcourir. Conrad ouvrit la marche, au mois de mai; Louis le Jeune dut le suivre dans les derniers jours de juin. L'Empereur, avant de se mettre à la tête de ses troupes, fit reconnaître pour son successeur au trône son fils le prince Henri, encore enfant, qui, sans aucune opposition, reçut le sacre à Aix-la-Chapelle. Ce fait, d'une si haute importance et si providentiellement amené, combla de joie le chef de la dynastie des Hohenstauffen, en consolidant dans sa famille le sceptre de la Germanie. Le jeune roi n'était point en âge de gouverner; on choisit pour tuteurs, et en même temps pour régents de l'Empire, le vénérable archevêque de Mayence et l'abbé de Corby qui administrèrent les États germaniques avec une loyauté comparable à celle de l'abbé Suger.

Après ces sages dispositions, Conrad, entouré de ses frères, Otton de Frisingen et Henri de Ba-

vière, et de son neveu, Frédéric de Souabe, ainsi que des plus illustres princes du sud de l'Allemagne, se rendit en grande pompe à Ratisbonne, où l'attendait une armée telle qu'on n'en avait jamais vu dans les siècles précédents [1]. L'élite des chevaliers teutoniques, chargés de brillantes armures d'or et d'airain, faisait étinceler au soleil soixante et dix mille lances resplendissantes; la terre, dit un vieil historien, pliait sous le trépignement des chevaux; et dans la vaste plaine ondulaient en tous sens des flots de panaches, de casques d'argent, de cuirasses et de boucliers. Outre les phalanges *des nobles hommes*, l'armée traînait encore à sa suite une multitude de chevaux légers, de piétons et de pèlerins, hommes et femmes, en si grand nombre que, selon l'expression d'Otton de Frisingen, les fleuves ne suffisaient point à les transporter, et les plaines n'étaient point assez larges pour en contenir les bataillons multiples. L'armée, commandée par l'Empereur en personne, se dirigea à travers la Hongrie, la Thrace et la Bulgarie, vers Constantinople, où elle dut établir son campement jusqu'à l'arrivée de la croisade française.

Louis VII, le roi Très-Chrétien, s'était préparé à l'expédition par des œuvres chrétiennes. A l'approche du départ, voulant que Dieu lui soit propice, il *fit des choses louables et inimitables*, dit la chro-

[1] Ott. de Frising., lib. II, p. 23.

nique [1]. Il s'en allait, accompagné seulement de deux serviteurs, dans les maisons religieuses et chez les pauvres, leur prodiguant des secours, et poussant l'abnégation jusqu'à visiter les lépreux pour les consoler et les servir de ses propres mains.

Après avoir ainsi satisfait *à la dévotion de son cœur*, il se rendit avec ses barons à l'église de Saint-Denis, où l'avaient précédé sa mère la reine Adélaïde, sa femme Éléonore, et une foule innombrable de croisés. La royale basilique avait déployé en cette circonstance ses plus magnifiques décors. Parmi les souvenirs vivants qu'elle offrait aux regards du pieux monarque, on admirait les images vénérées des héros de la première croisade ; Godefroy de Bouillon, Raymond, Tancrède, Baudouin, Hugues de Vermandois, et leurs immortels compagnons, brillaient sur les vitraux du sanctuaire, où étaient représentés encore le combat d'Antioche, les batailles de Dorylée et d'Ascalon, la prise de Jérusalem.

« Le pape Eugène, l'abbé Suger et le clergé de Saint-Denis reçurent, dans le chœur, le roi Loys qui, se prosternant très-humblement par terre, demeura longtemps en adoration. Alors le Pape et l'abbé ouvrirent une petite porte d'or, et en tirèrent solennellement un coffre d'argent, contenant

[1] Rem fecit laudabilem, inimitabilem... (Od. de Diog., II, p. 18.)

les reliques du bienheureux martyr, afin que le roi, contemplant et baisant celui que chérissait son cœur, devînt plus allègre et plus intrépide. Ensuite, ayant pris l'oriflamme sur l'autel, il reçut des mains du Pontife le bourdon et la pannetière de pèlerin, avec la bénédiction apostolique. Enfin, la cérémonie étant achevée; il se retira dans le cloître des moines pour échapper à l'empressement de la multitude, *couchant dans leur dortoir et mangeant dans leur réfectoire.* Le lendemain, il embrassa tous ceux qui l'entouraient, et s'éloigna, suivi de leurs vœux et de leurs larmes. Je n'essayerai pas, continue le chroniqueur, de décrire cette scène attendrissante. La mère et la femme du roi faillirent tomber en pamoison et perdre la chaleur vitale, à force de pleurer. Dépeindre un si lamentable spectacle serait chose aussi insensée qu'impossible [1]. »

L'armée française n'était ni moins forte, ni moins splendide que l'armée teutonique. Elle comptait près de cent mille croisés, non compris les piétons et les pèlerins hors d'état de combattre. Ce fut à Metz, sur les terres de l'Empire, que cette masse formidable se trouvait campée; de là, elle s'ébranla vers l'Orient.

[1] Non patiebatur moras oppressio populorum; et mater et uxor, quæ inter lachrymas et calorem pene spiritum exhalabant. Sed luctum et planctum qui ibi inerant velle describere, tam stultum est quam impossibile. (Od. de Diog., loc. cit.)

Mais dès son départ Louis VII semblait reconnaître la faute qu'il avait faite d'emmener avec lui la jeune reine, Éléonore. Cet exemple autorisait les chevaliers à se faire également accompagner de leurs femmes; et celles-ci, ayant à leur service des *chambrières peu chastes, donnèrent un grand scandale à l'armée* [1]. D'autres éléments de désordre se mêlèrent à l'expédition chrétienne. Des troubadours efféminés, des spéculateurs, des aventuriers, attirés par l'appât du gain et du plaisir, marchaient à la piste des troupes régulières, avides de dévorer leur substance.

Il n'était plus temps d'obvier à ces graves inconvénients. Odon de Deuil rapporte que Louis VII fit, à la vérité, des lois de discipline et de sévères règlements; « mais, ajoute-t-il, *je les ai oubliés; car comme ils ne furent point maintenus, je ne les ai pas non plus retenus* [2]. »

L'armée partit le 29 juin 1147, deux mois après l'expédition allemande. Elle passa par Worms, Wurzbourg, Ratisbonne, où elle franchit le Danube, en suivant exactement l'itinéraire de Conrad.

Une troisième expédition, composée en grande partie d'Anglais et de pèlerins du nord de l'Al-

[1] ... Quibus cum cubicalariæ deesse non possent, in castris christianis quæ casta esse oportebat feminarum multitudo versabatur; quod utique factum est exercitui nostro in scandalum.

[2] Sed quia ipsæ non bene tenuerunt, eas nec ego retinui. (Od. de Diog., loc. cit.)

lemagne, s'était embarquée peu auparavant dans un port d'Angleterre, pour se rendre en Asie par la route de mer. Cette flotte, longtemps privée de vents favorables, aborda les côtes du Portugal, où un brillant fait d'armes consolida; comme nous le verrons plus tard; l'existence de ce nouveau royaume, récemment fondé par un comte de Bourgogne [1].

Dans tout le cours de leur voyage, durant un trajet de plus de cinq cents lieues, les deux armées de terre avaient été accueillies avec une généreuse hospitalité. Il n'en fut pas de même dès qu'elles touchèrent le territoire grec. « Partout ailleurs, dit Odon de Deuil, les indigènes nous vendaient honnêtement ce dont nous avions besoin, et nous demeurâmes au milieu d'eux dans les relations les plus pacifiques. Les Grecs, au contraire, enfermés dans leurs villes, nous passaient avec des cordes les denrées du haut des murailles. Cette manière incommode de nous fournir des vivres ne pouvait convenir à la foule des pèlerins qui, las de souffrir la disette dans un pays fertile, commencèrent à se procurer, par la violence et le pillage, les choses nécessaires [2]. » L'empereur grec, ajoute le même chroniqueur, regardait les guer-

[1] Le Portugal, successivement occupé par les Arabes et les Maures, puis échu en grande partie au royaume de Castille, fut élevé au rang de royaume indépendant par Alphonse de Bourgogne.

[2] Od. de Diog., loc. cit.

riers d'Occident comme des hommes de fer dont les yeux lançaient des flammes, et qui répandaient des torrents de sang avec la même indifférence que s'ils versaient de l'eau.

On pouvait pressentir, par la malveillance des Grecs schismatiques, et par les dérèglements qui fermentaient au sein des armées catholiques, la terrible issue que prendrait cette gigantesque entreprise. Notre objet n'est pas d'écrire l'histoire de la croisade. Nous devons nous arrêter, avec le saint moine de Clairvaux, en deçà des mers, où des épisodes d'un autre genre, et qui se rattachent plus étroitement à sa vie, appellent notre attention. Au retour des croisés, et après les faits accomplis, nous aurons à reparler des événements de la guerre sainte, pour en constater sommairement les résultats.

CHAPITRE XLIV.

Saint Bernard combat les hérétiques en Languedoc. — Il reçoit à Clairvaux deux hôtes illustres. — Leur histoire. — Concile de Reims.

Pendant que les armes des Francs et des musulmans s'entrechoquaient en Asie, le souverain Pontife portait la sonde dans les plaies intérieures de l'Église, et s'appliquait à en expulser le venin de l'hétérodoxie. Déjà les progrès de l'erreur avaient été comprimés dans leur essor par l'éclat de la croisade; et l'hérésie semblait avoir perdu l'espèce de charme qu'elle exerçait sur les amateurs de nouveautés, dès le moment où de plus nobles intérêts captivèrent les sympathies publiques.

Mais si l'arbre de la science du mal ne déployait plus, à la lumière du jour, sa couronne d'orgueil, ses racines s'enfonçaient d'autant plus profondément dans les ténèbres de la terre; et ses graines,

dispersées par le vent, préparaient, pour une autre saison, des fruits d'amertume et de mort.

Le Pape, selon les antiques traditions romaines, ne se pressa ni de condamner, ni de sévir. Il voulut d'abord pénétrer le fond des choses ; et, à cet effet, il attendit que le bruit des armes eût cessé de retentir en Occident pour examiner, au milieu du calme et du silence universel, les doctrines des novateurs. Il établit provisoirement son séjour à Paris, où saint Bernard, revenu de Trèves, ne tarda point à le rejoindre. Le premier objet qui fixa leur attention fut la doctrine de l'évêque de Poitiers, Gilbert de la Porrée. Ce prélat, déjà fort avancé en âge, mais toujours imbu des subtilités d'Abeilard, avait scandalisé quelques membres de son clergé par le rationalisme qu'il introduisait dans les écoles théologiques [1]. Le Pape reconnut les erreurs pernicieuses qui pouvaient naître de cette innovation ; mais il ajourna son jugement définitif à l'année suivante, afin de laisser à l'accusé le temps de compléter sa défense et de mettre ses ouvrages sous les yeux d'un concile plus nombreux.

Un autre soin souffrait moins de retard, et pressait surtout la sollicitude du saint abbé de Clairvaux. C'était le terrible ravage que l'apostat Henri de Bruys avait causé dans les provinces méridio-

[1] Voy. Mabill., Præf. in Bern., n. 52.

nales de la France. Nous avons rapporté ailleurs les doctrines de cet hérésiarque et les bouleversements qu'il produisit dans les églises et dans les âmes [1]. Eugène III jugea opportun d'envoyer sur les lieux son légat, le cardinal Albéric, évêque d'Ostie, accompagné du savant Godefroy, évêque de Chartres, et de saint Bernard lui-même. Ce dernier se fit précéder d'une lettre qu'il adressa à Hildephonse, gouverneur de la Gaule narbonaise. Il le blâme d'avoir toléré les prédications du moine Henri, et lui expose avec énergie les maux qui en sont résultés. « L'infection que cet homme a ré« pandue dans vos États, lui dit-il en terminant, « s'est fait sentir sur toute la terre. Voilà le sujet « du voyage que nous allons entreprendre. Je ne « viens pas chez vous de mon propre mouvement : « le devoir m'appelle, la charité m'entraîne. Peut« être me sera-t-il donné d'arracher du champ « de l'Église cette plante vénéneuse, et ses mul« tiples rejetons ! Il est vrai que ma main est « faible pour une telle besogne ; mais je compte « sur le secours des saints évêques que j'accom« pagne, et sur la puissante assistance que j'attends « de vous. A la tête des prélats auxquels le Saint« Siége a confié le soin de cette importante affaire, « se trouve l'illustre cardinal évêque d'Ostie, fa« meux dans Israël par les victoires qu'il a rem-

[1] Voy. le chap. xxxvii, p. 171 et suiv.

« portées sur les ennemis de Dieu. Il est de votre « office de faire une réception honorable à ce « prince de l'Église, et de seconder, selon le pou- « voir que Dieu vous a donné, une mission qui « n'a pour but que votre salut et le salut de vos « sujets [1]. »

Cependant, malgré cette recommandation, et peut-être malgré la bonne volonté du comte Hildephonse, le légat reçut dans la cité d'Albi un ignoble accueil. La grande majorité des habitants de cette malheureuse ville avaient rejeté, avec le dogme de la suprématie du Pape, la plupart des autres enseignements de l'Église; et non-seulement ils refusèrent d'assister au saint sacrifice que le cardinal célébra dans leur cathédrale, mais ils lui témoignèrent, par des huées et par les sons d'une musique discordante, le déplaisir que leur causait sa visite, et la haine qui les animait contre le Saint-Siége. « Ce peuple, écrit Godefroy, l'ac- « cueillit aux cris des ânes et au bruit des tam- « bours; à peine se trouva-t-il trente fidèles à sa « messe [2]. »

L'abbé de Clairvaux arriva dans la même ville deux jours après le cardinal. Dès le lendemain, *il fit sonner la messe*, dit la chronique; et, soit par curiosité de voir l'homme le plus célèbre du temps,

[1] Epist. 241.

[2] Cum asinis et tympanis xierunt obviam... ad missam xxx vix convenere, etc. (Gaudfr., epist., n. 10, in Mabill., p. 1210.)

soit par la bénédiction extraordinaire qui s'attachait à toutes ses démarches, les Albigeois accoururent en si grand nombre à l'église, que la vaste nef ne put les contenir. Le serviteur de Dieu, après la célébration des mystères divins, monta en chaire pour évangéliser cette multitude d'hommes égarés, tous impatients de l'entendre. Il leur parla avec onction et calme, et leur expliqua, article par article, les divers points de la doctrine catholique que les novateurs avaient rejetés ou altérés. Non content de rectifier les erreurs doctrinales et d'éclairer les esprits, il s'appliqua surtout à reconquérir les cœurs, selon la recommandation du prophète : « Parlez au cœur de Jérusalem [1]; » et ce moyen lui était d'autant plus aisé, que sa parole, pleine de grâce, jaillissait d'une intarissable source d'amour. Une force douce et pénétrante, un baume du ciel s'insinuait jusqu'au fond de ces cœurs opiniâtres et captivait les volontés : telle une onctueuse rosée ranime un champ de blé, et dans les tiges desséchées rappelle la sève et la vie. Les peuples qui l'écoutaient manifestaient leurs émotions par des larmes; et le discours n'était point fini encore, que déjà la vérité avait repris son glorieux empire. « Rentrez donc en « vous-mêmes, s'écria le prédicateur en terminant; « revenez, enfants égarés, à l'unité de l'Église!

[1] Isaïe, XL.

« Et, afin que nous connaissions ceux d'entre vous « qui ont reçu la parole du salut, qu'ils lèvent la « main droite vers le ciel, en signe de leur adhé- « sion à la foi catholique. » Aussitôt tous levèrent la main droite et témoignèrent, par un frémissement de joie, leur retour dans le sein de l'Église [1].

Le moine Godefroy, qui regarde cette scène touchante comme un des plus merveilleux effets de la parole du serviteur de Dieu, signale plusieurs miracles opérés à Bergerac, à Cahors, à Vertefeuille, à Toulouse et en d'autres villes. Le fait le plus extraordinaire est celui qui se passa dans le bourg de Sarlat, en Périgord. En ce lieu, dit le chroniqueur, après avoir prêché aux hérétiques obstinés, on lui présenta des pains afin qu'il les bénît, selon qu'il avait l'habitude de le faire partout. Lors donc qu'il les eut bénis, il prononça ces mots : « Vous reconnaîtrez que nous vous annonçons la vérité et que les novateurs vous enseignent l'erreur, si vos malades recouvrent la santé en mangeant de ces pains. » A cette parole trop formelle, le pieux Godefroy, évêque de Chartres, s'alarme, et il ajoute : « Bien entendu, vous serez guéris si vous les mangez avec une foi vive. — Non, reprit le saint, d'un ton qui respirait une parfaite conviction; je dis que tous ceux qui

[1] Factum est ergo, ut levantibus omnibus dextras in cœlum cum exultatione, ipse sermoni finem imponeret. (God., in Mab., p. 1211.)

mangeront de ces pains seront guéris de leurs maladies, afin qu'ils connaissent par ce signe que notre parole est selon Dieu et selon sa divine vérité! » Le pain miraculeux produisit des guérisons innombrables, et ces guérisons frappèrent si vivement les populations des villes d'alentour, que Bernard fut obligé de se détourner de son chemin pour échapper aux *intolérables honneurs* qu'on lui préparait partout[1].

A Toulouse, les fruits de la parole ne furent pas moins abondants; mais les hommages et les démonstrations d'amour que lui témoignèrent les habitants de cette grande ville, faillirent causer à saint Bernard des accidents graves. On rapporte que ses mains furent tant de fois couvertes de baisers, qu'elles enflèrent considérablement, ainsi que *ses bras délicats et amaigris*, au point qu'il ne lui fut plus possible de donner la bénédiction[2]. Mais bien qu'il fût souffrant et malade, ses infirmités n'atténuèrent point son zèle, et, comme une victime toujours prête au sacrifice, il travaillait au salut de ses frères aux dépens de sa propre vie. C'est cette profonde abnégation de lui-même qui le rendait, entre les mains de Dieu, si propre aux gran-

[1] Tam ingens multitudo languentium, gustando eodem pane, convaluit, ut per totam provinciam verbum hoc divulgaretur, et vir sanctus per vicina loca regrediens, ob concursus intolerabiles declinaverit, et timuerit illo ire. (Vita 2ª, aut. Alano, cap. XXVI, n. 75. — In Mabill., p. 1285.)

[2] Gaudf., Vita S. Bern., p. 1222.

des choses. « Qu'attendez-vous, mon Seigneur et « mon Dieu? disait-il un jour; ce peuple cherche « des miracles, et nous profiterons peu par nos pa- « roles, si vous ne les confirmez par les signes de « de votre puissance! » Il proférait ces mots en sortant de la maison des chanoines réguliers de Toulouse, où l'un des ecclésiastiques, frappé de paralysie, était à toute extrémité; mais l'homme de Dieu n'avait pas encore dépassé le seuil de la porte, que le moribond se jeta hors de son lit, et courut à saint Bernard pour le remercier, avec effusion de reconnaissance, de sa subite et parfaite guérison. Les chanoines, effrayés de cette espèce de résurrection, s'enfuirent en poussant des cris, *parce qu'ils s'imaginaient que l'âme était sortie du corps, et que c'était un fantôme; mais la vérité les rassura.* Le bruit du miracle attira tant de monde, que le saint se cacha dans une cellule dont il fit garder avec soin la porte et les avenues. « Quant à l'ecclésiastique si merveilleusement guéri, ajoute un contemporain, il s'appelait Bernard, et se rendit à Clairvaux, où il prit l'habit religieux; et, quelque temps après, le révérend père l'envoya en Languedoc près de Toulouse, pour le mettre à la tête du monastère de Valdeau, qu'il gouverne encore à présent[1] ».

Saint Bernard et les légats apostoliques suivirent

[1] Godf. de Clarav., lib. III, ex MM. ed. Hortii.

les vestiges du moine Henri, qui fuyait de ville en ville; partout ils purifièrent les églises qu'il avait souillées, rétablirent le culte antique, et arrachèrent la zizanie du champ de l'Église. « Jésus-Christ « est béni! La foi triomphe; l'infidélité est confon- « due! La piété est glorifiée; l'impiété est domptée! » Tels sont les termes par lesquels s'exprimait la reconnaissance des contemporains[1]. Sans doute, le scandale était né sur cette terre, et tôt ou tard il dut éclater; mais que d'âmes se sauvèrent du naufrage, grâce au secours que leur porta le saint abbé de Clairvaux!

Après avoir terminé cette mission si féconde et si laborieuse, il quitta les provinces qu'il avait évangélisées, en leur laissant par écrit la substance de ses instructions verbales. Sa lettre aux habitants de Toulouse caractérise sa vigilance apostolique. « Je vous renouvelle, leur dit-il, la vive « recommandation de ne recevoir chez vous au- « cun prédicateur qui n'ait reçu sa mission du Saint- « Siége ou l'approbation de votre évêque. *Comment « précheront-ils s'ils ne sont envoyés? dit l'apôtre*[2]. « Ces prédicateurs étrangers ont une apparence de « piété; mais ils n'en ont point l'esprit; ils cachent « leur venin sous les dehors de la douceur; et ils « ont l'adresse d'envelopper leurs profanes nou-

[1] Hist. de Cîteaux, vol. IV, liv. VII, ch. I.

[2] Quomodo vero prædicabunt, nisi mittantur? (Rom., X, 15.)

« veautés d'expressions toutes divines. Défiez-vous « de ces gens comme de ceux qui voudraient vous « empoisonner: et discernez sous leur peau de « brebis, le loup qui s'y cache[1]! »

La cellule de Clairvaux était toujours le plus cher objet des désirs de l'homme de Dieu. C'était là qu'il réparait ses forces, puisait de nouvelles lumières au pied de son crucifix, et entretenait les communications les plus intimes avec la source éternelle de la paix et de la vie. Il put enfin y retourner après tant de fatigues, et goûter quelque repos, en attendant l'ouverture du concile de Reims. Mais son repos n'était jamais sans travail; et du moment où il se retrouvait au milieu de ses enfants, il les nourrissait des effusions de son amour, et versait en eux les plus suaves épanchements de son esprit apostolique.

Ce fut vers ce temps que la renommée lui attira deux visites dont les anciens historiens racontent avec complaisance les détails.

Pierre de Portugal, envoyé par le roi, son père, vint remercier l'abbé de Clairvaux de la délivrance de sa patrie, par la conquête qui avait été faite sur les Maures, d'une forteresse importante, avec l'aide des croisés. Il lui déclarait que le roi avait formé le vœu, s'il remportait cette victoire, de bâtir dans ses États un monastère de la filiation de

[1] Epist. 242.

Clairvaux ; et il sollicitait, pour cette fondation, quelques-uns de ses moines. L'annaliste de Cîteaux ajoute que le roi de Portugal avait vu en songe saint Bernard, qui lui promettait la victoire[1]. Cette étonnante députation émut vivement le désert de Clairvaux; et les moines, pénétrés de reconnaissance, entonnèrent tous ensemble le *Te Deum* en actions de grâces.

Mais le saint abbé ne se rendit au vœu du roi de Portugal qu'après avoir consulté Dieu dans le fond de son cœur; puis il écrivit une lettre au monarque, et lui marqua, entre autres, ces paroles prophétiques : « Nous avons été touchés de « votre généreuse dévotion qui vous a suggéré le « vœu de fonder un monastère. C'est ce qui m'oblige « à vous envoyer quelques-uns de mes enfants que « j'ai nourris, pour Jésus-Christ, du lait de la doc« trine sacrée, afin qu'ils vous procurent le moyen « de rendre effectives vos louables intentions. Et « quant au monastère que vous allez fonder, je « dois vous déclarer que tant qu'on le conservera « dans son intégrité, votre royaume demeurera « également intègre à votre race; mais quand on « en retranchera quelque chose, votre couronne « sera transférée. Je prie le Sauveur du monde de « protéger Votre Altesse et l'illustre reine votre « compagne, et de vous bénir dans votre posté« rité, en sorte que vous voyiez les enfants de vos

[1] Annal. Cisterc., t. II, p. 70.

« enfants se réjouir dans la possession de vos sei-
« gneuries et de vos états[1]. » Les auteurs remarquent que cette prédiction s'est accomplie en 1580, après la mort du roi Sébastien, qui succomba en Afrique dans un combat contre les Maures. Le cardinal Henri, son oncle, qui lui succéda à défaut d'autres héritiers, ayant le premier porté atteinte à l'intégrité du monastère, perdit sa couronne, qui passa de la race des Bourguignons à la maison de Castille[2].

Or, le prince Pierre de Portugal, en s'éloignant de Clairvaux, emporta dans son sein le trait de l'esprit de Dieu qui l'avait pénétré. Des désirs célestes s'élevèrent dans son âme et en bannirent toute autre pensée. Ni l'éblouissement des grandeurs royales, ni les applaudissements que lui attirait sa bravoure, ne purent effacer l'impression profonde que lui avait laissée saint Bernard. Dix

[1] Epist. 367.

[2] Annal. Cist., t. II, series abb. Alcob., p. 12. — L'historien de Cîteaux donne des détails curieux sur ce monastère fondé à Alcobace, à dix-huit lieues de Lisbonne. Le nombre des religieux, d'abord très-restreint, s'éleva bientôt à plus de mille, qui se succédaient jour et nuit dans le chœur, pour y chanter, sans interruption, les louanges de Dieu. Dans la suite, les princes enrichirent tellement cette maison, que l'abbé finit par posséder *trente villes*, entre lesquelles il y avait *quatre ports de mer*. Il possédait la juridiction civile et criminelle sur plus de six mille vassaux. « On ne sait « que trop, ajoute un pieux historien, combien ces grandes richesses et ces « avantages temporels sont dommageables à ceux qui, par leur profession, « sont obligés de mener une vie pauvre, cachée, inconnue, laborieuse, pé- « nitente, et dégagée de tous les soins du monde. » (Voy. le P. Lenain, Hist. de Cîteaux, vol. VI, p. 475.)

ans après sa visite, ce prince magnanime foula aux pieds toutes les choses qui paraissent les plus éclatantes aux yeux des hommes; et, renonçant au monde pour suivre Jésus-Christ, il fit ses vœux monastiques, et mourut de la mort des saints, en l'année 1165[1].

Une seconde visite, non moins mémorable, fut celle du roi de Sardaigne. Voici ce qu'en rapporte l'Exorde de Cîteaux :

« Le roi de Sardaigne, prince très-noble et très-puissant, nommé Gumard, fit le pèlerinage de Tours, pour visiter le tombeau du glorieux saint Martin. La réputation de Bernard attira ce prince jusqu'à Clairvaux, pour voir celui dont on publiait tant de choses glorieuses. Le serviteur de Dieu le reçut avec tous les honneurs qui lui étaient dus; mais comme il ne pouvait s'empêcher de jeter le filet de la parole évangélique, il entretint ce prince de la grande affaire du salut, et l'exhorta à se mettre en état de comparaître avec confiance devant le tribunal de Dieu.

« Cette parole semblait tomber sur une terre stérile, et n'excita aucune réaction visible; mais le saint, au moment où Gumard prit congé de lui, le bénit et lui dit ces mots : « J'ai prié Notre Seigneur avec beaucoup d'instances pour votre conversion, et jusqu'ici je n'ai pas été exaucé. Je

[1] Voyez sa vie dans l'Hist. de Cît., vol. VI.

vous laisse donc aller; mais sachez que vous reviendrez ici un jour.» Le roi, vivement ému de cette prédiction, n'eut bientôt plus d'autre pensée que de se vouer à Dieu. Longtemps il lutta contre la force qui l'entraînait à Clairvaux; mais cette force était divine : il dut céder. Ainsi, laissant à son fils le sceptre et la couronne, il ne songea plus qu'à suivre sa vocation. La paix du cloître lui parut plus attrayante que les vaines joies du monde; l'humilité de Clairvaux, plus précieuse que la pompe du siècle; la compagnie des pieux imitateurs des anges, plus douce que le cortége des courtisans; enfin *le ciel lui sembla plus désirable que l'île de Sardaigne*. Le Seigneur, qui voulait faire de ce prince un nouvel homme, ajoute l'historien de Cîteaux, ne lui ôta pas toutefois son cœur noble et loyal qui avait comme une inclination naturelle à la royauté; il en changea seulement l'objet. Il lui fit comprendre que rien n'est plus noble ni plus digne d'un grand cœur que de servir Dieu, et que la vraie puissance consiste à dominer le monde et ses passions[1]. » Gumard avait quarante ans lorsqu'il se retira à Clairvaux, et mourut dans une heureuse vieillesse, vers l'année 1190.

Que le sage lecteur fasse quelques réflexions sur ces conversions extraordinaires! Nous admirons à juste titre la foi d'Abraham quand, à la voix qui

[1] Exord. Cist., dist. 3, cap. XXVII. — Hist. de Cît., vol. VI, p. 265 et suiv.

lui disait : *Sors de ton pays et de ta parenté!* il quitte généreusement et sa maison, et sa famille, et sa patrie, et trouve, dans son sacrifice même, la récompense de sa fidélité. Mais le sacrifice de ces princes chrétiens fut-il moins héroïque? Ce n'est pas seulement leur pays et leur parenté qu'ils abandonnent pour Jésus-Christ; c'est un royaume, c'est un trône, c'est le monde tout entier. Ils ont entrevu la lumière divine; ils ont entendu la voix de l'amour éternel; ils ont compris le mystère de Jésus-Christ; et désormais Jésus-Christ leur tient lieu de tout! Comme des voyageurs qui se dirigent vers une royale cité, rien ne les arrête sur leur passage, ni les montagnes, ni les vallées, ni les déserts. Impatients d'atteindre le but où ils tendent, ils sont indifférents à tout le reste, et ne se laissent abattre ni par les privations, ni par les fatigues : ainsi ces pieux pèlerins qui s'attachent aux pas de Jésus-Christ; ils le suivent avec une ferme constance, et répètent avec saint Paul que *ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni les choses présentes, ni les futures, ni tout ce qu'il y a de plus haut ou de plus profond, ni toute autre créature ne pourra jamais nous séparer de l'amour de Dieu, qui est fondée en Jésus-Christ, notre Seigneur*[1].

Ah! si nous étions profondément pénétrés des

[1] Rom. VIII, 38.

célestes espérances, ou plutôt des célestes assurances (car l'espérance chrétienne est une assurance et une certitude), serions-nous si étonnés de l'heureux échange que ces âmes saintes ont accompli, en quittant les choses fugitives du monde pour des béatitudes qui ne finiront point?

On se rappelle que le souverain Pontife avait convoqué une assemblée d'évêques à Reims. Ce concile commença ses travaux le 22 mars 1148. A cette époque, saint Bernard dut prendre son siége au milieu des prélats et des abbés d'ordre qui composaient la vénérable assemblée. Suger, le régent de France, en faisait partie, ainsi que dix-huit cardinaux et un grand nombre d'évêques de la Germanie, d'Espagne et d'Angleterre, qui s'étaient joints à ceux de France. Le concile s'occupa d'abord des questions de doctrine. Il fit comparaître le breton Éon de l'Étoile, qui s'annonçait aux peuples crédules comme le juge des vivants et des morts, et ne laissait pas, malgré sa folie, d'exciter le fanatisme d'une foule de disciples. Le Pape le jugea plus malheureux que coupable, et le confia à la vigilance de Suger, qui le fit enfermer pour le reste de ses jours; mais ses disciples, plus exaltés et plus dangereux que lui, redoublèrent d'audace en prêchant comme des apôtres persécutés. Ils ne renoncèrent à leur entreprise qu'après que plusieurs d'entre eux eurent été livrés aux flammes par le bras séculier.

Le concile s'occupa ensuite de Gilbert de la Porrée. Cet évêque fit apporter de gros volumes pour justifier ses assertions par l'autorité des Pères. Il était tombé dans l'erreur par suite de l'application des catégories d'Aristote à la Divinité : en sorte qu'il faisait une distinction entre la divinité et Dieu. Le Pape, *ennuyé de si longues lectures*, le pressa de s'expliquer en peu de mots; et Bernard, pour éviter des discussions subtiles, formula les propositions orthodoxes opposées à celles que soutenait Gilbert. « Vous prétendez donc, s'écria ce dernier, en s'adressant à Bernard, que la divinité est Dieu? —Sans doute, répliqua le saint, c'est là ma croyance; qu'on l'écrive avec une pointe de fer et avec un poinçon de diamant! » L'énergie de Bernard mit fin aux récriminations; et à la clarté de sa parole, s'évanouirent les subtilités scolastiques. Le concile condamna les erreurs de Gilbert; et le prélat fut si docile au jugement de l'Église, que le Pape le renvoya en paix dans son diocèse, où il termina sa vie d'une manière édifiante dans les fonctions de son ministère[1].

Après les affaires doctrinales, le concile renou-

[1] Coll. Conc., t. I, p. 232. — Annal. Cist., t. II, p. 94, per totum cap. II et III. — Voyez aussi, quant à la question théologique traitée à fond, *Præl. theolog. du P. Peronne* S. J., vol. II, p. 94. D'après le savant professeur du collége romain, les théologiens modernes ne sont pas d'accord sur les erreurs de Gilbert : « Critici inter se divisi sunt circa veros Gilberti errores (quos ipse tamen revocavit in conc. Remens., etc.). » Loc. sup. cit., p. 94, note c.

vela les canons de discipline ecclésiastique qui déjà, sous les pontifes précédents, avaient été mis en vigueur. Le zèle de l'abbé de Clairvaux redoublait en ces occasions, et se prononçait avec une extrême ardeur, dès qu'il s'agissait de la correction des désordres et des vices introduits dans les coutumes et les mœurs cléricales. C'est à ces dérèglements, et surtout à la coupable facilité avec laquelle on conférait les ordres sacrés, qu'il attribuait les plus grands maux de l'Église. « Il semble, dit-« il dans un écrit publié sur cette matière, que « l'Église se soit beaucoup étendue, et que l'ordre « très-sacré du clergé se soit étendu pareillement. « Le nombre des frères s'est multiplié jusqu'à l'in-« fini; mais, ô mon Dieu! encore que vous ayez « augmenté le nombre, vous n'avez pas augmenté « la joie, puisqu'il semble que le mérite des hom-« mes ait diminué autant que le nombre en est ac-« cru. On court indiscrètement aux ordres sacrés, « et l'on embrasse sans respect et sans considéra-« tion le ministère spirituel qui est redoutable aux « anges mêmes[1]. »

Pour remédier à ces abus, que le saint regardait comme une des plus funestes sources de l'hérésie, du schisme et de la corruption des mœurs, il n'y avait point de plus sûr moyen que le rétablissement des antiques et saintes règles de la vie clé-

[1] De Conver. ad Cler., cap. xx, p. 35.

ricale. Déjà de grandes et salutaires réformes avaient été réalisées ; le concile de Reims en établit de nouvelles, et donna aux anciennes plus de sanction et d'autorité. Ainsi s'opérait graduellement et sans secousses la purification interne et extérieure de l'Église, que réclamait généralement la conscience chrétienne.

CHAPITRE XLV.

Concile de Trèves. — Examen des révélations de sainte Hildegarde. — Histoire de cette prophétesse. — Ses relations avec saint Bernard. — Coup d'œil sur ses écrits.

L'archevêque de Trèves, Adalbéron, invita le Pape et les cardinaux à venir dans sa résidence métropolitaine, leur faisant l'offre généreuse *de défrayer pendant trois mois toute la vénérable compagnie.* Eugène III accepta, et se rendit, avec saint Bernard et un nombre considérable de pères du concile, à Trèves, où ils continuèrent les investigations qu'ils avaient commencées à Reims.

Une grande lumière brillait à cette époque sur les bords du Rhin. Sainte Hildegarde, abbesse des bénédictines du Mont-Saint-Ruppert, près de Bingen, annonçait les choses futures avec les énergiques accents d'un prophète; et du fond de sa cellule éclataient des avertissements et des menaces terribles contre les pasteurs et les troupeaux. Elle

signalait hautement les maux de l'Église et en accusait le clergé, dont elle dépeignait avec de sombres couleurs les vices et les turpitudes.

Le tableau de ces lamentables désordres n'était sans doute pas chose nouvelle au douzième siècle. Tous les sectaires avaient commencé par de semblables peintures leurs attaques contre l'Église; et toujours le schisme et l'hérésie s'appuyèrent sur l'orgueilleuse prétention de guérir les plaies de la chrétienté, et de rétablir les voies de Dieu. Les paroles de sainte Hildegarde coïncidaient donc, à ce point de départ, avec les clameurs des hérétiques, aussi bien qu'avec les gémissements des âmes vraiment chrétiennes.

Mais son langage, quoique plus sévère et plus incisif que les autres, captiva l'attention du pouvoir spirituel, parce qu'il procédait d'une foncière humilité, inséparable d'un véritable amour de l'Église. Elle parlait évidemment avec mission; et loin de provoquer témérairement la rébellion des peuples, elle ne s'adressait jamais qu'aux dépositaires légitimes de l'autorité ecclésiastique. Elle écrivait au Pape : « Pauvre et chétive forme « que je suis, l'Esprit me suggère les choses qu'il « faut vous dire. O père des pèlerins, père lumi- « neux, lumineuse égide de l'Église, racine pri- « mitive de l'épouse de Jésus-Christ... Vous, le « premier nommé après le Christ, chargé du soin « de tout le troupeau, tenant la place de Jésus-

« Christ même... donnez, je vous en conjure, don-
« nez des préceptes aux maîtres et des règles aux « disciples [1]... »

Sainte Hildegarde passa longtemps pour une visionnaire; vierge simple et timide, elle n'osait manifester au dehors les dons qui enrichissaient son âme; mais enfin, du sein de sa faiblesse, Dieu fit jaillir une si vive lumière, que bientôt la gloire succéda à son ignominie, et les princes de la terre, aussi bien que les pontifes, reçurent en tremblant ses réprimandes et ses conseils.

Nous avons vu, dans un des précédents chapitres, que saint Bernard, lors de son voyage en Allemagne, s'était détourné de son chemin pour aller visiter la célèbre prophétesse. Voici ce que raconte la chronique de Trithème sur cette entrevue :

[1] Pater peregrinorum... o fulgens pater... fulgens lorica, prima radix in novis nuptiis Christi... o pastor magne et post Christum nominate... tu qui es in Christi vice sedens, etc. (Epist. sanct. Hildeg., ad Eug. III, pap., passim. edit. Colon., 1560.)

Nous ne citons ces textes, entre mille autres, que pour les opposer à des citations tronquées dont on a beaucoup abusé dans les temps modernes. Le protestantisme, pour légitimer en quelque sorte sa naissance, s'est créé un patronage, non-seulement de tous les anciens hérésiarques, mais de tous les génies du moyen âge qui déplorèrent les abus de leur temps, et les faiblesses des chefs de l'Église. C'est ainsi qu'ils mirent sainte Hildegarde, et même saint Bernard, à contribution, pour justifier leurs récriminations contre la papauté et contre la hiérarchie catholique. Nous apprenons que tout récemment il a paru en Allemagne un ouvrage empreint de cet esprit hostile. C'est ce qui nous engage à donner quelque étendue à nos études sur sainte Hildegarde, désirant vivement que ce travail puisse contribuer à éclairer les fidèles sur les publications anticatholiques.

« De Francfort, le vénérable abbé descendit aux environs de Bingen, où Hildegarde, religieuse et très-dévote vierge de Jésus-Christ, avait construit un monastère sur le mont Saint-Ruppert. On dit qu'il eut avec elle des entretiens très-doux sur la félicité future; car cette servante de Dieu était connue de saint Bernard par ses écrits et par les rapports qu'il avait reçus. A son arrivée au couvent, après les cérémonies d'usage, il se fit présenter les livres de l'abbesse; il les lut avec d'autant plus de soin, qu'on jugeait ces livres de diverses manières : les uns respectant ce qu'ils ne comprenaient pas; les autres les condamnant comme des rêveries. Mais Bernard, *édifié au delà de tout ce qu'on peut dire*, se tourna vers ses compagnons : Ces révélations, leur dit-il, ne sont pas l'ouvrage de l'homme; et nul mortel ne les comprendra, à moins que l'amour n'ait renouvelé son âme à l'image et à la ressemblance de Dieu. — Cependant l'un des assistants fit observer que beaucoup d'hommes, savants et ignorants, religieux et séculiers, crucifiaient journellement l'âme de la servante de Dieu, en répétant que ses visions n'étaient que *des hallucinations du cerveau*, ou des tromperies du démon. Sur quoi saint Bernard répondit : Ne nous étonnons pas, mon frère, que ceux qui dorment dans leurs péchés regardent les révélations d'en haut comme des folies, puisque l'apôtre nous affirme que l'homme animal ne comprend point

les choses de l'esprit. Oui certes, ceux qui gisent ensevelis dans l'orgueil, dans l'impureté ou dans les autres péchés, prennent pour des rêveries les avertissements de Dieu; mais s'ils étaient vigilants dans la crainte du Seigneur, ils connaîtraient les signes certains de l'opération divine. Quant à ceux qui pensent que ces visions sont des suggestions du démon, ils montrent qu'ils n'ont aucune science profonde de la contemplation divine; ils ressemblent à ceux qui disaient de Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, qu'il chassait les démons par la puissance de Belzebub [1]. Puis, s'adressant à Hildegarde elle-même : Pour vous, ma fille, lui dit-il, ne craignez point les propos des hommes, puisque

[1] « Quibus diligenter ex parte revisis, *ultra quam dici potest admirans,* dixisse fertur ad socios : Hæc scripta non sunt humanitus adinventa, nec potest ea mortalis homo capere, nisi ad Dei similitudinem intus et in anima fuerit reformatus per amorem. »

« Reverende pater, vera quidem sunt quæ dixisti, ait monachus quidam devotus et sanctus; sed multi homines, docti et indocti, religiosi et mundani, animam famulæ Christi, quotidianis oblocutionibus, cruciant, *dum cerebri phantasmata,* aut fallaciter per dæmones, indoctæ feminæ garrulantur immissa. » Cui vir Dei : « Non miramur, inquit, frater carissime, si dormientes in peccatis divinas revelationes existimant somnia, cum sciamus verum dixisse sanctum apostolum : animalis homo non percipit ea quæ sunt spiritus Dei; stultitia enim est illi, et non potest intelligere, quia spiritualiter examinantur. Omnibus enim in peccatis superbiæ, luxuriæ, avaritiæ, seu aliis vitiis, quasi dormiendo, jacentibus, divinæ admonitiones consueverunt somnia videri, quoniam si vigilarent in timore Domini, signa divinæ operationis vera cognoscerent. Qui autem hæc immitti à dæmonibus existimant, ostendunt se divinæ contemplationis nullam penitus habere scientiam, similes illis judicandi sunt, qui Dominum et Salvatorem nostrum Jesum-Christum in Belzebub potestate ejicere dæmonia dixerunt. »

vous avez Dieu pour protecteur : leurs vains discours s'envoleront comme de la paille ; mais la parole de Dieu demeure éternellement[1]. »

Le chroniqueur n'ajoute rien au récit de cette intéressante entrevue ; mais ce qui nous reste des lettres de saint Bernard et de sainte Hildegarde peut nous faire pressentir le rapport vivant qui dès lors s'est établi entre ces deux grandes âmes ; union sainte, union d'esprit ; liaison étroite et intime, qui n'a pas besoin d'un long temps pour se former ; car elle se noue dans la sphère éternelle. Elle est le résultat d'une conformité radicale, d'une foncière analogie qui caractérise certaines âmes chrétiennes, et qui produit des sympathies bien autrement attractives et *unitives* que les attraits extérieurs et les affections naturelles. Ces sortes d'unions sont les fruits rares et inappréciables du plus sublime vœu de Jésus-Christ : « Mon Père, faites qu'ils soient un ! » Une fois établies, elles sont indissolubles ; elles se contractent au premier abord ; on se connaît, on se comprend, on s'aime, sans aucun motif humain ; et cet amour qui se dilate sans fin dans l'éternité, se

[1] Ad sanctam quoque Hildegardem per interpretem : « Et tu filia, inquit, non timeas locutiones hominum, cum Deum habeas protectorem, quoniam illorum sermones peribunt ut stipula, verbum autem Domini manet in æternum. » (Trith. in Chron. Hirsaugiensi, ad annum 1147. Apud Bolland. Vit. S. Hildeg. Comment., § III, n. 23, 24. — Act. SS., t. V, Antuerp., 1755.)

consomme en Jésus-Christ, au cœur de l'éternel amour.

Tel fut le lien qui subsista entre Hildegarde et le saint abbé de Clairvaux. On en pourra juger par quelques passages de leurs lettres : « Je réponds « bien à la hâte, écrit le serviteur de Dieu, à vos « paroles pleines d'affection et de pieuse tendresse ; « et plût au ciel que l'accablement de mes affaires « me permît de vous écrire plus au long. Béni soit « le Seigneur qui vous comble de ses grâces! mais « rappelez-vous toujours, ma fille, que cette grâce « est un don gratuit, auquel vous devez fidèlement « correspondre avec amour et humilité : *car Dieu « résiste aux superbes et donne sa grâce aux hum- « bles*. Au reste, quelle instruction, quelle leçon « attendez-vous de moi? N'avez-vous pas un maître « intérieur qui vous enseigne toutes choses par son « onction? Je sais que la lumière de l'Esprit saint « vous découvre les secrets du ciel, vous révèle ce « qui est au-dessus de la portée du commun des « hommes. Lors donc que vous serez devant Dieu, « dans ces heureux moments où votre esprit est « uni au sien, souvenez-vous de moi et de tous « ceux avec lesquels je suis en union spirituelle [1]...»

Cette lettre semble répondre à une relation que lui fit sainte Hildegarde, où elle s'exprime ainsi :

« Vénérable père! vous qui, avec un zèle sublime

[1] S. Bern., Epist. 363.

« et un ardent amour de Jésus-Christ, enrôlez des « soldats sous les drapeaux de la sainte croix!.... « Je suis toujours fortement actionnée par la lu« mière que je vois en esprit et qui ne se manifeste « point aux yeux de mon corps... Il y a plus de « deux ans, mon père, que vous-même vous m'ap« parûtes dans cette vision comme un homme qui « fixe le soleil; mais j'ai pleuré, à cause de ma « faiblesse et de ma pusillanimité. O mon doux et « très-aimable père, je me dépose dans votre âme; « priez pour moi, parce que j'ai beaucoup à souf« frir, tant que je ne déclare point ce que je vois « et entends.... Je vous conjure, par la clarté de « notre Père céleste, et par son admirable Verbe, et « par la suave onction de l'Esprit de vérité, et par « la sainte parole par laquelle il parle à toute créa« ture, et par le Verbe lui-même par qui le monde « a été fait, et par la majesté du Père qui a envoyé « son Verbe dans le sein d'une vierge, où il a pris « chair, comme le miel quand il s'unit au rayon; « je vous conjure de recevoir mes paroles dans « votre cœur; et n'ayez pas de cesse que vous ne « soyez arrivé à Dieu par les élans de votre âme; « car Dieu lui-même le veut ainsi. Adieu, adieu; « fortifiez-vous et soyez vigoureux dans vos saints « combats[1]. »

La vie de sainte Hildegarde peut offrir aux psy-

[1] S. Hildeg., Epist. liber, p. 70, 71, 72. — Edit. Colon. 1566.

chologues de curieuses observations. Dès son enfance, et au sortir du berceau, pour ainsi dire, elle bégayait les mystères divins et semblait, par une merveilleuse disposition, contempler à la fois les êtres célestes et les réalités terrestres. Ses parents, le comte Hildebert[1] et la pieuse Mechtilde, ne purent méconnaître en elle les signes d'une précoce sainteté. Ils la vouèrent à Jésus-Christ; et, à peine âgée de huit ans, la jeune fille entra au monastère, et se forma aux exercices ascétiques, sous la direction de la bienheureuse Jutta (Judith), qui lui prodigua les tendresses d'une mère et la revêtit de la robe des vierges sacrées. Son instruction était simple comme sa vie; elle apprit à chanter les psaumes et à s'accompagner du psaltérion. Ainsi s'écoula limpidement la première moitié de son existence; et elle ne se fût sans doute pas distinguée de tant d'autres âmes inconnues au monde et précieuses devant Dieu, si elle n'eût été malgré elle placée sur le chandelier pour illuminer le sanctuaire de l'Église.

Laissons-la parler elle-même :

« La sagesse m'enseigne dans la lumière de l'amour, et m'ordonne de publier comment j'ai été formée à la vision. Elle me dit : O créature, parle ainsi de toi : Dès le premier moment de ma formation, lorsque Dieu, de son souffle de vie, me

[1] *Homo rectus et Deo devotus*, dit Jean Trithème, en parlant du père de sainte Hildegarde. (Chron. de Hirs., ann. 1150.)

vivifia dans le sein de ma mère, il posa en moi le germe de cette faculté de voir... Car l'an 1100 de l'Incarnation, la doctrine des apôtres commença à se refroidir parmi les chrétiens et parmi les ministres de l'Esprit. En ce temps je naquis; et mes parents, avec de pieux soupirs, me consacrèrent à Dieu. A la troisième année de ma vie, mon âme tressaillit d'une vive lumière qui m'apparut. Je ne sus alors comment parler de ces visions qui se renouvelaient constamment jusqu'à la quinzième année de mon âge; et j'écrivis plusieurs de ces choses en tremblant; car je fus surprise de voir parfois au dehors ce que je n'avais encore vu qu'au dedans de moi; et demandant à ma nourrice si elle voyait les mêmes choses, elle me répondait que non. J'eus donc de grandes perplexités, et je n'osais plus parler à personne de ces visions[1]. »

La pieuse vierge raconte ensuite ses souffrances, ses maladies étranges qui, plus d'une fois, la laissèrent comme morte, au point qu'un jour on procéda à son inhumation. La crainte des hommes et une pudique timidité l'empêchaient de révéler les dictées de l'Esprit saint.

« J'étais âgée de quarante-deux ans et sept mois, dit-elle, lorsque tout à coup un rayon lumineux, venant du ciel avec un éclat éblouissant, traversa mon corps tout entier; il embrasa mon âme, jail-

[1] Apud Bolland., Act. SS., t. V, Antuerp. 1755. Vit. S. Hildeg., lib. II, cap. I, n. 16, p. 684.

lit dans mon cerveau et ma poitrine, et me consuma doucement sans me brûler, ou plutôt me brûla doucement sans me consumer. Je me sentis aussitôt investie d'une lumière nouvelle; je compris les saintes Écritures; la clef de David me fut donnée; j'eus l'intelligence des Psaumes, des Évangiles et des autres livres de l'Ancien et du Nouveau Testament; j'en contemplais les mystères, sans toutefois connaître la lettre du texte ni l'arrangement des mots et des syllabes[1]. »

De ce moment, sainte Hildegarde, foncièrement renouvelée et transformée, se rendit à la voix de Dieu qui lui commandait d'écrire ses révélations. Elle obéit, et soudain ses maladies disparurent; elle se releva de son lit de douleur; *mes veines et la moelle de mes os se remplirent de force et de vigueur*[2]. Affranchie miraculeusement de toute

[1] « Actum est in millesimo centesimo quadragesimo primo filii Dei Jesu Christi incarnationis anno, cum quadraginta duorum annorum septemque mensium essem : maxime coruscationis igneum lumen aperto cœlo veniens, totum cerebrum meum transfudit, et totum cor totumque pectus meum velut flamma non tamen ardens, sed calens ita inflammavit... Et repente intellectum expositionis librorum videlicet Psalterii, Evangeliorum, et aliorum catholicorum tam Veteris quam Novi Testamenti voluminum sapiebam; non autem interpretationem verborum textus eorum, nec divisionem syllabarum, nec cognitionem casuum aut temporum callebam. » (S. Hildeg., V. op. quod appellavit *Scivias*, lib. prim., p. 28. Ex lib. trium virorum et trium spiritualium virginum. Emin. Paris, ex offic. Henrici Stephani, ann. 1513.)

[2] Venæ autem et medullæ meæ tunc plenæ virium erant. (Vit. S. Hildeg., lib. II, cap. II, n. 17, p. 684.)

crainte, elle promulgua, comme le prophète Jonas, les avertissements et les justices du Très-Haut.

Cependant l'archevêque de Mayence, ne sachant ce qu'il fallait recevoir ou rejeter de ces révélations extraordinaires, jugea convenable de les soumettre à la sagesse du Siége apostolique. C'était le temps où le Souverain Pontife présidait le concile de Trèves. Eugène III mit le plus grand soin dans l'examen d'une affaire si délicate; il voulut prendre connaissance par lui-même des écrits de la célèbre abbesse; *et ce fut l'abbé de Clairvaux, de bienheureuse mémoire*, dit un ancien biographe, *qui engagea le Pape à ne pas permettre qu'une lumière si admirable demeurât cachée sous le boisseau*[1]. Il envoya plusieurs examinateurs au couvent où vivait la vierge, afin de s'enquérir, *sans bruit et sans vaine curiosité*[2], de tout ce qui pouvait éclairer le jugement du Pape. Lors donc qu'ils furent de retour à Trèves, ils rapportèrent le volume des révélations de sainte Hildegarde, et l'on en donna lecture en plein concile. Le Pape lui-même, profondément touché, remplit à plusieurs reprises l'office de lecteur; et tous les Pères, admirant la pureté de cette lumière, glorifièrent *de*

[1] Aderat item ibidem sanctæ recordationis Bernardus abbas Claravalis, quo mediante, cæterisque annitentibus, monebatur Summus Pontifex ne tam insignem lucernam silentio tegi pateretur. (Ibid., lib. I, cap. I, n. 5, p. 688.)

[2] Sine strepitu vel curiositatis acumine. (Ibid.)

cœur et de bouche le Créateur de tant de merveilles [1].

Les livres présentés au concile composent le grand recueil intitulé : Scivias : « *Apprenez les voies de Dieu* [2]. » Ce titre est peut-être un de ces mots mystiques, propres à la sainte, qui jaillissaient parfois de son âme comme les mots d'une langue inconnue. Une foule d'expressions du même genre sont intraduisibles; elles se distinguent par leur énergie radicale et l'harmonie de leur forme. Il serait difficile de donner une idée de la science vaste et de la majesté du style de sainte

[1] His Papa recognitis, jubet repræsentari scripta beatæ Hildegardis... et ex manibus propriis tenens, ipseque recitatoris vice functus, archiepiscopo et cardinalibus, omnibusque qui de clero aderant, publice legit, ac responsa virorum, quos ad hæc indaganda miserat, pronuncians, omnium mentes et voces in laudem conditoris, et congratulationem excitavit. (Ibid.)

[2] *Scivias Domini : Connais les voies du Seigneur.* Trois livres de révélations imprimés à Paris chez H. Étienne, en 1513, avec cinq autres livres mystiques, intitulés : *le Livre des trois hommes et des trois vierges spirituels.* « Liber trium virorum et trium spiritualium virginum. »

Les trois hommes spirituels sont : 1° *Hermas;* 2° *Uquetinus*, d'abord chanoine de Saint-Augustin, puis religieux de Saint-Vincent à Metz; 3° *F. Robert*, dominicain.

Les trois vierges sont : 1° *sainte Hildegarde;* 2° *sainte Élisabeth de Schonau;* 3° *sainte Mechtilde.*

Cet ouvrage a été réimprimé à Cologne en 1628.

Il existe encore de sainte Hildegarde un volume imprimé à Cologne, en 1556, intitulé : *Sanctæ Hildegardis, etc., epistolarum liber,* qui comprend sa correspondance, plusieurs traités, les solutions de trente-huit problèmes, l'explication de la règle de Saint-Benoît, celle du Symbole de saint Athanase, et la vie de sainte Hildegarde. Nous n'en connaissons aucune traduction française.

Hildegarde. Il faudrait, pour les apprécier, posséder quelques rayons de la lumière qui fécondèrent ses écrits. La vérité semble y reposer avec plénitude; elle étincelle dans chaque mot, dans l'expression du texte comme dans la profondeur du sens. Selon que le déclare Hildegarde, elle voyait dans son âme le reflet des choses du ciel, pendant que les yeux de son corps contemplaient les mêmes vérités dans les phénomènes de la terre. De là un admirable symbolisme des faits de la nature et des mystères divins, qui forme le caractère particulier de sa doctrine. C'est une intuition simultanée des deux mondes, saisis dans leurs rapports et leur pénétration réciproque. Le monde, l'univers, aux yeux de la sainte, est comme transparent; elle plonge, d'un regard lucide, jusqu'à la racine mystérieuse des choses, et jusqu'au point central où les formes finies touchent à l'infini.

Outre les visions qui se rapportent à l'état de l'Église et à ses destinées futures, visions dont nous citerons quelques fragments remarquables dans le chapitre suivant, le *Scivias* contient un grand nombre de traités sur la nature de Dieu et de l'homme, sur les mystères de la vie, sur les *tons* et la musique divine, sur certaines parties de la médecine et de la science naturelle, sur les vertus des plantes et des éléments. La plupart de ces traités ou visions poursuivent une vue générale

dans une multitude d'applications diverses. Elle insiste sur *la matière première de toutes choses*[1], création primitive, sagesse créée, qu'elle appelle le *vêtement de Dieu, sa demeure, son siége*. D'après ses indications, *la Sagesse, la Cité céleste, la Vierge, l'Église*[2], présentent le plus d'analogie avec cette créature primitive. Elle donne aussi le nom de *vêtement de Dieu* à l'humanité du Fils incréé, et elle dit : « Dieu éternel eut éternellement, « dans son idée (dans sa science), ce *vêtement* qui « est l'humanité de son Fils[3]. »

Voici quelques extraits des visions de Scivias :

« Je vis une atmosphère très-pure dans laquelle « j'entendis une ravissante harmonie de sons mu- « sicaux; harmonies des joies d'en haut, accords « de voix diverses, concerts des âmes qui persé- « vèrent avec vigueur dans l'amour de la vérité; « soupirs et transports des esprits qui remontent « aux mêmes joies après leur chute : exhortation « des vertus, s'exhortant les unes les autres au « salut des peuples délivrés du joug de Satan[4]. » Cette vision est intitulée : *Symphonie de la Vierge Marie*. Elle s'adresse en ces termes à l'auguste

[1] Ad Mogunt., p. 131.

[2] Cœlestis Jerusalem, quæ per summum artificem, scilicet omnipotentem Deum, ornanda erat, coram ipso, quemadmodum materia omnium rerum, ante creationem mundi apparuit.

[3] Ipse enim æternus Deus qui in scientia sua æternaliter habuit tunicam, id est humanitatem Filii. (Epist. ad Mogunt., p. 125.)

[4] Sciv., III, Vit. 13ª, p. 17.

Reine des anges : « Perle resplendissante! la pure « lumière du ciel se verse en toi! Le Père, par son « Verbe unique, a créé la matière première qui « fut troublée par Ève. Mais en toi, ô diamant « étincelant, le même Verbe engendre et fait re- « naître toutes les vertus, comme à l'origine, « quand il fit sortir toute créature de la terre pri- « mitive[1]. »

La sainte parle souvent de la musique comme d'un langage plein de mystère. Elle dit dans une de ses lettres : « *L'âme est une harmonie*[2]... » énergique et gracieuse définition! Elle affirme que la musique est la voix de l'Esprit saint, sublime langage dont la musique terrestre n'est qu'une imitation dégradée. Elle veut que cet art, d'origine céleste, soit cultivé avec piété; et elle donne le nom de *sages* à ceux qui lui servent d'organes et lui prêtent des instruments.

Nous trouvons ailleurs, sur la constitution du globe, des paroles d'autant plus remarquables, qu'elles semblent coïncider avec les travaux actuels des géologues :

« J'ai affermi le globe, dit le Seigneur, dans le

[1] « O splendidissima gemma! serenum decus solis tibi infusum est, fons saliens de corde Patris, qui est unicum Verbum ejus per quod creavit mundi primam materiam, quam Eva turbavit. Hoc Verbum fabricavit in te hominem, et es illa lucida gemma a qua ipsum Verbum eduxit omnes virtutes, quemadmodum in prima materia omnes protulit creaturas. O tu suavissima virga frondens de stirpe Jesse!.. »

[2] Symphonialis est anima.

« feu, le nuage et l'eau... Les pierres, ossements « du monde, sont sorties en fusion du feu et de « l'eau... ; et l'*humus*, comme une moelle, est sor- « tie verte sous l'influence de l'eau [1]... »

Quoi qu'il en soit, cette solution intervient dans la question naguère controversée en géologie, entre les *neptuniens* et les *plutoniens ;* les uns attribuant tout à l'eau, les autres tout au feu : c'est à la fois au feu et à l'eau que sainte Hildegarde, comme les savants de nos jours, rapporte l'ossification terrestre.

Plus bas, parlant de la fin des temps et du repos final des créatures, elle s'exprime ainsi : « Les « astres perdront leur mouvement inquiet de cir- « convolution, parce qu'il n'y aura plus de temps, « et que les choses se reposeront dans l'éternité [2]. » Ici encore l'humble religieuse a trouvé des échos dans les livres de quelques savants modernes : « La terre, dit Ritter, cherche peut-être, dans ses « révolutions continuelles, le lieu de son repos. » Herschell aussi enseigne que tous les globes iront se reposer dans leur centre ; et cette assertion a été répétée, sous une forme plus délicate, par Herder, quand il dit « que les fleurs de tous les « mondes se réuniront dans un même jardin. »

[1] Angulos orbis... igne, nube, et aqua firmavi... Lapides de igne et aqua sicut ossa fudi, et terram de humiditate et viriditate quasi medullam constitui. (Ep. ad Colon., p. 157.)

[2] Inquietudinem circumvolutionis suæ, etc.

On aime à constater quelques rapports entre les observations des savants et les contemplations des saints : l'accord des réalités terrestres avec les vérités révélées, doit ressortir nécessairement de la science véritable.

Sainte Hildegarde, dans une autre vision, contemple la tour de la Sagesse, tour qui n'est point encore achevée et qui s'élève incessamment sous la main de fervents ouvriers. Au pied de la tour s'agitent les hommes de la science spéculative; ils vont et viennent, et n'y entrent pas; les hommes de pratique seuls y pénètrent et se placent, revêtus de robes blanches, aux divers degrés de l'édifice céleste, montent jusqu'au sommet, lequel va lui-même toujours en montant.

Parmi ces visions mystiques se trouvent parfois des jets de lumière qui éclaircissent les points les plus obscurs de l'Écriture sainte. Nous n'en donnerons qu'un seul exemple qui terminera ce chapitre. On lui proposa la difficulté suivante : Les livres sacrés enseignent, d'une part, que l'Éternel créa toutes choses *à la fois* [1]; et, de l'autre, la Genèse rapporte que Dieu fit l'œuvre de la création *en six jours*. Comment concilier ces deux paroles?

La sainte répond :

« Le Dieu tout-puissant, qui est la vie sans

[1] Qui vivit in æternum creavit omnia simul. (Eccl., XVIII, 1.)

« commencement et sans fin, et qui, de toute « éternité, a conçu les existences dans son idée « (*in scientia sua*), *a créé en même temps la ma-* « *tière des choses célestes et la matière des choses* « *terrestres*[1]; c'est-à-dire, le ciel, matière lumi- « neuse, et la terre, matière opaque. Or, la ma- « tière lumineuse dardait comme des rayons d'une « lumière condensée que réfléchissait la matière « opaque; en sorte qu'elle lui était unie. Et ces « deux matières, créées simultanément, apparurent « comme un même cercle. Et lors du premier *Fiat*, « les anges sortirent avec leur habitacle de la ma- « tière lumineuse. Et parce que Dieu est Dieu et « homme, ils furent créés à la ressemblance du « Père; et l'humanité, dont le Fils dut se revêtir, « fut créée à son image. Ainsi, au commandement « de Dieu, chaque créature sortit, selon son es- « pèce, de la matière opaque. *Car les six jours* « *sont les six œuvres; le commencement et l'accom-* « *plissement de chacune de ces œuvres forment ce* « *qui est appelé un jour*[2]. Et, après la création de « la matière première, l'esprit de Dieu fut porté « sur les eaux, et au même moment, sans aucun « intervalle, Dieu dit : Que la lumière soit! *Fiat* « *Lux*[3]! »

[1] Materiam omnium cœlestium et terrestrium simul creavit.

[2] Sex enim dies sex opera sunt : quia inceptio et completio singuli cujusque operis, dies dicitur.

[3] S. Hildeg., Epistolarum liber, p. 208.

CHAPITRE XLVI.

Continuation du chapitre précédent.

La gravité des enseignements de sainte Hildegarde, le puissant intérêt qui s'y rattache, et la sanction dont le concile de Trèves a revêtu ses livres si peu connus de nos jours, justifieront, aux yeux des lecteurs sérieux, l'étendue que nous donnons à cette partie de notre travail. Nous transcrirons ici, en l'abrégeant, une magnifique épître que la sainte adressa au clergé de Cologne; parce que, dans cet écrit, se trouve la substance des vérités et des visions prophétiques répandues dans la plupart des autres livres. Nous parlerons ensuite des révélations touchant l'Antechrist et la fin des temps.

« Hildegarde au clergé de Cologne [1].

[1] S. Hildeg., Epist. lib., p. 156. — « O filioli, qui greges meos pascitis, quare non erubescitis, cum cæteræ creaturæ præcepta, quæ de magistro suo habent, non deserunt, sed perficiunt? Vos constitui sicut solem et cæ-

« O mes fils, qui paissez mes troupeaux (dit le Seigneur), comment la parole ne vous fait-elle pas rougir, puisque vous ne l'accomplissez pas, tandis que toutes les créatures obéissent à la loi de leur Créateur, et ne la violent pas! Vous qui, comme le soleil et les astres, avez reçu la mission d'éclairer le monde, de répandre les feux de l'amour et les splendeurs de la science, vous restez muets, et votre front est dépouillé de la lumière qui devrait l'environner, comme l'auréole qui brille autour des étoiles... Vous êtes semblables à la nuit obscure *respirant les ténèbres* (*nox spirans tenebras*); vous êtes comme des reptiles venimeux qui se plaisent dans les cavernes...

« Hélas! voilà ce que vous êtes! tandis que vous devriez être, selon l'Écriture, *la montagne de Sion sur laquelle habite le Seigneur*. Munis des bénédictions d'en haut et du caractère sacré *du sacerdoce*, vous devriez former un sanctuaire embaumé de myrrhe et d'encens (la pénitence et la prière), au sein duquel Dieu lui-même ferait sa demeure et ses délices. Mais c'est ce que vous ne voulez pas. Vous courez avec emportement où les passions du jeune âge vous entraînent; et, comme des enfants sans raison, vous ne savez pas même bégayer la parole du salut....

tera luminaria, ut luceretis hominibus per ignem doctrinæ in bono rumore fulgurantes, et ardentia corda parantes... » (Pag. 158.)

« Oui, la puissance de Dieu courbera vos têtes altières, parce que vous ne craignez ni Dieu ni les hommes, et que vous ne haïssez pas l'injustice; parce que vous accordez à votre chair tout ce qu'elle demande, et que vous ne faites point vos œuvres pour Dieu...

« O malice! ô coupable égarement des hommes qui ne désirent vivre ni pour Dieu, ni pour les hommes; qui veulent la gloire sans travail, la récompense sans sacrifices, qui n'aspirent à la sainteté que par une vaine ostentation! C'est comme Satan, quand il dit : Je suis pieux et saint!... C'est bien de vous qu'il est écrit : *Ils ont des yeux et ne voient point; des oreilles et n'entendent pas; des narines et ne sentent pas*[1]. Car au lieu d'aller, comme des vents rapides, instruire tous les peuples et faire entendre votre voix jusqu'aux extrémités de la terre, vous vous fatiguez à courir après les vains hochets du monde.... Vous devriez être des colonnes de feu, marchant à la tête des peuples, les guidant par vos exhortations et vos exemples, les introduisant dans les voies d'une sainte discipline, *de peur*, dit l'Écriture, *que la colère céleste ne s'embrase et qu'ils ne périssent en dehors du chemin de la justice*[2]. Mais vous dites : Nous ne pouvons venir à bout ni de ceux-ci ni de ceux-là!...

[1] Ps. CXIII.

[2] Ps. II. « Apprehendite disciplinam nequando irascatur Dominus, et pereatis de via justa. »

Vous dites : Nous n'avons pas le temps de parler aujourd'hui! Vous dites : On ne veut plus nous écouter comme autrefois! A cela je réponds que le juste Abel, malgré la haineuse jalousie de son frère, n'a pas laissé que de présenter son offrande au Seigneur. Noé, lors de l'épouvantable châtiment des eaux du déluge, exécuta les ordres de Dieu, malgré les propos des hommes qui s'écriaient : Que fait celui-là? les tempêtes vont abîmer son ouvrage! Abraham offrit son fils en holocauste, nonobstant les protestations douloureuses de son propre cœur. Moïse supporta les outrages et les contradictions des enfants d'Israël, sans leur épargner les menaces du Seigneur, et sans dévier des voies de la justice. Les prophètes ont tous donné leur vie plutôt que de négliger la mission d'en haut. Et vous, insensés, pour ne point troubler votre repos, pour éviter les tribulations passagères de cette vie, vous amassez dans votre sein et vous vous préparez pour le siècle futur un immense poids de tourments. Vous devriez être le jour, et vous êtes la nuit! car il faut que vous soyez l'un ou l'autre : si vous n'êtes point la lumière du jour, vous n'êtes qu'une nuit profonde[1]... »

Ici sainte Hildegarde, détournant son regard des pasteurs infidèles, s'élève à de hautes contempla-

[1] « Dies esse deberetis, sed nox estis. Nam aut nox, aut dies eritis. » (S. Hild., Epist. lib., p. 162.)

tions, et considère le sacerdoce catholique à sa source divine :

« Le Fils de Dieu posa les fondements de l'Église, comme autrefois l'arche de Noé, sur la cime des plus hautes montagnes. Il y introduisit, par les portes de la foi, les peuples, les rois, les princes de la terre, les justes et les pécheurs. C'est lui qui, dans la personne d'Abraham, consacra l'obéissance; et, le Verbe s'étant fait chair, il se soumit lui-même à l'obéissance jusqu'à la mort...., Dans le mystère de la circoncision, il figura le baptême, par lequel les apôtres, au nom de la sainte Trinité, ouvrirent les portes du salut, et submergèrent l'antique ennemi de l'homme. Une génération nouvelle sortit de ces eaux mystiques par la voie de l'Esprit, voie dans laquelle Ève était demeurée stérile. C'est pourquoi Marie apporta au monde une grâce plus grande que celle qu'Ève avait perdue...

« Et le Verbe étant devenu homme, il plut à Dieu d'établir parmi les hommes une hiérarchie correspondante à celle des anges : les évêques, les prêtres et les autres ordres de l'Église, devant reproduire les divers degrés des chœurs angéliques[1]...

[1] « Et quia Verbum Dei incarnatum erat, Deo placuit, quod omnes ordines angelorum, qui per nomina sua hominibus nota sunt, in spiritali populo spiritaliter designarentur, velut in presbyteris et episcopis, ac in cæteris hujusmodi spiritalibus ordinibus. » (Ibid., p. 164.)

Et de vivente luce iterum audivi vocem, dicentem : O filia Sion, co-

Et ainsi le peuple régénéré selon l'Esprit, était en honneur devant Dieu... Mais dans la suite, ce même peuple chancela dans la voie. Ils commencèrent à rompre le pacte avec l'Esprit saint; ils négligèrent l'observation des préceptes, pour suivre leur volonté propre, pour se livrer aux déréglements des mœurs et des doctrines, pour s'assujettir de nouveau au joug des passions...

« Et du sein de la lumière, j'entendis une voix qui me dit : O fille de Sion! la couronne d'honneur de tes fils s'est obscurcie; elle leur sera ôtée, et le manteau trop ample de leur abondance sera diminué. Ils ont des mamelles, et ne nourrissent point les agneaux; ils ont un gosier, et ne crient pas; ils ont des mains, et n'agissent point... Ils recherchent la gloire sans le mérite et le mérite sans les œuvres... Qu'ils prennent garde de perdre leur liberté comme Chanaan, qui perdit sa bénédiction, et devint l'esclave de ses frères... »

rona honoris capitis filiorum tuorum inclinabitur, et pallium dilatationis divitiarum eorum imminuetur... Nam et ubera ad nutriendum parvulos meos eis data sunt, quæ ipsis non præbent. Vocem quoque habent, et non clamant : opera etiam eis data sunt, et non operantur. Gloriam absque merito habere volunt, et meritum absque opere... (Ibid., p. 165.)

Sed ego qui sum, audientibus me dico : In tempore illo cum istud fiet *per quemdam errantem populum pejorem erranti populo qui nunc est,* super vos prævaricantes prævaricatores ruina cadet, qui ubique vos persequetur, et qui opera vestra non celabit. Sed ea denudabit, et de vobis dicet : Isti scorpiones sunt in moribus, et in operibus serpentinis. Sed et quasi in zelo Domini de vobis impræcabitur : *Iter impiorum peribit* (Ps. I, 6.)

... Sed populus iste qui hoc faciet, a diabolo seductus et missus, pallida

Après avoir dévoilé les desseins de Satan sur les hommes qui participent à ses œuvres, la sainte prédit le schisme terrible qui s'est en effet accompli dans les temps modernes, et elle en révèle admirablement les phases principales.

« Moi qui suis Celui qui est, je dis à ceux qui m'écoutent : Quand ces choses arriveront, *un peuple aveuglé par l'erreur, et plus mauvais que le peuple qui s'égare maintenant*, prévaricateur lui-même, tombera comme une ruine sur les prévaricateurs. Il vous poursuivra sans relâche, et mettra vos turpitudes en plein jour. Il les publiera hautement, et dira de vous : Ce sont des scorpions dans leur conduite et des reptiles dans leurs œuvres! Et, gonflés d'un zèle vaniteux pour la maison du Seigneur, ils vous appliqueront cette imprécation : *La voie des impies périra!* Mais les hommes, poussés et séduits par le démon, qui en agiront ainsi avec vous, se montreront avec un visage pâle et avec tous les dehors d'une vie régulière. Ils feront alliance avec les princes du monde, et leur diront : Pourquoi souffrez-vous ces impies qui souillent toute la terre de leurs iniquités? Ils sont livrés au vin et à la débauche, et si vous ne les chassez, c'en est fait de l'Église.

facie veniet, et velut in omni sanctitate se componet, et majoribus secularibus principibus se conjunget. Quibus et de vobis sic dicent : Quare hos vobiscum tenetis, et quare eos vobiscum esse patimini, qui totam terram immaculosis iniquitatibus suis polluunt? Isti enim ebrii et luxuriosi sunt, et nisi eos a vobis abjiciatis, tota Ecclesia destruetur. (S. Hild., p. 166.)

« Or, le peuple qui vous traitera de la sorte prendra un costume autre et plus grossier que le vôtre; il se coupera les cheveux d'une autre manière, et paraîtra, aux yeux des hommes, saint et irréprochable; car il n'est point avare, il n'amasse point de trésors, et professe des mœurs régulières[1]. Cependant Satan est avec eux, cachant son venin, comme au commencement du monde, quand il fit tomber Adam... C'est au moyen des esprits de l'air que le démon communique avec eux; car la méchanceté des hommes charge l'atmosphère de ces sortes d'esprits qui, comme des essaims de mouches et de moucherons, voltigent en quantité innombrable autour des pervers. »

La sainte prédit ici différentes formes de vertu que prendront quelques-uns de ces séducteurs; ils pratiqueront, par l'instigation du démon lui-même, le désintéressement, la chasteté et d'autres disciplines. Puis elle continue, en poussant son regard prophétique toujours plus avant dans l'avenir:

« Les hommes qui, en ce temps, faibliront dans la foi catholique, seront pris au piége de cette apparente piété. Ils prêteront leur servile ministère aux entreprises des novateurs, et les imiteront au-

[1] Populus autem qui hoc de vobis dicet, vilibus cappis qui alieni coloris sunt induitur : et recto modo tonsus incedet, atque omnibus moribus suis placidum et quietum se hominibus ostendet. Avaritiam quoque non amat, pecuniam non habet, et maximam abstinentiam imitatur... (Ibid.)

tant que possible. Ils s'attacheront à eux, parce qu'ils les croiront justes, et s'uniront à eux dans la persécution des sages qui auront persévéré dans la foi. Or, parmi ces derniers, il se trouvera de très-courageux soldats; et l'on ne séduira pas certaines compagnies dont la vie est pure[1]... car on verra l'accomplissement de ce qui fut dit à Élie : Beaucoup de justes seront conservés. Et comme ils n'auront point embrassé ces erreurs, ils ne seront point arrachés de leurs fondements... C'est ainsi, dit le Seigneur, que l'iniquité sera purgée par l'iniquité... car il est nécessaire que la tribulation et la contrition purifient les œuvres de l'homme : il faut que le scandale arrive; mais malheur à celui par qui il arrive!...

« Or, ces séducteurs ne sont pas ceux dont il est parlé, qui suivront Satan, lorsqu'au dernier jour il s'élèvera jusqu'au ciel pour se faire semblable à Dieu[2], comme il l'a fait dès le commencement; *ils n'en seront que le germe, pour ainsi dire,*

[1] Sed et quasdam congregationes sanctorum, quorum conversatio sancta est, movere non poterunt... Sed tum secundum quod Heliæ dictum est (III Reg., XIX), multi justorum servabuntur, qui in erroribus istis non confundentur, nec a fundamentis suis destruentur... Sic iniquitas quæ iniquitatem purgabit, super vos ducetur, sicut scriptum est... Nam oportet ut per tribulationes et contritiones prava hominum opera purgentur... « Necesse est enim ut veniant scandala : verumtamen væ homini illi, per quem scandalum venit. » (Matth., XVIII, 7. — Ad Cler. Colon. Epist. Hildeg., p. 167, 168 passim. Edit. Colon., 1566.)

[2] Ascendam super altitudinem nubium, similis ero altissimo. (Isaïe, XIV, 14.)

et les précurseurs... Mais l'aurore de la justice se lèvera enfin, et des jours meilleurs commenceront pour vous. Les maux passés vous rendront plus vigilants et vous inspireront la crainte de Dieu. Vous brillerez de nouveau comme l'or pur; vous vous fortifierez dans cet heureux état, et vous serez fermes comme les anges qui ont été affermis dans l'amour par la chute de Lucifer[1]...

« Maintenant donc, ô enfants de Dieu, écoutez et comprenez ce que l'Esprit vous dit, afin que vous ne perdiez point votre héritage. Et, moi, pauvre et timide fille, je me sens depuis deux années vivement sollicitée de vous faire entendre ces avertissements. Mais à cause des divisions de votre Église, j'ai tardé jusqu'à ce jour. »

La sainte, dans ses hautes révélations, semble dérouler aux regards des mortels toute la suite des siècles jusqu'au dénoûment final des choses humaines. Elle décrit, en caractères mystérieux, les grandes catastrophes du passé et de

[1] Isti autem deceptores illi non sunt, qui ante novissimum diem venturi sunt, cum diabolus in altum volaverit (Isaïe, 14), ut ipse in initio contra Deum pugnare cœpit, sed præcurrens germen illorum sunt : sed tamen postquam ipsi in perversitatibus Baal et in aliis pravis operibus sic inventi fuerint, principes et alii majores in eos irruent, et velut rapidos lupos eos occident, ubicumque eos invenerint. Tunc aurora justitiæ et novissima vestra meliora prioribus erunt, ac de omnibus præteritis timorati eritis, et quasi purissimum aurum fulgebitis...

Ipsi namque de præterito timore et de præterito dolore ad justitiam confortabuntur, quemadmodum angeli in casu diaboli in amore Dei confortati sunt. (S. Hildeg., p. 169.)

l'avenir, qui apparaissent dans leur ensemble à l'œil de son âme. Mais les vérités sur lesquelles elle appelle le plus énergiquement l'attention des chrétiens, sont celles qui regardent l'Antechrist et les derniers jours du monde.

Nous citerons quelques-uns des passages les plus remarquables de ces prophéties, parce qu'il peut être utile de les répéter dans un temps où l'on n'y pense guère. La sainte commence ainsi :

« Il arrivera une époque où les hommes, séduits par le fils de la perdition, mettront en doute la foi de l'Église, et diront avec anxiété : Que faut-il croire de Jésus ?...

« Alors la foi catholique chancellera parmi les peuples ; l'Évangile et la doctrine du salut seront négligés ; on perdra le goût de la parole de vie, et l'ardeur se refroidira. O pasteurs, moi qui suis, je vais vous révéler des choses qui jusqu'à présent étaient scellées dans les saintes Écritures... Car le temps est marqué où le fils de l'iniquité doit venir. Fortifiez-vous donc et prenez courage, ô vous tous qui êtes mes élus, et tenez-vous en garde contre les piéges de la mort. Attachez-vous à la parole divine, et suivez les traces de celui qui a paru dans le monde, non pas avec l'appareil d'une orgueilleuse ostentation, mais dans l'état de la plus profonde humilité [1].

[1] ... Fides ecclesiasticæ institutionis velut in dubio habenda est, hominibus multo errore dicentibus : Qui est quod dicitur de Jesu ? Verumne est an secus ? etc.

Sed nunc catholica fides in populis vacillat, et Evangelium in hominibus

« Écoutez et comprenez! Voici ce que l'Esprit dit de l'Église pour les temps de la dernière erreur: Le fils de la perdition sera précipité; alors l'enfer vomira sa corruption sur la terre, et le monde verra la mort à découvert dans la perdition de la perdition...

« Mais la tête ne doit pas être sans corps et sans membres. La tête de l'Église, c'est le Fils de Dieu; le corps et les membres, c'est l'Église et ses enfants. Or l'Église n'a pas encore atteint sa plénitude dans son corps; elle se développe jusqu'au jour où son nombre sera rempli. Alors, dit le Seigneur, je dissoudrai les éléments avec ce qu'il y a de mortel dans la chair de l'homme..... Déjà le sixième nombre s'achève et le septième commence; c'est un temps de repos...

« Vous donc, ô hommes qui vivrez en ce temps! vous avez encore une période à parcourir; puis viendra l'homicide qui entreprendra de renverser la foi catholique... »

Ici la sainte répète avec l'Évangile, que nul ne peut dire le moment où l'Antechrist se manifestera au monde; les anges mêmes l'ignorent. Mais cette manifestation sera, en quelque sorte, la

claudicat.., et cibus vitæ divinarum Scripturarum jam tepefactus est... Sed ego qui sum edissero per eam nova secreta et multa mystica quæ hactenus in voluminibus latuerunt... Convalescite ergo et confortamini, electi mei, præcaventes ne in laqueum mortis cadatis... Vestigia illius imitamini qui vos viam veritatis edocuit cum in mundo cum magna humilitate et non cum superbia apparuit. (Scivias III, p. 112 et 113.)

parodie de l'incarnation du Verbe divin. Elle continue :

« Car le Christ n'est venu ni au commencement ni à la fin des temps ; il est venu vers le soir (*ad vesperas*), alors que la force du jour était écoulée. Que se passa-t-il alors? Il ouvrit la moelle de la loi et donna issue aux grands fleuves de la vertu. Il rendit au monde, en sa personne, la sainte virginité ; et les germes divins, fécondés par l'Esprit, pûrent reprendre racine dans le cœur des hommes...

« Mais l'homicide à son tour viendra subitement; il viendra à l'heure où le soleil se couche et où la nuit succède au jour. O fidèles! écoutez ce témoignage, et gardez-le comme une sauvegarde dans votre souvenir, afin que la terreur ne vous trouve point dépourvus, et que l'homme de péché, venant à l'improviste, ne vous entraîne point dans la perdition. Armez-vous des armes de la foi, et préparez-vous à un grand combat...

« L'homme de péché naîtra d'une femme impie, qui, dès son enfance, aura été initiée aux sciences occultes et aux artifices du démon. Elle vivra dans le désert avec des hommes pervers, et s'abandonnera au crime avec une ardeur d'autant plus effrénée, qu'elle s'y croira autorisée par les communications d'un ange. Et ainsi, dans les feux d'une brûlante concupiscence, elle concevra, sans savoir de quel père, ce fils de la perdition. Alors elle enseignera que la fornication est permise ; elle se

donnera pour sainte, et sera honorée comme sainte [1]...

« Mais Lucifer, l'antique et rusé serpent, remplira de son souffle infernal l'ignoble fruit de ses entrailles, et possédera tout entier le fils du péché [2]... Or, celui-ci, quand il aura atteint l'âge viril, se posera en nouveau maître et enseignera une doctrine perverse. Bientôt il s'insurgera contre Dieu et contre les saints, et il acquerra une si grande puissance, que, dans son fol orgueil, il voudra s'élever au-dessus des nuées; et de même que, dans les premiers jours, Satan dit : Je serai semblable au Très-Haut, et tomba; ainsi, dans les derniers temps, il tombera, lorsqu'il dira dans

[1] Cum enim tempus illud advenerit quo nequissimus ille deceptor horribiliter apparebit, mater illa quæ istum fallacem in mundum parturiet a pueritia in puellari ætate diabolicis artibus plena vitiis, in deserto abjectionis inter nefandissimos homines nutrita est... et in tanto studio turpitudinis cum illis se polluit, velut angelus sanctus fervorem pravitatis illius eam perficere jubeat. Et sic in ferventissimo ardore fornicationis il[illegible]lius filium perditionis concipit, nesciens de quo semine virorum illorum [illegible] eum conceperit... Fornicationem autem quam perpetravit sanctam dicit. Unde et populus illam sanctam putat et nominat. (Ibid.)

Les récentes doctrines *de la femme libre* seraient-elles un commencement de réalisation de cette prophétie du douzième siècle ?

[2] Sed Lucifer serpens scilicet antiquus... coagulationem hanc artibus suis afflat, et eam omnibus viribus suis totam in ventre matris illius possidet. (Ibid., ibid.)

... Qui cum ad plenam ætatem pervenerit, manifeste contrariam doctrinam docebit : ita mihi et electis meis repugnans, tantam fortitudinem acquirens, ut in magna potestate sua, se supra nubes elevare conetur.

... Ut diabolus in initio dixit : Similis ero Altissimo, et cecidit; ita etiam permitto ut idem diabolus in tempore novissimo cadat cum ipse in hoc filio suo dicit : Salvator mundi ego sum. (Ibid., ibid.)

la personne de son fils : Je suis le Sauveur du monde...

« Il fera alliance avec les rois, les princes, les riches, les puissants de la terre; il condamnera l'humilité, et prônera toutes les doctrines de l'orgueil. Son art magique simulera les plus étonnants prodiges; il ébranlera l'atmosphère; il commandera à la foudre et à la tempête, produira de la grêle et d'horribles éclairs; il transportera des montagnes, desséchera des fleuves, ranimera la verdure flétrie des forêts. Ses tromperies s'exerceront sur tous les éléments, sur l'élément sec et sur l'élément humide; mais sur l'homme principalement il épuisera sa puissance infernale. Il semblera ôter la santé et la rendre; il chassera les démons et même ressuscitera des morts. Comment cela? En renvoyant quelque âme possédée dans un cadavre, pour l'agiter un peu de temps; mais ces sortes de résurrections seront de courte durée...

« A la vue de ces choses, plusieurs seront ébranlés et croiront en lui. D'autres, sans lui accorder une entière confiance, et tout en gardant leur foi primitive, ambitionneront cependant les faveurs de l'homme pervers, ou craindront ses disgrâces. Et ainsi, beaucoup seront séduits parmi ceux qui, tenant fermé l'œil intérieur de leur âme, vivent habituellement dans les choses extérieures... et l'on dira, dans la perplexité où se trouvera l'Église : La doctrine de Jésus est-elle vraie ou non?

« Alors apparaîtront Hénoch et Élie. Ces deux hommes vénérables, extraordinaires par leur âge et par leur stature, témoigneront devant les enfants de Dieu que le fils de la perdition, le ministre de Satan, n'a passé sur la terre que pour perdre les hommes. Ils parcourront les lieux où il aura répandu sa doctrine, et opéreront des prodiges par la vertu de l'Esprit saint. Les fidèles seront fortifiés, la foi réchauffée; mais les méchants commenceront à trembler [1]...

« Cependant l'homme de péché fera un dernier effort; et, se gonflant en lui-même, il lèvera sa tête au-dessus de toutes choses, jusqu'à se faire adorer. Il montera sur une haute montagne pour s'élancer de là vers le ciel; mais un coup de foudre le précipitera; et le Seigneur le fera périr du souffle de sa bouche...

« Dès que l'impie sera tombé, beaucoup d'âmes égarées reviendront à la vérité, et les hommes feront des progrès rapides dans la voie de la sainteté. Et de même que David rappela la femme à laquelle il s'était uni, mais qui s'était souillée par

[1] Au sujet de Hénoch et d'Élie, nous rappellerons que ces deux hommes furent exemptés de la mort. « Hénoch marcha avec Dieu, et il ne parut « plus, parce que Dieu l'enleva, » dit la Genèse (v. 24). « Élie monta au ciel « au milieu d'un tourbillon. » (IV Rois, II, 11.)

Le catéchisme de Montpellier montre, par une foule de passages tirés de l'Écriture et des Pères, que la conversion des Juifs suivra de près l'avénement d'Élie et de Hénoch. (Voy. ce catéch., première partie, 2e sect., ch. III, § 17.)

l'adultère, ainsi le Fils de Dieu rappellera la synagogue et la fera rentrer en grâce.

« Alors l'épouse du Christ s'élèvera, forte et puissante, dans une admirable beauté, et sa magnificence brillera d'un éclat sans nuage. Tous reconnaîtront que le Seigneur seul est grand : son nom sera confessé par toute créature, et il régnera à jamais [1]... »

Terminons ici l'imposante matière à laquelle le concile de Trèves consacra un examen de près de trois mois. Il nous faudrait un espace que nous refuse ce volume pour en donner une idée plus complète et plus digne. Le Souverain Pontife, après avoir mûrement éprouvé l'esprit de sainte Hildegarde, lui écrivit de sa propre main des paroles d'approbation : « Conservez, ajoute-t-il, et renfer« mez précieusement dans votre cœur la grâce que « Dieu vous a prodiguée, et ne dites qu'avec une « extrême prudence ce que l'Esprit vous suggérera « de dire. » Hildegarde, soutenue par l'autorité apostolique, et devenue de plus en plus célèbre dans l'Église, continua jusqu'à l'âge de quatre-vingt-deux ans ses mystérieuses fonctions de prophétesse. Le recueil de ses lettres, à la tête desquelles se trouve celle du Pape, que nous venons de citer, constate les importantes relations qu'elle entretint avec les successeurs d'Eugène, Anastase IV,

[1] Scivias, lib. III. Ex vis^e XIe, p. 112 et seq.

Adrien IV et Alexandre III, ainsi qu'avec les empereurs, les princes et les plus éminents dignitaires de la chrétienté. Tous reçurent avec frayeur et componction la parole de l'humble vierge. Elle mourut le 17 septembre 1179, jour où l'Église honore sa mémoire [1].

[1] Papebroch rapporte avoir vu le corps de la sainte, encore bien conservé, en 1660, époque où cette précieuse relique fut transférée du Mont-Saint-Rupert au monastère d'Eibingen, dans le Rheingau. Sa tête était couverte de quelques boucles de cheveux roux tirant sur le blanc. On conserva dans le même monastère la robe de sainte Hildegarde, et *un canif à manche d'hyacinthe que saint Bernard lui avait donné en souvenir ;* de plus, un volumineux manuscrit en parchemin, contenant la plus grande partie de ses œuvres. (Comm. ad vit. S. Hildeg., ch. XIV, n. 206, p. 677, Bolland.)

CHAPITRE XLVII.

Visite du pape Eugène III à Clairvaux. — Chapitre de Cîteaux. — Grande célébrité de saint Bernard.

Après un séjour de trois mois à Trèves, le concile étant fini, Eugène III revint en France et prit le chemin de Clairvaux, ayant toujours auprès de lui saint Bernard. Le grand nombre de miracles que le serviteur de Dieu faisait partout sur son passage, attirait une telle foule de peuples sur les traces du Pontife, que celui-ci lui-même en fut un jour *presque étouffé*. Il ne put se tirer de la presse qu'avec la plus grande peine, dit l'historien de Cîteaux [1]. Le voyage fut lent et solennel; mais enfin ils arrivèrent à Clairvaux, où la présence d'Eugène, au milieu de ses anciens confrères, causa autant d'édification que de joie. Voici ce qu'en

[1] Hist. de Cît., vol. VI, liv. VII, ch. VI. — Annal. Cist., t. II, p. 102, n. 1, 2 et seq.

rapporte l'un des chroniqueurs contemporains : « Après, dit-il, qu'Eugène eut célébré le concile, il visita Clairvaux et exposa aux yeux des pauvres de Jésus-Christ la gloire du Souverain Pontife. Tous admiraient son humilité profonde dans une si haute élévation, et s'étonnaient de voir qu'au faîte de la puissance, il gardât exactement les austérités de la règle sainte qu'il avait adoptée; en sorte que l'humilité étant jointe à la grandeur, elle éclatait au dehors pour l'honneur de sa dignité suprême, sans diminuer au dedans la solidité de sa vertu. Il portait sur sa chair une chemise de laine; il était revêtu d'une coule durant le jour et durant la nuit; et, conservant l'habit et les dispositions intérieures d'un religieux, il paraissait au dehors Souverain Pontife, par ses ornements et la splendeur de sa personne. Ainsi, continue le narrateur, il faisait une chose très-difficile, qui est de représenter dans un même homme la vie et la conduite de deux personnes différentes. On lui portait des carreaux de broderies, et son lit était décoré de riches courtes-pointes et d'un élégant pavillon écarlate; mais si vous eussiez levé ces parures, vous eussiez trouvé au-dessous un matelas de paille battue, avec une couverture de laine. L'homme voit le visage, et Dieu voit le cœur; et ce Pape tâchait de satisfaire Dieu et l'homme. Il parla aux religieux, non sans répandre beaucoup de larmes et sans entrecouper ses discours par des

soupirs qui sortaient du profond de son âme. Il les exhorta, les consola, et se montra envers eux frère et confrère, plutôt que maître et seigneur. Mais comme la grande suite de personnages qui l'accompagnaient ne lui permettait pas de rester plus longtemps avec eux, il leur dit adieu et les quitta, de corps seulement; car son cœur demeura toujours au milieu d'eux [1]. »

Au sortir de Clairvaux, Eugène se rendit à Cluny, qui refleurissait sous la main de Pierre le Vénérable; il visita plusieurs autres monastères de la Bourgogne, et s'arrêta à Cîteaux, la mère-abbaye de Clairvaux, pour assister au chapitre général des abbés de l'ordre. Il voulut prendre part à leurs travaux, non en qualité de chef de l'Église, *mais comme l'un d'entre eux, par l'amour qu'il leur portait en Jésus-Christ* [2].

Cîteaux, naguère une obscure et impénétrable forêt où quelques pauvres religieux expiaient dans les macérations de la pénitence le luxe des autres monastères, était devenu, depuis la vocation de saint Bernard, la métropole de la vie monastique de toute la chrétienté. Les couvents de cet ordre, multipliés à l'infini, s'étaient étendus jusqu'aux confins de l'Europe. C'était dans ces mystérieux asiles que l'esprit de Dieu réparait foncièrement, selon les lois mêmes de la vie, les pertes et

[1] Vit. S. Bern., lib. II, cap. VIII.
[2] Quasi unus ex eis... (Annal. Cist., t. II, p. 104.)

les déchets que subissait le corps de l'Église. La sainteté, la science, les traditions sacrées, les vertus évangéliques y concentraient leurs racines pleines de séve; tandis que les branches extérieures desséchaient sur l'arbre, et que l'esprit se retirait de plus en plus des formes mortes. Rome elle-même n'était, pour ainsi dire, plus à Rome; elle se retrempait dans la vie du désert; elle puisait aux sources cachées du monachisme la force dont la papauté sentait le besoin pour reparaître avec une nouvelle puissance au faîte des choses humaines, pour diriger les conseils des rois et les progrès des peuples, pour éclairer le monde et présider à ses destinées.

La tenue des chapitres de Cîteaux décelait d'ailleurs le fait immense d'une hiérarchie et d'une puissante organisation introduite dans le vaste développement de la vie monastique. Toute l'Église se trouvait enveloppée d'un vivant réseau dont les fils aboutissaient au foyer mystique de Cîteaux. De ce foyer jaillissait, comme de la profondeur du cœur, le sang qui restaure les organes et renouvelle tout le corps. Ce fut sous l'action immédiate de cet esprit nouveau, et grâce à l'imposante hiérarchie qui vint étayer l'édifice croulant du clergé séculier, que l'unité catholique subsista forte et intacte à l'heure où elle dut subir ses épreuves.

Si on veut avoir une idée de la piété grave et

vivifiante qui animait la congrégation de Cîteaux, il faut lire les paroles que le pape Eugène adressa aux abbés composant le chapitre général de l'ordre. Nous ne craindrons point les longueurs en citant quelques passages si propres à édifier la dévotion chrétienne. Ce fut un an après sa visite à Cîteaux que le Pontife écrivit au chapitre la lettre qu'on va lire :

« Nous aurions bien désiré, mes très-chers fils, « pouvoir nous retrouver en personne à votre « sainte assemblée, afin que, n'ayant tous ensem- « ble qu'un même esprit qui nous lie et nous unit « étroitement les uns avec les autres, nous puis- « sions aussi, dans un même accord, traiter des « moyens de nous avancer dans la vertu, et de « nous rendre dignes de cette joie divine que l'Es- « prit saint répand dans les âmes. Mais étant, par « l'ordre de la Providence, appliqué à conduire le « vaisseau de l'Église au milieu de cette mer du « monde, sur laquelle nous sommes agités par les « flots et les tempêtes qui nous assaillent de tous « côtés; et les obligations attachées à notre poste « nous tenant tellement liés, que nous sommes « forcés de faire le contraire de ce que nous vou- « drions, et que nous n'avons pas la liberté de re- « tourner auprès de vous, comme nous le souhai- « terions; nous ne pouvons faire autre chose que « de nous rendre présents au milieu de vous par le « ministère de nos lettres, et d'assister à votre vé-

« nérable assemblée par la disposition de notre
« cœur et par la dilection que nous vous portons;
« vous conjurant et vous suppliant, au nom de la
« charité, de vous unir en esprit avec nous, et
« d'implorer la grâce du Tout-Puissant. Car dans
« la situation où nous sommes, élevés au sommet
« de la montagne, battus de tous côtés par des
« vents impétueux, nous espérons cependant nous
« maintenir, si nous sommes assistés du secours de
« vos oraisons.....

« Ne perdez jamais de vue les anciens pères qui
« ont fondé votre sainte maison; et considérez de
« quelle manière, après avoir quitté le monde et
« méprisé tout ce qu'il offre, ils ont laissé aux morts
« le soin d'ensevelir leurs morts, et se sont retirés
« dans la solitude pour s'attacher avec Marie aux
« pieds de Jésus-Christ, afin de recevoir la manne
« céleste avec d'autant plus d'abondance qu'ils s'é-
« taient plus éloignés de la terre d'Égypte... L'éclat et
« la lumière qu'ils ont projetés autour d'eux se sont
« répandus sur tout le corps de l'Église; et leurs
« paroles ont rempli les vases de la veuve de Sarepta
« avec le peu d'huile qui lui pouvait encore rester.
« En effet, ils ont reçu les prémices de l'Esprit; et
« cette huile divine qui débordait de leurs cœurs,
« est venue jusqu'à nous. C'est ce qui vous oblige
« à ne point dégénérer de leurs vertus, afin que vous
« soyez dans les branches ce qu'ils ont été dans la
« tige; et qu'ayant reçu d'eux les semences de la

« vie, vous reproduisiez les mêmes fruits qu'ils ont « portés.

« Vous voyez de quelle sorte ceux qui ont laissé « éteindre leurs lampes désirent que vous leur don- « niez de votre huile; et avec quelle ardeur les en- « fants du siècle, rentrant en eux-mêmes, après « avoir croupi comme des bêtes dans leur ordure, « souhaitent de se mettre sous votre direction et « d'être fortifiés de vos prières.... Mais comme vous « n'avez rien que vous n'ayez reçu, conservez de « grands sentiments de la bonté de Dieu, et ayez « des sentiments bas de vous-mêmes, afin que vous « puissiez marcher sur les pas de celui qui vous « ordonne de vous regarder comme des serviteurs « inutiles, après que vous aurez accompli tous vos « devoirs. Car si vous avez reçu le don des lan- « gues, la grâce de guérir les maladies, la con- « naissance des choses à venir; si vos paroles sont « pleines d'onction, si elles sont plus édifiantes et « plus agréables que les senteurs les plus excellen- « tes; si le monde a du respect et de la vénération « pour vous, et court après l'odeur de vos par- « fums; tout cela ne vient pas de vous, mais c'est « l'œuvre de celui qui a dit: Mon Père, depuis le « commencement du monde, ne cesse point d'agir « et de produire ces grâces en vous [1]. »

Nous voudrions encore, pour l'édification des

[1] Inter Ep. S. Bern., ed. Mab., epist. 384.

lecteurs, donner en entier la réponse à cette lettre écrite par saint Bernard, au nom du chapitre de Cîteaux. Mais en voici seulement les premières paroles : « La voix de la tourterelle s'est fait entendre dans « notre assemblée, et notre cœur a tressailli d'allé- « gresse. Certes, les paroles que vous nous adres- « sez sont des paroles pures, vives, sages et toutes « brûlantes du feu divin qui consume votre cœur; « elles exhalent un esprit de vie, un esprit ar- « dent, un esprit qui tonne, qui éclate, qui en- « flamme; c'est le gage de l'amour que vous nous « portez; amour de jalousie, mais de jalousie se- « lon Dieu...[1] »

Oh! qu'une telle correspondance, à la fois si grave et si douce, exprime bien l'esprit du christianisme! C'est à Cîteaux que cet esprit avait rallumé l'étincelle sacrée; et de là, comme d'un vaste foyer, il réchauffait toute la terre [2].

[1] Id., epist. 273.

[2] Cîteaux présente aujourd'hui un triste spectacle; nous avons visité ce désert au mois d'octobre 1839, et cette visite nous a navré le cœur. L'industrie moderne, plus impitoyable que les Vandales de tous les temps passés, a voulu chasser de ces lieux jusqu'au souvenir des cénobites qui les ont défrichés et sanctifiés. Sur les ruines de l'abbaye s'élève une *sucrerie de betteraves*, tombée elle-même en ruine; et une misérable salle de spectacle est à la place de la bibliothèque des moines, peut-être même à la place de leur église! La cellule de saint Bernard, qui existait encore il y a une vingtaine d'années, a dû tomber devant *l'utilité* d'un fourneau! On nous en a montré les décombres. Un château, ou plutôt une maison de plaisance, badigeonnée en jaune, contraste singulièrement avec les pierres tumulaires et les ossements qu'on foule aux pieds. Nous avons examiné les anciens plans de cet enclos immense qui comprenait plus de deux cents hectares,

Eugène III, à son départ de Cîteaux, reprit le chemin de Rome, tandis que saint Bernard rentra dans son cloître de Clairvaux. Il était alors à l'apogée de sa gloire. Pierre le Vénérable, qui lui écrivit en ce temps, s'adresse à lui comme *à la ferme et haute colonne, non-seulement de tous les ordres religieux, mais de toute l'Église* [1]. Un autre saint personnage, l'archidiacre de Châlons, l'appelle le grand arbitre des choses divines et humaines, le maître des chrétiens, le char de l'Église et son conducteur [2]. Ses contemporains comparent sa célébrité à celle de Salomon, dont toute la terre désirait contempler le visage [3]. « Il serait en effet difficile de se persuader, dit un ancien historien, que le roi d'Israël eût autant conquis l'affection de l'Orient par son règne glorieux, que ce saint abbé n'a conquis celle du monde entier par sa seule humilité. Mais j'ose dire de plus qu'il est très-difficile de trouver dans toutes les histoires qu'un homme, encore vivant, ait été aussi renommé et aussi généralement aimé, depuis le levant jusqu'au couchant, depuis le septentrion jusqu'au midi. Car sa réputation se répandit dans l'église orientale

sans compter les parcs, les fermes, les basses-cours et autres dépendances du monastère. A peine si aujourd'hui on peut en reconnaître l'emplacement; trois villages ont été construits avec ses seuls débris.

[1] Petr. Clun., inter Epist. S. Bern., epist. 264.

[2] Divinarum et humanarum rerum maxime arbiter, magister christicolarum, currus Ecclesiæ et auriga ejus. Epist. 133, inter opp. S. Bern.

[3] Vit. S. Bern., lib. III, auct. Gaufrid., cap. VII, p. 114.

et dans l'Hybernie, où le soleil se couche; vers le midi, dans les provinces les plus reculées de l'Espagne, et vers le nord, dans les îles éloignées du Danemark et de la Suède. De toutes parts, il recevait des lettres, de tous côtés on lui envoyait des présents; tout le monde lui demandait sa bénédiction; enfin, comme une vigne abondante, il étendit ses branches dans toutes les directions de la terre[1]. » Bernard était accablé sous le poids de cette immense réputation, et ne suffisait plus aux affaires de tous genres qui affluaient à Clairvaux. Il faudrait analyser plus de cinq cents lettres qui nous restent de lui, et qui presque toutes ont rapport aux choses religieuses ou politiques dont il eut à s'occuper, pour comprendre sa prodigieuse activité. La nomination ou la déposition des évêques, les besoins d'une foule d'églises, les questions de doctrine, les différends des princes, la défense des opprimés, les griefs et plaintes des peuples, l'arbitrage des procès, la fondation des monastères, en un mot, tous les soins et la solution de toutes les difficultés semblaient remis entre les mains de cet homme extraordinaire. Il gémissait d'être ainsi accablé, et s'en plaignit à Eugène : « Hélas ! lui écrit-il, on dit que c'est moi « qui suis pape, et non pas vous. De tous côtés « on recourt à moi et on me surcharge d'affaires !...

[1] Id., loc. cit.

« Cependant, ajoute-t-il dans une autre lettre, ma « santé s'en va défaillant chaque jour, et mes for- « ces diminuent de plus en plus[1]. »

Le zélé serviteur de Dieu passa le reste de l'année 1149 à Clairvaux, consumant les derniers jours de sa précieuse vie au service de l'Église, et néanmoins se regardant comme un serviteur inutile, comme un pauvre pécheur, *comme une fourmi attelée à un char*[2]. Il approchait alors de sa soixantième année; et la faiblesse de son corps, jointe à l'attrait céleste qui, nuit et jour, le faisait tendre et soupirer vers la sublime patrie, lui donnait le pressentiment de sa fin prochaine. Il désirait, comme saint Paul, la dissolution de sa demeure terrestre, pour consommer son union avec Jésus-Christ.

Mais une grande et dernière épreuve lui était réservée. Il fallait, pour que son immolation fût complète, qu'il offrît sa gloire en holocauste, et qu'après avoir répandu sur la terre les bienfaits du ciel, il recueillît, à l'exemple du divin Maître, l'opprobre et l'ingratitude des hommes. Au moment où sa renommée brillait du plus vif éclat, elle s'enveloppa tout à coup d'un nuage obscur, et le grand homme qui tout à l'heure était l'idole des peuples, l'oracle de l'Église, l'arbitre des cho-

[1] Epist. 239 et 270. « Aiunt non vos esse Papam, sed me; et undique ad me confluunt qui habent negotia. »

[2] Formica plaustrum trahens. (Ep. 270.)

ses divines et humaines, passa aux yeux du monde pour un imposteur et un faux prophète[1]. Les sinistres nouvelles de la Palestine produisirent ce soudain renversement de l'opinion publique. On apprit l'issue de la croisade, et cet imprévoyable désastre retomba de tout son poids sur l'abbé de Clairvaux. C'était lui qui avait provoqué la guerre sainte; c'était lui qui l'avait prêchée, qui l'avait cautionnée, pour ainsi dire, par ses prodiges et ses miracles; c'était donc lui qui avait perdu la France et l'Allemagne, qui était la première cause de la destruction des armées chrétiennes. On l'accusa hautement d'avoir compromis l'Église; et enfin les rumeurs grossissant de jour en jour, on lui appliqua les paroles que les Juifs disaient de Moïse : Il les a fait sortir d'Égypte par ruse, afin de les faire mourir de faim dans le désert[2].

Un si formidable murmure de la chrétienté tout entière n'ébranla point la paix intérieure de saint Bernard. Sa conscience calme et sereine lui rendait témoignage qu'en ces graves circonstances il n'avait agi que par l'ordre de Dieu et du Saint-Siége. Ce fut donc entre les mains de Dieu qu'il remit avec confiance le soin de sa personne et de son honneur, et nous verrons bientôt quelle fut sa conduite au milieu des outrages qu'il eut à subir. Mais le scandale public ne pesait pas seul sur le

[1] Vita S. Bern., lib. IV, cap. IV.
[2] Exod., 32.

cœur de Bernard ; ce n'était là qu'une partie des tribulations destinées à purifier son âme. D'autres peines, des blessures plus incisives, des chagrins plus intimes et plus brûlants se mêlèrent à son calice et l'abreuvèrent d'amertume. Il fallait, à l'imitation de l'Homme-Dieu, dont il suivit les traces depuis son enfance, qu'avant de mourir, il avalât ce calice jusqu'à la lie.

CHAPITRE XLVIII.

Désastres de la croisade. — Chagrins de saint Bernard.

Les sinistres nouvelles du théâtre de la guerre n'étaient que trop véritables. Elles plongèrent dans le deuil tout l'Occident, surtout la France et l'Allemagne. Conrad avait été la première victime de la duplicité des Grecs. Prince intrépide, entreprenant et plein d'audace dans l'action, il manquait de fermeté dans le conseil, et ne sut pas maintenir la discipline dans les rangs de son armée. Presque tous les pays qu'il traversa eurent à subir toutes espèces d'outrages et de rapines. Aussi l'empereur de Constantinople tremblait à son approche, et, afin de s'en débarrasser plus vite, il le pressa de passer le Bosphore, et lui fournit, avec toutes les démonstrations d'un allié fidèle, les moyens les plus prompts d'effectuer ce passage. Conrad, mal-

gré les conventions antérieures, n'avait point attendu l'arrivée du roi de France pour faire la jonction des deux armées; il se trouvait déjà enlacé dans les gorges de la Cappadoce, où Comnène lui avait dressé des embûches, quand Louis VII, à son tour, vint échouer aux portes de Constantinople. Car c'était là, dans les conseils de l'empereur byzantin, que se formaient contre la sainte expédition des entraves mille fois plus redoutables que les armes musulmanes; et la perfidie était d'autant plus à craindre qu'elle se couvrait des protestations d'une sincère amitié. L'historien grec Nicétas rend justice en cette occasion à la bonne foi et à la noble confiance du caractère français; et il n'hésite pas à condamner lui-même les ruses qu'employèrent ses compatriotes pour énerver le courage des croisés[1]. Ceux-ci, cependant, ne tardèrent point à reconnaître la dissimulation de leurs prétendus alliés; et au milieu des somptueuses fêtes qu'on leur offrait à Byzance, ils acquirent la certitude que Manuel Comnène, le digne petit-fils de celui qui faillit perdre la première croisade, entretenait des liaisons avec les Turcs et leur dévoilait les plans de campagne des Latins.

Cette trahison excita une juste indignation dans le camp des Français, et plusieurs proposèrent de s'emparer de Constantinople. L'évêque de Langres

[1] Voyez l'analyse des livres de cet historien dans la Bibl. des crois., t. II.

appuya ce conseil de toute l'autorité de sa vieille expérience[1]. « Depuis longtemps, leur dit-il, Constantinople est une barrière importune entre nous « et nos frères d'Orient. Il faut enfin nous ouvrir « le libre accès de l'Asie. Les Grecs, vous le savez, « ont laissé tomber entre les mains des infidèles le « sépulcre de Jésus-Christ et toutes les villes chrétiennes de l'Orient. Constantinople, n'en doutez « pas, sera bientôt elle-même la proie des Turcs; « et un jour, par son extrême lâcheté, elle ouvrira « aux Barbares le chemin de l'Occident. Les empereurs de Byzance ne savent ni défendre leurs « États, ni souffrir qu'on les défende. Toujours ils « ont paralysé les efforts des guerriers catholiques. « Hâtons-nous de prévenir notre ruine par celle « des traîtres, et ne laissons pas derrière nous une « ville qui ne cherche qu'à nous perdre. »

Ainsi parlait le pieux évêque de Langres; et sous les remparts de Constantinople, les Français ne craignirent point de délibérer sur le sort de l'empire grec.

[1] Quelques historiens *philanthropes*, entre autres M. de Sismondi, blâment vivement ce conseil, *comme une honteuse trahison qui eût souillé la France*. (Voyez Sismondi, Hist. des Fr., vol. V, ch. XVI, p. 332.) Il nous semble, au contraire, qu'un pareil coup de main eût illustré la France, sauvé la croisade et sauvé peut-être Constantinople elle-même. Sans doute M. de Sismondi penserait de même s'il n'avait pas jugé l'occasion bonne pour qualifier d'une épithète ignominieuse le conseil donné par un évêque catholique; car, il faut l'avouer, ce triste esprit de secte est trop souvent le mobile des jugements de l'historien protestant.

« Pour notre malheur, ajoute un pieux chroni-« queur, et pour le malheur de tous les chrétiens « qui demeurent fidèles à l'apôtre Pierre, le con-« seil de l'évêque de Langres ne prévalut point [1]. » Manuel Comnène, pour ne pas laisser aux Français le temps de changer de résolution, hâta de tout son pouvoir leur départ, en piquant leur émulation par le bruit qu'il fit répandre de prétendues victoires remportées par les Allemands. Mais à peine l'armée fut-elle transportée sur les rives asiatiques du Bosphore, qu'elle apprit la sanglante déroute des guerriers teutoniques. Frédéric Barberousse, le neveu de l'empereur d'Allemagne, alla lui-même apporter au camp des Français cette foudroyante nouvelle. Bientôt Conrad, couvert de blessures, et traînant à sa suite les débris d'une armée presque entièrement détruite, vint rejoindre Louis VII, qui versa sur lui des larmes de compassion.

Les deux monarques et leurs confédérés renouvelèrent le serment de se rendre ensemble en Palestine; mais pendant que Conrad reprit haleine à Constantinople, Louis VII poursuivit sa marche entre le mont Ida et le mont Olympe, et fit des prodiges de valeur sur les bords du Méandre. Les croisés traversèrent la rivière, sous les yeux de deux corps d'armée musulmans; et en sortant de l'eau, ils les attaquèrent l'épée à la main avec une

[1] Od. de Diog., p. 48.

telle vigueur qu'ils réussirent à former leurs bataillons sur l'autre rivage. Ce fut la première et la seule action glorieuse de la croisade. Les pèlerins l'attribuèrent à une intervention miraculeuse et se crurent invincibles. La présomption gagna les chefs; leurs querelles et leurs dérèglements affaiblirent la discipline; et bientôt les maladies, suites de l'intempérance, commencèrent à moissonner les soldats de la croix. Au rapport des historiens, les plus grands malheurs de l'armée doivent être principalement attribués à la dissolution des mœurs. La présence des femmes dans le camp énerva les forces; et tel fut le désordre, qu'on vit un capitaine, revêtu d'une parure ridicule, commandant une nombreuse troupe d'amazones. Ces excès en amenèrent d'autres plus déplorables encore. Le chef de l'avant-garde, Geoffroi de Rancogne, avait reçu l'ordre d'occuper la crête d'une montagne pour protéger la marche des troupes à travers les gorges difficiles de la Phrygie occidentale. Mais, infidèle à sa mission, il va camper dans une vallée voisine, et abandonne l'armée à un horrible massacre. « Le jour tombait, raconte le chroniqueur, et nos troupes s'engloutissaient les unes après les autres dans le gouffre que dominaient les immenses rochers. » Le roi lui-même ne se tira du péril qu'à force de bravoure et de présence d'esprit. Séparé de ses chevaliers, et assailli par les Turcs, il s'élança sur le flanc d'un rocher et se dé-

fendit héroïquement avec son épée ensanglantée. Il échappa par miracle, et ce ne fut qu'après bien d'autres infortunes qu'il put gagner Antioche et y rallier les restes de sa chevalerie; mais là, dans cette ville chrétienne adonnée au luxe et aux mœurs orientales, il reconnut amèrement la faute qu'il avait faite d'emmener avec lui sa femme Éléonore. On connaît ce déplorable épisode de la croisade, et les complications qu'il ajouta aux événements contemporains.

Louis VII dissimula, autant qu'il lui fut possible, les désastres de l'armée et son déshonneur personnel; mais le bruit en retentit bientôt en Europe, et produisit une impression accablante. Le ministre Suger écrivit au monarque pour le conjurer de revenir sans retard en France : « Quant à la reine, « lui dit-il, je suis d'avis que vous ne manifestiez « point le mécontentement qu'elle vous cause, jus- « qu'à ce que, rendu en vos États, vous puissiez « y réfléchir mûrement [1]. »

Cependant le roi passa encore près d'une année entière dans la terre sainte, cherchant, conjointement avec Conrad qui lui avait amené quelques renforts, à réparer les maux de cette campagne. Il s'embarqua enfin au mois de juillet de l'année 1149; et après un court séjour à Rome, auprès du pape Eugène, il aborda les côtes de France....

[1] Voy. la corresp. de Louis VII et de Suger, pendant la croisade, dans le Rec. des Hist. de Fr., t. XV, p. 500 et suiv.

Il revenait avec quelques centaines de chevaliers; vingt-huit mois auparavant, il était parti à la tête de plus de cent mille hommes !

Le retour du roi confirma toutes les appréhensions et renouvela toutes les doléances. Il n'y avait presque pas de famille qui n'eût des pertes à déplorer, et jamais en France on ne vit tant de veuves et d'orphelins. Les plaintes furent générales; mais, sans faire la part des fautes qui pouvaient avoir amené la fatale issue de la croisade, l'animadversion publique ne s'attacha qu'à un seul homme, à celui qui avait été l'âme et le moteur de cette grande entreprise. Dans les premiers moments de stupeur, les amis les plus dévoués de saint Bernard ne surent eux-mêmes que répondre à des accusations en apparence fondées; ils ne voyaient que les maux présents; même les miracles qui avaient autorisé leur zèle, leur devinrent un sujet de scandale. Quant à Bernard, il subissait en silence les humiliations dont on l'abreuvait, adorant au fond de son cœur les incompréhensibles jugements de Dieu. Il attendit toute une année avant d'envoyer au Pape quelques paroles pour sa défense; mais pendant ces rudes épreuves, combien son âme n'eut-elle point à gémir sur l'ingratitude des hommes! Ce fut un de ses propres disciples qui lui porta le coup le plus profond. Un religieux de Clairvaux, un homme qu'il avait nourri de sa parole, comblé de sa tendresse; un homme de son

intimité auquel il confiait ses pensées les plus secrètes, sa correspondance, et le soin des plus importantes affaires, le moine Nicolas, le trahit et le compromit en face de toute l'Église! Nicolas, selon les témoignages de l'annaliste de Cîteaux [1], était un jeune homme doué des plus rares dons de la grâce et de la nature; il était beau, aimable, actif, d'un esprit pénétrant, d'une éloquence facile et brillante. Il avait pris l'habit de Cîteaux, et avait été admis à Clairvaux, pendant l'absence de saint Bernard. Bientôt il captiva l'estime des supérieurs; tous l'admiraient, tous le regardaient comme capable de grandes choses; *mais,* dit le chroniqueur, *semblable à l'ange apostat qui se perdit par la contemplation de ses propres charmes, il s'appropria les dons de Dieu pour les offrir à l'idole que la vanité avait érigée dans son cœur.* L'abbé de Clairvaux le prit pour secrétaire; et cet emploi qui le mettait en rapport avec les personnages les plus considérables de la chrétienté, gonfla son orgueil et en fit un traître.

Ce ne fut qu'en l'année 1151, au milieu de tant d'autres afflictions qui déchiraient son âme, que Bernard découvrit toute l'étendue des prévarications du perfide secrétaire. Il le convainquit, en présence de Pierre le Vénérable, d'avoir falsifié son cachet, de s'en être servi pour écrire une foule de

[1] Annal. Cist., t. II, p. 17 et seq.

de faiblesses; que la régularité des pratiques extérieures ne prouve pas toujours la docilité des esprits et la soumission des volontés; qu'enfin les lieux saints ne sanctifient l'homme qu'autant que l'homme les sanctifie lui-même.

Il serait difficile de raconter ici les incroyables tribulations qui accablèrent toutes à la fois le saint abbé de Clairvaux, en cette dernière heure de sa vie. Chacun semblait avoir le droit de l'attaquer impunément; des personnes de toutes les conditions, des ecclésiastiques, même des prélats sortis de Clairvaux, ajoutaient à ses peines, et croyaient peut-être faire quelque action méritoire en diffamant ce grand homme, cet homme si doux et si humble de cœur! Toutefois ils ne purent troubler son immuable tranquillité; et, comme l'apôtre saint Paul, dont il reproduisait le caractère et les divines qualités, « il se montra « fidèle en toutes choses, par une grande patience « dans les maux, dans les nécessités, dans les ex« trêmes afflictions, dans les plaies, dans les sé« ditions, dans les travaux, dans les veilles, dans « les jeûnes; par la pureté, par la science, par « une douceur persévérante, par la bonté, par « les fruits de l'Esprit saint, par une charité sin« cère, par la parole de vérité, par la force de « Dieu, par les armes de la justice pour combat« tre à droite et à gauche; parmi l'honneur et l'i« gnominie, parmi la mauvaise et la bonne répu-

« tation; comme un séducteur, quoique sincère; « comme un inconnu, quoique très-connu; comme « toujours mourant, bien que vivant toujours; « comme châtié, mais non point tué; comme « triste, et pourtant dans la joie; comme pauvre, « tout en enrichissant les autres; comme n'ayant « rien, et possédant tout [1] ! »

Ces éminentes vertus de l'homme apostolique ne brillèrent jamais d'un éclat plus pur que dans ce temps d'abaissement et d'ignominie. L'un de ses biographes rapporte à ce sujet un trait caractéristique. Un certain clerc étant venu à Clairvaux, demanda d'un ton impérieux à saint Bernard pourquoi il n'avait pas voulu l'admettre dans sa communauté. « A quoi bon, s'écria-t-il, de recommander la perfection dans vos livres, si vous ne voulez la procurer à ceux qui la recherchent? » Et il ajouta avec l'accent de la colère : « Si je te- « nais vos livres entre mes mains, je les mettrais « en pièces! — Je crois, lui répondit le serviteur « de Dieu, que vous n'avez lu dans aucun de ces « livres qu'il vous fût impossible d'être parfait « chez vous; car, s'il m'en souvient bien, c'est le « changement des mœurs, et non point le change- « ment des lieux que j'ai recommandé dans mes « ouvrages [2]. » Alors cet homme, transporté de

[1] II Ep. ad Cor., VI.

[2] Morum correctionem, non locorum correctionem, si bene memini, in libris omnibus commendavi.

fureur, le frappa si rudement sur la joue, que l'enflure succéda à la rougeur. Ceux qui furent témoins de ce sacrilége, ne pouvant contenir leur indignation, allaient se jeter sur le misérable; mais le saint les arrêta, et les conjura, au nom de Jésus-Christ, de ne point le toucher, et de le faire sortir sans le molester en aucune manière[1]. Un autre fait, et c'est le dernier que nous citerons, fut plus sensible à l'âme aimante et délicate de saint Bernard: mais, en cette occasion, le péché fit surabonder sa charité.

Hugues, simple religieux de Clairvaux, avait été appelé à Rome par le pape Eugène III, qui le sacra évêque d'Ostie et le revêtit de la pourpre romaine. Le nouveau cardinal, à propos d'un moine que l'abbé de Clairvaux refusa de lui envoyer, se tourna odieusement contre son père spirituel. *Il le décria en particulier et en public, le menaça, le déchira, sans s'informer seulement des raisons qui avaient déterminé le refus de Bernard*[2]. Que si l'on considère, ajoute l'annaliste, que le saint abbé se voyait traité de la sorte par un de ses propres enfants devenu cardinal, et cela pour une affaire dans laquelle il n'avait aucun intérêt personnel, on admirera la modestie non pareille que le serviteur de Dieu manifesta dans sa réponse.

Voici cette réponse :

[1] Gaudfr., lib. III, cap. VII, p. 1142.
[2] Hist. de Cît., t. IV, ch. XIII, p. 190.

« *Malheur au monde, à cause des scandales*[1] !
« Quoi, je vous scandalise ! Mais comment donc « vous ai-je offensé ? Quel scandale vous ai-je « donné ? Qui le croirait, à moins d'ignorer la « mutuelle affection dans laquelle nous avons vécu « jusqu'ici ? Triste et inconcevable changement « qui me cause une bien vive peine ! Celui qui me « soutenait, veut maintenant m'opprimer ; celui « qui me défendait, m'attaque aujourd'hui et me « menace ; il m'accable de malédictions et d'ana- « thèmes ; il m'accuse de prévarication et de per- « fidie ! Nos premiers pères ne furent condamnés « qu'après avoir été entendus, et dûment convain- « cus du plus grand de tous les crimes.... Vous « me traitez avec moins de justice. On m'a tel- « lement méprisé, que je n'ai pas été jugé digne, « dans votre pensée, qu'on écoute ma justifica- « tion. On me condamne, sans me demander raison « de ma conduite, sans m'exciter à réparer la faute « que j'aurais pu commettre, sans même m'ap- « prendre au juste quel est le crime dont on m'ac- « cuse, sans m'accorder le moyen de m'expliquer « et de répondre ! Du moins maintenant, je vous « prie, ayez la bonté de m'entendre et de recevoir « mon excuse ; si elle n'est pas suffisante, du moins « sera-t-elle véritable et sincère. »

[1] Matth., XVIII, 7.

Après lui avoir représenté les motifs de sa conduite, il termine par ces paroles chrétiennes :

« Voilà ce que j'ai cru pouvoir dire pour ma « défense. Que si j'ai agi avec imprudence, vous « pouvez me reprendre et même me punir; mais « je me persuade, en tous cas, que le juste me « reprendra avec miséricorde et charité, et non « point en me diffamant publiquement, avec in« dignation et avec colère..... Au reste, je bénis « Dieu de ce qu'avant ma mort, il me prive d'une « consolation trop douce, en laquelle je prenais « peut-être trop de plaisir, savoir, vos bonnes grâ« ces et celles de mon Seigneur; afin que j'ap« prenne, par ma propre expérience, à n'espérer « point en l'homme [1]. »

[1] Epist. 306.

CHAPITRE XLIX.

Apologie de saint Bernard.

Le temps, ce grand consolateur des douleurs humaines, calma peu à peu les bruyants orages que les désastres de la croisade avaient soulevés, et permit enfin à la vérité de faire entendre sa voix.

La guerre sainte n'avait point, il est vrai, répondu à l'attente des hommes; son issue sembla frustrer toutes les espérances, et démentir les promesses de Dieu lui-même. Néanmoins l'œuvre providentielle s'accomplit infailliblement: elle se combine avec les actes de la liberté humaine; et de cette combinaison ressortent à la longue les progrès de la civilisation et les faits de l'histoire. Sans doute que ces faits ne purent apparaître subitement à l'œil borné de la raison: ni la politique, ni la gloire nationale, ni la stratégie militaire, ne

recueillirent tout d'abord les fruits de l'expédition sacrée. Mais si, au point de vue humain, aucun résultat positif né put être constaté, sous d'autres aspects, aux yeux de la foi, les résultats furent immenses, et ils n'échappèrent point aux esprits judicieux, même du temps de saint Bernard. Déjà, à cette époque, plusieurs écrivains, éclairés de l'esprit de Dieu, reconnurent, comme une vérité digne d'être appréciée, la grâce qui avait germé dans le sang des croisés : cette grâce salutaire, c'était la purification d'un grand nombre de pécheurs par une mort volontairement acceptée. La mort, le sang, le sacrifice, occupent une grande place dans la chaîne des mystères chrétiens; et il faut leur laisser une large part, quand on veut envisager les choses de ce monde dans leur liaison avec l'éternité. Bernard l'avait dit dans sa lettre aux Allemands : « N'est-ce pas une merveilleuse voie de « salut que Dieu ouvre aux criminels, écrivait-il, « lorsqu'il offre aux homicides, aux ravisseurs, « aux adultères, aux parjures, aux malfaiteurs que « la société repousse, les moyens de combattre et « de mourir pour une sainte cause? » C'est précisément cette parole qui s'est accomplie. Nous ne voulons pas répéter ce que nous avons dit ailleurs. Mais qu'on se rappelle l'état de la chrétienté au sortir de la barbarie du dixième et du onzième siècle. La Providence opposa au débordement des mœurs et des fausses doctrines deux espèces de

digues : d'une part, les nouveaux ordres monastiques, tels que Cîteaux, Fontevrault, Prémontré, les Chartreux ; d'une autre part, le champ de bataille de la Terre-Sainte, carrière plus vaste, plus accessible à la multitude, où les soldats de la foi purent offrir leur vie en expiation de leurs crimes, et triompher d'eux-mêmes en mourant pour Jésus-Christ. Oui, certes, cette manière de triompher, dût-elle faire sourire les esprits superficiels, n'est pas sans gloire devant Dieu, ni sans fruits pour les hommes ! Ces fruits signalèrent la croisade de saint Bernard. Nul doute que si les guerriers, dociles à l'homme de Dieu, eussent combattu selon les règles de la discipline chrétienne, ils seraient demeurés victorieux et d'eux-mêmes et des ennemis de Dieu. Leurs passions mirent obstacle à cette double victoire : ils succombèrent ; mais, en répandant leur sang au pied de la croix, en livrant leur corps au glaive des combats, aux calamités de la guerre, aux tourments de la mort, ils sauvèrent la vie de leur âme et procurèrent à l'Église un autre genre de gloire. Redisons cette vérité : Depuis le jour où le Christ, mourant sur la croix, a éclairé le monde de la lumière divine, l'Église ne s'est développée, dilatée, qu'en passant à travers les transformations successives de la mort. Elle ne croît, elle ne marche, elle ne progrédie que dans cette voie. Sans cesse elle se dépouille pour renaître, elle s'abaisse pour grandir, elle s'humilie pour re-

prendre son essor. Ainsi, dès l'origine, elle semble s'éteindre dans le sang des martyrs, et bientôt son divin flambeau illumine toute la terre. Dans les siècles suivants, elle est comme submergée par l'inondation des barbares; et cependant elle surgit pleine d'avenir, tenant dans sa main le rameau d'olivier, symbole de la paix. Au moyen âge, elle va s'engloutir en Orient; mais, vaincue, elle reste maîtresse du monde, et le mahométisme victorieux est frappé à mort. De nos jours on la vit foulée aux pieds par ses propres enfants; et l'enfer, conjuré contre elle, s'écria : *Écrasons l'infâme!* Et elle se relève encore, et présente au monde la lumière et la paix! Telle est la marche de l'Église : elle ne quitte pas le chemin de la croix; c'est ainsi qu'elle tombe et c'est ainsi qu'elle se relève, comme celui dont elle suit la trace; et au terme de cette voie est le repos, la gloire et la divine immortalité.

Ces vérités, dont l'histoire profane fait peu de cas, n'échappèrent point, comme nous l'avons dit, aux pieuses méditations de quelques écrivains du temps des croisades. Ceux qui répondirent aux détracteurs de saint Bernard, proclamèrent ces pensées, tout en signalant la triste cause des malheurs de la guerre sainte. Nous donnerons ici quelques intéressants témoignages recueillis sur cette matière par un des plus anciens biographes de l'abbé de Clairvaux.

Otton de Frisingen, historien dont le jugement

doit être d'autant moins suspect, qu'il parle de ce qu'il a vu de ses propres yeux, et que souvent il se déclare peu favorable à saint Bernard, s'exprime en ces termes : « Si nous disons que le saint abbé « a été inspiré de l'esprit de Dieu pour nous ani- « mer à cette guerre; mais que, par notre orgueil « et notre libertinage, nous n'avons pas gardé ses « salutaires avis; et qu'ainsi, c'est avec justice que « nous avons récolté, pour prix de nos désordres, « la perte des biens et des personnes par le fer et « par la misère; nous ne dirons rien qui ne soit « conforme à la raison, et justifié par les exemples « de l'antiquité [1]. »

A ce témoignage, il faut joindre celui de l'Anglais Guillaume de Newbrige, écrivain consciencieux que Mabillon appelle *vir bonæ notæ et fidei scriptorem*. « L'empereur et le roi de France éprou- « vèrent la perfidie de l'empereur grec, à laquelle « les nôtres avaient donné occasion par leurs ex- « cès... Nous lisons dans l'Écriture sainte qu'une « innombrable armée du peuple de Dieu fut in- « fectée par le crime d'un seul homme; au point « que, privée tout à coup de la protection divine, « elle s'énerva et demeura frappée de langueur. « Et le Seigneur, étant consulté, répondit que « le peuple avait été souillé par un anathème; et « il dit: Israël, l'anathème est au milieu de toi !

[1] Ott. Fris., De gestis Fred. II.

« Tu ne pourras triompher de tes ennemis qu'a-
« près que l'auteur du crime aura été exterminé.
« Or, notre armée était si remplie de péchés et de
« vices qui violèrent non-seulement les lois chré-
« tiennes, mais les lois militaires, qu'il n'y a pas
« lieu de s'étonner que la faveur divine n'ait pas
« secondé l'entreprise de ces hommes si impurs et
« si corrompus. Notre camp n'était point chaste,
« mais plein d'impudicité [1]. Plusieurs se confiaient
« en la multitude et aux forces des troupes; et ainsi,
« s'appuyant avec une audacieuse présomption sur
« un bras de chair, selon le langage de l'Écriture,
« ils méconnurent la puissance et la miséricorde de
« Dieu, pour la cause duquel ils prétendaient ce-
« pendant avoir pris les armes [2].... »

De semblables aveux éclairèrent l'opinion publique et dissipèrent peu à peu les nuages qui s'étaient amoncelés sur la tête de saint Bernard. Les amis de l'abbé de Clairvaux, et notamment quelques zélés prédicateurs, consolaient les peuples affligés par le langage de la religion. Les chrétiens, disaient-ils, immolés en Orient pour la cause de la foi, étaient moins à plaindre que les guerriers échappés à la mort, et qui, revenus dans leurs foyers, sont retombés dans leurs anciennes turpitudes *comme des chiens qui retournent à ce qu'ils ont vomi.* Ils rappelèrent les avis de saint Bernard,

[1] Castra illa nostra casta non erant, etc.
[2] Guill. Newbr. Rer. an gal... lib. V, cap. xx.

et les miracles, *plus éloquents que toute parole*, par *la voix desquels* la volonté divine s'était promulguée. Enfin ils engagèrent les chrétiens à pleurer sur eux-mêmes, et non pas sur le serviteur de Dieu.

Parmi les consolations de ce genre, que plusieurs hommes de bien crurent devoir adresser à saint Bernard lui-même, nous trouvons une lettre qui, sous une forme originale, respire une foi si naïve, une candeur et une confiance si religieuse, qu'on nous saura gré de la consigner ici. C'est un abbé de l'ordre de Cîteaux, Jean de Casa-Maria, qui raconte à l'abbé de Clairvaux une vision qu'il eut au sujet de la croisade. « On m'assure, lui dit-il, que « vous êtes toujours affligé, mon très-aimable père, « de la grande affaire, je veux parler de l'expédi- « tion de Jérusalem, qui n'a pas eu le succès qu'on « espérait. C'est pourquoi j'ose vous déclarer hum- « blement ce que Dieu m'a mis au cœur à cet égard, « pendant que j'en étais fortement occupé ; consi- « dérant que le Seigneur révèle quelquefois aux pe- « tits ce qu'il cache aux hommes les plus éminents; « et que Jéthro, bien qu'étranger, donna conseil « à Moïse qui parlait à Dieu face à face. Je pense « donc, mon très-cher père, que le Tout-Puissant « a tiré beaucoup de fruit de cette croisade, quoi- « que non pas en la manière que les croisés se « l'imaginaient. Que s'ils se fussent conduits en « chrétiens, c'est-à-dire loyalement et pieusement « en cette guerre, le Sauveur eût été avec eux et

« eût fait triompher leurs armes. Mais comme ils « s'abandonnèrent au crime, et que Dieu, en leur « suggérant cette entreprise, prévoyait les désor-« dres où ils tomberaient, sa providence fit servir « ces événements mêmes aux desseins de sa misé-« ricorde ; et il leur envoya des afflictions et des « échecs, afin que, purifiés par les croix, ils pus-« sent parvenir au royaume des cieux. Beaucoup « de croisés qui sont revenus de l'expédition, nous « ont confessé qu'ils en ont vu mourir un grand « nombre qui se réjouissaient de leur mort, de « crainte de retomber dans leurs péchés, s'ils re-« venaient en Europe. Et afin qu'il ne vous reste « aucun doute sur ce que j'avance, je veux vous « confier, sous le secret de la confession et comme « à mon père spirituel, que les saints martyrs, Jean « et Paul, les deux patrons de notre Église, nous « ont plus d'une fois visité ; et dernièrement, leur « ayant demandé quel sentiment il fallait tenir sur « la croisade, ils ont répondu qu'un grand nombre « de chrétiens, morts dans les saints combats, « avaient été appelés à remplir la place des anges « déchus [1]. Sachez aussi qu'ils ont parlé de vous « avec de grands témoignages d'honneur, et ont « prédit que votre fin était proche. Puis donc que « cette entreprise a atteint son but, non pas selon « les hommes, mais selon Dieu, il sied à votre sa-

[1] Multitudinem angelorum qui ceciderunt de illis qui ibi mortui sunt, restauratam esse.

« gesse de vous consoler en celui dont vous re-
« cherchez uniquement la gloire. Car c'est dans la
« prévision des fruits salutaires de cette entreprise,
« que Dieu vous avait donné la grâce et la force
« de la mettre à exécution. Qu'il daigne maintenant
« couronner heureusement votre carrière, et m'ac-
« corder le bonheur de contempler avec vous, dans
« l'éternité, sa divine et adorable majesté [1]. »

La saison des disgrâces, ainsi que Bernard appelait lui-même cette époque de sa vie, commençait à s'adoucir; et une réaction visible s'opérait en faveur de la croisade. C'est alors seulement que le saint adressa au Pape son *Apologie* qu'il inséra dans le second livre de la Considération. Nous n'en citerons que quelques passages : « Nous avons, dit-
« il au Pape, annoncé la paix, et il n'y a point de
« paix ; nous avons promis le repos, et nous voici
« dans le trouble. Avons-nous donc agi témérai-
« rement et par notre volonté propre? N'avons-
« nous pas suivi vos ordres, ou plutôt ceux de
« Dieu, en suivant les vôtres [2]?... Tout le monde
« sait que les jugements de Dieu sont véritables;
« mais le dernier événement est un si profond
« abîme, qu'on peut, ce me semble, appeler bien-
« heureux ceux qui n'en sont pas scandalisés. Ce-
« pendant, comment la présomption humaine ose-

[1] Inter Ep. Bern., 386, ed. Mab.

[2] Concurrimus plane in eo, non quasi in incertum, sed jubente te, immo per te Deo, etc...

« rait-elle reprendre ce qu'elle ne peut comprendre?
« Souvenons-nous des actes providentiels, accom-
« plis dans les siècles passés, pour y chercher quel-
« que lumière... Je parle d'une chose que personne
« n'ignore, et que personne toutefois ne veut sa-
« voir, au temps où nous sommes. Car le cœur
« de l'homme est ainsi fait, qu'il oublie, dans le
« besoin, certaines vérités qu'il connaît très-bien
« quand il n'en a point besoin [1]. Moïse, au mo-
« ment de tirer le peuple de Dieu de l'Égypte, lui
« promit une meilleure terre; car, autrement,
« comment ce peuple, qui n'avait de goût que pour
« la terre, l'eût-il suivi? Il le fit sortir; mais il ne
« le fit pas entrer dans la terre qu'il leur avait pro-
« mise. Et, certes, on ne peut attribuer à la témé-
« rité du conducteur ce triste et fâcheux événe-
« ment. Il faisait tout par l'ordre de Dieu qui pré-
« voyait tout, et confirmait par des miracles les
« discours de Moïse. » Saint Bernard ajoute que, comme les péchés des Israélites les firent périr dans le désert, ainsi ceux des croisés qui les ont imités, ont de même été la cause de leurs maux. Il rappelle ensuite ce qui arriva aux tribus d'Israël qui, bien qu'elles eussent combattu par l'ordre de Dieu, furent battues deux fois par la tribu de Benjamin. « Or, je vous prie, ajoute-t-il, comment me
« traiteraient les croisés, si je les avais persuadés

[1] Nempe sic se habent mortalium corda : quod scimus cum necesse non est, in necessitate nescimus.

« de retourner une seconde fois au combat? Et « qu'après une seconde défaite, je leur eusse dit « encore : Retournez-y une troisième fois? C'est « cependant ce qui arriva aux Israélites; et ce « ne fut que la troisième fois qu'ils demeurèrent « vainqueurs. »

Le saint déclare que sa justification personnelle ressortait du témoignage de sa conscience; et il termine par ces mots : « Que ce peu de paroles « me servent d'apologie, afin que vous ayez quel« que raison de me justifier à vos propres yeux; « quant à moi, je me mets peu en peine d'être « condamné par ceux qui donnent au bien le nom « de mal, et au mal le nom de bien ; qui pren« nent la lumière pour les ténèbres, et les ténè« bres pour la lumière. Et, s'il faut absolument « que l'une des deux choses arrive, j'aime mieux « que les hommes murmurent contre moi que con« tre Dieu... Je supporte volontiers les propos de « la médisance et les blasphèmes de l'impiété, « pourvu qu'ils s'adressent à moi, et non pas à « Dieu. Ce m'est un honneur extrême d'entrer de « cette sorte en union avec Jésus-Christ, quand « il dit : *Les outrages de ceux qui vous insultaient* « *sont tombés sur moi* [1]. »

Ainsi, la catastrophe qui termina la croisade n'ébranla point la confiance du saint abbé de Clair-

[1] Lib. II, de Consid., cap. I, p. 415 et seq.

vaux. Il ne douta point de la légitimité de sa mission; et le principe des guerres saintes demeura pur et sacré, malgré les fâcheux événements qui en obscurcirent la gloire. D'ailleurs, il faut le dire, l'extermination de la plus grande partie des croisés ne servit pas seulement, comme le remarquait Jean de Caza-Maria, au salut de plusieurs; elle se fit ressentir aussi dans une autre sphère, notamment en Allemagne, où la disparition de tant d'hommes de guerre et de princes turbulents contribua puissamment à rétablir la paix, du moins à étouffer de sanglantes querelles. Le fameux démêlé des Guelfes et des Gibelins s'effaça presque entièrement à la suite de la croisade; et les historiens s'accordent à attribuer ce résultat à la mort des principaux combattants [1].

Qu'il nous soit permis, avant de quitter ce sujet, de présenter une dernière observation sur l'ensemble de ces événements. Chose en effet remarquable! La grande armée chrétienne que saint Bernard avait mise sur pied s'était divisée en quatre branches. Les deux premières et les plus formidables, les Français et les Allemands, se déployèrent magnifiquement à travers l'Europe et l'Asie; mais trop confiantes en leurs propres forces, et indociles aux préceptes *du Dieu des batailles*, au nom duquel cependant elles avaient pris les armes, elles

[1] Voy. Luden, Geschichte d. teutsch. Volks., t. X, Buch XXI, cap. XII.

périrent, et leur éclat ne servit qu'à rendre leur défaite plus éclatante. Mais deux autres corps d'armée, dont à peine il est fait mention dans l'histoire, partirent sans ostentation et sans bruit; et elles accomplirent des choses mémorables. Nous avons déjà signalé le brillant exploit opéré sur les bords du Tage. Ce furent les croisés d'Angleterre et des pays maritimes du nord, conduits par un chef inconnu, qui, par leur généreux concours, arrachèrent le Portugal aux Sarrasins, et dotèrent la chrétienté d'un nouveau royaume. Les Maures d'Espagne avaient été plus d'une fois vaincus par le Cid et par ses vaillants compagnons. Chassés successivement des provinces qu'ils occupaient, ils s'étaient retranchés dans plusieurs forteresses du Portugal, lorsque la Providence fit aborder sur ces côtes la flotte des croisés. Ceux-ci volent au secours de leurs frères d'Espagne, assiégent et prennent Lisbonne, s'emparent de plusieurs autres villes musulmanes, enlèvent leurs dépouilles et affermissent un trône chrétien sur lequel va s'asseoir un Français [1].

Au même temps, d'autres croisés, qui n'excitèrent pas plus que ces derniers l'attention du monde, tournèrent leurs armes contre les peuples idolâtres des bords de la Baltique. Ces guerriers, com-

[1] Alphonse de Bourgogne, petit-fils du roi Robert. — On trouve des détails intéressants sur cette expédition dans la Biblioth. des crois., t. I, p. 339 et suiv.

posés en grande partie de Saxons et de Danois, se distinguaient par la forme particulière de la croix qu'ils portaient sur leur poitrine : elle surmontait un globe, image de la terre, et symbole de l'empire universel de Jésus-Christ. Ainsi se développait et grandissait l'idée des guerres saintes. Dans cette dernière expédition, les résultats matériels ne furent point considérables ; mais d'importantes conquêtes spirituelles ajoutèrent à l'extension de l'Église. Les Saxons traitèrent les Slaves, leurs voisins, comme ils avaient eux-mêmes été traités par Charlemagne. Ils arrivèrent au même but ; car, selon le témoignage des historiens qui désapprouvent le plus hautement cette entreprise, *ce fut cependant à cette occasion que le christianisme commença à s'introduire dans la Poméranie et la Russie* [1].

Les Saxons ne furent d'ailleurs, en cette circonstance, que les instruments d'une pensée que le Pape leur avait suggérée. Eugène III, d'après les annales de Baronius, avait conçu le double plan que les croisés durent exécuter : l'un concernait les infidèles d'Orient ; l'autre les idolâtres des contrées septentrionales de l'Europe [2].

Ne serait-ce point à cette négociation que se rattachait le second voyage de saint Bernard en Alle-

[1] Sismond., Hist. des Franç., vol. V, ch. XVI, p. 520.

[2] At non simplex in terram sanctam tantum indicta fuit a Papa Eugenio expeditio ; sed duplex : altera in Palæstinam, altera adversus boreales paganos adhuc populos, etc. (Baron. ad ann. 1146, num. 21.)

magne? Nous n'avons trouvé aucun document positif qui nous permît de l'affirmer. Mais, en considérant l'importance d'une telle mission, et sa coïncidence avec l'arrivée du Pape en France et le voyage de saint Bernard, nous avons hasardé cette conjecture. D'ailleurs, si on se rappelle la position des princes de Saxe en face de l'empereur d'Allemagne, on conçoit l'influence qu'il a fallu exercer dans les conseils des souverains, pour obtenir que chacun d'eux levât une armée à part et combattît pour son propre compte. La religion seule avait assez de force pour assurer le triomphe d'un si vaste plan. Or, l'irrésistible organe de la religion, le puissant interprète des vœux de l'Église, c'était Bernard.

Quoi qu'il en soit, après la seconde croisade, l'œuvre providentielle n'était point terminée. La lutte entre le christianisme et le mahométisme, lutte dont les croisades ne furent qu'un des plus mémorables épisodes, se continua encore pendant des siècles, sous d'autres formes, avec plus ou moins d'énergie, jusqu'au jour où la force musulmane vint se briser aux portes de Vienne contre la pieuse intrépidité de Jean Sobiesky. De ce jour, la religion de Mahomet ne sortit plus de ses limites territoriales; elle demeura frappée de langueur, et descendit rapidement la période de sa décroissance. Avant les guerres saintes, et pendant leur durée, le mahométisme, débordant sans cesse,

envahissait audacieusement le monde chrétien, en Espagne, en Sicile, en Afrique, dans toute l'Asie : le catholicisme osa l'attaquer au cœur de son empire, et resta maître du monde.

Tel fut le résultat final des croisades : il suffit à l'apologie de saint Bernard.

CHAPITRE L.

Mort des plus illustres contemporains de l'abbé de Clairvaux. — Le saint prévoit sa fin prochaine.

L'ère de rénovation se développait largement, sous l'action visible de la Providence; mais les hommes qui avaient servi de guides à l'Église et à l'État disparurent successivement de la scène terrestre; et en moins de deux années, les personnages les plus éminents du siècle furent enlevés à la chrétienté. Cette liste funéraire s'ouvre en l'année 1152, par la mort de l'abbé Suger, et finit l'année suivante à la mort de saint Bernard.

Le fidèle Suger, dans ses vieux jours, avait pris à cœur la cause des croisades, et s'en occupait avec une ardeur d'autant plus étonnante, que naguère il avait cherché à en détourner le roi de France. Chaque jour, dit son biographe, l'âme de

l'abbé de Saint-Denis s'affligeait de voir qu'il ne restait nulle trace glorieuse de ce grand pèlerinage. Il craignait beaucoup que, par suite des infortunes de l'expédition, la gloire du nom chrétien ne s'éclipsât en Orient[1], et que les lieux saints ne fussent foulés aux pieds des infidèles; il avait d'ailleurs reçu d'outre-mer des lettres du roi de Jérusalem et du patriarche d'Antioche, qui le conjuraient de leur porter assistance, parce que le prince d'Antioche, Raymond, était mort, et que la ville était sur le point de tomber aux mains des infidèles, si on ne venait promptement la secourir[2]. Enhardi par son zèlé, il n'hésita point, conjointement avec l'abbé de Clairvaux, de provoquer une nouvelle croisade: et le pieux Louis VII, digne ancêtre de saint Louis, se montra prêt à arborer encore une fois l'étendard de la croix. Une assemblée fut convoquée à Laon pour aviser aux moyens de délivrer les frères d'Orient; mais le courage manqua aux guerriers aussi bien qu'au clergé, et l'on ne parvint à aucun résultat.

Toutefois Suger, avec la persévérance qui caractérisait sa volonté, ne renonça point à son dessein. Il ne se proposa rien moins que de lever lui-même

[1] Undè satis erat sollicitus ne hujus infortunii occasione christiani nominis in Oriente deperiret gloria, etc.

[2] Wilh. a S. Dionys. Vita Sugerii, dans le Rec. des Hist. de France, t. XII, p. 110 et suiv. — Le prince d'Antioche, dont il est question ici, fut tué en 1148, selon Guillaume de Tyr. C'est à lui qu'on attribue les scandaleux désordre dont la reine Éléonore se rendit coupable en Orient.

des troupes, de se mettre à leur tête et de marcher sur Jérusalem. Déjà sa fortune tout entière avait été consacrée aux préparatifs de cette entreprise; « mais, dit le choniqueur, tandis qu'il songeait à son départ et soupirait après les saints combats, il fut saisi d'une petite fièvre : son âme, ferme et pleine de verdeur, lutta quelque temps contre l'abattement de son corps; mais il ne tarda point à reconnaître que l'heure de son retour à Dieu était venue. Se sentant donc appelé à la Jérusalem céleste, il désigna parmi les plus braves chevaliers du royaume, un homme de cœur et d'expérience, auquel il fit prêter sur la croix le serment de partir à sa place pour la Jérusalem de la terre : et il le chargea de payer les soldats avec les trésors envoyés d'avance en Palestine [1]. » Quand saint Bernard apprit que son vieil ami était proche de sa fin, il lui écrivit la lettre suivante : « Ne craignez pas, homme de Dieu, de vous dépouiller « de l'homme terrestre, dont le poids vous appesantit vers la terre et gravite sans cesse vers l'abîme. Qu'y a-t-il de commun entre vous et la « terre, vous qui, au sortir de ce monde, devez être « couronné de gloire? Vous ne pourrez, ô homme « de Dieu, retourner à Dieu qu'après que vous « vous serez dépouillé du limon qui vous enveloppe, et que vous aurez rendu à la terre ce que

[1] Idem, p. 110 et seq.

« la terre vous a donné... Je souhaite ardemment « de vous voir avant ce moment, et de recevoir « votre bénédiction. Mais comme nul de nous ne « dispose de lui-même, je n'ose vous promettre « positivement ce que je doute de pouvoir tenir. « Cependant je tâcherai de rendre possible ce qui « ne l'est pas présentement. Quoi qu'il arrive, je « vous prie de croire que, vous ayant aimé depuis « si longtemps, je ne cesserai jamais de vous ai- « mer. Je ne vous perds pas; je vous envoie seule- « ment devant moi à Notre-Seigneur : mon âme « demeurera attachée à la vôtre dans l'amour éter- « nel. Souvenez-vous de moi, quand vous serez « arrivé au lieu où vous me précédez, afin que Dieu « me fasse la grâce de vous suivre bientôt, et de « jouir du même bonheur que vous; et soyez con- « vaincu que, malgré notre séparation, je conser- « verai précieusement le doux souvenir de votre « personne [1]... »

L'abbé Suger, noble type d'un ministre intègre, et justement décoré par ses contemporains du beau titre de *Père de la patrie,* s'éteignit à l'âge de soixante-dix ans, le 13 janvier 1152 [2]. Sa mort, comme sa vie, ne fut qu'un acte d'abnégation chrétienne. Saint Bernard, auquel il dut sa gloire devant Dieu et devant les hommes, en prononça l'éloge en ce peu de mots : « S'il y a, écrivit-il à

[1] Epist. 266.
[2] Vit. Sug. a Will. S. Dionys., p. 111.

« Eugène, quelque vase de prix qui embellisse le « palais du Roi des rois, c'est sans contredit l'âme « du vénérable Suger. »

La tombe, qui s'était ouverte pour ce juste, ne tarda point à recevoir des dépouilles non moins illustres.

L'histoire mentionne en ce même temps la mort de Geoffroy Plantagenet, dont la maison eut une destinée si glorieuse en Angleterre; celle de Thibaut le Grand, comte de Champagne, qui, durant un règne de cinquante ans, allia constamment la bravoure militaire aux plus sublimes vertus chrétiennes; celle de Raoul, comte de Vermandois, l'inséparable compagnon d'armes de Louis VII. Enfin, Conrad, l'empereur d'Allemagne, suivit de près dans le sépulcre son jeune fils Henri, déjà sacré du vivant de son père. L'empire germanique, aussi bien que la France, subirent les longs retentissements de ces pertes importantes. Dix-huit jours après la mort de Conrad, le 4 mars 1152, son neveu, le duc de Souabe, ceignit la couronne impériale, et commença le fameux règne connu sous le nom de Frédéric Barberousse [1].

Saint Bernard lui-même touchait au terme de sa carrière. Depuis longtemps le serviteur de Dieu se détachait, autant qu'il lui était possible, des soins de ce monde; *sa conversation était au ciel;*

[1] Voyez Luden, vol. X, buch XXII, cap. II et seq.

et parmi les affaires et les maux de tous genres, il vivait plus que jamais en lui-même, profondément recueilli dans son cœur, et se disposant au grand passage de la mort à la vie. Il avait survécu à la plupart de ses frères. Le plus jeune d'entre eux, Nivard, celui qui, dès son enfance, avait embrassé le joug du Seigneur, et qui depuis lors n'avait cessé de marcher sur les traces de son magnanime frère, Nivard était en Espagne pour y fonder le monastère de Spina, dans le diocèse de Placentia (1). Bernard avait encore un oncle qu'il chérissait à tous les titres. C'était un preux chevalier du Temple, *homme de renom*, qui s'était illustré sur les champs de la Palestine. Mais lui aussi se trouvait séparé de l'abbé de Clairvaux en cette dernière année de sa vie. Il avait manifesté le désir de venir exprès de la terre sainte pour le revoir avant sa mort; mais Bernard, dont la pensée se reportait incessamment sur les malheurs des chrétiens d'Asie, craignait de leur enlever un guerrier dont les services pouvaient leur être utiles; et, préférant leur avantage à sa propre consolation, il écrivit à André pour le détourner de ses desseins. Cette lettre renferme quelques-unes de ces belles paroles qu'on ne saurait assez relire, et qui décèlent admirablement les dispositions d'une âme chrétienne au déclin de la vie.

« Le dernier message que j'ai reçu de vous m'a

[1] Voy. la lettre 300 de S. Bernard à Sancie, sœur d'Alphonse le Bon, roi de Castille et de Léon.

« trouvé au lit dangereusement malade. J'ai ouvert « votre lettre avec empressement, je l'ai lue et re- « lue avec joie; mais combien eût été plus grande « ma satisfaction, si je vous eusse vu vous-même! « Vous m'exprimez combien est vif et ardent le « désir que vous avez de me revoir; vous m'appre- « nez les dangers qui menacent encore cette heu- « reuse terre que le Seigneur a visitée, et la ville « qu'il a consacrée par l'effusion de son sang ado- « rable. Malheureux princes chrétiens! qu'ont-ils « fait pour conquérir ce pays? Ils en sont revenus « avec une étrange promptitude..... Hélas! ils « n'ont aucune pitié de l'affliction cruelle de Joseph; « on les voit capables de se livrer au mal et inca- « pables de faire le bien. Mais espérons toujours « que le Seigneur ne délaissera point son peuple, « et qu'il n'abandonnera point son héritage [1]. Le « bras de Dieu n'est point raccourci; il fera en- « core des prodiges; il viendra au secours de ses « enfants, afin que tout le monde sache qu'il vaut « mieux mettre sa confiance dans le Seigneur que « dans les princes de la terre [2].

« Je vous loue de ne vous comparer qu'à un in- « secte; car tous tant que nous sommes sur la « terre, que sommes-nous, pauvres enfants des « hommes? des fourmis, qui nous fatiguons à des « riens et à des bagatelles. Ah! que ne deman-

[1] Ps. XCIII.
[2] Ps. CXVII.

« dons-nous avec le sage *ce que retire l'homme* « *de tout le travail qui l'occupe sous le soleil* [1]. « Élevons-nous au-dessus du soleil; montons « jusqu'au ciel, et que nos âmes y fixent leurs « affections et y établissent leur conversation « avant que nos corps eux-mêmes puissent y par- « venir! C'est là, mon très-cher oncle, où vous « trouverez le fruit et la récompense de vos tra- « vaux : sur la terre, il faut combattre pour celui « qui habite au plus haut des cieux ; la terre n'est « pour nous qu'un champ de bataille; mais nous « combattons pour mériter le ciel : la récom- « pense que nous attendons n'est pas terrestre; « elle est céleste et d'un prix infini. Sous le soleil, « on ne rencontre que pauvreté et misère; dans le « ciel, nous trouverons abondance de toutes cho- « ses et joie durable; nous y trouverons la me- « sure pleine, pressée, entassée et surabondante, « que Dieu destine à ses élus [2].

« Vous me dites que vous désirez me voir, et « vous ajoutez que l'accomplissement de ce désir « dépend de ma volonté, et que vous attendez que « je vous écrive ce que je veux. Mais ici, je ne sais « vraiment que vous répondre. Je désire sans « doute que vous veniez; mais en même temps je « le crains. Je me trouve placé entre vouloir et ne « pas vouloir. Or que faut-il que je fasse dans cette

[1] Eccl. I.
[2] Luc, VI.

« incertitude? Laquelle de ces deux choses dois-je « choisir? Ne pas vouloir votre retour, ce serait « affliger votre cœur et le mien; le vouloir, cé « serait priver la Palestine d'un défenseur qui, à « en croire la renommée, lui rend des services « éminents. Ainsi, ce que je n'ose pas vous expri- « mer, je voudrais le voir réalisé : je désire ardem- « ment de vous voir avant de mourir. Mais vous « êtes mieux que moi à même de juger si vous « pouvez venir sans danger pour la terre sainte, « et sans dommage pour vos frères d'armes.

« Peut-être cependant que votre retour ne se- « rait point inutile? Dieu pourrait s'en servir pour « inspirer à plusieurs le dessein de vous suivre, « lorsque vous retourneriez en Asie, afin de vous « aider à défendre l'Église de Dieu; car ici tout le « monde vous chérit et vous estime. Il pourrait « donc arriver, par la grâce de Dieu, que vous « disiez un jour avec le saint patriarche Jacob : « J'ai passé le fleuve du Jourdain, n'ayant qu'un « bâton, et je le repasse avec deux troupes que « Dieu m'a données[1].

« Après tout, si vous devez venir, ne différez « pas; car autrement vous pourriez bien ne plus « me trouver : je suis comme une victime qui « a reçu l'aspersion pour être sacrifiée, et je ne « pense pas devoir demeurer encore longtemps sur

[1] Genès. 32, 10.

« la terre. Me sera-t-il donné, avant de quitter « ce monde, de jouir de votre aimable présence? « Serai-je assez heureux pour vous embrasser « avant de mourir[1] ? »

C'est ainsi que le saint abbé de Clairvaux envisageait la mort; il la contemplait avec sérénité, et l'attendait comme la barque qui transporte le voyageur à l'autre bord. Nulle crainte ne l'agitait en ces derniers jours. Comme Ézéchias, étendu sur son lit de souffrance, il pouvait dire : *Seigneur, souvenez-vous que j'ai marché en votre présence dans la voie droite*[2]; comme Paul, il pouvait répéter avec confiance : *J'ai bien combattu, j'ai achevé ma course; j'ai gardé la foi*[3].

Sainte Religion! Philosophie sublime! Non-seulement elle nous élève au-dessus de ce monde et des plus fâcheux événements; mais, au sein même de la mort, elle nous pénètre d'un calme inaltérable et d'un céleste bonheur! Devançant par l'espérance le beau jour de l'éternité, le juste goûte dès cette vie les consolations futures, bien différent du chrétien infidèle à qui manquent tout ensemble et l'espérance de l'avenir et les consolations du présent. Ah! certes, si nous avons à gémir, c'est d'être dans une région étrangère, sur une terre d'exil, au milieu des morts, loin de no-

[1] Bern. Epist. 277.
[2] 4 Reg. 10, 3.
[3] II Tim. IV, 7.

tre patrie. Mais le vrai sujet de la joie chrétienne, c'est quand nous touchons à l'heureux port qui nous mène à la cité de Dieu, demeure immortelle où il n'y a plus ni gémissements, ni larmes, ni douleurs!

CHAPITRE LI.

Dernière maladie de saint Bernard. — Son dernier miracle.

Dès le commencement de cette fatale année 1152, saint Bernard vit reparaître ses anciennes infirmités, et éprouvait de longues défaillances, présages de sa dissolution prochaine. Son esprit néanmoins, toujours calme, toujours plein de vigueur, dominait ses membres affaiblis, et les mouvait encore dans l'intérieur du monastère, pour le service des choses de Dieu. Il s'efforçait, malgré son complet épuisement, de célébrer chaque jour le saint sacrifice, disant à ceux qui l'assistaient et le soutenaient à l'autel, que nulle action n'était plus efficace en ce dernier passage, que de s'offrir soi-même en holocauste, en union avec l'adorable victime immolée pour le salut des hommes. Ses paroles, plus rares, mais plus pénétrantes, exhalaient la douce chaleur qui consumait son âme; et souvent, après la célébration des divins mys-

tères, le feu du ciel l'embrasait si ardemment que nul ne pouvait l'approcher sans ressentir en soi-même un redoublement de ferveur et d'amour. Ses frères, ses enfants bien-aimés, compatissaient tristement à ses souffrances, et le retenaient par toutes les forces de leurs vœux, par tous les liens de leur tendre attachement; jour et nuit, la communauté entière demandait à Dieu, avec larmes, la conservation d'un père si aimé. Il semblait que tant d'instantes supplications fussent exaucées; car le saint recouvra quelques forces. Mais il réunit autour de lui sa grande famille, et d'une voix touchante et pleine d'amour, il supplia qu'on le laissât mourir. « Pourquoi, leur dit-il, « retenez-vous encore ici-bas un homme misérable? « Vos prières l'ont emporté sur mes désirs. Usez « envers moi de charité, je vous prie; et laissez-« moi m'en aller à Dieu[1]. »

Cependant, malgré les souffrances vives auxquelles il était en proie, il écrivit encore d'une main défaillante à l'un de ses amis les plus chers, l'abbé de Bonneval. C'est sa dernière lettre; il faut la lire : «J'ai reçu, lui dit-il, avec bien de la recon« naissance les marques d'affection que vous m'a« vez envoyées; mais rien ne peut plus me réjouir. « Quelle joie peut goûter un homme abîmé de « maladies? Je n'ai plus un moment de relâche,

[1] Annal. Cist., t. II, p. 214 et seq.

« excepté quand je me passe entièrement de nour-
« riture. Je puis dire, comme Job, que le som-
« meil s'est retiré de moi, de crainte que l'assou-
« pissement des sens ne m'empêche de sentir
« mes souffrances. Mon estomac ne tolère plus
« aucun aliment, et pourtant il souffre aussi quand
« je le laisse entièrement vide. Mes pieds et mes
« jambes sont enflés comme à un hydropique;
« mais pour ne rien cacher à un cœur dont l'a-
« mitié s'intéresse à tout, je vous avouerai, peut-
« être avec un peu d'imprudence, que parmi tous
« ces maux, mon intérieur ne se laisse point
« abattre; l'esprit est prompt dans une chair in-
« firme. Priez Notre-Seigneur, qui ne veut pas la
« mort des pécheurs, de me garder à la sortie de
« ce monde, et de ne point différer cette sortie;
« car il est temps que je meure. Aidez de vos
« prières un homme dénué de mérites, afin qu'à
« ce moment suprême, le tentateur ne triomphe
« pas de moi. Dans l'extrémité où je me trouve,
« j'ai voulu pourtant vous écrire de ma propre
« main, pour vous montrer combien je vous aime,
« et qu'en reconnaissant l'écriture, vous recon-
« naissiez aussi le cœur; mais j'aurais été plus con-
« tent de vous parler que de vous écrire[1]. »

Bernard reçut, six semaines avant sa mort, la douloureuse nouvelle de la mort du pape Eugène.

[1] Epist. 310.

Ce saint Pontife, après avoir gouverné l'Église universelle durant l'espace de huit ans et demi, avec la prudence et la fermeté d'un apôtre, mourut paisiblement le 8 juillet de l'année 1153. Il avait triomphé, par les seules armes de la douceur, des plus implacables ennemis du Saint-Siége; et sous son pontificat, que tant de crises politiques et religieuses agitèrent, la primauté de saint Pierre reprit sur les affaires du monde son influence vivifiante; justifiant cette parole de Jésus-Christ : *Beati mites, quoniam ipsi terram possidebunt!* Bienheureux ceux qui sont doux; car ils posséderont la terre.

Le cardinal-évêque d'Ostie consola le saint abbé de Clairvaux, par une lettre qu'il achève en ces termes :

« Nous qui connaissions parfaitement ce grand « Pontife, nous sommes persuadés qu'il a été en« levé jusqu'au troisième ciel, sans toutefois nous « laisser orphelins; car il intercédera pour nous « auprès de ce Dieu qui l'a rendu participant de « sa gloire. Quant à vous, qui êtes la tête du « corps d'où il avait été tiré pour être placé sur le « trône apostolique, ne cessez pas de prier Dieu « pour lui, afin qu'il lui accorde une rémission « entière, et qu'il augmente au ciel sa félicité et « sa couronne [1]. »

[1] Epist. 437, édit. nov. R. Penab. — Voy. la vie d'Eug. III dans l'Hist. de l'ord. de Cit., vol. VI.

L'annaliste de Cîteaux témoigne que, bien qu'Eugène III n'ait point été canonisé selon les formes rigoureuses de l'Église, il ne laisse pas d'être honoré, par l'accord unanime des peuples chrétiens, comme un saint et un bienheureux. La mort inopinée du Pontife, que saint Bernard aimait d'un amour si ardent et si profond, déchira son cœur et fit couler ses larmes. Cette perte semblait lui ôter sa dernière consolation; et de jour en jour il devenait plus étranger à tout ce qui se passait autour de lui. Godefroi, l'évêque de Langres, était venu le voir à cette époque, pour le consulter sur une affaire importante; il s'étonna du peu d'attention que lui prêtait le serviteur de Dieu. Celui-ci devina sa pensée : « Ne m'en voulez pas, lui dit-il, je ne suis plus de ce monde. » En effet, il ne s'appliquait qu'à dénouer les derniers fils qui l'attachaient à la vie terrestre; tous les rayons de son âme se concentraient en Dieu, son amour et sa joie; et d'avance, sur les ailes des purs désirs, il savourait les délices des régions immortelles.

Cependant, un prodige dut couronner la vie du thaumaturge. Il était couché sur son lit de douleur, raconte le biographe contemporain [1], et il *achevait virilement la carrière de sa vie terres-*

[1] ... Lectulo decubans, cursum vitæ viriliter consommaret, etc. (Gaufrid., Vita S. Bern., lib. v, p. 1167.)

tre, quand l'archevêque de Trèves vint à Clairvaux et se jeta aux pieds du saint, le suppliant et le conjurant de secourir la province de Metz, où se passaient des scènes lamentables. La commune et les seigneurs, depuis longtemps en hostilité, se livraient une guerre acharnée : déjà plus de deux mille bourgeois avaient péri dans les combats.

L'archevêque de Trèves, en sa qualité de métropolitain du pays de Metz, était accouru avec la pieuse sollicitude d'un bon pasteur, pour séparer les combattants et empêcher de plus grands malheurs. Mais sa voix fut méconnue, sa médiation repoussée; et le prélat, déplorant son insuffisance dans cette terrible conjoncture, ne vit plus qu'une seule ressource : c'était d'appeler l'abbé de Clairvaux sur le champ de bataille, et de remettre entre ses mains la pacification des ennemis.

Au touchant récit de ces maux, que l'archevêque entrecoupait de larmes, Bernard se sent intérieurement poussé à répondre avec confiance à son appel ; un nouveau zèle le ranime, ses os semblent se raffermir au dedans de lui-même; *car*, dit le chroniqueur, *Dieu tenait cette âme entre ses mains et en faisait tout ce qu'il voulait.*

Il se lève donc de son lit de mort et part pour Metz!

Les deux armées étaient campées sur les deux

rives de la Moselle; d'un côté les bourgeois, ne respirant que haine et fureur; de l'autre, les seigneurs et leurs hommes de guerre, ivres d'une première victoire et prêts à recommencer l'attaque. Tout à coup l'homme de paix, soutenu par quelques moines vénérables, se présente au milieu des combattants. Il est faible, il ne peut se faire entendre, il n'est pas même écouté; mais il va d'un camp à l'autre, cherche à calmer les passions, sans entrevoir humainement aucune possibilité de succès. Sa présence dans les camps n'a d'autre effet que de suspendre momentanément le choc des armes. Cependant il ne désespère pas; il tranquillise l'inquiétude des religieux qui l'accompagnent: Ne vous mettez point en peine, leur dit-il, car nonobstant les difficultés qui nous traversent, vous verrez le rétablissement de l'ordre. En effet, *au milieu de la nuit* [1], il reçoit une députation des principaux seigneurs, déclarant qu'ils acceptaient sa médiation. Dès le lendemain, il assemble les plus considérables des deux partis dans *une petite île sur la rivière*, où viennent aborder une foule de nacelles, amenant les chefs des diverses troupes. Bernard écoute leurs griefs et les apaise; sa parole triomphe des esprits les plus obstinés; les combattants déposent les armes; et le baiser de paix circule à travers tous les rangs!

[1] Jam medium noctis transierat, etc. (Gaudfr., lib. v, cap. 1.)

Une guérison miraculeuse signala cette mémorable journée. Il arriva, *par l'ordre de la Providence,* dit une biographie, qu'une pauvre femme, tourmentée depuis huit ans d'une cruelle maladie, se présenta au serviteur de Dieu et lui demanda sa bénédiction. Cette femme était sans cesse agitée de tremblements convulsifs, et sa vue causait autant d'horreur que de pitié. Bernard se mit en oraison; et à l'instant même, sous les yeux d'une multitude de témoins, les agitations de la malheureuse femme cessèrent, et elle recouvra une santé parfaite [1].

Un si éclatant miracle produisit une sensation difficile à décrire. La foule des assistants, même les hommes les plus endurcis, se frappèrent la poitrine et publièrent les merveilles de la puissance de Dieu. Cette scène dura une demi-heure, pendant laquelle, ajoute l'historien, les larmes d'admiration et de reconnaissance coulèrent sans discontinuer [2].

Or, l'homme de Dieu, environné d'un immense concours de peuples, et vivement pressé par l'affluence de ceux qui se jetaient à ses pieds et lui témoignaient tumultueusement leur respect, faillit perdre, comme naguère en Allemagne, le peu

[1] Orante Dei famulo, sub oculis omnium paulatim concussione sedata, perfectam adepta est protinùs sospitatem. (Gauf., p. 1168.)

[2] ... Ut percutientes pectora sua, per horam fere dimidiam cum lacrymis acclamarent. (Id., lib. v, p. 1169.)

de souffle qui animait sa frêle existence. *Il fut moult en hasard d'être étouffé;* en sorte qu'il fallut que les religieux l'emportassent et le missent dans une barque qu'ils éloignèrent précipitamment du rivage. Les seigneurs et les magistrats vinrent le rejoindre : « Nous ne pouvons, lui dirent-ils, qu'écouter avec docilité celui que nous voyons être aimé et exaucé de Dieu; et nous observerons ses recommandations, puisque Dieu, à sa prière, a fait de si grandes choses en notre présence. » Mais le saint, n'acceptant aucune louange, leur répondit : « Ce n'est pas pour moi, mais pour « vous, que Dieu a fait ces choses[1]. »

Saint Bernard se rendit ensuite à Metz, dans la maison épiscopale, où, par ses soins et son heureuse médiation, le traité de paix fut conclu et signé entre les parties belligérantes.

Cette œuvre était terminée!

Ce fut la dernière, ô homme de Dieu, que vous accomplîtes en ce monde! Ce fut le dernier fleuron que le Dieu de paix attacha à votre brillante couronne! Vous pûtes dire désormais, avec le patriarche Siméon : Maintenant, ô mon Dieu, laissez aller en paix votre serviteur!

Comme le nautonier, au retour d'une longue navigation, baisse et replie ses voiles, à la vue du port où il va jeter son ancre; ainsi, le disciple de

[1] Non propter me, inquit, sed propter vos facit. (Idem.)

Jésus-Christ, après avoir achevé sa course, revint humblement au saint asile de Clairvaux, où, s'étendant sur son lit de douleur, comme sur une croix précieuse, il attendit avec tranquillité l'heure de sa délivrance.

CHAPITRE LII.

Mort de saint Bernard.

Entrons maintenant dans le silencieux cloître de Clairvaux, et mêlons-nous aux disciples consternés qui entourent la couche de leur père, contemplant avec une sainte terreur les derniers reflets de cette grande lumière dont le foyer disparaît de l'horizon du monde, pour se lever brillant et radieux dans le monde des esprits.

Le doux Bernard, comme un fruit mûr et parfait, ne semble plus tenir à l'arbre de l'humanité terrestre que par un dernier fil que la plus légère secousse va rompre. Il a reçu les onctions et les consolations de l'Église; et dans l'attente de sa dernière heure, il s'occupe encore avec amour de consoler ses enfants. Comment dépeindre leur douleur? Rangés autour de lui, ils le regardent

avec anxiété, souffrent dans le fond de leur âme, lui parlent sans paroles; ils prient avec larmes; ils espèrent encore; ils espèrent contre toute espérance : car tel est l'aveuglement de l'amour! La tendresse filiale ne comprend pas la possibilité de certaines séparations : elle s'aveugle sur la tombe ouverte d'une mère ou d'un père, comme la mère s'aveugle sur le berceau d'un enfant. Il semble que les cœurs, enlacés les uns dans les autres par une affection pure, ne puissent ni vivre ni mourir l'un sans l'autre. Aucun raisonnement, aucune pieuse pensée, pas même la foi chrétienne, n'est capable de détruire cette dernière illusion, tant elle est fondée sur l'éternelle vérité! Les apôtres même ne purent s'en défendre; l'amour encore charnel et humain qu'ils portaient au divin Maître, aveuglait leur esprit, et jamais ils ne comprirent l'annonce de sa mort. « Nous avons expérimenté « par nous-mêmes, écrit un des disciples de saint « Bernard, ce que l'Évangile nous enseigne des « bienheureux apôtres, lesquels, quand Notre-Sei- « gneur leur prédisait sa passion, ne savaient ce « qu'il disait, et ne comprenaient point sa parole, « le cœur pouvant difficilement croire ce qui le « blesse et lui cause une invincible horreur[1]. » Ainsi les moines de Clairvaux conservaient, et jusqu'au dernier moment, une vaine espérance

[1] Gaudfr., lib. v, cap. ii, v. 1170.

qui leur cachait la trop réelle perspective de perdre leur père. Mais celui-ci, *touché de compassion jusqu'au fond de ses entrailles*[1], s'efforçait de modérer leur peine et de fortifier leur courage. *Il les réchauffait des plus douces consolations*[2], les exhortant à s'abandonner avec confiance à la bonté divine, et de persévérer dans la céleste charité. Il leur promit que, même en partant, il ne les délaisserait point, et qu'il aurait soin de chacun d'eux, après sa mort. Puis, avec une suavité que nulle parole ne saurait rendre, il les conjura instamment de s'aimer les uns les autres, d'avancer dans les saintes voies de la perfection chrétienne, et de rester fidèles à leur vocation, dans la crainte et dans l'amour de Dieu. Enfin, profondément pénétré de l'esprit apostolique, il leur dit avec saint Paul : « Mes frères, nous vous supplions et vous conjurons, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, que selon que vous avez appris de nous à vivre, et à plaire à Dieu, vous marchiez de telle sorte, que vous avanciez de plus en plus dans la sainteté... car la volonté de Dieu est que vous soyez saints [3]. »

Alors il fit approcher de sa couche le supérieur général de l'ordre de Cîteaux, le vénérable abbé Gozevin et plusieurs autres abbés et dignes prélats

[1] Compassionis et misericordiæ visceribus affluens. (Id., n. 9.)
[2] Dulcissimis eos consolationibus refovebat. (Id., id.)
[3] I Thess., cap. IV, 1, 3.

qui étaient venus à Clairvaux pour lui rendre les derniers devoirs. Gozevin fondait en larmes; car bien qu'élevé au-dessus de saint Bernard, selon la hiérarchie monastique, il l'aimait d'un amour filial, et le reconnaissait hautement comme son maître et son père. Le saint les remercia tous; et, d'une voix émue, leur dit un dernier adieu... Cette scène déchira le cœur de ses enfants : « Oh! père charitable, père bien-aimé, s'écrièrent-ils en sanglotant, vous voulez donc abandonner ce monastère? N'avez-vous pas pitié de nous qui sommes vos enfants, que vous avez nourris de votre sein maternel, que vous avez élevés et guidés comme un tendre père? Que vont devenir les fruits de vos travaux et de vos peines? Que vont devenir les enfants que vous avez tant aimés [1]? »

Ces vives exclamations attendrirent le serviteur de Dieu, et il pleura. « Je ne sais, leur dit-il en levant vers le ciel un regard plein d'une angélique douceur, je ne sais auquel des deux il faut me rendre; ou à l'amour de mes enfants qui me presse de rester ici-bas; ou à l'amour de mon Dieu qui m'attire en haut [2]! »

Il dit; et ce fut son dernier soupir!

[1] Numquid compateris nobis, quos tanto pietatis affectu maternis lactasti uberibus? etc., etc. (Gaudf., p. 1179, n. 13.)

[2] Tunc vero ipse flens cum flentibus, et *columbinos* oculos in cœlum porrigens, etc. (Idem.)

Les chants funèbres, accompagnés du glas de la mort, entonnés par sept cents moines, interrompirent le morne silence du désert, et annoncèrent au monde la mort de saint Bernard.

C'était le vingtième jour du mois d'août 1153, vers neuf heures du matin. Le saint était âgé de soixante-trois ans. Il y avait quarante ans qu'il s'était consacré à Jésus-Christ, dans le cloître, et trente-huit qu'il exerçait la dignité d'abbé. Il laissa cent soixante monastères qu'il avait fondés dans diverses contrées de l'Europe et de l'Asie. Mais dans la suite des temps, et en y comprenant les maisons détruites en Angleterre et dans les royaumes du Nord, on compta jusqu'à huit cents abbayes issues et dépendantes de Clairvaux! Cette source ne s'est jamais épuisée, elle coule encore de nos jours : les Cisterciens, les Bernardins, les Trappistes vivent sous nos yeux, et parfument l'Église de leurs humbles vertus.

Telle fut la fécondité de cet homme béni de Dieu !

On n'entreprendra pas de rapporter quelle fut la désolation, quels furent les gémissements des pieux cénobites, quand ils se virent privés de leur patriarche. Chacun d'eux alla donner le baiser d'adieu à ce visage si doux et si calme, que les souffrances, ni la mort, n'avaient pu dépouiller d'un céleste sourire. Ils regardaient en haut, comme s'ils voyaient l'âme de Bernard, sous la

forme d'une colombe, s'élever majestueusement vers les cieux. « O père, ô char d'Israël, s'écrie l'un de ces disciples qu'oppressaient à la fois la douleur, le respect, l'admiration et l'amour; ô mon père! Vous, le port de ceux qui ont fait naufrage, le bouclier des opprimés, l'œil des aveugles, le soutien de ceux qui chancellent! Vous étiez, ô père aimable, le modèle de la perfection, le miroir de la sainteté, le type de la vertu chrétienne! Vous, la gloire d'Israël; vous, la joie de Jérusalem; la merveille du siècle et l'ornement du monde! Olivier fécond, vigne abondante, cèdre à mille branches, platane magnifique! Vous êtes le vase d'élection, le vase d'honneur de la maison de Dieu; le chandelier saint, orné de perles et de pierreries; la colonne haute et inébranlable de la sainte Église! Trompette éclatante de la bouche de Dieu, organe harmonieux de l'Esprit-Saint, vous charmiez les âmes pieuses, vous affermissiez les faibles, vous frappiez les impies! De votre langue et de votre main s'épanchait un baume salutaire qui guérissait toutes les plaies de l'âme et du corps. Votre démarche était humble; votre visage modeste, votre aspect plein de grâce..... Heureux le saint, aimé de Dieu et des hommes, dont la vie et la mort ont été précieuses devant le Seigneur! Il a passé à travers les tempêtes de ce monde, et maintenant il habite le port tranquille de la Jérusalem céleste. Il a passé du travail au

repos, de l'espérance à la récompense, des promesses à la couronne, de la foi à la lumière, du pèlerinage à la patrie, du temps à l'éternité, du monde à Dieu! Heureux passage; et triste exil pour ceux qui restent et qui pleurent dans le désert!... »

Ainsi soupiraient les pauvres moines; ainsi s'exhalaient leurs regrets et leur amour.....

Et nous aussi, qui écrivons ces lignes, nous mêlons nos larmes aux larmes de ces religieux.

Qu'allons-nous devenir? Nous perdons, en terminant ce travail, le cher objet qui, durant plusieurs années de souffrances, occupait nos pensées, consolait nos loisirs, dulcifiait bien des amertumes! Nous nous étions habitués, par l'effet d'une illusion volontaire, à vivre avec notre saint, à l'accompagner partout, à faire nos délices de sa parole, à nous glorifier de ses œuvres, de ses mérites, de ses triomphes, comme si nous étions l'un de ses enfants, comme si nous avions le bonheur de compter parmi ses disciples! Et maintenant, voilà la mort, l'impitoyable mort qui nous enlève notre consolation et nous force de déposer la plume!...

O saint et bien-aimé Bernard, recevez mes adieux, et daignez bénir ce livre et celui qui l'a écrit. Hélas! qu'avons-nous fait? N'était-ce point une téméraire entreprise d'écrire l'histoire

de votre vie? N'avons-nous point diminué vos mérites, terni votre gloire, flétri vos œuvres en essayant de les décrire? Je le crains; car il n'est pas possible de raconter les merveilles que Dieu fait éclater dans les saints, et nous sommes restés au-dessous de la vérité. Que la vérité elle-même daigne donc suppléer à l'insuffisance de cet ouvrage! Qu'elle daigne produire dans les âmes de nos lecteurs un de ces mouvements de grâce que Dieu opérait par la parole et par les prières, et au seul nom de saint Bernard! Qu'elle ranime en eux les goûts et les désirs du ciel, la séve de la vertu, les saintes joies de la paix et de la piété, et surtout la charité, la céleste charité, sans laquelle la vie n'a point de charmes, sans laquelle nous ne sommes point frères, ni les enfants du même père! Puissions-nous obtenir ces précieuses grâces par l'intercession de saint Bernard! Nous les implorons pour tous ceux qui liront cette histoire, et particulièrement pour vous, lecteurs bienveillants qui, après avoir fermé ce livre, voudrez bien à votre tour accorder une prière à l'indigne écrivain et aux âmes qui lui sont unies en Dieu.

« Or [1], ces choses arrivèrent en la même année
« où le B. pape Eugène, qui avait été l'un des en-
« fants de saint Bernard, passa de cette lumière,
« ou plutôt de ces ténèbres, à la vraie lumière; sous

[1] Gaudf., cap. v, p. 1071,

« le pontificat de son successeur, Anastase IV, chef « de l'Église romaine; l'illustre Frédéric, occupant « le trône de l'empire germanique; le très-pieux « roi Louis VII, fils de Louis le Gros, régnant « heureusement en France; Jésus-Christ, fils de « Dieu, tenant la principauté de l'Église univer- « selle et la monarchie souveraine de toutes les « créatures visibles et invisibles; l'an de son in- « carnation, onze cent cinquante-trois. »

A Celui qui vit et règne avec le Père et le Saint-Esprit; au roi des siècles, immortel, invisible, Dieu unique, honneur, gloire et actions de grâce, dans les siècles des siècles! Amen.

APPENDICE.

CANONISATION
DE SAINT BERNARD.

LETTRES APOSTOLIQUES

D'ALEXANDRE III A L'ÉGLISE DE FRANCE,

sur

LA CANONISATION DE SAINT BERNARD ET LA CÉLÉBRATION SOLENNELLE DE SA FÊTE DANS L'ÉGLISE.

Alexandre, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à tous ses vénérables frères les archevêques et évêques, à ses fils bien-aimés les abbés et autres prélats des églises de France, salut et bénédiction apostolique.

Lorsque naguère nous nous rendîmes à Paris, nous avons entendu de grands et de vénérables personnages nous parler de la canonisation de l'abbé de Clairvaux, Bernard, de sainte mémoire. Ils nous priaient avec instance de réaliser promptement ce vœu dans le concile qui allait se célébrer à Tours. Nous nous occupâmes dès lors de cette affaire avec un vif intérêt, et nous reçûmes incontinent une multitude de suppliques qui nous exprimaient les mêmes vœux. Mais ne pouvant convenablement satisfaire à toutes ces demandes, nous fûmes obligé, pour ne point choquer

les uns, de différer, même pour Bernard, ce que nous ne pûmes accorder à tous.

Cependant les nouvelles instances et les pieuses sollicitations des frères de Clairvaux et d'autres excellents personnages ont rappelé à notre mémoire la vie sainte et vénérable du bienheureux abbé qui, prévenu et doué d'une grâce toute particulière, a non-seulement manifesté dans sa propre conduite une sainteté éminente, mais encore a brillé dans toute l'Église de Dieu par la lumière de sa foi et de sa doctrine. Quelle est en effet la contrée, dans la chrétienté, qui ignore les fruits qu'il a produits dans la maison du Seigneur, par sa parole et son exemple, lui qui a transmis jusqu'aux nations étrangères et barbares les préceptes de la religion, a fondé parmi elles ses monastères, et a rappelé à la droiture de la vie chrétienne une multitude infinie de pécheurs marchant dans la voie large du siècle?

Mais c'est surtout la sainte Église romaine, à laquelle nous présidons par la volonté de Dieu, qu'il a soutenue au milieu des orages d'une longue persécution avec un zèle si ardent, avec une sagesse si sublime, que nous, aussi bien que tous les fils de l'Église romaine, nous devons, plus que tous les autres, vénérer sa mémoire par une perpétuelle dévotion. Nous avons aussi la confiance que les afflictions corporelles, par lesquelles il a crucifié le monde en lui et s'est crucifié lui-même au monde, l'ont fait participer aux mérites des martyrs.

Après avoir consciencieusement pesé ces considérations, et les avoir exposées dans l'assemblée de nos frères, nous confiant en la miséricorde du Seigneur, pour lequel Bernard a combattu avec tant de fidélité et de persévérance, nous appuyant encore sur l'autorité des bienheureux apôtres Pierre et Paul, et connaissant les mérites du bienheureux confesseur Bernard, nous avons ordonné, par l'au-

torité du Siége apostolique, qu'il fût inscrit dans le catalogue des saints, et que dès à présent sa fête fût publiquement célébrée.

Vous donc, qui avez l'habitude de suivre pieusement les prescriptions du Siége apostolique, et d'honorer glorieusement Dieu dans ses saints, célébrez de telle sorte sur la terre la vie de saint Bernard, que vous receviez, avec l'aide de ses prières et de ses mérites, la récompense du ciel.

Donné à Anagni, le 15 des kalendes de février. (Anno 1174.)

LETTRES APOSTOLIQUES

DU MÊME S. PONTIFE

AU ROI DE FRANCE.

Alexandre, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à l'illustre roi des Français, Louis, salut et bénédiction apostolique.

Votre royale Majesté sait avec quelle joie et quel empressement nous nous prêtons à réaliser ce qui lui est agréable et en même temps utile et conforme à la gloire de Dieu. Mais c'est dans les choses qui concernent plus spécialement cette gloire et l'honneur des saints, que nous aimons surtout à faire preuve de ces sentiments, parce que nous savons que rien ne saurait être plus glorieux à vous-même que ce que le Saint-Siége décrète pour le bien de l'Église et la gloire du Roi du ciel.

C'est pourquoi, plein de confiance en la miséricorde de Dieu, nous appuyant sur l'autorité des bienheureux apôtres Pierre et Paul, et appréciant la vie de saint Bernard, de pieuse mémoire, autrefois abbé de Clairvaux, toujours cher à Dieu et agréable à Votre Majesté, aussi bien qu'à tous les peuples de votre royaume, nous avons décrété, pour la gloire de Dieu et l'exaltation de l'Église universelle, et en particulier pour l'honneur de votre royaume,

l'acte de sa canonisation, statuant que sa fête serait célébrée parmi celles des bienheureux confesseurs.

Nous engageons donc Votre Majesté très-chrétienne de recevoir, avec une piété toute royale et une joie toute sainte, ce don de la grâce divine, accordé à votre royaume sous votre règne, et de porter à celui qui jouit de la béatitude céleste la dévotion et l'honneur que vous lui accordâtes déjà, quand il vivait au milieu des ténèbres de la terre.

Nous vous recommandons de protéger, en son honneur, le monastère de Clairvaux, qu'il a fondé, et où repose son corps vénérable, de manière à mériter toujours son patronage.

Donné le 15 des kalendes de février, etc.

LETTRES APOSTOLIQUES

DU MÊME PONTIFE,

AUX RELIGIEUX DE CLAIRVAUX.

Alexandre, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à ses fils bien-aimés l'abbé Gérard et tous les moines de Clairvaux, salut et bénédiction apostolique.

Votre piété, votre zèle religieux et la solide foi qui vous anime, nous sont depuis longtemps connus, et vous en avez donné des preuves manifestes. J'espère que vous n'avez point dégénéré de la sainteté de votre père; et Dieu veuille, par le secours de sa grâce, que cela n'arrive jamais! Cette grâce, qui abondait en lui, l'a sanctifié; ses œuvres vous ont servi d'exemple; car vous savez, et vous en conservez sans cesse le respectueux souvenir, combien Bernard, de bienheureuse mémoire, premier abbé de votre monastère et votre principal fondateur, s'est rendu agréable à Dieu par sa vertu et sa piété; à l'Église, par la plénitude de son dévouement et de sa dévotion. Et certes, vous seriez bien coupables si vous négligiez en quelque point que ce soit de l'imiter et de le vénérer. Aussi avons-nous été réjoui de voir la sollicitude filiale que vous avez montrée pour un père si saint, en demandant avec de

louables instances sa canonisation. Et notre cœur, toujours incliné à obtempérer à vos prières, et à contribuer à tout ce qui peut vous être utile, à cause de vos pieux sentiments, de votre soumission et du zèle religieux qui anime votre maison, a reçu avec clémence l'expression de vos vœux, y a consenti; et nous aimons à vous donner la preuve de notre grâce et de notre bienveillance.

Nous rappelant donc la vie de ce bienheureux confesseur, sa foi, sa piété, sa doctrine, qui l'ont fait briller d'une si vive lumière dans l'Église de Dieu; après avoir consulté l'assemblée de nos frères, et plein de confiance dans la miséricorde divine, nous appuyant sur l'autorité des bienheureux apôtres Pierre et Paul, nous avons fait inscrire dans le catalogue des saints celui dont nous reconnaissons les mérites, et nous avons fixé le jour de sa mort au nombre des jours de fête solennelle.

C'est à vous surtout, mes chers fils, qu'il importe d'imiter sa vie, d'honorer sa gloire. Efforcez-vous donc de suivre fidèlement son exemple, de marcher sur les traces de ce père saint et vénérable, et célébrez sa mémoire de telle sorte qu'après avoir eu le bonheur de vivre en sa société sur la terre, vous vous rendiez dignes de participer à sa béatitude au ciel.

Donné à Anagni, 15 kalend. février.

Ainsi, par une exception inouïe, saint Bernard fut solennellement canonisé vingt et un ans après sa mort. Et comme si cet éclatant témoignage, rendu à sa gloire, ne suffisait pas à la juste vénération des Souverains Pontifes, il fallait encore, dit Mabillon [1], que le chef suprême de

[1] In op. S. Bern., ed. Mab., vol. II, p. 1362.

l'Église dictât de sa propre bouche l'office du saint. C'est ce que fit le pape Innocent III par ses lettres apostoliques, datées de l'an 1201, et adressées à Jean, moine de Clairvaux, autrefois archevêque de Lyon.

Ces lettres sont ainsi conçues :

Innocent, etc.
A Jean, autrefois archevêque de Lyon.

Nous ne voulons pas vous refuser ce que vous avez voulu nous demander, puisque notre consentement doit augmenter pour vous et pour nous le fruit de la récompense éternelle. Vous désirez, ainsi que vos frères, que nous dictions de notre propre bouche *la collecte* et les autres oraisons de l'office du bienheureux Bernard, premier abbé de Clairvaux, que le Siége apostolique a inscrit dans le catalogue des saints, pensant qu'on dirait ces oraisons avec d'autant plus de dévotion qu'elles émaneraient d'une autorité plus haute. Nous avons donc agréé votre demande autant que nous l'avons pu, selon les instances qui nous ont été faites par votre frère, notre très-cher fils Rainerius.

Collecta.

« Nous vous prions, Seigneur, d'accomplir en nous la sainte œuvre de « la religion ; et afin que nous obtenions le don précieux de votre grâce, « permettez que le B. Bernard, abbé et docteur, intercède pour nous par ses « mérites et par ses prières. P. D. J. C., etc. »

Secreta.

« O Dieu, agréez l'oblation de ce mystère que nous offrons à Votre Ma« jesté en mémoire de la Passion de N. S., etc. »

Postcommunion.

« Faites, ô Dieu tout-puissant, que ce divin aliment opère en nous son

« effet, et qu'il nous incorpore à celui qui s'est fait notre nourriture, etc. »

Donné au palais de Latran, le 6 des ides de juillet.

On voit par ces oraisons que, dès le principe, saint Bernard fut honoré, par l'autorité du Souverain Pontife, du titre de Docteur de l'Église. Un vieux manuscrit de Corbeil prouve que, dans la messe de canonisation célébrée par Alexandre III, ce pontife lui décerna le même titre. (Voyez Mabillon, *in op. Bernardi*, vol. II, pag. 1363.)

PRIVILÉGE

ACCORDÉ

PAR LE PAPE INNOCENT II A SAINT BERNARD

ET A SON ORDRE.

Innocent, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à notre cher fils Bernard, abbé de Clairvaux et à ses successeurs réguliers à perpétuité, etc. Les services mémorables que vous nous avez rendus, et à l'Église, sont des monuments illustres de votre zèle infatigable et de votre piété singulière. Avec quelle ardeur n'avez-vous point défendu le siége de saint Pierre et l'Église romaine dans le schisme de l'antipape Léon? Vous avez été comme un rempart invincible pour la maison de Dieu; vous avez travaillé, par vos vives et pressantes exhortations, à réunir sous notre obéissance les rois, les princes, le peuple et le clergé de tout le monde chrétien. Pour reconnaître de si grands services, et satisfaire vos justes désirs, nous recevons sous la protection du Saint-Siége le monastère de la bienheureuse Marie, mère de Dieu, dont vous êtes présentement abbé, avec tout ce qui en dépend. Nous ordonnons que les biens qu'il possède, ou qui lui seront concédés à l'avenir par le Saint-Siége, par la libéralité des rois et des princes, par les oblations des fidèles, ou par quelque autre titre légitime, demeurent irrévocablement attachés à vous et à vos successeurs. Nous défendons à tous archevêques et évêques

de citer et appeler, sinon pour la foi, à aucun synode ou concile, ni vous ni vos successeurs, ni aucun abbé de l'ordre de Cîteaux. Et comme l'abbaye de Cîteaux est le chef et l'origine de l'ordre, nous voulons qu'elle ait la prérogative et le privilége de choisir sans opposition, après la mort de son abbé, une personne qui lui succède, parmi les abbés ou les religieux du même ordre. Nous accordons aux abbayes, qui en ont d'autres dépendantes d'elles, et qu'elles regardent comme leurs filles, le pouvoir de s'élire un abbé du nombre des abbés qui leur sont sujets, ou des religieux de Cîteaux : et à l'abbaye qui n'a point de fille, de se nommer pour abbé un religieux de son ordre de quelque maison qu'il puisse être. De plus, nous voulons qu'aucun archevêque, évêque, abbé, ne puisse recevoir ou retenir, sans votre consentement, aucun frère convers qui aura fait profession dans une de vos maisons. Nous vous exemptons de payer la dîme des terres que vos religieux font valoir, et des animaux qu'ils nourrissent, etc. Que la paix de Notre Seigneur soit avec ceux qui conserveront les biens de vos maisons; qu'ils reçoivent ici-bas la récompense de leur piété, et qu'un jour le Juge de tous les hommes leur donne le prix de la félicité éternelle. Ainsi soit-il.

Innocent, évêque de l'Église catholique; Matthieu, évêque d'Albano; Romain, cardinal-diacre de Sainte-Marie du Portique; Jean, cardinal-prêtre du titre de saint-Chrysostôme; Grégoire, cardinal-diacre du titre des saints Serge et Bache.

Donné à Lyon, par la main d'Haimeric, cardinal-diacre et chancelier de l'Église romaine, le 15 février, l'an de grâce mil cent trente et un, indiction dixième, l'an troisième du pontificat d'Innocent II.

APPRÉCIATION

DE

LA DOCTRINE DE SAINT BERNARD,

ET SON AUTORITÉ DANS L'ÉGLISE[1].

Saint Bernard, fidèle disciple des Pères de l'Église, a mérité de partager avec eux ce titre glorieux. Non-seulement il les a égalés par sa science et sa doctrine, mais Dieu semble l'avoir doué de toutes les qualités éminentes qu'on trouve diversifiées dans les quatre Docteurs de l'Église latine où il a fleuri.

Comme saint Ambroise, il a prêché la pénitence aux peuples et aux rois; il a arraché au monde les grands et les princes, pour en faire de saints pénitents : les savants du siècle aussi bien que les ecclésiastiques venaient en foule des pays les plus éloignés se mettre sous la discipline de l'abbaye de Clairvaux, où l'on voyait jusqu'à cent novices se consacrer à Dieu en un seul jour.

Comme saint Jérôme, il a été l'*oracle de l'univers*, répondant aux consultations des docteurs, des évêques, des papes mêmes, des princes, des rois et des empereurs.

Comme saint Grégoire le Grand, il a conduit presque toute l'Église durant sa vie par ses admirables lettres, où respirent son zèle, sa sagesse, sa science. A l'exemple de

[1] D'après Mabillon, et l'Hist. littéraire, p. 402.

ce grand Pape qui a expliqué les devoirs des pasteurs, saint Bernard a parlé avec force des mœurs et de la discipline pastorale; il a développé comme lui la morale sublime de l'Évangile, et a expliqué les dogmes d'une manière aussi solide que lucide.

Comme saint Augustin, instruit à l'école du Saint-Esprit, il a été l'interprète de l'Église dans ses combats contre les hérétiques et dans l'exposition de la science ecclésiastique. « Il a soutenu la pureté de sa foi et l'excellence de sa doc- « trine, dit l'auteur de l'Histoire littéraire, contre les rai- « sonnements vains et trompeurs de certains esprits qui, « enflés d'une science mondaine, attaquaient nos saints « mystères, en voulant les soumettre à leur faible pensée[1]. » Marchant sur les traces de saint Augustin, il a pris la défense de la grâce de Jésus-Christ, et a fait voir avec une précision admirable comment elle exerce sa puissance sur le cœur de l'homme, sans blesser sa liberté; et de quelle manière l'homme coopère librement au bien qu'il fait par la grâce.

« Dieu semblait avoir pris plaisir, dit l'abbé Fleury, à réunir en saint Bernard tous les avantages de la nature et de la grâce : la noblesse, la vertu des parents, la beauté du corps, les perfections de l'esprit, vivacité, pénétration, discernement fin, jugement solide; un cœur généreux, des sentiments élevés, un courage ferme, une volonté droite et constante. Ajoutez à ces talents naturels une bonne éducation, les meilleures études qu'on pût faire de son temps, soit pour les sciences humaines, soit pour la religion, une méditation continuelle de l'Écriture sainte, une grande lecture des Pères, une éloquence vive et forte, un style véritablement trop orné, mais conforme au goût de son siècle[2]. »

[1] Page 404.
[2] Fleur., Disc. 8, n. 4.

L'autorité de saint Bernard, en matière de doctrine, est suffisamment établie par le glorieux titre de *père de l'Église* qui lui a été décerné, et qu'il a mérité, n'ayant été inférieur en rien aux plus grands docteurs qui l'ont instruite, éclairée, défendue par leurs paroles et leurs écrits. Il est à la vérité le dernier des Pères dans l'ordre du temps, mais il ne le cède point aux premiers : *Ultimus inter patres; sed primis certe non impar* [1].

L'Église, selon la remarque du savant éditeur des œuvres de l'abbé de Clairvaux, donne le nom de *docteur* à ceux dont elle reçoit la doctrine par une approbation publique, surtout lorsque la sainteté se trouve jointe à l'enseignement; mais elle ne donne le titre de *père* qu'à ceux qui sont recommandables par leur sainteté, leur science, leur ancienneté, et dont la doctrine est plus appuyée sur l'Écriture et la tradition que sur des raisonnements philosophiques.

Saint Bernard a mérité le double titre de docteur et de père de l'Église [2]. Alexandre III le lui donna le premier à la messe qu'il célébra pour sa canonisation; Innocent III lui confirma ce titre dans la collecte qu'il composa pour lui, et où il l'appelle un docteur illustre, *doctor egregius.*

Quant au titre de *père*, saint Bernard le mérita tant par son éminente sainteté et par sa science, que par l'autorité qu'il s'est acquise et par la manière dont il a traité les dogmes de la religion, en ne s'appuyant que sur l'Écriture et la tradition. « Si quelqu'un doutait, dit Mabillon, de la science sublime de saint Bernard et de sa pénétration dans les choses surnaturelles, il apprendra par la lecture de deux de ses sermons (80 et 81) sur le Cantique des cantiques, où il parle du Verbe et de l'essence divine, que personne, ni avant ni après lui, n'a traité ce sujet avec

[1] Mabill., Præf., n. 23.
[2] Mabill., id.

plus de profondeur et plus de lumière. Nous disons la même chose de la lettre 190e au pape Innocent II, où il s'explique d'une manière admirable sur le mérite infini des souffrances de Jésus-Christ pour les hommes [1]. »

Sa principale étude fut celle des livres sacrés. Il s'en était tellement imprimé les expressions dans la mémoire, par la profonde et continuelle méditation de la parole divine, que tous ses discours et ses écrits ne semblent qu'un enchaînement de textes sacrés, illuminant les mystères et réglant les mœurs.

Mais l'Écriture sainte n'était pas la seule source où il puisait. L'étude des Pères l'avait profondément initié dans l'antiquité chrétienne, et il professait pour la tradition sacrée autant de respect que pour l'Écriture elle-même. Son Traité de la grâce et du libre arbitre suffit pour démontrer combien il avait lu les écrits de saint Augustin ; car ce traité renferme en substance toute la doctrine du saint évêque d'Hippone sur cette matière.

On voit dans sa lettre à Hugues de Saint-Victor, que saint Ambroise ne lui était pas moins familier que saint Augustin; et il déclare dans cette lettre combien il demeure attaché à ces deux colonnes. Il cite saint Athanase dans son opuscule contre Abeilard, et quelquefois saint Grégoire le Grand. Partout il s'élève contre les nouveautés qui s'éloignent des enseignements de ces illustres docteurs. L'étude des canons de l'Église ajoutait un grand poids à ses paroles; et ainsi il vérifiait cette sentence de saint Léon : *Verus recti amor in semetipso habet et apostolicas auctoritates, et canonicas sanctiones* [2].

Enfin, pour ce qui regarde le style et la manière d'écrire du saint, on ne saurait mieux le caractériser que ne

[1] Id., Præf., n. 25.
[2] Id., n. 24.

l'a fait l'éditeur de ses ouvrages dont nous empruntons les paroles : « On y voit briller, dit Mabillon, un esprit naturellement noble, ferme, élevé, mais doux, chaste, attrayant ; une éloquence née pour ainsi dire avec lui, et plus ornée des grâces de la nature que de celles de l'art, des fleurs d'elles-mêmes écloses ; un style léger et serré, de la hardiesse dans les expressions, de la précision dans le choix des termes, de la sublimité dans les pensées, de la tendresse dans les sentiments ; en un mot, un langage qui n'offre que des idées de Dieu et des choses célestes. »

RÉSUMÉ

DES

TÉMOIGNAGES RENDUS A SAINT BERNARD[1].

TÉMOIGNAGES DES SOUVERAINS PONTIFES.

Innocent II (ann. 1140), dans son épître à saint Bernard, s'exprime en ces termes : « La ferme et inébranlable constance avec laquelle vous avez entrepris de défendre la cause de saint Pierre et de notre sainte mère l'Église romaine, durant le schisme de Pierre de Léon, vous posant comme un mur devant la maison de Dieu, a ramené à l'unité de l'Église catholique les esprits des rois et des princes, et une multitude d'autres personnes, tant ecclésiastiques que séculières; et les efforts que vous avez faits pour prêcher l'obéissance qui est due à saint Pierre et à nous, se sont justifiés par la grande utilité qui en est résultée pour l'Église, etc. »

Alexandre III (ann. 1170), ainsi que nous l'avons vu dans les actes de canonisation, déclare que le saint abbé ne renfermait pas seulement en lui-même le trésor d'une éminente sainteté, mais que la lumière de sa foi et de sa doctrine éclaira l'Église universelle.

Pie V (ann. 1570) indique, parmi les moyens les plus

[1] Voy. *Mabillon,* in fine op. S. Bern., et *Henriquez,* Menolog. Cisters.

capables de réformer l'ordre de Cîteaux, la lecture des ouvrages de saint Bernard. (Voyez sa bulle *Ex innumeris, etc.*) Il recommande aux moines la méditation de ces ouvrages, après celle de l'Écriture sainte et du catéchisme du Concile de Trente.

Grégoire XIV (1590), au rapport de son historien, *Cicarella*, méditait tous les matins pendant une heure *les suaves écrits de saint Bernard*, notant avec soin les passages qui lui faisaient le plus d'impression pour les relire encore.

TÉMOIGNAGES DES CARDINAUX ET DOCTEURS DE L'ÉGLISE.

Jacques de Vitré (1230), évêque de Tusculanum et cardinal légat du Saint-Siége (lib. de Historia Occident., cap. 14), dit, en parlant de Clairvaux : « Dès le commencement le Seigneur a donné à cette nouvelle plantation un cultivateur habile, un homme prudent et saint, selon le cœur de Dieu... Véritable perle de la religion, flambeau de l'ordre monacal, étoile qui brille au firmament, éclaire l'Église de Dieu... Il a reçu l'intelligence sublime des Écritures, non d'un homme, mais de Dieu même, puisant les eaux célestes sur la poitrine du Seigneur, comme à leur source, pour les répandre sur toutes les régions de la terre. »

Saint Bonaventure, cardinal-évêque d'Albe (an. 1260), dans ses Méditations sur la vie de Jésus-Christ, cite à chaque instant les paroles de saint Bernard; et à ce sujet il dit au chap. 56 : « Les paroles que vous venez d'entendre sont celles d'un grand contemplateur; elles sont émanées du cœur de saint Bernard. Méditez-les, si vous voulez les goûter ; elles sont non-seulement spirituelles et cor-

diales, mais encore pleines de beautés et de force pour nous exciter au service de Dieu. Car Bernard est l'homme que je propose à votre imitation : il est doué de la plus sublime éloquence; son esprit est orné de science et de sainteté. C'est pourquoi il faut vous exercer à mettre en pratique ses avis et ses paroles, etc. »

Saint Thomas d'Aquin (ann. 1260) s'exprime en ces termes dans son sermon sur saint Bernard : « Sa bouche a été un vase précieux, une bouche d'or..... Il a enivré le monde entier du vin de sa douceur... Je compare saint Bernard à un vase d'or à cause de la sainteté de sa volonté; je le compare à une multitude de perles à cause de la multiplicité de ses vertus; je le compare à un vase précieux à cause de sa chaste virginité... Il était orné des neuf pierres précieuses dont parle le prophète Ézéchiel. Ces pierres signifient les chœurs d'anges; car, en effet, saint Bernard possédait les vertus et remplissait les offices de tous ces célestes chœurs... »

Auguste Valère, cardinal-évêque de Vérone (ann. 1580), dit que dans les livres de saint Bernard se trouve une certaine suavité tellement admirable qu'on ne saurait les lire sans en retirer les plus pures jouissances de l'âme. (Voy. lib. de Rhet. eccles., cap. 41.)

Le cardinal Baronius (ann. 1600) donne à saint Bernard les titres les plus magnifiques. Il l'appelle la *trompette du ciel*, le *nouvel Élie*. « L'abbé de Clairvaux, dit-il dans *ses Annales*, fut un homme vraiment apostolique, ou plutôt, un vrai apôtre envoyé de Dieu, puissant en œuvres et en paroles, manifestant partout et en tous la lumière de son apostolat par des miracles tels qu'on ne saurait le mettre au-dessous des plus grands apôtres. Aussi peut-on l'appeler l'ornement et la splendeur de toute l'Église, surtout de l'Église gallicane dont il a été l'honneur et la gloire... »

Le cardinal Bellarmin (ann. 1620) déclare que le saint

abbé de Clairvaux n'est pas moins illustre par l'éclat de ses miracles que par la splendeur de sa sagesse. Il a fait plus de miracles, dit-il, qu'aucun saint dont la vie a été écrite. (Voy. Controv., tome II, liv. 4.)

TÉMOIGNAGES DES ÉVÊQUES, ABBÉS, DOCTEURS EN THÉOLOGIE, ETC.

Pierre, abbé de Saint-Remy à Reims, puis évêque de Chartres (ann. 1160), combat un auteur anglais qui reprochait à saint Bernard de s'être prononcé contre la fête de l'immaculée conception de Marie. Il s'exprime ainsi : « Qui oserait mettre en doute la sainteté de Bernard, sa piété, ses mérites? Qui suis-je pour oser le justifier? Sa vie, sa renommée, ses œuvres, ses écrits, ses miracles, sa foi, son espérance, sa charité, sa chasteté, son abstinence, sa mortification, ses paroles, son visage, ses gestes, toute l'attitude de son corps, tout en un mot rendait témoignage à sa sainteté... Il fut le disciple bien-aimé du Seigneur en l'honneur duquel il a construit, pas seulement une seule basilique, mais toutes les basiliques de l'ordre de Cîteaux... Si donc tu oses toucher la pupille de l'œil de Notre-Dame, écris contre Bernard... » (lib. 6, epist. ult.)

Guillaume, évêque de Paris (1230), dit entre autres, dans son panégyrique de saint Bernard : « Il a vécu dans la plus haute perfection ; il a enseigné avec une grâce éminente ; il s'est signalé par les plus illustres miracles. Sa sagesse ne procédait point de l'instruction humaine, mais de l'inspiration divine... De même que Dieu révéla ses mystères à Moïse, dont le front rayonnait une clarté si vive que les enfants d'Israël ne purent le regarder : ainsi Bernard, ini-

tié dans les secrets du ciel, éclaira toute l'Église d'une lumière céleste... »

Théobald, évêque. « Bernard a jeté un tel éclat par ses vertus et sa doctrine, qu'on ne saurait rien comparer à son génie, à ses mœurs, à ses paroles, à son éloquence, à ses actions. C'est lui qui, durant les jours de sa vie, confondait les hérétiques, rappelait les schismatiques, redressait les erreurs, réprimandait les puissants... O Dieu, combien d'églises le souhaitaient voir assis sur leur siége épiscopal! Mais la mitre et l'anneau n'excitaient pas plus son ambition que le râteau et le sarcloir. »

Pierre le Vénérable, abbé de Cluny (ann. 1140), écrit à saint Bernard : « Si cela m'était permis, si la volonté divine ne s'y opposait, si l'homme avait le droit de disposer de sa vie, j'aimerais mieux demeurer près de vous et vous être attaché par un nœud indissoluble, que d'être au premier rang parmi les mortels ou assis sur un trône, etc... »

Le *P. Aquaviva*, général de la compagnie de Jésus (ann. 1610), avait une dévotion particulière pour la sainte Vierge et pour saint Bernard; et dans ses doutes comme dans les diverses circonstances les plus graves de sa vie, il obtint visiblement les effets de leur assistance. (Voy. *Joh. Bourgesio* in lib. cui titul. Societas Jesus Mariæ deiparæ sacra, cap. 4.)

Henri de Hesse, docteur de l'université de Paris, qui fut plus tard chartreux, s'exprime ainsi dans un traité qu'il adresse à Jacques, abbé d'Eberbach, contre les détracteurs de saint Bernard (1re partie, chap. 5) : « Où trouver un feu de dévotion, un ruisseau de componction, un stimulant à l'amour de Dieu aussi efficace que dans la vie et la doctrine du bienheureux père Bernard, abbé de Clairvaux, cet astre de l'Église qui étendit si prodigieusement l'ordre de Cîteaux, excita une si vive ardeur pour la vie monas-

tique, exhorta à la vertu d'une manière si pénétrante?... Que dire des nombreux et magnifiques discours où il élève jusqu'aux nues la gloire de la bienheureuse Vierge Marie, où il loue sa pureté en termes sublimes, et proclame la gloire de sa virginité sans tache? Ses doctrines font briller l'édifice de l'Église universelle de l'éclat des pierres précieuses, et l'élégance singulière de ses paroles la fait resplendir avec magnificence. Quel langage soulève le voile mystérieux des Écritures, dissipe les obscurités, détruit les doutes, comme celui de Bernard?... Aussi l'Église, notre sainte mère, après avoir acquis la certitude des témoignages nombreux qui sont requis pour la canonisation des saints, concernant les miracles, la doctrine et la vie du bienheureux abbé de Clairvaux, lui confère, avec les louanges les plus éclatantes, le titre de confesseur et de docteur, ordonne que les honneurs solennels lui soient rendus, et qu'il soit inscrit avec gloire au catalogue des saints. »

Jean Gerson, docteur et chancelier de l'université de Paris, dans un sermon sur saint Bernard, lui adresse cette allocution : « O bienheureux Bernard, vous êtes, j'en ai la douce conviction, vous êtes dans la société de ces esprits de feu que l'Écriture appelle Séraphins ! Je vous prie donc, je vous supplie, au nom de l'amour qui vous embrase, de prendre un charbon ardent sur l'autel de celui dont le feu brûle dans Sion, et dont la fournaise est à Jérusalem, et de m'en toucher et de purifier mes lèvres, etc. » Et vers la fin : « En réfléchissant aux circonstances qui ont contribué à faire de saint Bernard un foyer d'amour de Dieu, j'en trouve quatre principales, qui sont : l'amour qu'il eut pour sa mère, ses dispositions naturelles, sa bonne éducation et son goût pour la solitude. » Et plus bas : « Enfin on peut dire que toutes les circonstances favorisèrent saint Bernard, et contribuèrent à en faire un prophète et un

thaumaturge. Parmi ses miracles, je mets au premier rang la conversion de ceux-là même qui fuyaient de toutes leurs forces l'occasion de se convertir. »

Louis de Grenade (liv. II de la Relig. chrét., chap. 7) : « Il ne serait pas convenable, dit-il, d'omettre, entre les nombreux et graves docteurs, le très-doux et très-saint Bernard, qui dut à sa profonde humilité et à son grand éloignement pour la vaine gloire une grâce triomphante et le pouvoir de faire des miracles. On raconte de lui (ajoute-t-il au chap. 11), qu'au commencement de son glorieux noviciat, il était tellement ravi en esprit, qu'il avait perdu l'usage de ses sens... car le développement de sa vie spirituelle et le goût de la divine suavité, que l'amour de Dieu inspire, avait tellement absorbé la puissance de son âme, qu'il n'avait plus de force que pour la contemplation des choses célestes. »

Denys le Chartreux, dans son premier sermon sur la fête de saint Bernard, lui donne ces louanges : « Le bienheureux Bernard reçut du Dieu tout-puissant et tout miséricordieux des grâces si abondantes, qu'on peut dire de lui en vérité ce que le Sauveur a dit de l'apôtre saint Paul : *Vas electionis est mihi iste* (Act. IX, 15), et ce que l'on dit dans l'Ecclésiastique, XLIV, 20 : « *Non est inventus similis illi* (*Il ne s'en est pas trouvé un semblable à lui*). Car, de son temps, il n'y a pas eu son égal dans le monde, et il fut véritablement l'apôtre de son époque. » Et dans le second sermon : « Bernard, l'élu de Dieu, le plus excellent docteur de tous les religieux, la lumière et la gloire des moines, l'exemple et le miroir des fidèles, fut prévenu de si nombreuses et de si grandes grâces, doué de vertus si rares, orné de tant de dons extraordinaires, qu'il n'y a pas d'esprit capable de les pénétrer, pas de langue, pas de discours capables de les révéler, de les louer dignement. »

Pierre Canisius, de la compagnie de Jésus (Marial., lib. v, cap. 28), s'exprime ainsi : « Sous Lothaire II et Conrad III, florissait Bernard de Clairvaux, homme de la plus haute célébrité en France, en Allemagne, en Italie, non-seulement à cause de sa doctrine divinement inspirée, mais aussi à cause de la sainteté de sa vie, démontrée par les miracles les plus éclatants. Aucun moine, au dire de Luther lui-même, n'a jamais ni mieux écrit ni mieux vécu. »

Saint Louis de Gonzague, de la même compagnie, selon le rapport de l'historien de sa vie (lib. II, cap. 32), « n'omit jamais, pas même à son lit de mort, la lecture de saint Bernard. Ce saint docteur lui était si cher que, dans sa dernière maladie, il se faisait lire chaque jour quelque chose des sermons sur le Cantique des cantiques. »

Concluons ces témoignages, auxquels nous aurions pu en ajouter beaucoup d'autres, par les divers jugements que les hérésiarques eux-mêmes ont été forcés de rendre à l'illustre docteur et Père de l'Église.

Luther dit qu'il l'emporte sur tous les autres docteurs : *Bernardus omnes Ecclesiæ doctores vincit*. *Bucer* l'appelle un *homme de Dieu* [1]. *Jean OEcolampade* le loue comme un théologien dont le raisonnement était plus exact que celui de tous les écrivains de son temps : *Excellebat Bernardus exactiore judicio omnes suæ ætatis viros*. *Calvin* l'appelle un *pieux et saint écrivain*, par la bouche duquel la vérité parle elle-même : *Bernardus abbas in libris de Consideratione ita loquitur, ut veritas ipsa loqui videatur* [2]. Enfin *Daniel Heinsius* (Orat. 3) demande ce qu'il y a de plus suave que les écrits de Bernard. « Il me semble, dit-

[1] *Martin Luther*, in Colloq. convivial., cap. de Patrib. Eccl. — *Bucerius*, lib. de Concord., art. de Justif.

[2] Calv., lib. IV, inst., cap. X, § 17, — et cap. II, § 10.

il, que les méditations de cet abbé sont un ruisseau du paradis, une ambroisie pour les âmes, un aliment angélique, la moelle de la piété. *Quis suavius Bernardo scribit? cujus ego meditationes rerum paradisi, ambrosiam animarum, pabulum angelicum, medullam pietatis, vocare soleo.* »

Ces témoignages des hérésiarques ne sont-ils pas la condamnation la plus éclatante de leurs doctrines si opposées à la doctrine de saint Bernard?

NOTICE

SUR LE SCEAU DE SAINT BERNARD[1].

COPIE D'UNE LETTRE ADRESSÉE A M. LE SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS.

Rouen, le 16 août 1837.

« Monsieur,

« Une heureuse circonstance vient de mettre entre mes mains le sceau en nature de saint Bernard. L'Académie n'apprendra pas, sans doute, sans intérêt, que le cachet de cet homme célèbre, qui joua un si grand rôle dans les événements politiques et religieux de son temps, subsiste encore ; et elle me permettra de lui transmettre quelques détails sur ce petit monument, un des plus précieux, sans contredit, de ceux que nous a légués le douzième siècle.

« Ce sceau est en cuivre jaune et de forme ovale ; il a 40 millimètres de long (17 lignes), sur 30 dans sa plus grande

[1] Voy. chap. XLIV. — Cette intéressante notice, avec le dessin exact du sceau de l'abbé de Clairvaux, est extraite de la récente édition des œuvres de saint Bernard. Opera omnia, edit. quarta, vol. prim. Parisiis, ap. Gaume fratres, 1839.

largeur (13 lignes). Son épaisseur est de 5 millimètres; il pèse 3 décagrammes (1 once environ).

« On y voit représenté, gravé en creux, saint Bernard en costume monacal, la tête tonsurée et nue, le menton ras, et assis sur un pliant dont les bras se terminent en tête de serpent. Le saint tient de la main droite, qui devient la gauche à l'impression, une crosse fort simple, à enroulement, dans le genre du lituus antique; et de la main gauche, qui est étendue ainsi que la droite, un objet que la grossièreté et la petitesse du travail ne permettent d'apprécier que difficilement[1]; je crois y reconnaître une porte d'église, divisée en deux vantaux par une colonnette qui est surmontée de son chapiteau.

« L'inscription suivante est tracée sur la frange du sceau, autour de la figure. (Une petite croix, placée au-dessus de la tête du saint, indique son point de départ.) La voici :

« † Sigillum : Bernardi : abbatis Clarævall. A l'exception du *g* du mot *sigillum*, du *d* de *Bernardi* et de l'*e* de *Clarævallis*, qui sont dans la forme gothique, les caractères de l'inscription rappellent l'onciale romaine, et ne s'écartent en rien, du reste, des caractères en usage au douzième siècle.

« L'absence du mot *sancti* avant celui de *Bernardi* achèverait de prouver, s'il était possible, que ce sceau est contemporain du personnage dont il porte le nom, et lui a bien appartenu, puisqu'on sait que saint Bernard, qui décéda en 1153, a été canonisé un assez petit nombre d'années après sa mort (en 1174), par le pape Alexandre III. Si ce sceau, dont on ne s'expliquerait pas trop l'usage dans ce cas, était postérieur à la canonisation, on n'eût pas manqué

[1] Mabillon a pris cet objet pour un livre. Je pense que c'est à tort. La personne de qui je tiens le sceau le prenait pour un sablier. (Note du directeur du musée de Rouen.)

d'ajouter le mot sacramentel de *sanctus* à côté de celui de *Bernardus;* il n'eût guère même été profitable de s'affranchir de cette addition.

« La seule objection peut-être, pour un œil exercé, qu'il eût été possible d'élever contre l'authenticité de ce sceau, c'est que le caractère du dessin, le costume et les accessoires, ainsi que la forme elle-même du sceau, semblent se reporter à la deuxième moitié, ou tout au plus au milieu du douzième siècle. Or, saint Bernard, ayant pris la crosse en 1115, pourquoi son sceau abbatial, qu'il dut faire exécuter à cette époque, n'a-t-il pas les caractères du temps? car la différence, d'après la longue étude que j'ai faite de nos monuments, était tranchée à mes yeux. Telle était la question que je m'adressais.

« En relisant les lettres de saint Bernard, j'en trouvai la solution. Saint Bernard écrivant au pape Eugène III, en l'année 1151, lui apprend qu'il s'est vu forcé de changer son sceau, par suite d'un abus de confiance, et qu'il s'en est fait graver un second, sur lequel sont tracés son image et son nom. (Suit le texte de la lettre de saint Bernard que nous avons cité.)

« Ce second sceau est celui que je possède. L'image et le nom de saint Bernard y sont retracés. Sa forme, son exécution correspondent parfaitement au style de l'époque où saint Bernard nous apprend qu'il l'a fait faire; il a, sous tous ces rapports, tous les caractères d'authenticité désirables.

« Il me reste à faire connaître à l'Académie comment je suis devenu possesseur de cet inappréciable objet d'antiquité. Je le dois à la générosité d'un officier en retraite, M. Pays, d'Issoudun, qui m'écrivait, il y a peu de jours, en me l'envoyant : « Ce cachet a été acheté chez un revendeur qui s'était rendu acquéreur, en 1790, des vieux cui-

vres de la collégiale de Saint-Cyr d'Issoudun, affiliée à Clairvaux. » Comment et pourquoi ce sceau se trouvait-il déposé à la collégiale de Saint-Cyr d'Issoudun? C'est ce que j'ignore.

« Je joins à cette lettre une empreinte du sceau [1] que je vous prie de vouloir bien mettre sous les yeux de l'Académie.



« J'oubliais de vous dire que le revers est plat et uni, et sans aucune apparence de manche ou d'appendice. Il est évident qu'on s'en servait en pressant le sceau contre la cire avec le doigt.

« Agréez, etc.

« DEVILLE, »

Directeur du musée d'antiquités de Rouen.

[1] Nous le remplaçons ici par un dessin au trait, exécuté de grandeur naturelle.

NOTICE

SUR LE NOM DE CALVAIRE[1].

Le nom de *Calvaire* (en syriaque Golgotha), qui signifiait le *crâne*, la *tête*, le *chef*, unissait dans son sens prophétique le sépulcre d'Adam au tombeau de Jésus-Christ, tous les sacrifices de l'ancienne loi aux mystères de la loi nouvelle.

L'opinion qui regarde le Golgotha, où avait été posée la croix de N. S. J. C., comme le sépulcre d'Adam, n'était point particulière à saint Ambroise, puisque ce docteur illustre invoque d'abord le témoignage des Juifs, chez lesquels cette tradition existait de temps immémorial. Origène l'avait également connue et adoptée : « Le lieu du Calvaire, dit-il, a un privilége particulier, ayant été choisi pour la mort de celui qui devait mourir pour tous les hommes ; car une tradition qui est venue jusqu'à notre temps, nous apprend que le corps du premier homme, formé par les mains de Dieu, avait été enterré au lieu même où J. C. devait être crucifié [2]. » Tertullien n'est pas moins précis : « Le Calvaire, dit-il, est le lieu du *Cal,* du chef ; le premier homme y est enterré ; la tradition nous en a conservé la mémoire, et c'est sur ce lieu même qu'a

[1] Au chap. XXXVIII, 2e vol.

[2] Tract. in Matth.

été arboré l'étendard de la croix. » Mais saint Athanase est encore plus affirmatif. Voici en quels termes il s'exprime dans un discours sur la passion de N. S. « J. C. ne choisit pas d'autre lieu pour souffrir et y être crucifié que celui du Calvaire qui, selon le sentiment des Juifs, est le lieu de la sépulture d'Adam; car ils assurent qu'après son anathème et sa condamnation, il y est mort et y fut enterré; que si la chose est telle, le rapport de ce lieu célèbre avec la croix de J. C. me paraît admirable; car il était tout à fait juste que N. S. venant rechercher et rappeler le premier Adam, choisît pour lieu de ses souffrances celui-là même où il était enterré; et qu'en expiant son péché, il expiât aussi les péchés de toute sa race. Il avait été dit à Adam : *Tu es terre et tu retourneras en terre*; et Jésus-Christ est venu dans le lieu où cette sentence avait été exécutée, pour le délivrer de la malédiction; et à ces paroles : *Tu es terre, et tu retourneras en terre*, succéderont ces autres paroles : *Levez-vous, vous qui dormez, et sortez du tombeau.* »

Au temps de saint Basile le Grand, cette tradition était une croyance universelle parmi les chrétiens, bien qu'elle se fût plutôt conservée dans la mémoire des hommes que dans leurs écrits. Néanmoins, saint Épiphane, né de famille juive, assure qu'il a lu des livres qui l'attestent [1]. Nous devons ajouter cependant que cette opinion, appuyée sur tant de respectables autorités, a été combattue par saint Jérôme. L'Église ne s'est point prononcée à cet égard. *In dubiis libertas.*

[1] Adv. Hæres. XLV, n. 5.

INSTRUCTIONS

DE SAINT BERNARD A SA SOEUR[1].

(FRAGMENT.)

DE LA FOI.

Le Seigneur dit dans l'Évangile que « tout est possible à « celui qui a la foi[2]; » « et sans la foi, » ajoute l'apôtre saint Paul[3], « il est impossible de plaire à Dieu. » Croire fermement, et mener une vie conforme à sa croyance ; se maintenir, par une bonne vie, dans la profession d'une sainte foi, c'est posséder d'avance le bonheur et l'éternel repos des cieux. Sans la foi, personne ne saurait plaire à Dieu. Cette foi salutaire, comment la fera-t-on naître dans les esprits? par la parole et par les exemples : c'est vainement qu'on voudrait l'obtenir par la crainte et par les menaces;

[1] De modo benè vivendi, ad sororem; in Mabil. tome v, page 318 et sequent. — Nous croyons que cet écrit renferme les règles que saint Bernard donna à sa sœur Hombeline. (Voyez Henriquez, in lib. Cisters, et in Menolog.) Cependant Mabillon pense que le saint n'est pas l'auteur de cet opuscule.

[2] Matt., xvii, 19.

[3] Heb., xi, 6.

et c'est une soumission de peu de durée que celle que produit la violence, de même qu'un arbrisseau ployé par l'effort d'un bras vigoureux se redresse rapidement dès qu'on lui a rendu sa liberté.

J'ajoute que, sans les œuvres, la foi est comme un corps privé de l'âme qui lui donnait la vie; et c'est se faire une illusion bien déplorable que de publier avec ostentation une foi que les œuvres n'accompagnent point. Si vous portez effectivement la Croix, prouvez-le en mourant au monde et à vous-même. Les mortifications et le mépris du monde, voilà notre véritable croix; et nous passerons justement pour des imposteurs, si nous prétendons la bien porter sans cet entier détachement et ce sincère esprit de pénitence. Prions, et qu'une foi inébranlable soutienne notre prière, nous obtiendrons de Dieu tout ce que nous lui aurons demandé; croyons au Fils de Dieu, et la vie éternelle nous est promise et assurée. Que ceux qui manquent de cette foi se tiennent pour certains que non-seulement ils ne verront jamais Dieu, mais qu'ils seront à jamais pour lui des objets d'indignation et de répugnance. Un corps sans âme est mort; de même une foi sans œuvres est morte.

Ma très-chère sœur, la foi est une grande vertu; mais apprenez encore que, sans la charité, elle ne peut nous être utile à rien. Ayez donc et conservez précieusement une foi vraie, une foi pure, une foi sans reproche; que cette foi ardente, invincible, qui a donné la couronne immortelle aux saints confesseurs, soit l'immortel ornement de votre âme; ne parlez de Jésus-Christ que comme abîmée dans le respect le plus profond; que tous vos sentiments les plus tendres et les plus ardents soient pour Dieu; rejetez à l'instant même toute pensée contraire à la pureté de la foi et à la ferveur de la charité.

Je ne saurais trop vous le répéter : ayez soin que la justice accompagne votre foi, c'est-à-dire que la sainteté de

votre vie réponde aux saintes croyances dont vous êtes pénétrée ; et ne maudissez pas, par vos œuvres, le même Dieu que vous bénissez par votre foi. Ainsi tout se corromprait en vous, par ce mélange du bien et du mal, du vice et de la vertu.

DE L'ESPÉRANCE.

« Ne vous inquiétez point, » dit le Sauveur [1], mais mettez toujours votre confiance en Dieu. L'espérance qui a pour objet les choses visibles ne mérite plus ce nom. Ce n'est pas ce que nous voyons, mais ce qui est invisible, que nous devons chercher ; et, pour le trouver, la patience nous prêtera son secours. Ainsi doivent s'entendre ces paroles du sage : « L'espérance du pervers est comme la « poussière que le vent emporte ; l'espérance des justes est « pleine d'immortalité [2]. » Attendez donc le Seigneur, ma chère sœur ; soyez fidèle à ses commandements ; par lui se relèvera votre espérance, et lui-même vous mettra en possession de son royaume. Attendez-le avec patience ; attendez-le dans l'éloignement du péché : il viendra, n'en doutez point ; et, au jour très-prochain de sa visite, qui sera celui de votre mort et de son jugement, lui-même couronnera votre sainte espérance. C'est bien vainement que les hommes livrés à la corruption et au péché osent implorer la miséricorde de Dieu : qu'ils changent de vie ; qu'ils commencent du moins à s'amender, et leur espérance ne sera plus vaine. Trop de confiance dans la bonté de Dieu, nous faisant persévérer dans le mal, attire sur nous sa colère ; trop d'appréhension de sa justice nous jette dans le désespoir de sa miséricorde : il est un milieu entre

[1] Matt., VI, 31, 34.
[2] Sap., III, 4, V, 13.

ces deux extrêmes. Il faut toujours espérer le pardon de nos péchés, mais, autant que possible, nous efforcer de ne plus pécher. Ainsi le vrai serviteur de Dieu marche également appuyé sur la crainte et sur l'espérance ; par l'espérance élevé jusque dans les cieux, abaissé par la crainte jusque dans les enfers. Le péché, quelque énorme qu'il puisse être, est toujours moindre que ne serait le désespoir d'en obtenir le pardon.

Mettez votre espérance dans le cœur de Jésus, ma chère sœur : c'est un asile assuré; car celui qui se confie en Dieu est protégé et couvert de sa miséricorde. A cette ferme espérance joignez la pratique des vertus; et, dès cette vie, vous commencerez à goûter les délices ineffables du paradis. Il faut donc, très-chère sœur, avoir la haine du péché, bien espérer de la miséricorde de Dieu, détester ses fautes, ne point désespérer de son salut, faire pénitence, attendre tout de la bonté de ce grand Dieu ; et renonçant ainsi à la vie coupable, à cette vie qui donne la mort, croire avec une paisible confiance que l'on obtiendra la vie éternelle, à laquelle je prie de vous conduire heureusement celui qui vous a choisie de toute éternité.

DE LA CHARITÉ.

L'Église, ma chère sœur, chargée, par son divin chef, de nous transmettre les préceptes évangéliques, nous enseigne non-seulement la charité, mais encore les divers caractères de la charité. Elle nous apprend qu'il ne faut pas aimer, même les choses bonnes en elles-mêmes, d'un égal amour; que, suivant ce qu'elles sont, elles demandent de nous plus ou moins d'affection, et que ce n'est pas avoir la science entière et achevée de nos devoirs, que d'en ignorer l'ordre et la juste mesure. Si nous manquons

d'amour pour les choses qui en sont dignes, si nous nous attachons à celles qui ne le méritent pas, il y a désordre dans notre charité. Si nous aimons trop ce qui est moins aimable, si nous n'aimons pas assez ce qui devrait être aimé davantage, il y a désordre encore dans notre charité. La charité bien ordonnée veut que nous aimions Dieu par-dessus toutes choses; elle veut que nous l'aimions de tout notre cœur, de tout notre esprit, de toute notre volonté; que celui-là seul occupe nos pensées, qui est le principe de toutes nos pensées; en un mot, qu'il remplisse toute notre vie, et que, nous laissant emporter à la douce violence de cet amour sans bornes, nous lui rapportions tous les mouvements et toutes les affections de notre âme.

Très-chère sœur, puisque Dieu est le souverain bien, est-il quelque chose de plus juste que de l'aimer en tout, que de l'aimer sur toutes choses? Dans l'amour du bien parfait est la parfaite béatitude : la mesure de notre félicité sera donc celle de notre amour, puisqu'on ne peut aimer Dieu sans être véritablement bon, ni être bon sans être véritablement heureux. « L'amour, dit le sage dans le « divin cantique, est fort comme la mort[1]. » Il dit vrai : car, de même que la mort arrache l'âme avec violence pour la séparer du corps, de même l'amour de Dieu, avec une force invincible, retire l'homme tout entier du monde, et éteint en lui l'attachement aux biens périssables. Oui, la force de l'amour est aussi grande que celle de la mort; et la victoire qu'il remporte sur nos vices ne se fait pas moins sentir à toutes les facultés de notre âme, que la mort à notre corps, lorsqu'elle le pénètre dans toutes ses parties.

Dieu mérite d'être aimé pour l'amour de lui-même, parce qu'il est souverainement bon et le créateur de toutes choses. C'est aussi ce que nous apprend la charité : aimez

[1] Cant., VIII, 6.

Dieu, nous dit-elle, pour l'amour de Dieu même, et le prochain pour l'amour de Dieu. Remarquez que d'abord elle nous ordonne de chercher Dieu en tout, de le préférer à tout; qu'ensuite elle nous fait chercher et aimer le prochain dans Dieu lui-même, qui est la source de tous les biens.

De là les deux lois de la charité: l'une regarde l'amour de Dieu, et c'est la principale; l'autre, qu'on peut considérer comme une image de la première, regarde le prochain. Que veut dire celle-ci, en nous ordonnant d'aimer ce prochain comme nous-mêmes[1]? Il me semble que, dans cet amour, elle veut que nous nous proposions une fin toute semblable à celle que nous avons en nous aimant nous-mêmes; c'est-à-dire, que nous lui désirions, comme à nous, une bonne vie en ce monde, et, dans l'autre, le bonheur d'une vie éternelle. Dans le prochain, nous devons aimer ses vertus et non ses vices; autrement ce serait le haïr et non l'aimer. N'avez-vous point de charité pour votre frère que vous voyez devant vous? je doute alors que vous en ayez pour Dieu que vous ne voyez pas. C'est donc pour nous une obligation de nous entr'aimer; et Dieu, qui nous l'ordonne, est la source de cet amour fraternel; il en est le principe et la fin. Si nous sommes sans amour pour nos frères, qui sont, pour les yeux du corps, des objets visibles et manifestes, c'est bien vainement que nous cherchons, des yeux de l'âme, Dieu et la charité : ni l'un ni l'autre n'habite avec nous. L'un ne peut y être, si l'autre ne s'y trouve pas; car Dieu et la charité sont une même chose.

Nous sommes dans l'obligation de chérir nos parents, s'ils sont gens de bien et serviteurs de Dieu : s'ils ne le sont pas, nous devons plus d'affection aux étrangers en qui

[1] Matt., XIX, 19.

nous rencontrons ces saintes dispositions, les liens de la nature n'étant pas aussi forts que ceux de la grâce, et le sang qui coule dans nos veines nous devant être moins cher que le précieux sang de Jésus-Christ. C'est donc aux fidèles qu'appartient exclusivement notre cœur, et nous devons partager avec eux tous ses mouvements et ses affections; mais comme il est impossible que nous puissions également profiter à tous, nous réserverons particulièrement notre zèle pour ceux que le temps, le lieu, et mille autres circonstances sembleront recommander davantage à nos soins; et nous souhaiterons en même temps à tous d'arriver au repos de la vie éternelle, parce que la charité, dans ses vives ardeurs, embrasse le salut de tous les hommes. Quant aux œuvres de miséricorde, nous ferons en sorte de les dispenser avec une juste mesure, donnant plus ou moins, selon les nécessités de chacun. C'est ainsi, ma chère sœur, que, gardant avec prudence l'ordre de la vraie et parfaite charité, nous arriverons infailliblement au port du salut éternel.

Ce n'est pas tout : pour l'amour de Dieu, nous devons encore aimer nos ennemis. « Aimez vos ennemis, nous dit « l'Évangile; faites du bien à ceux qui vous haïssent; priez « pour ceux qui vous persécutent : afin que vous soyez « véritablement les enfants de votre Père qui est dans les « cieux [1]. »

Ceux-là donc n'aiment point Dieu qui haïssent les hommes; de même ceux qui ne gardent pas ses commandements ne l'aiment point. La charité est la source de toutes les vertus; elle seule leur donne la vie, et, sans elle, c'est vainement que nous les cultivons : toutes nos œuvres seront des œuvres mortes. Je répéterai ici ce que j'ai déjà dit : Dieu lui-même et la charité sont une même chose.

[1] Matt., v, 44, 45.

Là où ne règne pas la charité dominent les passions et les convoitises de la chair. Le flambeau de la foi, s'il n'est allumé au feu de la charité, ne suffira point pour nous conduire au séjour de l'éternelle béatitude; qui n'aime pas Dieu ne se peut aimer soi-même. Point de vertus véritables sans la charité : avec la charité naissent en nous toutes les perfections qui peuvent être le partage d'une simple créature.

Unissez-vous donc, chère sœur, à Jésus-Christ, par les liens très-doux de la charité, et ne cessez point d'entretenir dans votre âme les saintes flammes de son chaste amour. Regardez d'un œil de mépris toutes les beautés de ce monde visible, tous ses vains amusements; soupirez après l'heureux moment qui, vous délivrant de cet exil où vous languissez, de cette prison où vous êtes captive, vous réunira au cher objet de tous vos désirs, de toutes vos pensées, de toutes vos sollicitudes. Écoutez, ma sœur si pieuse et si sage, les paroles de ce céleste époux : « Ceux qui m'ai- « ment, dit-il, mon Père les aimera; je les aimerai aussi, « et je me ferai voir à eux [1]. » Aimons donc Jésus, chère sœur, pendant que nous sommes encore en cette vie, si nous voulons être, dans la vie éternelle, l'éternel objet de l'amour de notre Père.

DE L'EXEMPLE DES SAINTS.

L'exemple des saints contribue merveilleusement à relever le courage des pécheurs, et à fortifier la patience des justes. Par leurs chutes et par leurs pénitences, nous apprenons à ne nous jamais laisser aller au désespoir, quelque grande que soit la multitude de nos fautes; et nous prenons cette confiance, que la même main qui les a tirés du précipice est prête à nous donner son secours, si nous

[1] Joann., XIV, 21.

trouverons sans défense devant le tribunal de son éternelle justice.

Je le prie de toute l'ardeur de mon âme que, de sa main puissante, il imprime profondément dans votre cœur l'image des vertus qui se sont manifestées sur la terre : l'humilité de Jésus-Christ, la ferveur de saint Pierre, l'amour de saint Jean, l'obéissance d'Abraham, la patience d'Isaac, la constance de Jacob, la chasteté de Joseph, la douceur de Moïse, la générosité de Josué, la clémence de Samuel, la miséricorde de David, la continence de Daniel; en un mot, que tout ce qu'il y a de plus parfait dans les vertus des saints devienne l'ornement de votre âme, afin que vous puissiez obtenir une part à toutes leurs couronnes. Considérez, tous les jours de votre vie, ce qu'ils ont fait pour plaire à Dieu, avec quelle soumission, quelle fermeté, quelles austérités ils ont marché dans ses voies. Suivons donc le chemin qu'ils nous ont frayé; cherchons attentivement les traces qu'ils ont laissées de leur passage, menant, comme eux, une vie laborieuse, innocente, et évitant, après eux, tous les piéges et toutes les séductions de ce monde.

Si vous vous trouvez dans une position telle que l'on ait les yeux sur vous, et que vos actions puissent servir d'exemple aux autres, rendez-les si saintes, et donnez-leur un tel éclat, qu'elles instruisent et édifient tous ceux sur lesquels vous aurez reçu l'autorité. Celui qui cache sa bonne vie est semblable à un feu qui brûle obscurément sous la cendre; ceux au contraire qui animent les autres à la vertu, et par leur vie et par leurs discours, sont des lampes ardentes qui dardent à la fois lumière et chaleur. C'est à ceux-là que parle le Sauveur, lorsqu'il dit : « Que votre lumière éclate « aux yeux des hommes, afin qu'ils soient témoins de vos « bonnes actions, et qu'ils rendent gloire à votre Père qui « est dans les cieux [1]. »

[1] Matt., v, 16.

Cependant, gardez-vous bien de vous attribuer aucune part de cette gloire; car elle appartient tout entière à ce Père tout-puissant, de qui procède tout ce que vous avez de bon; et si les hommes applaudissent à l'action qui est visible à leurs yeux, faites que Dieu soit plus satisfait encore de l'intention qui ne paraît pas. Me résumant enfin sur tout ce que j'ai dit, je vous exhorte de nouveau à vous proposer sans cesse l'exemple des saints, dans vos actions, dans vos paroles, dans vos pensées: ce sont nos maîtres, il faut apprendre à leur école; ce sont nos frères, il faut leur ressembler; ce sont nos pères, il faut les imiter. Que leur vie soit le modèle de la nôtre; que leurs admirables leçons ne soient pas un jour pour nous un sujet de confusion; et ne nous exposons pas au repentir tardif d'avoir dédaigné de suivre des guides si aimables et si sûrs. Si vous les imitez, les méchants eux-mêmes seront contraints de rendre de vous bon témoignage, et vous joindrez ainsi à tant d'avantages que vous en aurez retirés, celui d'une bonne réputation: car l'opinion des hommes, bien qu'elle ne s'accorde pas toujours avec celle de Dieu, ne doit pas être méprisée. Souvent il a été fâcheux pour des gens de bien d'avoir perdu, même injustement, l'honneur qu'ils avaient acquis dans le monde: vous le devez donc conserver, autant qu'il est en vous, pour l'intérêt et la gloire de Dieu, et mettre tous vos soins à empêcher que votre réputation ne soit flétrie. . . . .

Chère sœur que j'aime, j'espère qu'après avoir vécu sur la terre, en union avec vous, dans les liens d'une amitié tendre et spirituelle; oui, j'espère aussi n'être point séparé de vous dans l'éternité. Ainsi soit-il.

ÉPITAPHES.

Parmi plusieurs épitaphes du saint, il en est deux qui nous paraissent dignes d'être conservées. La première est attribuée à Adam, chanoine régulier de Saint-Victor de Paris. La seconde se trouve dans les œuvres de Philippe, moine du couvent de Bonne-Espérance, pag. 802.

Ecce latet Clarævallis clarissimus abbas,
Qui summis summus, si sibi parvus erat.
Religionis apex, lux mundi, laus monachorum,
Flos cleri, legis sanctio, juris amor.
Instructus, velox, sublimis, pauper, abundans,
Artibus, ingenio, sanguine, veste, bonis.
Dura, malum, cunctos tulit, horruit, ædificavit;
Vana, Deum, requiem, sprevit, amavit, habet.

Sous cette pierre obscure repose l'illustre abbé de Clairvaux,
Grand dans les plus grandes choses, il ne fut petit qu'à ses propres yeux.
Prince de l'Église, lumière du monde, gloire des religieux,
Fleur du clergé, appui des lois, défenseur du droit.
Profond par sa doctrine, vif et sublime par son esprit,
Ce pauvre volontaire fut riche de tous les dons,
Riche par ses talents, par son génie, par sa naissance,
Par sa beauté, par ses actions.
Austère et mortifié, ennemi du vice, modèle en toutes choses,
Il méprisa la vanité, n'aima que Dieu
Et trouva ainsi l'éternel repos.

AUTRE ÉPITAPHE.

Claræ sunt valles, sed claris vallibus abbas
Clarior his clarum nomen in orbe dedit.
Clarus avis, clarus meritis et clarus honore,
Clarior eloquio, religione magis.
Mors est clara, cinis clarus, clarumque sepulchrum,
Clarior exultat spiritus ante Deum.

Illustres sont ces vallées, mais plus illustre le saint abbé
Qui rendit leur nom illustre dans tout l'univers.
Il fut illustre par ses aïeux, illustre par ses mérites, illustre par sa gloire,
Mais plus illustre encore par son éloquence et par sa piété.
Sa mort fut illustre, sa cendre est illustre, sa tombe est illustre,
Mais plus illustre son esprit qui brille devant Dieu.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES DU SECOND VOLUME.

QUATRIÈME ÉPOQUE.

Pages

CINQUIÈME ÉPOQUE.

APPENDICE.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.



